

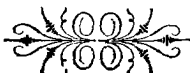
ALMANACH
DE LA
QUESTION SOCIALE
(ILLUSTRÉ)
Pour 1895

REVUE ANNUELLE DU SOCIALISME INTERNATIONAL
(Cinquième année)

Sous la Direction de P. ARGYRIADÈS

L'Almanach est chose plus
grave que ne le croient les
esprits futilés.

— MICHELET.



PARIS
A L'ADMINISTRATION DE LA QUESTION SOCIALE
5, Boulevard Saint-Michel
Dépôt général : chez J. GAGNÉ et BOULINIER, 19, Boulevard Saint-Michel

EN VENTE DANS TOUTES LES GARES



FERDINAND LASALLE

AVANT-PROPOS

La lumière éclatante du socialisme pénétrant de plus en plus dans les cerveaux et le règne bourgeois devenant de moins en moins respecté et respectable à cause de ses iniquités et de ses crimes, nos gouvernants aux abois, pour sauver ce régime, ont forgé contre nos libertés et contre nos droits les plus inviolables, des lois honteuses et scélérates qui déshonorent la France aux yeux de l'Univers.

Le régime néfaste que les plus stupidement autocrates de nos bourgeois, ont inauguré, nous a obligé cette année à peser attentivement nos phrases, ne voulant pas donner à ces malandrins l'occasion de saisir notre Almanach pour l'empêcher de porter la bonne nouvelle du socialisme à travers le monde, ainsi qu'il le fait tous les ans.

Mais quoiqu'obligé de surveiller la forme selon les exigences de ces nouvelles et monstrueuses lois, nous n'abandonnons rien de nos idées, rien de nos principes et nous poursuivons toujours, comme par le passé, le but sublime de l'émancipation humaine, la fin de l'exploitation capitaliste, l'anéantissement de la misère et de toutes les tyrannies qui en découlent.

LA RÉDACTION.

AVIS

Les personnes qui désirent des renseignements sur notre Calendrier socialiste sont priées de se rapporter à notre Almanach de l'année 1891.

ANNUAIRE POUR L'ANNÉE 1895

- Année 6608 De la période julienne.
- 2671 Des Olympiades, ou la 3^e année de la 668^e Olympiade commencée en juillet 1895, en fixant l'ère des Olympiades, 775 ans et demi avant J.-C. ou vers le 1^{er} juillet de l'an 3938 de la période julienne.
 - 2648 De la fondation de Rome, selon Varron.
 - 2642 Depuis l'ère de Nabonassar, fixée au mercredi 26 février de l'an 3967 de la période julienne, ou 747 ans avant J.-C. selon les chronologistes, et 746 suivant les astronomes.
 - 1895 Du calendrier grégorien établi en octobre 1582, depuis 311 ans ; elle commence le lundi 1^{er} janvier.
 - 1895 Du calendrier julien ou russe ; commence 12 jours plus tard, le 13 janvier.
 - 103 Du calendrier républicain français ; commence le vendredi 22 septembre 1894 et l'année 104 commence le lundi 23 septembre 1895.
 - 5655 De l'ère des Juifs ; commence le lundi 1^{er} octobre 1894 et l'année 5656 commence le jeudi 19 septembre 1895.
 - 1312 De l'hégire, calendrier turc, commence le jendi 5 juillet 1894 et l'année 1313 commence le lundi 24 juin 1895, suivant l'usage de Constantinople.

ÉCLIPSES

Il y aura en 1895 trois éclipses de soleil et deux éclipses de lune.

1. Eclipse totale de lune, le 10 mars 1895, visible à Paris.
 2. Eclipse partielle de soleil, le 25 mars 1895, invisible à Paris.
 3. Eclipse partielle de soleil, le 20 août 1895, invisible à Paris.
 4. Eclipse totale de lune, le 3 septembre 1895, en partie visible à Paris.
 5. Eclipse partielle de soleil, le 18 septembre 1895, invisible à Paris.
-

LÈVRS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1895 du CALENDRIER GRÉGO- RIEN	AN 108 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 23 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	JANVIER	NIVOSE	NIVOSE	
7 56	4 42	1 M	11 Granit	18 tridi	1642 Newton.
7 56	4 43	2 M	12 Argile	19 quartidi	1800 Naissance de H. Heine.
7 56	4 44	3 J	13 Ardoise	20 <i>quintidi</i>	Les Gracques.
7 56	4 45	4 V	14 Grès	21 primidi	1885 Mort de P. Tkatcheff.
7 56	4 46	5 S	15 <i>Lapin</i>	22 duodi	Spartacus.
7 55	4 47	6 D	16 Silex	23 tridi	Pythagore.
7 53	4 48	7 L	17 Marne	24 quartidi	1878 Mort de F.-V. Raspail.
7 55	4 20	8 M	18 Pierre à chaux	25 <i>quintidi</i>	Epicure.
7 54	4 21	9 M	19 Marbre	26 primidi	Lucrèce.
7 54	4 22	10 J	20 VAN	27 duodi	Platon, 1 ^{er} communiste.
7 53	4 23	11 V	21 Pierre à plâtre	28 tridi	Anaxagore.
7 53	4 25	12 S	22 Sel	29 quartidi	1846 Mort de Troncin.
7 52	4 26	13 D	23 Fer	30 <i>quintidi</i>	1881 Mort de Theisz.
				PLUVIOSE	
7 52	4 27	14 L	24 Cuivre	1 primidi	Eschyle.
7 51	4 29	15 M	25 <i>Chat</i>	2 duodi	1808 Naissance de Proudhon.
7 50	4 30	16 M	26 Etain	3 tridi	Solon.
7 49	4 32	17 J	27 Plomb	4 quartidi	Lycurgue.
7 49	4 33	18 V	28 Zinc	5 <i>quintidi</i>	Zoronstre.
7 48	4 33	19 S	29 Mercure	6 primidi	1865 Mort de Proudhon.
7 47	4 36	20 D	30 CRABLE	7 duodi	1737-1814 Bernardin de Saint- Pierre.
			PLUVIOSE		
7 46	4 38	21 L	1 Lauréole	8 tridi	Mort de Herten. — Exécution de Louis XVI.
7 45	4 39	22 M	2 Mousse	9 quartidi	1536 Supp. de J. de Leyde.
7 44	4 41	23 M	3 Fragon	10 <i>quintidi</i>	Rabelais.
7 43	4 42	24 J	4 Perce-neige	11 primidi	1878 Vera Zassoultch tire sur Trépoïf.
7 42	4 44	25 V	5 <i>Taureau</i>	12 duodi	Confucius.
7 41	4 46	26 S	6 Laur-Thym	13 tridi	Papinien.
7 39	4 47	27 D	7 Amadouvier	14 quartidi	Lucain.
7 38	4 49	28 L	8 Mezerdon	15 <i>quintidi</i>	1878 Ouv. du Cong. de Lyon.
7 37	4 50	29 M	9 Peuplier	16 primidi	1778-1851 Bolingbroke.
7 36	4 52	30 M	10 Corcène	17 duodi	1592 Mort de Montaigne.
7 34	4 54	31 J	11 Elléboro	18 tridi	1530-1562 La Boétie.

Phases lunaires.

P. Q. le 4, à 8 h. 2 matin.

D. Q. le 17, à 11 h. 5 soir.

P. L. le 11, à 6 h. 59 matin.

N. L. le 25, à 9 h. 35 soir.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1895 du CALENDRIER GRÉGORIEN	AN 103 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 23 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	FÉVRIER	PLUVIOSE	PLUVIOSE	
7 33	4 55	1 V	12 Brocoli	19 quartidi	Cornélie, mère des Gracques.
7 32	4 57	2 S	13 Laurier	20 <i>quintidi</i>	1798-1874 Michelet.
7 30	4 59	3 D	14 Avelinier	21 primidi	1848-49 Icariens s'embarquent au Havre, pour le Texas.
7 29	5 0	4 L	15 <i>Vache</i>	22 duodi	Condamnation de Myschkine.
7 27	5 2	5 M	16 Buis	23 tridi	1619 Supplice de Vanini.
7 26	5 4	6 M	17 Lichen	24 <i>quartidi</i>	Lucien.
7 24	5 5	7 J	18 If	25 <i>quintidi</i>	Supplice de Reinsdorf et Kuch- ler.
7 23	5 7	8 V	19 Pulmonaire	26 primidi	1524-1579 Camoëns.
7 21	5 9	9 S	20 SERPENTE	27 duodi	1788-1860 Shopenhauer.
7 19	5 10	10 D	21 Thlaspi	28 tridi	1755 Mort de Montesquieu.
7 18	5 12	11 L	22 Thymélé	29 <i>quartidi</i>	1650 Mort de Descartes.
7 16	5 14	12 M	23 Chiendent	30 <i>quintidi</i>	1647-1706 Bayle.
7 14	5 15	13 M	24 Trainasse	VENTOSE	
7 13	5 17	14 J	25 <i>Lièvre</i>	1 primidi	1882 Mort de Jessa Heffmann.
7 11	5 19	15 V	26 Guède	2 duodi	1885 Mort de Jules Vallès.
7 9	5 20	16 S	27 Noisetier	3 tridi	Julien l'apostat.
7 8	5 22	17 D	28 Cyclamen	4 <i>quartidi</i>	1564 Naissance de Galilée.
7 6	5 24	18 L	29 Chédoine	5 <i>quintidi</i>	1600 Supplice de J. Bruno.
7 4	5 25	19 M	30 TRAINEAU	6 primidi	1563 Michel-Ange.
7 2	5 27	20 M	VENTOSE	7 duodi	1584-1656 M. Molé.
7 0	5 28	21 J	1 Tussillage	8 tridi	1694 Naissance de Voltaire.
6 58	5 30	22 V	2 Cornouiller	9 <i>quartidi</i>	Victor Considérant.
6 56	5 32	23 S	3 Violier	10 <i>quintidi</i>	Brutus.
6 55	5 33	24 D	4 Troène	11 primidi	Cassius.
6 53	5 35	25 L	5 <i>Bouc</i>	12 duodi	1468 Mort de Gutemberg.
6 51	5 36	26 M	6 Asaret	13 tridi	Fête du suffrage universel.
6 49	5 38	27 M	7 Alaterne	14 <i>quartidi</i>	Tacite.
6 47	5 40	28 J	8 Violette	15 <i>quintidi</i>	1854 Mort de Lamennais.
			9 Marceau	16 primidi	Darvin.

Phases lunaires.

P. Q. le 3, à 0 h. 26 matin.

P. L. le 9, à 5 h. 32 soir.

D. Q. le 16, à 1 h. 18 soir.

N. L. le 24, à 4 h. 53 soir.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1895 du CALENDRIER GRÉGO- RIEN	AN 103 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 23 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	MARS	VENTOSE	VENTOSE	
6 43	5 41	1 V	10 BÈCHE	17 duodi	1854 M. et M ^{me} Gamond.
6 43	5 43	2 S	11 Narcisse	18 tridi	1792-1822 Shelley.
6 41	5 44	3 D	12 Orme	19 quartidi	1654-1722 M ^{me} Dacier.
6 39	5 46	4 L	13 Fumeterre	20 <i>quintidi</i>	1541-1603 Charron.
6 37	5 48	5 M	14 Velar	21 primidi	1749 Frérot.
6 35	5 49	6 M	15 <i>Chèvre</i>	22 duodi	1866 Proc. de l'Int. des trav.
6 33	5 51	7 J	16 Épinards	23 tridi	1879 Exécution de Knoop.
6 31	5 52	8 V	17 Doronic	24 quartidi	1888 Mort de Brinstein.
6 29	5 54	9 S	18 Mouron	25 <i>quintidi</i>	1762 Supplice de Calas.
6 27	5 53	10 D	19 Cerfeuil	26 primidi	1872 Mort de Mazzini.
6 25	5 57	11 L	20 CORDEAU	27 duodi	1554-1586 Sidney.
6 23	5 58	12 M	21 Mandragore	28 tridi	1560-1644 Sully.
6 20	6 0	13 M	22 Persil	29 quartidi	1881 Exéc. du tzar Alex. II.
6 18	6 2	14 J	23 Cochléaria	30 <i>quintidi</i>	1883 Mort de Karl Marx.
6 16	6 3	15 V	24 Pâquerette	31 primidi	1313-1415 Jean Huss,
6 14	6 5	16 S	25 <i>Thon</i>	32 duodi	1873 Cong. soc. de Bologne.
6 12	6 6	17 D	26 Pissenlit	33 tridi	1849 Suppl. de Daix et Lahr.
6 10	6 8	18 L	27 Silvie	34 quartidi	1871 Commune de Paris.
6 8	6 9	19 M	28 Capillaire	35 <i>quintidi</i>	1888 Cong. de la Libre-Pensée à Oran.
				AN 24	
				GERMINAL	
6 6	6 11	20 M	29 Frêne	1 primidi	Fête de la Fraternité universelle.
6 4	6 12	21 J	30 PLANTOIR	2 duodi	Supplice de Vangler Brambosch et Jurkovich.
			GERMINAL		
6 2	6 14	22 V	1 Primevère	3 tridi	1632-1704 Locke.
5 59	6 15	23 S	2 Platane	4 quartidi	1819 Sand exéc. Koltzsbue.
5 57	6 17	24 D	3 Asperge	5 <i>quintidi</i>	1794 Mort d'Anacharsis Clootz.
5 55	6 18	25 L	4 Tulipe	6 primidi	1672-1719 Addison.
5 53	6 20	26 M	5 <i>Poule</i>	7 duodi	Le curé Meslier.
5 51	6 21	27 M	6 Bette	8 tridi	1794 Mort de Condorcet.
5 49	6 23	28 J	7 Bouleau	9 quartidi	Svétozar Markovitch.
5 47	6 24	29 V	8 Jonquille	10 <i>quintidi</i>	1884 Congrès de Roubaix.
5 45	6 26	30 S	9 Aulne	11 primidi	1647-1714 Denis Papin.
5 43	6 27	31 D	10 Couvoir	12 duodi	1705-1781 Saurin auteur de <i>Spartacus</i> .

Phases lunaires.

P. Q. le 4, à 0 h. 50 soir.
P. L. le 11, à 3 h. 47 matin.

D. Q. le 18, à 5 h. 41 matin.
N. L. le 26, à 10 h. 34 matin.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1895 du CALENDRIER GRÉGO- RIEN	AN 103 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 24 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
b. m.	h. m.	AVRIL	GERMINAL	GERMINAL	
5 41	0 29	1 L	11 Pervenche	13 tridi	1744 Naissance de Lamark.
5 38	0 30	2 M	12 Charrua	14 quartidi	1871 Mort de Flourens.
5 36	6 31	3 M	13 Morille	15 quintidi	1871 Mort de Duval.
5 34	6 33	4 J	14 Hêtre	16 primidi	1695 La Fontaine.
5 32	6 34	5 V	15 Abeille	17 duodi	1885 Ouverture du Congrès de Bruxelles.
5 30	6 36	6 S	16 Laitue	18 tridi	1871 Mort de Bourgoin.
5 28	6 37	7 D	17 Mélèze	19 quartidi	1772 Naiss. de Ch. Fourier.
5 26	6 39	8 L	18 Ciguë	20 quintidi	1834 Insurr. de la faim à Lyon.
5 24	6 40	9 M	19 Radis	21 primidi	1732-1807 Lalande.
5 22	6 42	10 M	20 Ruche	22 duodi	Ferdinand Gambon.
5 20	6 43	11 J	21 Gainier	23 tridi	1825 Naissance de Lassalle.
5 18	6 45	12 V	22 Romaine	24 quartidi	1871 Mort de P. Leroux.
5 16	6 46	13 S	23 Maronnier	25 quintidi	1834 Massacre de la rue Trans- nonain.
5 14	6 48	14 D	24 Roquette	26 primidi	Emile Digeon.
5 12	6 49	15 L	25 Pigeon	27 duodi	1881 Mort de S. Perowskaïa.
5 10	6 51	16 M	26 Lilas	28 tridi	1847 Exéc. prolét. à Buzançais
5 8	6 52	17 M	27 Anémone	29 quartidi	1790 Mort de Franklin.
5 6	6 54	18 J	28 Pensée	30 quintidi	1763-1794 Chaumette.
5 4	6 55	19 V	29 Myrtille	FLOREAL	
5 2	6 57	20 S	30 GREFFOIR	1 primidi	1583-1645 Grotius.
5 0	6 58	21 D	FLOREAL	2 duodi	Hérodote.
4 58	7 0	22 L	1 Rose	3 tridi	1747-1827 Volta.
4 57	7 1	23 M	2 Chêne	4 quartidi	Aristarque.
4 53	7 3	24 M	3 Fougère	5 quintidi	1785 Mort de Mably.
4 53	7 4	25 J	4 Aubépine	6 primidi	1547-1616 Cervantès.
4 51	7 6	26 V	5 Rossignol	7 duodi	1860 Ouv. du Cong. à Gand.
4 49	7 7	27 S	6 Ancolie	8 tridi	1544-1593 Le Tasse.
4 48	7 8	28 D	7 Muguet	9 quartidi	1849 Condamn. de Lacollonge.
4 46	7 10	29 L	8 Champignon	10 quintidi	Euclide.
4 44	7 11	30 M	9 Hyacinthe	11 primidi	1730-1803 Sylvain Maréchal.
			10 RATEAU	12 duodi	1869 Mort de Thoré.

Phases lunaires.

P. Q. le 2, à 9 h. 37 soir.
P. L. le 9, à 1 h. 53 soir.

D. Q. le 16, à 11 h. 32 soir.
N. L. le 23, à 1 h. 20 matin.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1895 du CALENDRIER GRÉGO- RIEN	AN 103 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 24 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	MAI	FLORÉAL	FLORÉAL	
4 42	7 13	1 M	11 Rhubarbe	13 tridi	Manifestation ouv. inter. Martyrs de Fourmies. Fête du travail.
4 41	7 14	2 J	12 Sainfoin	14 quartidi	1818 Naiss. de Karl. Marx.
4 39	7 16	3 V	13 Bâton d'or	15 quintidi	1867 Mort d'A. Delvaux.
4 37	7 17	4 S	14 Chamérisier	16 primidi	1681-1744 Rollin.
4 36	7 19	5 D	15 <i>Ver à soie</i>	17 duodi	Archimède.
4 34	7 20	6 L	16 Consoude	18 tridi	1713-1780 Condillac.
4 32	7 21	7 M	17 Pimprenelle	19 quartidi	Socrate.
4 31	7 23	8 M	18 Corbeille d'or	20 quintidi	1632-1677 Spinoza.
4 29	7 24	9 J	19 Arroche	21 primidi	1803 Mort de Schiller.
4 28	7 26	10 V	20 SARCIOR	22 duodi	1536-1616 Du Harley.
4 26	7 27	11 S	21 Statié	23 tridi	1707-1788 Buffon. Fête des parents.
4 23	7 28	12 D	22 Fritillaire	24 quartidi	Homère.
4 24	7 30	13 L	23 Bourrache	25 quintidi	1571-1630 Kepler.
4 22	7 31	14 M	24 Valériane	26 primidi	Exécution d'Ossinsky.
4 21	7 32	15 M	25 <i>Carpe</i>	27 duodi	F. Vidal.
					Manif. à Mars, en fav. de Jessa Heffmann. Le drap. rouge porté p. la cit. P. Mink est arboré pour la 1 ^{re} fois en France depuis la Commune.
4 20	7 34	16 J	26 Fusain	28 tridi	1802-1885 Victor Hugo.
4 18	7 35	17 V	27 Civette	29 quartidi	Auguste Roussel.
4 17	7 36	18 S	28 Buglose	30 quintidi	1803-1875 E. Quinet.
				PRAIRIAL	
4 16	7 38	19 D	29 Sènevé	1 primidi	1825 Mort de Saint Simon.
4 15	7 39	20 L	30 HOULETTE	2 duodi	1471 Naiss. d'Alb. Durer.
			PRAIRIAL		
4 13	7 40	21 M	1 Luzerna	3 tridi	1566 Mort de Chr. Colomb.
4 12	7 41	22 M	2 Hémérocalce	4 quartidi	1639 Mort de Campanella.
4 11	7 42	23 J	3 Trèfle	5 quintidi	1868 Procès de l'Internationale
4 10	7 44	24 V	4 Angélique	6 primidi	1498 Mort de Savonarole.
4 9	7 45	25 S	5 <i>Canard</i>	7 duodi	1871 Martyrs de la Commune.
4 8	7 46	26 D	6 Méliasse	8 tridi	1874 Mort de Delescluze.
4 7	7 47	27 L	7 Fromental	9 quartidi	1871 Mort de Millière.
4 7	7 48	28 M	8 Martagon	10 quintidi	1797 Mort de Babeuf et Darthé
4 6	7 49	29 M	9 Serpolet	11 primidi	1871 Mort de Varlin.
4 5	7 50	30 J	10 FAULX	12 duodi	1214-1294 Roger Bacon.
4 4	7 51	31 V	11 Fraise	13 tridi	1813-1878 Claude Bernard.

Phases lunaires.

P. Q. le 2, à 3 h. 53 matin.

N. L. le 24, à 0 h. 56 soir.

P. L. le 9, à 0 h. 8 matin.

P. Q. le 31, à 8 h. 58 matin.

D. Q. le 16, à 5 h. 53 soir.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1895 du CALENDRIER GREGO- RIEN	AN 103 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 24 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	JUIN	PRAIRIAL	PRAIRIAL	
4 3	7 52	1 S	12 Bétoine	14 quartidi	1822 Mort de Garibaldi.
4 3	7 53	2 D	13 Pois	15 <i>quintidi</i>	Fête des sciences. 1881 : Con- damn. des manif. du 15 mai : Paule Minck, Fava et docteur Susini.
4 2	7 54	3 L	14 Acacia	16 primidi	1785-1857 Frédéric Sauvage.
4 1	7 55	4 M	15 <i>Caille</i>	17 duodi	1752-1834 Jacquart.
4 1	7 56	5 M	16 Œillet	18 tridi	1732-1792 Arkwright.
4 0	7 57	6 J	17 Sureau	19 quartidi	1832 Insur. du cloître St-Merri.
4 0	7 58	7 V	18 Pavot	20 <i>quintidi</i>	Hobbes.
4 0	7 58	8 S	19 Tilleul	21 primidi	1809 Mort de Th. Payne.
3 59	7 59	9 D	20 FOENACHE	22 duodi	1523 Mort de Geyer.
3 59	8 0	10 L	21 Barbeau	23 tridi	1869 Fusill. de la Ricamarie.
3 59	8 0	11 M	22 Camomille	24 quartidi	1499-1582 Bernard de Palissy.
3 58	8 1	12 M	23 Chèvrefeuille	25 <i>quintidi</i>	Georges Duchêne.
3 58	8 2	13 J	24 Caille-lait	26 primidi	1803-1885 Toussenet.
3 58	8 2	14 V	25 <i>Tanche</i>	27 duodi	Georges Avenel.
3 58	8 3	15 S	26 Jasmin	28 tridi	1381 Mort de Wat-Tyler.
3 58	8 3	16 D	27 Verveine	29 quartidi	C.-A. Rosetti.
3 58	8 4	17 L	28 Thym	30 <i>quintidi</i>	Sophocle.
3 58	8 4	18 M	29 Pivoine	MESSIDOR	Théocrite.
3 58	8 4	19 M	30 CHARIOT	1 primidi	1782 Naissance de Lamennais.
			MESSIDOR	2 duodi	
3 58	8 4	20 J	1 Seigle	3 tridi	1882 Supplice de Pougatcheff.
3 58	8 5	21 V	2 Avoine	4 quartidi	1806 Mort de Buchez.
3 58	8 5	22 S	3 Oignon	5 <i>quintidi</i>	1810-1838 Hégès. Moreau.
3 59	8 5	23 D	4 Véronique	6 primidi	1848 Insurrection dans Paris.
3 59	8 5	24 L	5 <i>Mulet</i>	7 duodi	1848 M. de Roguinard et Belval.
3 59	8 5	25 M	6 Romarin	8 tridi	1848 Mort de Laroque.
4 0	8 5	26 M	7 Concombre	9 quartidi	1869 Mort de Barbès.
4 0	8 5	27 J	8 Echalotte	10 <i>quintidi</i>	Diogène.
4 0	8 5	28 V	9 Absinthe	11 primidi	1863 Mort de J. Reynaud.
4 1	8 5	29 S	10 FAUCILLE	12 duodi	1878 Mort de Baudet Dulry.
4 2	8 5	30 D	11 Coriandre	13 tridi	1876 Mort de Bakounine.

Phases lunaires.

P. L. le 7, à 11 h. 9 matin.

D. Q. le 15, à 11 h. 37 soir.

N. L. le 22, à 10 h. 00 soir.

P. Q. le 29, à 2 h. 10 soir.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL			AN 1895 du CALENDRIER GRÉGORIEN	AN 108 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 24 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.		JUILLET	MESSIDOR	MESSIDOR	
4 2	8 5		1 L	12 Artichaut	14 quartidi	1775-1854 Schelling.
4 3	8 4		2 M	13 Giroflée	15 <i>quintidi</i>	1869 Mort de Barrault.
4 3	8 4		3 M	14 Lavande	16 primidi	1778 Mort de J.-J. Rousseau.
4 4	8 4		4 J	15 <i>Chamois</i>	17 duodi	1759-1824 Schiller.
4 5	8 3		5 V	16 Tabac	18 tridi	Joseph Fontana.
4 6	8 3		6 S	17 Groseille	19 quartidi	1533 Supplice de Thomas Mo- rus.
4 6	8 2		7 D	18 Gesse	20 <i>quintidi</i>	1740-1785 Frères Mougolfiers.
4 7	8 2		8 L	19 Corise	21 primidi	1870 Proc. de l'Internat.
4 8	8 1		9 M	20 PAUC	22 duodi	1873 Insurrection d'Alcoy.
4 9	8 1		10 M	21 Menthe	23 tridi	Théophraste.
4 10	8 0		11 J	22 Cumin	24 quartidi	Epictète.
4 11	7 59		12 V	23 Haricot	25 <i>quintidi</i>	1873 Insurrection de Cartha- gène.
4 12	7 59		13 S	24 Orcanète	26 primidi	1877 Supplice de Bogoluboff.
4 13	7 58		14 D	25 <i>Pintade</i>	27 duodi	1789 Prise de la Bastille.
4 14	7 57		15 L	26 Sauges	28 tridi	1793 Marat.
4 15	7 56		16 M	27 Ail	29 quartidi	1832 Mort de Talabot.
4 16	7 55		17 M	28 Vesce	30 <i>quintidi</i>	1857 Mort de Béranger.
					THERMIDOR	
4 17	7 54		18 J	29 Blé	1 primidi	1746-1803 T. Louverture.
4 18	7 53		19 V	30 CHALÉMIER	2 duodi	Vercingétorix.
				THERMIDOR		
4 19	7 52		20 S	1 Epeautre	3 tridi	1623-1662 Pascal.
4 20	7 51		21 D	2 Bouillon-Blanc	4 quartidi	1892 Mort de Léon Cladel.
4 21	7 50		22 L	3 Melon	5 <i>quintidi</i>	1668-1747 Le Sage.
4 23	7 49		23 M	4 Ivraie	6 primidi	1857 Mort de Car. Pisacane.
4 24	7 48		24 M	5 <i>Bélier</i> .	7 duodi	Esopo.
4 25	7 47		25 J	6 Prêle	8 tridi	1564-1616 Shakespeare.
4 26	7 45		26 V	7 Armoise	9 quartidi	1737-1813 Parmentier.
4 28	7 44		27 S	8 Carthame	10 <i>quintidi</i>	Rigas Feraios.
4 29	7 43		28 D	9 Mûres	11 primidi	Théodor Vladimirescu.
4 30	7 41		29 L	10 ARROSOIR	12 duodi	1784 Mort de Diderot.
4 31	7 40		30 M	11 Panis	13 tridi	Virgile.
4 33	7 39		31 M	12 Salicor	14 quartidi	Cratès.

Phases lunaires.

P. L. le 6, à 11 h. 38 soir.

N. L. le 22, à 5 h. 41 matin.

D. Q. le 15, à 3 h. 41 matin.

P. Q. le 28, à 8 h. 45 soir.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL			AN 1895 du CALENDRIER GRÉGO- RIEN	AN 108 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 24 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
			AOUT	THERMIDOR	THERMIDOR	
h. m.	h. m.	h. m.	1 J	13 Abricot	15 <i>quintidi</i>	1842 Mort de V. d'Argent.
4 34	7 37		2 V	14 Basille	16 <i>primidi</i>	Madame Ackermann.
4 35	7 36		3 S	15 <i>Brebis</i>	17 <i>duodi</i>	1889 Mort de Félix Pyat.
4 37	7 34		4 D	16 Guimauve	18 <i>tridi</i>	1622-1673 Molière.
4 38	7 33		5 L	17 Lin	19 <i>quartidi</i>	1688-1744 Pope.
4 39	7 31		6 M	18 Amande	20 <i>quintidi</i>	1749-1791 Mirabeau.
4 41	7 30		7 M	19 Gentiane	21 <i>primidi</i>	1849 Supplice d'E. Elsenhaus.
4 42	7 28		8 J	20 Ecluse	22 <i>duodi</i>	1760-1836 Rouget de l'Isle.
4 44	7 26		9 V	21 Carline	23 <i>tridi</i>	1889 Mort de Gagneur.
4 45	7 25		10 S	22 Caprier	24 <i>quartidi</i>	1707-1794 Danton.
4 46	7 23		11 D	23 Lentille	25 <i>quintidi</i>	1467-1536 Erasme.
4 48	7 22		12 L	24 Aunée	26 <i>primidi</i>	1888 Mort de Floite.
4 49	7 20		13 M	25 <i>Loutre</i>	27 <i>duodi</i>	1889 Argyriadès plaide pour
4 50	7 18		14 M	26 Myrte	28 <i>tridi</i>	Mme Souhaïn qui, poussée par
4 52	7 16		15 J	27 Colza	29 <i>quartidi</i>	la misère, a tués ses 5 enfants.
4 53	7 14		16 V	28 Lupin	30 <i>quintidi</i>	1886 Procès du meeting du
4 55	7 13		17 S	29 Coton		Château-d'Eau.
4 56	7 11		18 D	30 MOULIN	FRUCTIDOR	1765-1815 Fulton.
4 58	7 9				1 <i>primidi</i>	1804-1876 George Sand.
					2 <i>duodi</i>	1773-1842 S. de Simondi.
						Périclès.
				FRUCTIDOR		
4 59	7 7		19 L	1 Prune	3 <i>tridi</i>	Condamnation de Testulat.
5 0	7 5		20 M	2 Millet	4 <i>quartidi</i>	1888 Congrès de Wyden.
5 2	7 3		21 M	3 Lycopode	5 <i>quintidi</i>	1893 Mort de Pichio.
5 3	7 2		22 J	4 Escourgeon	6 <i>primidi</i>	1878 Procès cong. soc. de Paris.
5 5	7 0		23 V	5 Saumon	7 <i>duodi</i>	1886 Confér. intern. ouvrière.
5 6	6 58		24 S	6 Tubéreuse	8 <i>tridi</i>	1723-1790 Adam Smith.
5 7	6 56		25 D	7 Sucrier	9 <i>quartidi</i>	1727-1781 Turgot.
5 9	6 54		26 L	8 Apocyn	10 <i>quintidi</i>	1848 Condamn. de Racary.
5 10	6 52		27 M	9 Réglisse	11 <i>primidi</i>	1837 Procès St Simoniens.
5 12	6 50		28 M	10 ECHELLE	12 <i>duodi</i>	1619-1683 Colbert.
5 13	6 48		29 J	11 Pastèque	13 <i>tridi</i>	1871 Mort de Gustave Tridon.
5 14	6 46		30 V	12 Fenouil	14 <i>quartidi</i>	1870 Cong. int. de Rouen.
5 16	6 44		31 S	13 Epine-Vinette	15 <i>quintidi</i>	1874 Mort de Lassalle.

Phases lunaires.

P. L. le 5, à 2 h. 1 soir.
D. Q. le 13, à 5 h. 28 soir.

N. L. le 20, à 4 h. 5 soir.
P. Q. le 27, à 5 h. 53 matin.

LEVERS et COUCHES du SOLEIL		AN 1805 du CALENDRIER GRÉGO- RIEN	AN 103 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 24 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	SEPT.	FRUCTIDOR	FRUCTIDOR	
5 17	6 42	1 D	14 Noix	16 primidi	1867 Cong. int. de Lausanne.
5 19	6 40	2 L	15 <i>Truite</i>	17 duodi	1872 Cong. int. de La Haye.
5 20	6 38	3 M	16 Citron	18 tridi	Gougenot Desmousseaux.
5 22	6 36	4 M	17 Cardière	19 quartidi	Fra Paolo.
5 23	6 34	5 J	18 Nerprun	20 <i>quintidi</i>	1568 Naissance de Campanella
5 24	6 31	6 V	19 Tagette	21 primidi	1775-1847 O'Connell.
5 26	6 29	7 S	20 Horre	22 duodi	John Brown.
5 27	6 27	8 D	21 Eglantier	23 tridi	1874 Cong. int. de Genève.
5 29	6 25	9 L	22 Noisette	24 quartidi	1877 Cong. univ. de Gand.
5 30	6 23	10 M	23 Houblon	25 <i>quintidi</i>	O'Donnell.
5 31	6 21	11 M	24 Sorgho	26 primidi	1723-1789 D'Holbach.
5 33	6 19	12 J	25 <i>Ecrevisse</i>	27 duodi	1806-1872 Lachambaudie.
5 34	6 17	13 V	26 Bigarade	28 tridi	1893 Mort de Benoit Malon.
5 36	6 15	14 S	27 Verge d'or	29 quartidi	1321 Mort du Dante.
5 37	6 12	15 D	28 Mais	30 <i>quintidi</i>	1866 Suppl. de Karakosoff.
				VENDEMIÀIRE	
5 39	6 10	16 L	29 Marron	1 primidi	1837 Mort de Buonaretti.
5 40	6 8	17 M	30 PANIER	2 duodi	1889 Cong. univ. libre-pensée.
5 41	6 6	18 M	1 Fêtes de la Vertu	3 tridi	1881 Cong. libre-pensée Paris.
5 43	6 4	19 J	2 — du Génie	4 quartidi	Micène.
5 44	6 2	20 V	3 — du Travail	5 <i>quintidi</i>	Hippocrate.
5 46	6 0	21 S	4 — de l'Opinion	6 primidi	1792 Proclam. de la Répub.
5 47	5 58	22 D	5 — des Récoup.	7 duodi	1738 Boerhave.
			AN 104		
			VENDEMIÀIRE		
5 49	5 55	23 L	1 Raisin	8 tridi	1876 Cond. de Boutofskaja.
5 50	5 53	24 M	2 Safran	9 quartidi	1882 Congrès de St-Etienne et de Roanne.
5 51	5 51	25 M	3 Chataigne	10 <i>quintidi</i>	1884 Cong. libre-pensée Paris.
5 53	5 49	26 J	4 Colchique	11 primidi	1762-1794 Camille Desmoulins.
5 54	5 47	27 V	5 Cheval	12 duodi	Diagoras, l'athés.
5 56	5 45	28 S	6 Balsamine	13 tridi	1864 Fondat. de 'Internat.
5 57	5 43	9 D	7 Carotte	14 quartidi	Démosthènes.
5 59	5 41	30 L	8 Amarantlie	15 <i>quintidi</i>	1883 Cong. nation. à Paris.
Phases lunaires					
P. L. le 4, à 6 h. 5 matin.			N. L. le 18, à 9 h. 5 soir.		
D. Q. le 12, à 5 h. 0 matin.			P. Q. le 25, à 6 h. 32 soir.		

LEVIERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1895 du CALENDRIER GRÉGO- RIEN	AN 104 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 24 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	OCTOBRE	VENDÉMIATAIRE	VENDÉMIATAIRE	
6 0	5 38	1 M	9 Panais	16 primidi	1812-1870 Dickens.
6 2	5 36	2 M	10 Cuvé	17 duodi	1876 Congrès de Paris.
6 3	5 34	3 J	11 Pomme de terre	18 tridi	Damon et Pythias.
6 5	5 32	4 V	12 Immortelle	19 quartidi	Marcos Botzaris.
6 6	5 30	5 S	13 Potiron	20 <i>quintidi</i>	1895 Cong. de Cincinnati.
6 8	5 28	6 D	14 Réséda	21 primidi	1779-1868 Brougham.
6 9	5 26	7 L	15 <i>Anc</i>	22 duodi	1379-1848 Barthelius.
6 11	5 24	8 M	16 Belle de Nuit	23 tridi	1837 Mort de Fourier.
6 12	5 22	9 M	17 Citrouille	24 quartidi	1869 Fosill. des grév. à Aubio.
6 14	5 20	10 J	18 Sarrasin	25 <i>quintidi</i>	1711-1776 Ilumc.
6 15	5 18	11 V	19 Tournesol	26 primidi	Zénon.
6 17	5 16	12 S	20 P'RSSOIR	27 duodi	1424 Mort de Jean Ziska.
6 18	5 14	13 D	21 Chanvre	28 tridi	Cervantès.
6 20	5 12	14 L	22 Pêche	29 quartidi	1848 Cond. de Voisambert.
6 21	5 10	15 M	23 Navet	30 <i>quintidi</i>	M ^{me} de Sévigné.
				BRUMAIRE	
6 23	5 8	16 M	24 Amaryllis	1 primidi	Réfif de la Bretonne.
6 24	5 6	17 J	25 <i>Dauf</i>	2 duodi	1760 Naissance de St-Simon.
6 26	5 4	18 V	26 Aubergine	3 tridi	1643-1696 La Bruyère.
6 27	5 2	19 S	27 Piment	4 quartidi	Apollonius de Tyane.
6 29	5 0	20 D	28 Tomate	5 <i>quintidi</i>	1879 Cong. de Marseille.
6 31	4 58	21 L	29 Orge	6 primidi	1775-1836 Ampère.
6 32	4 56	22 M	30 TONNEAU	7 duodi	1878 Promulg. en Allemagne de la loi contre les social.
			BRUMAIRE		
6 34	4 55	23 M	1 Pomme	8 tridi	Hipparque.
6 35	4 53	24 J	2 Céleri	9 quartidi	1758-1794 Robespierre.
6 37	4 51	25 V	3 Poire	10 <i>quintidi</i>	1861 Mort de Jean Journet.
6 38	4 49	26 S	4 Betterave	11 primidi	1876 Cong. de l'intern. Berne.
6 40	4 47	27 D	5 <i>Oie</i>	12 duodi	1553 Suppl. de Michel Servet.
6 42	4 46	28 L	6 Héliotrope	13 tridi	1667-1745 Swift.
6 43	4 44	29 M	7 Figue	14 quartidi	1889 Mort de N. Tchernichewski
6 45	4 42	30 M	8 Scorsonère	15 <i>quintidi</i>	1881 Cong. national de Reims.
6 46	4 41	31 J	9 Alisier	16 primidi	1793 Supplices de Fouchet.

Phases lunaires.

P. L. le 3, à 10 h. 57 soir.
D. Q. le 11, à 2 h. 44 soir.

N. L. le 18, à 6 h. 19 matin.
P. Q. le 25, à 11 h. 13 matin.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1895 du CALENDRIER GRÉGO- RIEN	AN 104 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 24 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	NOVEMB.	BRUMAIRE	BRUMAIRE	
6 48	4 37	1 V	10 CHARRUE	17 duodi	1772-1825 P.-L. Courrier.
6 50	4 37	2 S	11 Salsifs	18 tridi	1819-1877 Courbet, membre de la Commune.
6 51	4 36	3 D	12 Maere	19 quartidi	Phocion.
6 53	4 34	4 L	13 Topinambourg	20 <i>quintidi</i>	1867 Manifeste des int. de Paris
6 54	4 32	5 M	14 Endive	21 primidi	46 av. J.-C. Caton d'Utique.
6 56	4 31	6 M	15 <i>Dindon</i>	22 duodi	1887 Mort de Poitiers.
6 58	4 29	7 J	16 Chervi	23 tridi	1874 Cong. intern. Bruxelles.
6 59	4 28	8 V	17 Cresson	24 quartidi	1836 Mort de Cabet.
7 1	4 26	9 S	18 Dentelaire	25 <i>quintidi</i>	1848 Supplice de R. Blum.
7 2	4 25	10 D	19 Grenade	26 primidi	1866 Mort de Duvoyrier.
7 4	4 24	11 L	20 HERSE	27 duodi	1887 Martyrs de Chicago.
7 6	4 22	12 M	21 Baccante	28 tridi	1859 Mort de Colins.
7 7	4 21	13 M	22 Azerole	29 quartidi	1848 Cond. de Bisbambiglia.
7 9	4 20	14 J	23 Garance	30 <i>quintidi</i>	1880 Congrès du Havre.
				FRIMAIRE	
7 10	4 19	15 V	24 Orange	1 primidi	1716 Mort de Leibnitz.
7 12	4 17	16 S	25 <i>Faisan</i>	2 duodi	1716 Naissance de d'Alembert.
7 14	4 16	17 D	26 Pistache	3 tridi	1858 Mort d'Owen.
7 15	4 15	18 L	27 Macjone	4 quartidi	1889 Procès d'Elberfeld.
7 17	4 14	19 M	28 Coing	5 <i>quintidi</i>	Guillaume-Tell.
7 18	4 13	20 M	29 Cormier	6 primidi	Claude Pelletier.
7 20	4 12	21 J	30 ROULEAU	7 duodi	1831 Insurrection de la Croix-Rouge à Lyon.
			FRIMAIRE		
7 21	4 11	22 V	1 Raiponse	8 tridi	Théodore Désamy.
7 23	4 10	23 S	2 Turneps	9 quartidi	Aristote.
7 24	4 9	24 D	3 Chicorée	10 <i>quintidi</i>	1643 Mort de Tobie Adam.
7 26	4 8	25 L	4 Nefle	11 primidi	Pauline Roland.
7 27	4 8	26 M	5 <i>Cochon</i>	12 duodi	1694-1774 Quesnay.
7 28	4 7	27 M	6 Mâche	13 tridi	1632-1694 Papendorf.
7 30	4 6	28 J	7 Chou-fleur	14 quartidi	1871 Suppl. Ferré et Rossel.
7 31	4 5	29 V	8 Miel	15 <i>quintidi</i>	1830 Révolution en Pologne.
7 32	4 5	30 S	9 Genièvre	16 primidi	1871 Supplice de Crémieux.

Phases lunaires.

P. L. le 2, à 3 h. 28 soir.
D. Q. le 9, à 11 h. 16 soir.

N. L. le 16, à 5 h. 21 soir.
P. Q. le 24, à 7 h. 28 matin.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1805 du CALENDRIER GRÉGO- RIEN	AN 104 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 24 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	DÉCEMB.	FRIMAIRE	FRIMAIRE	
7 34	4 4	1 D	10 Proche	17 duodi	S. de Sismondi.
7 35	4 4	2 L	11 Cire	18 tridi	1707-1751 Lamettrie.
7 36	4 3	3 M	12 Raifort	19 quartidi	Mort de Baudin.
7 38	4 3	4 M	13 Cèdre	20 <i>quintidi</i>	Plutarque.
7 39	4 2	5 J	14 Sapin	21 primidi	1780-1793 Viala.
7 40	4 2	6 V	15 <i>Chevreuil</i>	22 duodi	1875 Mort de J. Stuart-Mill.
7 41	4 2	7 S	16 Ajonc	23 tridi	1875 Mort de Becker.
7 42	4 2	8 D	17 Cyprès	24 quartidi	1623-1709 Pierre Corneille.
7 43	4 2	9 L	18 Lierre	25 <i>quintidi</i>	1608 Naissance de Milton.
7 44	4 1	10 M	19 Sabine	26 primidi	1889 Mort de Sigida.
7 45	4 1	11 M	20 Hovau	27 duodi	1811-1882 Louis Blanc.
7 46	4 1	12 J	21 Erable-Sucre	28 tridi	1770-1827 Beethoven.
7 47	4 1	13 V	22 Bruyère	29 quartidi	1871 Condamn. à Lyon des insurgés d'avril.
7 48	4 1	14 S	23 Roseau	30 <i>quintidi</i>	1799 Mort de Washington.
				NIVOSE	
7 49	4 2	15 D	24 Oscille	1 primidi	M. Le Pelletier St-Fargeau.
7 50	4 2	16 L	25 Grillon	2 duodi	1735-1830 Bolivar.
7 50	4 2	17 M	26 Pigeon	3 tridi	1851 M. d'Olin des Rodrigues.
7 51	4 2	18 M	27 Liège	4 quartidi	1891 M. de César de Paëpe.
7 52	4 3	19 J	28 Truffe	5 <i>quintidi</i>	1889 M. de Constantin Pecqueur.
7 52	4 3	20 V	29 Olive	6 primidi	Diderot.
7 53	4 4	21 S	30 PELLE	7 duodi	1857 Mort de Lagrange.
			NIVOSE		
7 53	4 4	22 D	1 Tourbe	8 tridi	1887 M. Sévinoïf-Ouvarov.
7 54	4 5	23 L	2 Houille	9 quartidi	1780-1793 Barral Joseph.
7 54	4 5	24 M	3 Bithume	10 <i>quintidi</i>	1864 Mort de Bronterre.
7 55	4 6	25 M	4 Soufre	11 primidi	O'Brien. Fête des enfants.
7 55	4 6	26 J	5 <i>Chien</i>	12 duodi	1825 Ins. Pétersb. Moscou.
7 55	4 7	27 V	6 Lave	13 tridi	1715-1774 Helvétius.
7 56	4 8	28 S	7 Terre végétale	14 quartidi	1738-1794 Beccaria.
7 56	4 9	29 D	8 Fumier	15 <i>quintidi</i>	1384 Mort de J. Wiclef.
7 56	4 10	30 L	9 Salpêtre	16 primidi	Aristide.
7 56	4 11	31 M	10 Fléau	17 duodi	1880 Mort de Blanqui.

Phases lunaires.

P. L. le 2, à 6 h. 48 matin.
D. Q. le 9, à 7 h. 19 matin.

P. Q. le 24, à 5 h. 31 matin,
P. L. le 31, à 8 h. 40 soir.

N. L. le 16, à 6 h. 39 matin.

ORIGINE ET EXPANSION DU CAPITAL

Il faudrait la plume d'un Dante pour décrire les enfers, non pas imaginaires comme ceux de la *Divine Comédie*, mais bien d'une réalité désolante, désespérante, que le capital, aussi bien dans sa genèse que dans son développement vers la concentration, a fait traverser à l'humanité et lui fait traverser encore aujourd'hui.

Les criminels les plus endurcis, que les justices populaires ou gouvernementales ont châtiés à travers les âges, n'ont pas commis la centième, la millième partie des forfaits et des crimes abominables qui ont été perpétrés par l'appât du gain et du lucre pour la formation du capital.

Les déprédations, les horribles tueries et les dévastations auxquelles s'est livré le capitalisme à son aurore sont inénarrables.

Quant aux ruines et aux misères noires qu'il accumule aujourd'hui même par ses tendances vers la concentration et par la concurrence, quant aux désespoirs sans nom qu'il détermine, quant aux crises désolantes qu'il crée, elles attristent péniblement l'observateur, qui se demande avec mélancolie comment les hommes ne se rendent pas encore à l'évidence et ne s'entendent pas entre eux pour réduire à néant ce capital individuel, ce monstre dévorateur des hommes, cet horrible Moloch Baal de notre triste civilisation.

Pour faire une étude sérieuse sur l'origine du capital et sur sa concentration, il nous faudrait écrire un volume bien plus fort que notre Almanach. Aussi, ne disposant que de quelques pages seulement, nous ne ferons qu'effleurer le sujet par quelques aperçus et quelques exemples suggestifs. Mais le peu que nous dirons sur la question, réduira à néant les prétentions des économistes qui attribuent à l'épargne et au travail l'origine du capital.

Nous ne voulons parler ici ni des grandes propriétés de l'antiquité, qui se formaient par la force brutale et l'accaparement, et qui ont perdu l'Italie (*Latifundia perdirere Italiam*), ni du colonat, ni des fiefs du Moyen-Age, créés par le brigandage des nobles, grâce auxquels tous les paysans étaient serfs, nous nous

bornerons à indiquer les moyens employés pour la constitution du vrai capital, du capital qui s'est développé depuis trois siècles et a créé notre régime commercial et industriel qui, aujourd'hui, a atteint son apogée.

Déjà, avant le xv^e siècle, les Vénitiens et les Génois, dévastaient le monde par leurs expéditions lointaines et leurs rapines sans nom. Ils étaient de vrais fléaux pour les villes maritimes de la Méditerranée, qu'ils dévalisaient, qu'ils imposaient de tributs exorbitants et qu'ils détruisaient à l'occasion.

Mais c'est à partir de la découverte de l'Amérique que les procédés pour la formation du capital deviennent de plus en plus révoltants.

Pour exploiter les mines d'or et d'argent du Nouveau-Monde, on réduit à l'esclavage ses habitants, on les enfouit dans les mines, et ceux qui ne veulent pas se soumettre aux caprices des envahisseurs sont massacrés.

Pendant qu'on agit de la sorte en Amérique, on voue les Indes au pillage par les procédés les plus barbares et les plus infâmes qu'on puisse imaginer.

L'Afrique, à son tour, ne peut échapper à l'avidité, à la férocité de nos braves chrétiens européens. Elle devient, pendant plus d'un siècle, un marché de chair humaine et la chasse aux malheureux nègres est faite par des hommes civilisés et imbus de la morale biblique.

C'est alors que commencent aussi, un peu partout dans le monde, ces guerres coloniales et commerciales, qui ont désolé l'Univers. Tantôt c'est la Hollande contre l'Espagne, tantôt l'Angleterre contre la France. Le Portugal cherche la Toison d'Or au Cap de Bonne-Espérance avec son intrépide Vasco de Gama ; là Hollande, l'Espagne, la France et l'Angleterre, — imitant en cela les Vénitiens et les Génois — se livrent à la colonisation et organisent jusqu'à nos jours une piraterie en règle, dont les procédés épouvantent l'imagination.

Qui ne connaît les tueries atroces des îles de la Malaisie commises par les Hollandais, celles des Indes faites par les Anglais et celles de l'Algérie par les Français ? Elles continuent jusqu'aux guerres de l'Opium contre la Chine par les Anglais et jusqu'aux dévastations du Tonkin et du Dahomey par les Français.

Un fervent chrétien, M. W. Hovitt, s'exprime ainsi sur la colonisation chrétienne :

« Les barbaries et les atrocités exécrables perpétrées par les races soi-disant chrétiennes dans toutes les régions du monde et contre tous les peuples qu'elles ont pu subjuguier, n'ont de parallèle dans aucune race si sauvage, si grossière, si impitoyable, si éhontée qu'elle fût. L'histoire de l'administration coloniale des Hollandais — et la Hollande était au XVIII^e siècle, le peuple capitaliste par excellence — déroule un tableau de meurtres, de trahisons, de corruptions et de bassesses qui ne sera jamais égalé.

« Afin de se procurer des esclaves pour Java, on avait dressé tout un personnel à l'enlèvement des Célèbes. Ceux qu'on enlevait on les mettait dans des cachots jusqu'au jour où on les embarquait sur des navires d'esclaves ! »

On dévastait de telle sorte les pays qu'une province de Java, qui comptait 80,000 habitants, avait été dépeuplée presque complètement dans l'espace de 40 ans. On n'y avait laissé que 8,000 habitants.

Faut-il parler des Anglais et de la fameuse Compagnie des Indes ? Cela nous entraînerait trop loin.

Il suffit de nous résumer en disant que tout le capital qui était attiré des colonies vers les métropoles européennes était dû aux spoliations les plus révoltantes, aux plus lâches des crimes, et aux atrocités les plus inhumaines.

Mais cela n'est qu'une première phase de l'accumulation primitive.

Les dettes publiques furent le corollaire du régime capitaliste à ses débuts, et, de nos jours, elles se développent d'une manière inquiétante. Elles ont activé l'accumulation primitive et, aujourd'hui, elles constituent une des exploitations les plus directes sur les peuples par les impôts prélevés sur eux pour le service de l'usure qu'entraîne tout emprunt nouveau ajouté aux anciens.

La dette publique rend, comme par enchantement, productif l'argent qui, par lui-même, n'est pas productif et le convertit en capital, les risques inhérents à l'emploi du capital dans le commerce ou l'industrie, ou même à l'usure privée, n'existant pas dans la dette publique.

Une rente régulière est assurée au capitaliste prêteur pendant cinquante, cent ans, et éternellement si l'Etat emprunteur n'amortit pas sa dette.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les prêteurs des Etats — à bien considérer les choses — ne font qu'un échange de

leur argent ; ils ne prêtent rien, car leur capital, transformé en effets publics d'une cession très facile, continue à fructifier entre leurs mains comme de l'argent comptant.

Et cependant, par la rente qu'ils prélèvent sur les peuples, ils absorbent la moitié des revenus de l'Etat dans beaucoup de pays. C'est encore là une des origines les plus pernicieuses du Capital, car ces paiements de rentes déterminent des crises financières inextricables pour les Etats, et, unis aux deux autres charges, accablent les producteurs et les réduisent à la misère.

On peut lire, dans notre Almanach de l'année 1891, par quelles sommes fabuleuses se chiffrent les dettes publiques des nations et les rentes qu'elles servent aux oisifs du capital et aux lous-cerviers de la finance.

Ce système du service de la rente pour les dettes publiques ne peut pas durer et bientôt c'est la banqueroute inévitable qui surgira et mettra fin à cette débauche d'usure par laquelle on exploite ignominieusement les peuples. Les impôts sont écrasants et les budgets, qui sont formidables, se trouvent, malgré cela, tous les ans en déficit. Il faut bien que cela éclate un jour. Et ce jour n'est pas loin.

En dehors du système de colonisations et de dettes publiques, l'exploitation capitaliste s'annonce surtout par le régime industriel. Celui-ci commence par la manufacture, continue par la centralisation dans l'usine et se développe par le machinisme en général. Au début de ce régime, naît le prolétariat industriel moderne avec, comme base, le salariat.

Ce prolétariat, que le capital plie aux exigences de la production nouvelle, se forme d'abord par les hommes des champs chassés en masse des grandes propriétés d'Angleterre et d'Italie, il s'étend ensuite par les serfs et les esclaves émancipés de tous les pays et se généralise enfin par les petits propriétaires et industriels expropriés graduellement au fur et à mesure que le capitalisme se développe.

Dès ce moment, tout en développant considérablement la production, le capital s'avance à grands pas, accumulant ruines sur ruines et faisant des ravages inouïs dans la classe des producteurs. Il réduit les petits bourgeois à la misère par l'expropriation et voue les prolétaires et leurs enfants à l'extermination et à la mort par le surmenage et aux sombres suicides par les chômes pléthoriques.

« L'expropriation des producteurs immédiats, d Ka I Marx,

s'exécute avec un vandalisme impitoyable qu'aiguillonnent les mobiles les plus infâmes, les passions les plus sordides et les plus haïssables dans leur petitesse. La propriété privée fondée sur le travail personnel, cette propriété qui soude, pour ainsi dire, le travailleur isolé et autonome aux conditions extérieures du travail va être supplantée par la propriété privée capitaliste, fondée sur l'exploitation du travail d'autrui sur le salariat. »

Le capitalisme continue son exploitation, afin d'agrandir ses profits par des actes et moyens à faire dresser les cheveux sur la tête des hommes les plus impassibles. Le massacre des innocents d'un Hérode de l'Écriture n'est qu'une bagatelle à côté du nombre d'enfants martyrisés et sacrifiés sur l'autel de ce nouvel et épouvantable Dieu : le Capital.

« Les machines récemment inventées, dit M. J. Fielder (dans son livre intitulé : *Infamies commises à l'origine des fabriques*), furent employées dans des grandes fabriques, tout près des cours d'eau assez puissants pour mouvoir la roue hydraulique. Il fallait tout à coup des milliers de bras. « Des doigts petits et agiles », tel était le cri général, et aussitôt naquit la coutume de se procurer de soi-disant *apprentis* des Workhouses appartenant aux diverses paroisses. Des milliers de ces pauvres petits abandonnés, de sept à treize et quatorze ans, furent ainsi expédiés dans les fabriques. Le maître (le voleur d'enfants) se chargeait de vêtir, nourrir et loger ses apprentis dans une maison *ad hoc*, tout près de la fabrique. Pendant le travail ils étaient sous l'œil des surveillants. C'était l'intérêt de ces gardes-chiourmes de faire trimer les enfants à outrance, car selon la quantité des produits qu'ils en savaient extraire, leur propre paye diminuait ou augmentait. Les mauvais traitements, telle fut la conséquence naturelle... Dans beaucoup des districts manufacturiers, ces êtres innocents, sans amis ni soutiens, qu'on avait livrés aux maîtres de fabriques, furent soumis aux tortures les plus affreuses. Épuisés par l'excès de travail, ils furent fouettés, enchaînés, tourmentés avec les raffinements les plus étudiés. Souvent, quand la faim les tordait le plus fort, le fouet les maintenait au travail. Le désespoir les porta souvent au suicide. Les belles et romantiques vallées du Derbyshire devinrent des noires solitudes où se commirent impunément des atrocités sans nom, des meurtres. Les profits énormes réalisés par les fabricants ne firent qu'aiguïser leurs dents. Ils imaginèrent la pratique du travail nocturne, c'est-à-dire qu'après avoir épuisé un groupe de travailleurs pour la besogne de jour,

ils tenaient un autre groupe tout prêt pour la besogne de nuit. Les premiers se jetaient dans les lits que les seconds venaient de quitter au moment même et *vice versa*, de sorte que les lits ne refroidissaient jamais !

« Dès que la machine à vapeur transplanta les fabriques des cours d'eau de la campagne au milieu des villes, le faiseur de plus-value, amateur d'*abstinence*, trouva sous la main toute une armée d'enfants sans avoir besoin de mettre des Workhouses en réquisition.

Mais ce n'est pas tout, M. Forner, l'ami de Ricardo, cita les faits suivants à la Chambre des Communes, en 1815 : « Il est notoire que récemment parmi les meubles d'un banqueroutier, une bande d'enfants de fabrique fut, si je puis me servir de cette expression, mise aux enchères et vendue comme faisant partie de l'actif ! Il y a deux ans (1813), un cas abominable se présenta devant le tribunal du *Banc du Roi*. Il s'agissait d'un certain nombre d'enfants. Une paroisse de Londres les avait livrés à un fabricant qui, de son côté, les avait passés à un autre. Quelques amis de l'humanité les découvrirent finalement dans un état complet d'inanition. Un autre cas encore plus abominable a été porté à ma connaissance, lorsque j'étais membre de la Commission d'enquête parlementaire. Il y a quelques années seulement, une paroisse de Londres et un fabricant conclurent un traité dans lequel il fut stipulé que, par vingtaine d'enfants, sains de corps et d'esprit, vendus, il devrait accepter un idiot ! »

Trouve-t-on ces exemples assez jolis pour la gloire du capitalisme !

Mais il ne faut pas croire que ce martyrologe des innocents n'a existé qu'en Angleterre, tous les pays industriels ont eu leurs massacres des innocents.

C'est vers la même époque que Sismondi écrivait pour tout le continent : « On fait entrer les enfants de six à huit ans dans ces moulins de coton où ils travaillent douze et quatorze heures au milieu d'une atmosphère constamment chargée de poils et de poussière et où ils périssent successivement de consommation avant d'avoir atteint vingt ans ; on aurait honte de calculer la somme qui pourrait mériter le sacrifice de tant de victimes humaines ; mais ce crime journalier se commet gratuitement. »

Voilà les beautés de l'industrialisme rien qu'au point de vue de l'enfance, qui, aujourd'hui, quoique dans un âge plus avancé, continue à être exploitée, malmenée et exténuée dans les usines

et fabriques. Combien de milliers de pauvres innocents sont ainsi épuisés avant leur puberté ! Combien d'entre eux sont blessés, estropiés et tués journellement dans les grandes usines, les verreries et laminoirs, etc., etc., et tout cela pour créer des millions de rentes aux gros capitalistes.

Mais tout ceci n'est qu'un petit coin de l'enfer capitaliste.

Le capital, en introduisant la machine dans la manufacture, a amené la désolation dans la classe des travailleurs. La misère, le désespoir, et la maladie déciment d'un côté les ouvriers, mais, de l'autre, les profits du capital augmentent à vue d'œil.

La seule préoccupation des capitalistes et des économistes bourgeois est de produire des richesses, mais des richesses qui, loin d'enrichir leurs producteurs directs, deviennent un fléau pour eux, les réduisant à l'indigence la plus sordide par la surproduction qui crée les chômages. Les travailleurs, surmenés par un travail abrutissant de 12, 14 et même 16 heures, sont atteints jusque dans leur constitution physique, déprimés qu'ils sont peu à peu dans leur corps et leur intelligence par un surmenage infâme. Aussi la taille humaine, d'après les statistiques, a-t-elle diminué, depuis un siècle, dans des proportions incroyables.

La petite bourgeoisie, qui voit dans quel enfer tomberait sa progéniture si elle devenait nombreuse, adopte les préceptes de Malthus et ne fait plus d'enfants.

D'un autre côté, les enfants des prolétaires, privés de tout, n'étant ni nourris, ni soignés suffisamment, meurent la plupart du temps en bas-âge. C'est ce qui fait que la mortalité aujourd'hui en France est plus élevée que la natalité.

Et dire que, parmi tous les prétendus savants qui ont jeté des cris de paon à l'Institut et ailleurs sur le dépeuplement de la France, il ne s'en est pas trouvé un pour oser en dénoncer la véritable cause qui est le capitalisme ! Car c'est lui, ce capitalisme, qui réduit des millions d'hommes à la misère au milieu de la surabondance scandaleuse des richesses et qui, par conséquent, est cause de la mortalité toujours croissante. Ceux des prolétaires qui survivent sont condamnés aux travaux forcés à perpétuité dans les mines, les usines, les forges, les hauts-fourneaux, etc., sans espoir aucun d'améliorer leur situation de forçats, et cela pour créer des millions de rentes aux oisifs du capital, aux Casimir-Perier, aux Chabaud-Latour, aux Lebaudy, aux Rothschild, etc.

Et c'est au nom de la soi-disant liberté que les économistes

veulent perpétuer l'assassinat de la classe ouvrière, par le capitalisme. Y a-t-il donc liberté pour ces milliers d'hommes qui chôment, cherchent du travail partout et n'en trouvent pas, qui s'offrent pour un morceau de pain, quitte à subir la tyrannie, les caprices et les brutalités de celui qui voudrait bien consentir à les employer ?

Si c'est ça votre liberté, Messieurs, mieux vaut encore le choléra et la peste qui eux, emportent l'homme d'un seul coup.

Elle est jolie, cette liberté maudite qui, toute une vie durant, tient le travailleur dans l'inquiétude du lendemain, dans l'abjection et le désespoir !

« Ce n'est pas le fait de mourir, et même de mourir de faim qui rend misérable, dit Carlyle, un grand nombre d'hommes sont morts : tous doivent mourir, mais c'est de vivre misérable, sans savoir pourquoi, de travailler à outrance, sans rien gagner ; d'être désolé, épuisé et pourtant isolé, sans relations, muré dans un universel « laissez faire » ; c'est de mourir à petit feu toute sa vie, emprisonné dans une sourde, dans une muette, dans une incommensurable injustice, comme dans les flancs rougis d'un taureau de Phalaris. »

Nous nous adressons aux hommes intelligents de tous les partis et nous les engageons à observer avec attention et sans parti-pris ce qui se passe autour d'eux. Qu'ils examinent la situation économique créée à la société par le capitalisme ! qu'ils étudient le progrès de la concentration capitaliste, de cette concentration qui accumule toutes les richesses dans les mains de quelques milliardaires au grand détriment de la masse du peuple. Et ils verront alors que ces milliardaires sont plus forts et plus tyranniques que les rois d'autrefois, car, par les accaparements qu'ils organisent sur tel ou tel produit de consommation, grâce à leurs capitaux, ils prélèvent annuellement des millions d'impôts sur les consommateurs. Sans compter les taxes régulières qu'ils perçoivent sur tout le monde par les grands moyens de communication qui se trouvent entre leurs mains.

Aux Etats-Unis, la concentration est arrivée à un tel point de puissance que presque toute la richesse du pays se trouve entre les mains d'une dizaine de milliardaires et d'une centaine de millionnaires. Et ces derniers seront bientôt dévorés par les premiers.

Tout est accaparé : lignes de chemins de fer, steamers, mines, docks, etc., etc.

Les producteurs directs des blés et autres céréales ne peuvent

vendre leurs produits sans passer par les capitalistes, auxquels ils sont forcés de laisser pour le transport et le magasinage dans les docks *deux mesures sur trois*. Aussi ne peuvent-ils pas tenir et ce sont ces mêmes capitalistes qui les exproprient après les avoir ruinés. Et les malheureux expropriés en sont réduits au salariat.

Il n'y a plus place pour le petit, ni même pour le grand commerce, c'est l'accaparement en grand, le monopole ou *Trust* — ainsi que l'appellent les Américains — qui remplace tout commerce.

Comme il n'y a qu'un seul monopoleur du pétrole, qui est M. Rockefeller, tous les propriétaires des puits en Amérique sont forcés de s'adresser à lui ou plutôt de lui vendre leur pétrole au prix qu'il est disposé à le payer. Aux Etats-Unis, on ne transporte pas le pétrole par le chemin de fer, ce qui coûterait trop cher, mais M. Rockefeller a sillonné l'Amérique de tuyaux dans lesquels il concentre le pétrole de tout le pays, l'envoie à Philadelphie, à New-York ou ailleurs pour la vente. Et un propriétaire d'un puits ne peut écouler son pétrole s'il ne consent à passer par les fantaisies de M. Rockefeller qui, d'ailleurs, est non seulement le seul monopoleur du pétrole aux Etats-Unis, mais encore possède les mines de Batoum et a le monopole dans toute l'Europe.

Cette exploitation, cette marche rapide de la concentration du capital et de la production se produit dans tous les pays industriels.

Mais si l'exploitation par le capital est pernicieuse et mauvaise pour les exploités de la société actuelle, la concentration du travail et de la production est, au contraire, l'agent le plus énergique, qui travaille sans relâche — et plus que les socialistes — pour la transformation du régime actuel en un régime d'appropriation collective de toute la production.

Il est évident que, malgré les sophismes des partisans du *laissez faire*, les éléments de lutte que fait naître dans son sein le régime capitaliste auront bientôt raison de son oppression et de ses résistances.

Pourquoi donc des hommes, qui sont relativement éclairés, tels que les économistes et autres écrivains qui attaquent les socialistes, ne voient-ils pas les effets désastreux du prolongement du régime capitaliste basé sur la propriété individuelle ? Comment peuvent-ils être faits ces messieurs pour ne pas com-

prendre qu'il est absurde et criminel que quelques hommes accaparent par des moyens inavouables des richesses dont ils ne savent que faire, alors que les producteurs de ces richesses n'arrivent pas à vivre convenablement ?

Comment ne s'aperçoivent-ils pas que le régime actuel prépare lui-même par la concentration du capital et de la production l'avènement du régime collectiviste ?

N'entendent-ils donc pas les craquements terribles de l'ordre actuel dans tous les pays où règnent l'industrialisme et le capitalisme. Ne voient-ils pas partout ces grèves monstres, qui menacent de devenir des guerres sauvages d'extermination, malgré le formidable appareil militaire des gouvernements. Plus on résistera à l'avènement d'un ordre nouveau et plus les convulsions et les désordres seront terribles.

Ne sont-elles pas significatives, ces exaspérations farouches d'hommes qui donnent leur vie pour montrer le dégoût que leur inspire notre société ?

Le régime capitaliste n'est pas encore à son épanouissement complet que déjà des centaines de mille d'hommes errent sombres, affamés, déguenillés, cherchant du travail et n'en trouvant nulle part.

Tous les petits commerçants n'ont pas encore été expropriés mais les faillites se multiplient tous les ans et les petits boutiquiers et industriels vivent de moins en moins, tandis que les millions et les milliards s'accumulent — sans aucun but utile et contre toute justice — entre les mains de quelques flibustiers qui continuent à épouvanter le monde par les crises qu'ils créent, les coups de bourse qu'ils exécutent et les expropriations et les faillites dont ils sont cause.

Or, c'est à cela qu'il faut mettre un terme en nationalisant la richesse, les grands instruments du travail et tout ce qui est mûr pour la collectivisation.

Vouloir s'opposer à cette évolution naturelle et forcée de notre régime, c'est vouloir arrêter le courant des fleuves, empêcher l'évolution sidérale des astres, c'est vouloir aggraver la crise que nous traversons et nous mener à de terribles catastrophes. Toutes les mesures que les gouvernements aux abois prennent un peu partout contre l'avènement de la société nouvelle et qui frisent la barbarie ne seront qu'accélérer la chute de la société actuelle.

Les gouvernants, étant au service des capitalistes et vou-

lant quand même maintenir le régime actuel, perdent littéralement la tête et ne savent plus ce qu'ils font. Ils se heurtent à des difficultés inextricables et c'est à cela qu'il faut attribuer l'état d'âme des hommes qui se succèdent au pouvoir et qui, quoique dans la vie ordinaire ne soient pas des crétiens, deviennent bêtes à faire pleurer dès qu'ils escaladent le pouvoir. Et ce changement qui nous étonne chez ces gens-là est compréhensible, car, soit ignorance des conditions économiques de nos jours, soit mauvais vouloir de les transformer, ils luttent désespérément pour maintenir ce que des forces sociales formidables précipitent vers sa chute.

Et en luttant ainsi, ils se buttent à des difficultés nouvelles, à des embarras considérables et à des obstacles de plus en plus infranchissables. C'est ce qui les rend non seulement idiots, mais encore méchants, malfaisants et dangereux. Ils nous font des lois stupides comme celle qui, soi-disant, est contre les anarchistes et mille autres avanies que des enfants de 10 ans désavoueraient. Ces bêtises gouvernementales, qui amènent l'arbitraire le plus violent, s'accroîtront avec les difficultés d'existence du régime actuel.

De sorte que le peuple, aujourd'hui, a à lutter non seulement contre les capitalistes qui l'affament, mais aussi contre leurs valets les gouvernants qui le terrorisent en vertu de lois barbares.

Cet état de choses ne peut durer ; la solution est très proche et si nous faisons appel aux hommes de bonne volonté pour qu'ils étudient notre régime économique si néfaste aux intérêts de la majorité des citoyens, c'est afin qu'unis à nous ils nous aident pour obtenir, dès à présent, des réformes sociales sérieuses dans le but d'aplanir les désastres d'une Révolution très violente qui s'annonce et d'adoucir les douleurs de l'enfantement de la société nouvelle.

P. ARGYRIADÈS.

Notre monde civilisé n'est qu'une grande mascarade. On y rencontre des chevaliers, des moines, des soldats, des docteurs, des avocats, des prêtres, des philosophes, et que ne rencontre-t-on pas encore ? Mais ils ne sont pas ce qu'ils représentent : ce sont de simples masques sous lesquels se cachent la plupart du temps des spéculateurs d'argent.

A. SCHOPENHAUER.

LIBERTÉ DU TRAVAIL



— Ainsi, ma petite, choisissez : ou vous montrer gentille avec moi, ou quitter la maison... Vous êtes libre!

OU NOUS DIRIGEZ-VOUS ?

(POÉSIE INÉDITE D'EUGÈNE POTTIER)

Le char semble solide
Les chevaux sont fringants
Et vous prenez la guile
En cochers arrogants.
Partout rampes glissantes,
Effondrements et trous,
O classes dirigeantes
Où nous dirigez-vous ?

Là des villas splendides
Aux pelouses de fleurs,
Là des garnis sordides,
Des fumeurs et des voleurs,
Des foules affligeantes
Traînent dans ces égouts...
O classes dirigeantes
Où nous dirigez-vous ?

Des taches de misère
Les villes de travail
Étalent leurs ulcères,
Bague, église et séroil,
Des vapeurs suffocantes
S'y donnent rendez-vous.
O classes dirigeantes
Où nous dirigez-vous ?

Par le sang ! par les fibres !
Le peuple est réveillé,
Marchons, égaux et libres
Dans l'air ensoleillé,
Nos forces convergentes
Font le bonheur de tous.
O classes dirigeantes
Où nous dirigez-vous ?

Dans la plaine on mitraille :
Troupes vont s'y masser,
Sur quel champ de bataille
Allez-vous nous verser ?
Des masses fumantes
Croulent autour de nous.
O classes dirigeantes
Où nous dirigez-vous ?

L'ignoble banqueroute
Passe tout par ses mains,
De hauts brigands en route
Volent les grands chemins,
Que de bêtes rougeantes
Provoquent nos dégoûts.
O classes dirigeantes
Où nous dirigez-vous ?

Arrêtez ! Ces abîmes
Fourmillent d'égorgeurs,
Les haines et les crimes
Cernent les voyageurs.
Descendez seuls ces pentes
Peuples, quittons ces fous !
O classes dirigeantes
Où nous dirigez-vous ?

Eugène POTTIER.

Assurément l'organisation sociale actuelle consacre et favorise des iniquités sans nom. Assurément, la paix sociale, l'œuvre de réparation que l'humanité attend, nous ne pouvons l'espérer d'une évolution lente, progressive, pacifique, assurée par le concours de tous. Des résistances s'entêleront qu'il faudra briser ; et l'avant-garde des partis socialistes est dans la vérité, quand elle va répétant que le règne absolu de la justice ne pourra s'établir qu'au lendemain d'une guerre universelle et sans quartier. Mais cette prise d'armes du prolétariat contre le patronat ne sera pratique, féconde, définitive, que si elle est le résultat d'un soulèvement général des masses. Alors elle pourra être considérée comme légitime et salutaire. Nous y allons. Aveugle qui ne le voit pas !

FLOR O'SQUARR.

UN CONTE VRAI

Vous me demandez un conte, mes enfants. En voici un qui pourrait s'intituler une histoire :

* *

Il y avait une fois un petit garçon qui allait au collège. Ses parents, qui étaient pauvres et bien tachés de l'être, lui disaient souvent : « Nous n'avons rien, mon cher enfant ; nous ne te laisserons rien. Mais quand on a de l'instruction, de la persévérance et un peu d'esprit, on fait toujours son chemin. » — Et le petit Anatole promettait de travailler fort pour être riche un jour et pour faire son chemin.

N'étant ni très intelligent ni très bête, il n'était ni des premiers ni des derniers.

Des amis de la famille le recommandèrent à ses maîtres ; on lui parla doucement, on l'encouragea ; mais il n'en resta pas moins confondu dans le gros de la classe.

Il voulait être distingué et se fit le flatteur de son professeur ; il avait toujours quelque conseil à lui demander ; il semblait boire ses paroles ; il souriait à ses mots d'esprit ; il l'écoutait en hochant la tête d'un air approbateur. Il n'en fut pas mieux placé. Le professeur ne parut pas s'apercevoir de son manège. Ses camarades se moquèrent de lui et le surnommèrent *lèche-bottes*.

Un jour, pour avoir un prix, il copia dans un livre un morceau qu'il donna comme étant de lui. Son maître découvrit la fraude et lui fit honte devant tout le monde de ce qu'il appelait un vol.

Une autre fois des pois fulminants avaient éclaté en pleine étude. M. le principal réclama énergiquement le nom du coupable qui les avait apportés. Pour gagner la faveur de l'administration, Anatole Louchard dénonça l'auteur du méfait ; il fut rossé par lui, méprisé même par M. le principal, mis en quarantaine par les élèves.

Le jeune Louchard finissait par croire que chacun dans le monde est traité suivant son mérite. Il avait vu consigner et placer au dernier rang des fils de banquiers et de députés. Il entendait répéter que toujours le vice est puni et la vertu récompensée. Flatterie, fraude, protection, bassesse lui avaient fait plus de mal que de bien et plus d'ennemis que d'amis. Il supposait que partout les choses se passaient de même, et, comme il se sentait peu de talent, il commençait à se dire que son lot serait modeste comme ses capacités ; il se résignait déjà à végéter toute sa vie dans une honnête médiocrité.

* * *

Il sortit du collège avec cette conviction naïve. Bachelier, il voulut entrer dans une administration... — Qui vous protège, lui demanda-t-on ? — Il n'avait personne à nommer. Sa demande fut repoussée, sous prétexte qu'elle n'était pas appuyée.

La place qu'il sollicitait fut donnée à l'un de ses camarades : c'était le plus sot et le plus paresseux de toute la classe, une tête vide et bien peignée, un crétin élégant qui n'avait pas même pu apprendre à parler correc-

tement français ; mais son père était riche et député influent. Personne ne fut étonné, sauf Louchard.

Louchard regarda autour de lui. Il vit un Monsieur qui s'était battu à l'épée reçu et salué partout avec déférence. Il vit un homme qui s'était battu au couteau emprisonné et condamné comme assassin. Le premier avait une redingote et l'autre une blouse. Tout le monde, sauf Louchard, trouva la chose naturelle.

Il rencontra sur une grande route une pauvre femme qui mendiait. Elle lui apprit qu'elle était veuve d'un soldat mort des suites de ses blessures. Il lui demanda qui possédait le beau château qu'on voyait là-bas dans la verdure. Elle lui dit le nom d'un financier, qui, au su de tout le monde, avait gagné gros à fournir aux soldats de la viande avariée et des souliers à semelle de carton.

Louchard se prit à réfléchir. — « Ah ça ! se dit-il, Anatole, mon ami, ne soyons pas dupes ! Il est évident qu'il y a deux morales : l'une qu'on nous enseigne au collège et qui est destinée à n'en pas sortir ; elle est faite pour les enfants et ne doit pas plus servir dans la suite que le grec dont on les barbouille ; l'autre, la vraie, celle qu'on pratique dans le monde et qu'on apprend sans maître, pour peu qu'on ait des yeux et des oreilles. L'une dit : *A chacun selon ses œuvres*. L'autre dit : *A chacun selon sa fortune*. Faut-il choisir ? Non, mieux vaut les concilier ; il faut parler d'après la première, agir d'après la seconde. La vie est une énigme, dont je tiens le mot maintenant. Je ferai mon chemin. »

* * *

Dès ce moment, Louchard fut humble et souple avec les puissants, superbe et raide avec les faibles. Il négligea ses parents et ses amis d'autrefois ; il courtoisa ceux qui avaient de l'argent et du pouvoir ; il flatta leurs manies, loua leurs sottises, vanta l'esprit qu'ils n'avaient pas. Il fut protégé ! — « Patience, pensait-il ! Les plantes qui rampent sont aussi celles qui grimpent. »

Un de ses protecteurs eut besoin d'un homme de bonne volonté pour calomnier un mort qui avait été son ennemi. La besogne était vilaine, mais lucrative. Louchard s'en chargea, fut traité de drôle et laissa dire ; il passa dès lors pour un garçon qui ne pouvait manquer d'aller loin.

Ce premier pas lui avait coûté, mais rapporté aussi. Il spécula, fut dur aux pauvres gens et tripla son avoir. Heureux, il parut habile, inspira confiance, et, dépositaire d'une grosse somme, il la hasarda dans un coup de Bourse. Qu'une baisse survint, il était un escroc ; la hausse eut lieu et il fut millionnaire.

Riche, il songea à se marier pour l'être davantage et il épousa six cent mille francs de dot. La femme fut malheureuse ; mais le mari commença à compter pour une puissance.

Il voulut être noble et il le fut. Il prêta de l'argent à 20 0/0 à un roitelet étranger qui paya la moitié de l'intérêt en le créant baron. Il fut désormais M. de Louchard, né Louchard.

Il voulut être député et il le fut. C'était à la fin du second Empire. Nommé pour le combattre, il le soutint, et, comme il avait menti à ses promesses, il fut décoré de la Légion d'honneur.

En 1870, il vota la guerre, mais ne la fit pas. Il ouvrit dans son château une ambulance, échappa ainsi aux balles et aux Prussiens, fit louer son

patriotisme par des journaux à lui et reçut du gouvernement français des félicitations avec la médaille militaire.

Comme l'Empire était tombé, il redevint l'ennemi de l'Empire, l'attaqua violemment devant les électeurs, fut élu à l'Assemblée nationale et, incertain de l'avenir, il siégea au centre, à la frontière de la République et de la Monarchie.

Le jour où l'on vota pour savoir si la France resterait en République, il se trouva par hasard absent ; mais, le lendemain, comme la République l'avait emporté à une voix de majorité, le citoyen Louchard déclara qu'il aurait voté avec les républicains et en retour il fut nommé sénateur inamovible.

Quelques mois plus tard, les monarchistes se crurent assez forts pour s'emparer du pouvoir et pour tuer la République à petit feu en gouvernant sous son nom ; le baron Anatole de Louchard fut de ceux qui favorisèrent cet essai de royauté déguisée ; en récompense il devint ambassadeur.

Mais, en vieux routier, il sentit bientôt la partie perdue pour les royalistes. Il donna bruyamment sa démission, se rapprocha des républicains, s'abrita sous le patronage d'un de leurs chefs, et, comme il y a plus de joie au ciel pour un pécheur repentant que pour quatre-vingt-dix-neuf justes, on allait le faire ministre, quand une indigestion vint l'enlever à l'admiration de ses concitoyens et aux honneurs qui l'attendaient.

Bien qu'il ne crût à rien, il mourut très chrétiennement ; car il laissa dix mille francs à l'Eglise pour ses funérailles qui furent splendides : Corbillard fleuri de roses et d'immortelles, chevaux empanachés, messe en musique, enfin tout ce qu'on peut avoir de cierges, de chants et de prières pour ce prix-là...

Il y eut foule au convoi ; des soldats escortaient le cercueil ; des discours furent prononcés au cimetière et l'on y pleura officiellement l'homme de bien qui venait de disparaître.

Sur son tombeau (un magnifique tombeau de marbre noir) une longue épitaphe énumère les titres du défunt, rappelle ses vertus et lui souhaite de reposer en paix.

Louchard ou de Louchard peut dormir tranquille. Il a rempli l'espérance de ses parents et la sienne. Il a fait son chemin.

Voilà mon conte fini, mes enfants. Qu'en pensez-vous ?

* * *

Mais, s'écria l'un des auditeurs, est-ce qu'il a été heureux ? — Presque. Il ne lui a manqué pour l'être tout à fait que l'estime des gens de cœur et la sienne.

Mais, reprit un autre, est-ce qu'il y a vraiment deux morales ? — Sans doute. Celle des honnêtes gens et celle des autres.

Mais, dit encore un troisième, c'était un vilain homme. Ce n'est pas juste qu'il ait réussi. — Cela vous prouve, mes enfants, que tout n'est pas comme il faudrait dans la société où nous vivons. Seulement sur qui compter pour faire justice ? Sur le monde ? Il est bien lâche. Sur la Providence ? Elle est bien haut. Sur la vie future ? Elle est bien loin. En vérité, en vérité, je vous le dis : Ne comptez que sur vous-mêmes. Méprisez, démasquez, combattez les coquins, et aidez un jour ceux qui veulent transformer cette société mal faite.

Georges RENARD.

REVISION PAR LE PEUPLE

Le socialisme est l'expression exacte de l'évolution actuelle de la démocratie qui doit réaliser l'égalité de fait ou l'équivalence politique et sociale des citoyens, pour devenir elle-même une réalité.

L'émancipation de la classe ouvrière est, en effet, le problème vital que doit résoudre la société moderne pour se développer librement, au lieu de périr comme a péri la société antique sous le faix de l'esclavage, sous les coups des Barbares.

Les circonstances ne sont plus les mêmes, la généralisation de la culture intellectuelle et de la civilisation dans les deux mondes, les progrès décisifs des sciences naturelles et historiques, l'accroissement accéléré des forces productives en contradiction avec le mode capitaliste de distribution des produits et des richesses, nous sont autant de garants que la crise sera victorieusement traversée, le problème résolu, le régime capitaliste ruiné et le prolétariat émancipé.

L'homme, échappant alors à l'oppression de la misère et de la violence, pourra sans cesse et en toute liberté se rapprocher de plus en plus de cet idéal communiste de liberté individuelle et de solidarité humaine, où le libre jeu des forces, des aptitudes, des facultés, des passions de chacun, deviendra la condition essentielle du développement esthétique, en même temps que du progrès dans la science, la justice et le bien-être, de l'humanité.

Si, cependant, le problème actuel et de solution nécessaire, est la fin du régime capitaliste et l'émancipation de la classe ouvrière, nous devons y appliquer tous nos efforts; nous devons rechercher par quels moyens nous pouvons le mieux hâter la défaite de la classe capitaliste, la victoire de la classe ouvrière.

Pour cela, il suffit, ont dit des théoriciens socialistes, dont la question étant posée dans ces termes abstraits, la théorie était ou paraissait irréfutable; pour cela, il suffit de constituer une organisation politique et économique des travailleurs, un parti ouvrier, un parti de classe des prolétaires.

Nous n'avons jamais cru au Comité révolutionnaire central, et je ne crois pas que cela puisse suffire. Organiser l'action socialiste et révolutionnaire de la classe ouvrière, formée en syndicats, et dont les militants, éclairés par l'idée socialiste, constituent l'avant-garde révolutionnaire, c'est beaucoup, mais ce n'est pas tout.

Il importe tout d'abord à l'action du parti socialiste qu'il soit nettement distinct de toute organisation corporative et syndicale. Il lui faut former un parti politique où aient librement accès, quelle que soit leur origine, toutes les forces anti-capitalistes, socialistes et révolutionnaires.

C'est pour avoir compris, mieux qu'en France et en Angleterre, cette nécessité de la constitution d'un parti politique socialiste, — le parti démocrate-socialiste, — en dehors de toute immixtion corporative et

syndicale, que le socialisme allemand a acquis tant de force et de puissance. C'est autant pour cela que par sa nette conception du socialisme communiste exposé par Marx, dans le manifeste communiste.

Il faut donc, pour obtenir l'effort prolétaire et socialiste total, d'une part, une organisation économique unique du prolétariat, exclusivement corporative et syndicale; et, d'autre part, une organisation politique distincte, du parti socialiste unifié.

Ce n'est pas encore assez. Entre l'armée des militants ouvriers, des socialistes et des révolutionnaires, et l'armée capitaliste, forte seulement par les forces prolétaires ouvrières qu'elle commande, c'est-à-dire par le fait de son pouvoir politique et de son privilège économique, oscille la grande masse nationale subissant avec impatience l'influence et la direction capitaliste, désireuse de s'y soustraire, mais sans savoir comment. Ecrasée, expropriée par le capitalisme, elle lutte péniblement pour ne pas tomber entièrement dans la misère prolétaire, se raccrochant avec désespoir à tout ce qui, dans les débris de son aisance passée, lui paraît donner un point d'appui, petite propriété, petit commerce, petite industrie, réclamant toujours les réformes, l'aide promises, par ses maîtres et gouvernants, et toujours déçue.

Elle a parfois, à bout de déceptions, d'éclatantes révoltes. Et quelle leçon pour ceux qui ne s'arrêtent pas à la surface des événements que cette histoire récente et encore si méconnue du boulangisme. Quelle leçon historique et politique surtout.

La poignée de socialistes, restés fidèles au socialisme, avait beau appeler au drapeau pour la lutte à la fois contre les deux partis bourgeois aux prises. Ils n'étaient pas entendus et la désertion décimait leurs rangs.

Le boulangisme fut bien plus tôt vaincu par cette fidélité des socialistes à la Révolution, dont il ne put ainsi arborer le drapeau, et par les causes internes de décrépitude et de mort, que par l'effort des coalisés réactionnaires de la rue Cadet. Mais ce fut l'opportunisme qui eut toutes les apparences et tous les avantages de la victoire, et il en a usé et use encore et sans fin, au profit du panamisme financier et politique et de la réaction.

Certes, l'impérialisme dictatorial et militariste et la guerre auraient été les conséquences inévitables de l'aventure boulangiste. Mais, en la condamnant ainsi, on ne l'a pas jugée entièrement, on n'a pas jugé en dehors des intrigues des chefs et des conspirateurs monarchistes, le grand mouvement démocratique et populaire qui, pendant des mois, en a fait la vie et la fortune.

Que de pages de notre histoire révolutionnaire en sont éclairées ! sans parler de la tyrannie grecque ou du césarisme romain, quand, de même, tout un peuple croyait avoir trouvé dans le chef, auquel il s'abandonnait, l'instrument qui le délivrerait de ses misères, l'arme qui frapperait les aristocrates ou ploutocrates qui l'opprimaient et volaient.

Par un juste retour sur eux-mêmes, les socialistes peuvent et doivent se demander comment un tel mouvement, et si profond, a pu agiter, ébranler, soulever la masse populaire, en dehors d'eux, et comment l'effort qui eut suffi, s'il eût été socialiste, à substituer à la République opportuniste et bourgeoise, la République socialiste, a fini, après nous

avoir fait courir les dangers de la dictature et de la guerre, par la consolidation du régime opportuniste et bourgeois.

Certes, la force des choses y est pour beaucoup ; mais l'infirmité de la politique socialiste y est bien pour quelque chose.

La leçon, d'ailleurs, n'a pas été entièrement perdue ; les querelles d'école ont diminué d'acuité, au moins en apparence, et ces écoles elles-mêmes ont perdu en importance ; les écoliers, finissant par comprendre que c'était à force de s'abstraire, dans leurs théories et formules, qu'ils devenaient étrangers à la vie nationale, et incapables de se faire, aussi bien que leurs chefs, les guides de l'action populaire.

Laissons, dans leur isolement et leur impuissance, les abstracteurs de quintessence syndicale et économique tourner le dos à l'action politique ; et recherchons les moyens pratiques de capter toutes les forces populaires et de les mener, dans la direction socialiste, à une action efficace.

La politique, c'est le moyen de réalisation. Faisons donc, hardiment et sans cesse, de la politique. Constituons le parti politique du socialisme et de la Révolution, et, avec autant d'énergie que de réflexion, faisons de la politique socialiste révolutionnaire.

Le dédain de la politique, qu'ont montré les adeptes exclusifs du mouvement coopératif et corporatif, ne les a pas menés très loin. Nous, au contraire, nous reconnaissons toute la valeur, la nécessité de l'organisation et de l'action économique du prolétariat, et même de ses tentatives et entreprises coopératives. Mais nous ne nous en tenons pas là.

Nous voulons que le parti socialiste prépare, organise, pour l'action politique, toutes les forces révolutionnaires, socialistes et ouvrières, toutes les forces démocratiques et populaires.

Si nous avons le temps d'attendre le résultat certain du cours des événements et de la force des choses, nous pourrions nous contenter de former en parti, les éléments d'élite de la classe ouvrière et du socialisme.

Nous ne voulons pas attendre ainsi ; et nous devons comprendre que si l'élite socialiste révolutionnaire, doit être l'avant-garde du prolétariat, de l'armée populaire, il faut, politiquement aussi, constituer cette armée populaire, et que, pour cela, il nous faut trouver, non pas les cadres qui nous conviendraient le mieux, mais ceux dans lesquels peut entrer, le plus facilement et spontanément, cette masse populaire qu'il nous faut entraîner à l'assaut du pouvoir.

Le but immédiat reste, en effet, la conquête par le parti socialiste du pouvoir politique enlevé aux mains du capitalisme et de la réaction pour la réalisation, la plus rapide possible, par la dictature impersonnelle du prolétariat, de la suppression du régime capitaliste et réactionnaire faisant place enfin au gouvernement du peuple par le peuple, à la démocratie victorieuse, à la République socialiste.

Or, cette victoire de la démocratie ne peut être remportée par une minorité, si intelligente et énergique soit-elle, le parti socialiste, même uni et organisé, ne peut actuellement prétendre être plus qu'une élite directrice. Ce n'est que peu à peu, qu'il pourra arriver, à faire passer le peuple entier dans ses rangs.

Ce peuple doit, auparavant, être entraîné, préparé, organisé en rapport avec ses propres idées, passions, sentiments et conceptions.

Depuis surtout que le suffrage universel a transformé sa conception politique et sociale et lui a fait entrevoir la possibilité d'un organisme social, renouvelé par lui et tout à son avantage et conforme à ses désirs ; depuis ce temps, le peuple a la défiance de tous les politiciens qui ne l'associent pas à leur œuvre et sent confusément ce dont il nous faut, au plus tôt, lui donner l'entière conscience : qu'il peut faire ses destinées en accord avec ses besoins, ses revendications, qu'il lui suffit, pour cela, de le vouloir, et qu'il lui faut substituer, au gouvernement du Roi ou du Parlement ou de toute délégation, son propre gouvernement, le gouvernement direct du peuple par le peuple, qui est l'avènement de la démocratie et le moyen certain de son développement.

C'est ainsi que, spontanément et confusément, la révision était devenue la formule populaire du mouvement boulangiste. Tous ceux qui, sans être arrivés encore à une idée nette du socialisme, qui les eut préservés de cette illusion, croyaient que, dans la constitution opportuniste de 1875, était la force de résistance qui maintenait les abus, les misères, les injustices, et empêchait toute réforme, espéraient autant d'une constituante, qu'ils imaginaient conforme à leurs désirs, que du chef qui devait l'évoquer.

L'illusion s'est dissipée, mais la passion qui l'avait fait naître persiste comme le mal dont elle est issue. Les méfaits, opportunistes et capitalistes, n'ont fait que croître ; la haine et le mépris public ont grandi. L'échec du césarisme n'a pas sauvé le parlementarisme panamisé et avili ; mais le socialisme apparaît enfin comme le seul ennemi à la fois du césarisme et du parlementarisme et le seul recours populaire contre l'un et l'autre et les maux qu'ils causent.

En même temps que la constitution reste ainsi détestée, l'idée de sa révision se modifie et devient plus socialiste.

On comprend de mieux en mieux qu'une constitution écrite, ainsi que l'a si admirablement exposé Lassalle, que la constitution de 1875, en donnant sa forme légale au pouvoir de la bourgeoisie opportuniste, n'est qu'une partie de cette constitution plus générale, qui établit, dans leurs rapports actuels, les forces politiques et économiques, en présence dans la société, et subordonne le prolétariat et le peuple à la classe régnante qui les opprime et exploite aussi bien par son armée, sa police et son privilège capitaliste que par son parlement et ses lois.

On comprend de mieux en mieux que ce n'est pas seulement la constitution écrite, mais la constitution politique et sociale qu'il faut réviser.

Et il n'est pas douteux qu'à ceux même qui restent fermés à l'idée, à la propagande socialiste directe, cette notion d'une révision démocratique de la constitution et des institutions politiques et sociales, est facilement accessible et qu'il dépend de nous de soulever, au nom toujours populaire de la Révision, le peuple des villes et des campagnes ; au nom d'une révision, non plus illusoire et imaginaire, mais au nom d'une révision réelle et socialiste.

Les partis bourgeois n'ont cessé de faire miroiter, aux yeux de la nation, l'espoir de la révision. Et il va sans dire que, à défaut de mieux, nous acceptons comme pis aller toute forme de révision, si médiocre soit-elle.

La Constitution elle-même, prévoit la révision, par le Congrès des deux Chambres. Cette révision, si difficile à mettre en train, puisqu'il faut un accord préalable de la Chambre et du Sénat, ne peut donner de grands résultats. Deux Chambres réactionnaires réunies ne peuvent guère faire de besogne meilleure que celle qu'elles font, séparées.

La révision, radicale ou boulangiste, par une constituante, vaut certes mieux sans valoir grand'chose. La constituante, élue par le suffrage universel, comme la Chambre des Députés, lui ressemblera et nous fera une constitution qui ne différera guère des détestables lois réactionnaires de la Chambre.

Le socialisme oppose, à ces formes réactionnaires et bourgeoises de révision, la révision socialiste, la révision directe par le peuple.

Si le Gouvernement direct, la législation directe du peuple par le peuple, est le signe certain de l'avènement de la démocratie. Si le jour seulement, où il fait directement ses lois et s'administre lui-même, le peuple est maître de ses destinées, pourquoi ne pas prendre, pour arriver à ce but, la voie désirable et accessible entre toutes de la révision de nos lois politiques fondamentales, de nos lois constitutionnelles, directement, par le peuple, consulté dans ses sections.

Le fait n'est pas nouveau ; les démocraties antiques l'ont pratiqué ; il devient aujourd'hui, peu à peu, le régime de la démocratie suisse, dont le progrès est lié à celui du droit d'initiative populaire et d'acceptation populaire, par referendum, des lois qui la régissent.

Dans cet excellent « atelier d'expérimentation » que, suivant l'expression de Considérant, forme la Suisse, nous voyons cette élaboration progressive, du gouvernement du peuple par le peuple, devenir le facteur principal de toute réforme politique et sociale, de tout progrès sans recul possible, sans que la réaction puisse se proposer ou même imaginer un retour offensif contre les réformes réalisées, garanties par la volonté, par la force organisée du peuple.

La Suisse, en outre, nous montre expérimentalement que, contrairement à l'opinion *a priori* et superficielle de Rousseau, il n'y a aucune raison pour que la législation directe, pour que le gouvernement direct du peuple, ne soient applicables que dans de petits Etats. Plus, au contraire, l'Etat sera grand, la nation nombreuse, plus le gouvernement par délégation sera oppressif, plus la loi, délibérée par le peuple, aura de valeur et de vérité politique et sociale.

Ce n'est pas non plus en France une idée nouvelle. Déjà, l'approbation populaire des lois, ou le referendum, avait été inscrite comme une condition nécessaire de leur confection, dans la constitution républicaine de 1793 ; et, en 1848, le mouvement et l'agitation pour le gouvernement direct du peuple avait pris, avec l'idée socialiste, une force considérable.

Personne n'a joué, dans cette agitation, un rôle plus grand que Rittinhausen et son admirable livre « la législation directe par le peuple » n'est pas à refaire mais à répandre partout, comme les idées irréfutables et vraies qu'il expose et qu'il nous faut pratiquer.

Si nous supposons, comme il le fait, comme nous l'avons vu partiellement réalisé lors de la Révolution de 1793, le peuple, organisé politiquement, réparti en sections d'un nombre limité de citoyens, où, dans

de fréquentes réunions périodiques, sont agitées toutes les questions sociales, toutes les affaires publiques ;

Si, dans ces sections rassemblées, une question posée, des mois auparavant, par l'initiative populaire, pour qu'elle ait pu être suffisamment discutée par la presse, par les réunions publiques et de sections, si dans ces sections, au même moment, cette question, cette loi est soumise à la délibération des citoyens assemblés, croit-on qu'elle ne sera pas mieux, plus unanimement, résolue dans l'intérêt du peuple que par ses prétendus délégués d'un parlement quelconque ?

Pour choisir ses délégués, au parlement, pour élire ses députés, le peuple s'assemble en réunions électorales et entend les candidats. Mais, pour ce choix d'un homme, pour distinguer ce qu'il y a de sincérité et de vérité dans sa parole, que de difficultés ! et, au jour du vote, que ce vote est peu libre ! Ce sont les influences capitalistes et gouvernementales, plus que la volonté populaire, qui, dans la plupart des circonscriptions, nomment des députés qui font ensuite les lois pour l'intérêt capitaliste et contre le peuple. Le Gouvernement représentatif, tout parlement, toute délégation politique du suffrage universel est infidèle et réactionnaire.

C'est ainsi que, pour prendre, comme exemple, une question entre toutes : le parlement prend, contre la nation et contre les ouvriers qu'elles emploient, la défense des Compagnies de mines et de chemins de fer, comme de tout autre privilège capitaliste, et repousse les plus faibles améliorations légales.

Admettons, au contraire, que cette question, qu'une loi, à cet effet, soit directement proposée au peuple assemblé au même moment, sur toute la surface du pays, dans ses sections. Les mines, les chemins de fer, au lieu de rester la propriété de Compagnies, qui ne les exploitent que pour leur profit sans tenir compte de l'intérêt public et de l'intérêt des ouvriers employés, ces mines, ces chemins de fer ne devraient-ils pas devenir propriété de la nation pour être gérés au mieux des intérêts de la nation et pour que les ouvriers qui y sont employés y trouvent des conditions de travail et d'existence normales ?

Cette question, discutée d'abord dans la presse et par les réunions, étant ainsi posée, croit-on qu'il y aurait une seule section, — à moins qu'elle ne fût composée exclusivement d'administrateurs et d'actionnaires des Compagnies, — qui ne répondit affirmativement ; et de cette délibération populaire sortirait aussitôt la loi d'appropriation nationale des mines et chemins de fer.

Et ainsi du reste.

L'initiative populaire proposerait les lois, qu'un Conseil de délégués non plus législateurs mais administrateurs et rédacteurs rédigerait, et, qu'après un intervalle suffisant de discussions de presse, de réunions et de sections, le peuple, assemblé dans ses sections, accepterait ou rejetterait.

Rittlinghausen et Considérant ont discuté magistralement les conditions et formes de cette législation et du gouvernement direct que la Suisse est en train de réaliser mais qui conviendraient bien mieux encore à notre nation si passionnément démocratique.

Revenons à la Révision, à cette Révision socialiste et directe par le

Peuple, qui serait la meilleure et vraie introduction à la législation directe et émancipatrice du peuple, qui faciliterait tant et, en tout cas, consacrerait, assurerait, contre tout hasard et toute attaque, l'émancipation du prolétariat et les conquêtes socialistes de la nation.

La Révision par le Peuple, n'est pas plus inscrite que celle par une constituante, dans la constitution de 1875; elle n'est pas davantage interdite par cette constitution, elle n'est pas plus inconstitutionnelle; et c'est elle que nous devons réclamer pour une participation directe et croissante du peuple aux affaires publiques, au gouvernement du pays.

Si notre propagande aboutit, si la nation réclame, exige et fait cette révision directe par le peuple convoqué dans ses sections, quelles n'en seront pas les conséquences ?

Il y a des questions constitutionnelles, telles que celles de la présidence et du Sénat, qui sont déjà posées par l'initiative populaire et dont la solution, devant le peuple, est aussi peu douteuse qu'elle serait incertaine devant le Congrès des deux Chambres ou devant une constituante.

Quelle section populaire hésiterait à voter la suppression de la royauté maintenue dans la République, sous le nom de présidence, et, de ce frein, à tout progrès qui se nomme Sénat.

Par cette révision directe par le peuple, révision continue, tant qu'il resterait dans les lois constitutionnelles une trace d'institutions monarchistes, s'établirait une constitution enfin républicaine.

Par là commencerait l'organisation de la législation directe et du gouvernement direct du peuple, éliminant les éléments réactionnaires et capitalistes de ses lois et institutions pour y substituer un Etat démocratique où il serait libre politiquement et socialement.

Pour réaliser ces idées, ce projet, pour donner naissance au mouvement, à l'agitation, à l'organisation populaire, comprenant, à cet effet, l'ensemble de la nation, la totalité des citoyens qui ne sont pas les valets ou les complices des maîtres capitalistes du pouvoir et de la propriété, pour former en un mot, derrière l'avant-garde socialiste révolutionnaire, derrière le parti socialiste, le corps d'armée du peuple, décidé à réviser ses institutions et à s'affranchir de tout joug, le Comité révolutionnaire central a résolu de fonder la ligue socialiste de révision directe par le peuple dont le lecteur de ces lignes trouvera plus loin la déclaration constitutive et les statuts. Puisse-t-il en devenir, en même temps que le lecteur, l'adhérent et le propagandiste.

C'est, en effet, un moyen certain et auxiliaire de la propagande socialiste directe, de créer l'armée populaire et d'en grossir bientôt le parti socialiste. Le Comité révolutionnaire central n'en est que l'initiateur, il s'effacera aussitôt que les sections auront pu, d'ici un an, former leurs fédérations et vivre d'une vie propre.

Aux forces coalisées des partis réactionnaires, qui prétendent enrayer la révolution et anéantir le socialisme, il nous faut répondre par l'union, l'unité, l'action énergique du parti socialiste et aussi, je le crois, par une action populaire plus large qui entraîne le peuple entier contre l'ennemi réactionnaire; et c'est, à mon avis, par la ligue de révision par le peuple que cette action populaire peut et doit être organisée et victorieusement menée.

Edouard VAILLANT.

Ligue socialiste révolutionnaire pour la Revision républicaine socialiste et directe par le peuple.

La Ligue a pour objet d'assurer le développement des libertés et des institutions républicaines, l'émancipation des travailleurs, le maintien de la paix internationale, et de hâter l'avènement de la République socialiste : par la conquête du pouvoir politique par la classe ouvrière et le parti socialiste, et par l'établissement du gouvernement direct du peuple par le peuple, cessant de déléguer ses pouvoirs à des mandataires et maîtres : rois, dictateurs ou présidents et Parlements de sénateurs et députés, par le peuple constitué dans son unité égalitaire et libre, et reprenant enfin possession de sa souveraineté.

La Ligue a pour objet immédiat : la revision républicaine : la République, forme nécessaire de tout progrès démocratique et social, ne pouvant être mise en question : la revision républicaine et socialiste dont nous poursuivrons la réalisation de toutes façons et par tous les moyens.

Mais la revision que nous voulons, qui est le but de la Ligue, c'est la revision non par une assemblée de représentants, mais directement par le peuple délibérant et votant dans ses sections, pour l'établissement définitif, pour l'inscription dans sa constitution, à l'abri de toute restriction, de ses droits essentiels : au bien-être et à la solidarité ; droits du travail et des travailleurs ; liberté individuelle, politique et sociale ; liberté et organisation communale du pays ; libertés de presse, de réunion et d'association ; droit à l'instruction intégrale et professionnelle ; administration laïque et civile ; élections à toutes les fonctions ; nationalisation des services publics, des services de transport, de crédit, d'échange, d'approvisionnement et de consommation, arrachés à l'exploitation capitaliste ; nationalisation de la propriété, de la matière et des instruments de production ; suppression de l'armée permanente remplacée par l'organisation défensive de l'intégralité des forces du peuple, formé en milice sédentaire ; droit de guerre et de paix, et enfin garantie suprême des libertés conquises et moyen certain de rapide et pacifique évolution : le gouvernement direct, la législation directe du peuple par le peuple.

En mettant ainsi fin à la réaction, aux dangers, aux hontes du césarisme, du militarisme et du capitalisme, en mettant un terme à la délégation de ses pouvoirs, à son abdication électorale périodique, le peuple entrera dans l'exercice, désormais inaliénable, de sa souveraineté ; il sera alors vraiment maître de lui-même et de sa destinée.

L'émancipation de la classe ouvrière, l'égalité de fait des citoyens sera assurée par l'anéantissement de la réaction, des privilèges, des classes et du régime capitaliste. La République sociale commencera.

La Ligue recherche tous les terrains de combat, tous les moyens d'action pour rallier les forces populaires et mener la lutte de la classe ouvrière, du Socialisme et de la Révolution.

Le Comité Révolutionnaire Central, initiateur de la Ligue, en restera le Comité d'initiative et de propagande jusqu'au 1^{er} mai 1895. Ce jour-là, la Ligue déterminera elle-même son administration, ses statuts, et nommera son bureau et ses comités.

Article premier. — La Ligue est formée uniquement par adhésions individuelles, aux déclarations et statuts.

Art. 2. — Les adhérents peuvent se grouper en sections locales et fédérations régionales.

Art. 3. — Les adhérents individuels des sections et fédérations sont en rapport direct avec le bureau central de la Ligue, qui examine, admet ou annule les adhésions.

Le bureau central provisoire confié, jusqu'au 1^{er} mai 1895, au Comité Révolutionnaire Central est, jusqu'à cette date, confié aux membres de la Commission administrative du Comité Révolutionnaire Central.

Art. 4. — Le bureau central de la Ligue, qui est en même temps le bureau de la Fédération régionale de Paris et de la Seine, est composé de secrétaires et trésoriers.

Art. 5. — Le 1^{er} mai 1893, les délégués des sections et aussi des adhérents individuels, à raison de un délégué par dix adhérents, réunis en Congrès à Paris, nommeront un bureau et voteront les statuts définitifs de la Ligue.

Art. 6. — Le bureau provisoire aura, jusqu'au 1^{er} mai 1893, charge de la direction de l'administration et de l'organisation de la Ligue, il devra préparer le Congrès de 1893 et lui proposer les statuts définitifs en rapport exact avec l'idée première et les déclarations constitutives, mais rendant à la Ligue sa propre direction et administration.

Toute communication, relative à la Ligue, doit être adressée au citoyen E. Landrin, secrétaire du Comité Révolutionnaire Central, 257, avenue de la République, Paris.

CHOSSES COMMISES AU NOM DE LA LOI

Rue des Grès. La nuit. Une mansarde, éclairée par la lueur pâle d'une lampe. — Une jeune mère est penchée, anxieuse, sur le berceau de son enfant.

Au dehors, le froid. — Plein hiver. — Un pied de neige durcie met sur le sol une croûte blanche. — Des flocons tourbillonnent et, par le vent poussés, viennent fouetter les carreaux tremblants.

Dans la mansarde aussi, l'on gèle, comme dans tous les logis pauvres.

Mais la mère n'y prend garde. Elle ne songe qu'à son enfant. Elle n'a que lui au monde. Pour lui, elle travaille sans relâche et passe des nuits à veiller... Car il est chélie et malade.

Cette nuit, la mère est inquiète. Le sommeil de l'enfant lui semble plus agité que de coutume, sa respiration plus haletante et plus sèche...

Voici qu'il s'éveille...

Il se plaint, gémit, pleure, crie, sa bouche grimace, ses petites mains se tortent de douleur... En vain la mère essaye de le calmer.

Tout à coup, il se renverse en arrière et se tait, mais visiblement oppressé ; de la sueur couvre sa figure, et un affreux rauquement lui roule dans la gorge... La mère s'épouvante. Il faut qu'elle aille chercher un médecin. Tout de suite. Demain, peut-être, il serait trop tard !

Elle se lève, jette au berceau un dernier regard, et sort. La voilà boulevard Saint-Michel, courant, comme une folle, dans la nuit, la neige et le vent.

Brusquement, une main s'abat sur son épaule ; deux bras la saisissent.

— « Houstel ! dit une voix rude, au Dépôt ! »

C'est deux agents des mœurs, qui ont besoin de « faire du nombre », comme ils disent.

La malheureuse demande ce qu'on lui veut.

— « A cette heure-ci, sur le boulevard ! Racolage clandestin ! »

La mère proteste, s'indigne, explique pourquoi elle est dehors. Les hommes ricanent.

— « Des blagues ! allons ! »

Elle se débat, elle supplie. Il lui semble entendre son enfant qui râle seul, là-bas... On sait ce que trouvent les mères en de telles occasions. Elles ont calmé des appétits de fauves, touché des âmes de tyrans...

Les agents haussent les épaules :

— « Pas de giries ! »

Et, malgré sa résistance désespérée, ils emballent la misérable presque évanouie. Le lendemain, lorsque les voisins, émus des cris entendus toute cette nuit-là, pénétreront dans la mansarde de la rue des Grès, ils la trouveront silencieuse et glacée. La lampe avait jeté sa dernière clarté ; l'enfant avait exhalé son dernier souffle ; il était mort dans des convulsions atroces...

On ne sait ce qu'est devenue la mère.

Louis DE GRAMMONT.

PROMÉTHÉE

Frappe encor, Jupiter, accable-moi, mutilé
L'ennemi terrassé que tu sais impuissant !
Ecraser n'est pas vaincre, et ta foudre inutile
S'éteindra dans mon sang,

Avant d'avoir dompté l'héroïque pensée
Qui fait du vieux Titan un révolté divin ;
C'est elle qui te brave, et ta rage insensée
N'a cloué sur ces monts qu'un simulacre vain.
Tes coups n'auront porté que sur un peu d'argile ;
Libre dans les liens de cette chair fragile,
L'âme de Prométhée échappe à ta fureur,
Sous l'ongle du vautour qui sans fin me dévore,
Un invincible amour fait palpiter encore
Les lambeaux de mon cœur.

Si ces pics désolés que la tempête assiège
Ont vu couler parfois sur leur manteau de neige
Des larmes que mes yeux ne pouvaient retenir,
Vous le savez, rochers, immuables murailles
Que d'horreur cependant je sentais tressaillir,
La source de mes pleurs était dans mes entrailles ;
C'est la compassion qui les a fait jaillir.

Ce n'était point assez de mon propre martyr ;
Ces flancs ouverts, ce sein qu'un bras divin déchira
Est rempli de pitié pour d'autres malheureux.
Je les vois engager une lutte éternelle ;
L'image horrible est là ; j'ai devant la prunelle
La vision des maux qui vont fondre sur eux.
Ce spectacle navrant m'obsède et m'exaspère.
Supplice intolérable et toujours renaissant,
Mon vrai, mon seul vautour, c'est la pensée amère
Que rien n'arrachera ces germes de misère
Que ta haine a semés dans leur chair et leur sang.

.....
La voici donc ma faute, exécrable et sublime.
Compatir, quel forfait ! Se dévouer, quel crime !
Quoi ! J'aurais, impuni, déliant tes rigueurs,
Ouvert aux opprimés mes bras libérateurs ?
Insensé ! m'être ému quand la pitié s'expie !
Pourtant c'est Prométhée, oui, c'est ce même impie
Qui paguère t'aidait à vaincre les Titans.
J'étais à tes côtés dans l'ardente mêlée ;
Tandis que mes conseils guidaient les combattants,

Mes coups faisaient trembler la demeure étoilée.
Il s'agissait pour moi du sort de l'univers :
Je voulais en fuir avec les dieux pervers.

Mais ne t'abuse point ! Sur ce roc solitaire,
Tu ne me verras pas succomber en entier.
Un esprit de révolte a transformé la terre.
Et j'ai dès aujourd'hui choisi mon héritier.
Il poursuivra mon œuvre en marchant sur ma trace,
Né qu'il est comme moi pour tenter et souffrir.
Aux humains affranchis je lègue mon audace,
Héritage sacré qui ne peut plus périr.
La raison s'affermir, le doute est prêt à naître.
Enhardis à ce point d'interroger leur maître,
Des mortels devant eux oseront te citer :
Pourquoi leurs maux ? Pourquoi ton caprice et ta haine ?
Oui, tu juge t'attend, — la conscience humaine ;
Elle ne peut t'absoudre et va te rejeter.

Le voilà, ce vengeur promis à ma détresse !
Ah ! quel souffle épuré d'amour et d'allégresse
En traversant le monde enivrera mon cœur
Le jour où, moins hardie encor que magnanime,
Au lieu de l'accuser, ton auguste victime
Niera son oppresseur !

LOUISE ACKERMANN.

LES TROIS HUIT

Pourquoi il faut huit heures de repos.

« Le sommeil, dit le grand hygiéniste Michel Lévy, a pour but de réparer une dépense de force : il faut, d'après cela, que la durée se proportionne à l'intensité relative de la perte, ainsi qu'à la faculté respective de sa réparation.

« On devra donc, pour établir cette mesure, tenir compte d'une part de la quantité d'exercice, de travail musculaire, d'efforts intellectuels accomplis et faire déjà varier les concessions au besoin de dormir selon le genre de vie et les professions. Mais ce n'est pas tout encore : Le sommeil est une occasion d'économie, de réserves nutritives, un état pendant lequel la recette plastique, les produits de la nutrition et de l'assimilation des aliments s'accablent par l'abaissement de la consommation respiratoire. »

Le sommeil ne sert donc pas seulement à reposer les membres fatigués, à restaurer les pertes de l'économie, produites par la veille et le travail, mais, chose très importante et dont on doit tenir compte, il sert aussi à accumuler des réserves qui entretiennent l'activité, conservent les forces et la vigueur, et permettent au travailleur actif de conserver sa santé et d'atteindre une heureuse vieillesse, exempte des misères et des infirmités précoces qui accablent trop souvent l'homme qui ne jouit point du repos et du sommeil nécessaires et proportionnés aux labeurs de son existence.

Les veilles et le sommeil insuffisant produisent la fatigue, la lassitude, la courbature ; la constitution s'affaïsse, l'intelligence diminue et s'altère ; la faiblesse, l'amaigrissement, la sénilité se produisent, et si le sommeil manque totalement, surviennent la fièvre, le délire et la mort.

DÉBUT DU SOCIALISME DANS LES FLANDRES

(SACRIFIÉ POUR LE PEUPLE)

Ce fut, en 1856, que les ouvriers, à Gand, dans les Flandres, et même dans le pays entier (1), commencèrent à s'organiser sérieusement; partout se formèrent des groupes où les questions ouvrières étaient mises à l'étude et où l'on se disposait à travailler activement à l'amélioration du sort et à l'affranchissement des travailleurs. Ce fut ce mouvement qui fit dire plus tard au docteur Jacoby :

« Ce branle-bas de la guerre sociale, en Belgique, aura plus d'importance, pour nos historiens futurs, que n'en a la bataille de Sadowa. »



ANSELE

Gand a toujours donné ce mouvement un caractère exclusivement ouvrier. C'est l'ouvrier qui l'a fait naître et qui l'a soutenu jusqu'à ce jour; c'est le prolétaire qui est le promoteur.

Un seul bourgeois, Emile Moyson, y fut attaché (2).

En 1856, notre Gouvernement voulut conclure un traité commercial avec l'Angleterre, traité basé sur le libre-échange.

Les manufacturiers gantois protestèrent, disant que les articles anglais leur feraient une concurrence désastreuse; ils firent signer par leurs ouvriers des pétitions et des protestations contre le libre-échange et organisèrent un grand meeting dans la vaste salle du Miroir (Het Spiegel-hove). La foule y affluait. M. Van Loo, alors directeur de la fabrique de M. Hooftman, y prit la parole: il combattit le projet en question, parla

des Trades-Unions anglaises, de l'union des ouvriers anglaise, de leurs tendances.

Plusieurs ouvriers prirent avec soin note de ces paroles. Plus tard il y eut une réunion de tisserands à l'estaminet l'Harmonie, rue Saint-Hubert. On distribua dans toutes les fabriques des appels écrits à la main invitant les ouvriers à se rendre aux réunions publiques qui avaient lieu chaque soir à l'estaminet précité.

Au début, il y eut peu de monde. Trois, six, dix tisserands seulement répondirent à l'appel. Mais les organisateurs ne se découragèrent point et ne cessèrent de persévérer. Un succès monstre couronna leurs efforts; peu de temps

(1) En Belgique.

(2) Nous sommes heureux de pouvoir annoncer qu'en ces derniers temps plus d'un bourgeois nous a prêté son concours dans la rédaction de nos publications et a soutenu notre mouvement par des ressources pécuniaires.

L'AUTEUR.

après l'Association fraternelle des tisserands (Broederlijke Weeversmaatschappij) compta des centaines de membres et leur local devint insuffisant.

Il en fut de même des filleurs. Leur première réunion eut lieu dans la demeure de l'un d'eux, et dans la suite à l'estaminet « Le Taciturne » (de Zwijger), rue Saint-Pierre. Chez eux aussi le nombre des membres s'accrut rapidement.

N'oublions pas de mentionner que ces Sociétés naissantes avaient énormément à souffrir des persécutions des fabricants et des taquineries de la police qui agissait naturellement d'après des ordres supérieurs.

Les deux opérations se consolidèrent davantage chaque jour à Gand; le peuple sortit de sa torpeur, et en 1857 éclata une grève presque générale parmi les ouvriers des fabriques.

Les motifs en étaient plus que fondés. Les grévistes exigeaient une augmentation de salaire et l'abolition de réglemens qui les forçaient à travailler le dimanche, à payer la lumière et les dégâts qui survenaient aux machines, métiers et moulins.

La grève, habilement organisée et poursuivie avec énergie, aboutit aux plus heureux résultats.

Ce dévouement inespéré ranima les courages et réchauffa l'enthousiasme; aussi les deux associations virent s'augmenter leur nombre de centaines d'ouvriers jusqu'à alors indifférents, assurèrent leur existence et marquèrent à Gand et dans toute la Flandre le début de la lutte entre les capitalistes et les esclaves du salariat.

Emile Moyson et son ami Dufrasne, lequel, mort quelques années plus tard, fut le premier que l'on enterra civilement à Gand, se présentèrent chez les tisserands, leur déclarant qu'ils désiraient prendre part à la lutte.

Cette demande étrange et inattendue, la mise recherchée des deux étudiants, firent naître des soupçons chez les ouvriers. Ceux-ci les regardèrent d'un mauvais oeil et ne leur parlèrent qu'avec crainte et circonspection, lorsque les jeunes gens les abordaient dans leurs cabarets, pour les entretenir de leur triste situation.

Cependant, cette méfiance ne fut pas de longue durée. Emile donna des preuves si convaincantes de son amour pour le peuple, il montra tant de généreux dévouement que les craintes des tisserands se transformèrent en une confiance illimitée.

Dès lors commença pour le jeune Moyson une existence agitée dans laquelle il trouva d'heureux moments, mais qui fut marquée par tant de déceptions, que l'on fut amené à dire de lui ces mots qui ne sont pas empreints d'exagération : « Sacrifié pour le peuple ! »

Il passait avec les ouvriers chaque dimanche, quand il le pouvait, les voyait encore dans la semaine; il allait les trouver au cabaret, et malgré sa condition, ne se rebulait pas à aller leur parler de leurs droits dans leurs pauvres demeures.

Là, il leur démontrait avec une patience admirable la nécessité de l'utilité de l'union, leur parlait de nos vieilles communes flamandes, de leurs luttes, de leur richesse et de leur puissance, de l'ignorance où l'on avait laissé jusque-là les Flamands et des beautés que recélait pourtant leur langue.

Il leur communiquait par étincelles le feu sacré dont il était embrasé; il défendait devant ces prolétaires si brillamment le mobile de la lutte, son caractère efficace et glorieux, et leur montrait l'avenir sous un aspect si favorable, qu'il ramenait vraiment l'espoir dans leur cœur.

Il mettait non seulement son intelligence, mais aussi sa bourse au service de la cause qu'il défendait. Ainsi, de la part de ce généreux champion de la démocratie, fatigues et veilles, peines et préoccupations de toute heure, bien-être et fortune, tout était généreusement immolé à la lutte pour le droit qu'il avait juré de poursuivre jusqu'au bout.

Moyson organisa d'innombrables meetings; toujours actif, ignorant la fatigue,

il parlait avec aisance, et sa verve intarissable réunissait constamment autour de lui de nouvelles phalanges de travailleurs, prêts comme lui à se sacrifier pour la cause de la justice sociale.

Ce fut à cette époque que, durant ses rares instants d'isolement, il composa ses chansons que nous disons encore aujourd'hui et que la postérité ne manquera pas de répéter en souvenir des luttes de nos ancêtres quand de meilleurs jours auront lui pour elle.

Moyson fut alors considéré comme un véritable libérateur; le peuple gantois vit en lui le pilote qui devait amener sa barque à bon port, à travers l'océan de troubles et de vicissitudes qu'il lui fallait traverser. Il fut pour les ouvriers gantois le digne continuateur du vaillant romancier Eugène Zettermann, le modeste peintre en bâtiments qui, lui aussi, se sacrifia pour le peuple.

Les efforts incessants auxquels se livrait Moyson semblaient dire à la population ouvrière qui venait de perdre l'un de ses défenseurs :

Ne désespérez pas; s'il en est un qui succombe, un autre le remplace. Vous trouverez plus longtemps des libérateurs que des tyrans.

Voilà où en fut à Gand le mouvement ouvrier en 1837.

E. ANSEELE.

PENSÉES D'UN PESSIMISTE

La misère de tous les êtres atteste celle de l'Être Universel.

Mépriser les grandeurs, c'est se montrer plus grand qu'elles.

L'outrecuidance sied bien à la nullité; elle la grandit.

Meilleur on est et pire on voit la vie.

L'esprit de méchanceté n'est qu'une variété subtile de la bêtise.

L'implicité de cœur, complexité d'esprit, tel est le double caractère de l'homme supérieur.

Presque toutes les affaires de l'humanité sont faites par des gens inhumains.

Le Socialisme est un instrument dont l'humanité se sert pour se défendre contre elle-même.

La majeure partie des maux que souffre l'humanité tient à la lutte impie et stupide des égoïsmes.

Tout dans les rapports sociaux va se maquignonnant de plus en plus.

Le riche craint la malveillance du pauvre; le pauvre doit craindre même la bienveillance du riche.

La puissance des nations a pour tissu l'iniquité.

La hauteur chez un parvenu n'est que l'exaltation de sa bassesse.

L'idéal est le ferment de la civilisation.

De forces inemployées, de faiblesses surmenées, le monde est plein.

Les patries sont toutes filles de l'humanité, toutes sœurs.

Le tassement des égoïsmes, c'est là toute l'économie sociale.

L'humanité exige beaucoup moins que la Société si tyrannique.

ÉMILION TRUCQUÈRE.

LA ROBE BLANCHE

Les jolies petites robes blanches de la première Communion vont et viennent par nos rues . . .

La journée est finie. L'homme vient de rentrer, las du travail fait. Il pense à ce que sa peine ne lui a pas valu et à ce qu'elle rapporte à d'autres. Il se dit qu'il a travaillé toujours et que toujours il travaillera sans avoir le droit de se reposer jamais, comme son père, mort au labeur, et son grand-père, tombé de l'échafaudage. Son arbre généalogique, bien que prenant racine à Adam, tout comme celui d'un Montmorency, pour lui ne va pas plus loin, — et c'est bien assez les choses étant ainsi.

Les jolies petites robes blanches de la première Communion vont et viennent par nos rues . . .

Il n'aime pas la Religion qui bénit cela et lui explique comme quoi le Mal est nécessaire et d'institution divine. Quant à la résignation qui exige qu'on tende la seconde joue au soufflet, il a vu dès longtemps qu'elle fut inventée par ceux-là qui donnent les gifles aux autres.

Les jolies petites robes blanches de la première Communion vont et viennent par nos rues . . .

Sa femme et sa fille sont venues l'embrasser — deux fois au lieu d'une, aujourd'hui. Pourquoi? — Il n'est pas mauvais mari, bien qu'un peu grognon, ayant là de quoi, et il est bon père. Il a rendu les quatre baisers, mais il est resté sombre comme il appartient à celui qui a la peine et qui n'a pas l'espoir. . . — En voilà un, celui-là, qui échappe au prêtre!

Les jolies petites robes blanches de la première Communion vont et viennent par nos rues...

La femme de l'ouvrier n'est pas beaucoup, elle non plus, « pour la religion ». Elle a plutôt rêvé que pensé, mais assez pour comprendre que la peine sans l'espoir est à elle aussi, comme la peine sans l'espoir sera à sa fille, comme la peine sans l'espoir fut à sa mère — qu'elle voit encore, raide étendue sur le lit de l'hospice, le petit pot de confiture resté inachevé sur la tablette, à la tête du lit... — Celle-là était « pour la religion » : qu'est-ce que ça lui a valu ? — Aussi la femme de l'ouvrier s'est-elle, elle aussi, échappée du prêtre.

Les jolies petites robes blanches de la première Communion vont et viennent par nos rues...

Elle n'a pas eu le temps seulement le temps d'avoir une jeunesse. Elle était jolie, mais elle a dû tout de suite renoncer à être femme pour se faire ouvrière, et ses trente ans fatigués en représenteraient plutôt quarante. Argent donne seul droit à loisir et parure. La femme de l'ouvrier fut mariée sous l'humble indienne bleue à pois, et quand son caraco trop rapiécé va la quitter tout à fait, elle attend encore un peu pour ne pas trop charger la semaine, parce qu'elle a acheté son jupon seulement le mois dernier. — Sa fille sera et fera comme elle...

Les jolies petites robes blanches de la première Communion vont et viennent par nos rues...

Elle serait bien jolie pourtant, sa fille ! sous le nanzouk et la mousseline de la jolie petite robe et du long voile ; bien plus jolie que la fille de ces gens du premier, qui n'ont pas seulement l'air de vous regarder. Encore aurait-elle jamais une autre occasion, dans toute sa vie d'avoir une robe blanche ?...

— Et c'est pour cela que la femme et la fille ont embrassé l'homme deux fois au lieu d'une, tout à l'heure quand il rentrait...

Les jolies petites robes blanches de la première Communion vont et viennent par nos rues...

Puattras !!!... La tempête éclate : la bataille vient de s'engager. — « Jamais !!! « Jamais, — entends-tu bien ! — jamais, moi vivant, mon enfant ne sera embrassée sous les hommes noirs qui font tout le mal ! J'aimerais mieux la voir morte « tout de suite, mille noms de Dieu ! ! » — Et le père crie et jure, et la mère crie et pleure, et, dans le coin, la petite sanglote...

Les jolies petites robes blanches de la première Communion vont et viennent par nos rues...

La voisine est accourue au tapage. Elle veut apaiser, mais c'est huile sur feu. La douce paix, la bonne entente viennent de s'enfuir à jamais du ménage : c'est, et ce sera désormais la guerre, — la grande et vraie guerre, — la querelle éternelle à propos de rien et à propos de tout, les récriminations aigres, les attaques détournées, les escarmouches sournoises, — et pire que tout, à elle seule, l'obstinée bouderie...

Les jolies petites robes blanches de la première Communion vont et viennent par nos rues...

Mais enfin, de quoi s'agit-il donc tant ? Et tout cela est-il raisonnable, de rendre sa femme malheureuse et de faire pleurer toutes les larmes de sa fille ; pourquoi ? Pour « une bêtise ». Est-ce qu'il est question de « religion » là-dedans ? Est-ce que nous sommes « pour la religion » ? Faut-il être assez mauvais pour chagriner son enfant et se disputer toujours, qu'on ne parle que de cela dans tout le quartier ? Et

puis, à quoi bon vouloir se faire « remarquer » en ne faisant pas comme tout le monde ? Veut-il faire mépriser sa fille ?

« — Et notez, madame, qu'il n'a même pas le prétexte de la dépense, puisque M. le curé a dit qu'on donnerait la robe à celles qui ne pourraient l'acheter ! Oui, pour rien, — pour rien ! — on la lui donne !... — et il veut l'en priver !... — Ainsi ! ! !... »

Les jolies petites robes blanches des premières Communions vont et viennent par nos rues...

Ça y aura mis le temps, tout le temps nécessaire. Mais la goutte d'eau qui perce les roches autrement mieux que tarières et villebrequins, et la persistance plus vaillante que les colères, et la larme — plus forte que la pierre et l'acier — gagneront l'enjeu. La Victoire restera à qui elle doit rester : au plus faible, qui finit toujours par être le plus fort.

Et l'enfant aura — pour rien ! — sa robe blanche, puisque les hommes noirs, qui ne lâchent jamais, la tiennent encore par ce dernier lambeau.

Et la mère, qui n'est pas « pour la religion », sera toute fière, tout ce jour-là, de sa fille.

Et l'homme rentrera, le soir, du cabaret, dont il n'avait jamais franchi le seuil et dont il connaîtra le chemin désormais, saoul de vin moins encore que de ses colères rentrées et de son éternel ressentiment d'avoir été vaincu par les hommes noirs...

— Ah ! tu te croyais échappé au prêtre ! ! !... »

Les jolies petites robes blanches des premières Communions vont et viennent par nos rues...

NADAR.

La Morale du Bouddhisme

Dégagé des superstitions populaires, qui ont fini par l'envahir, le Bouddhisme, fondé sur deux idées principales, le panthéisme et la transmigration, est une religion qui, logiquement, ne comporte pas de dieux. C'est une religion athée, dont l'objet principal est de fonder un système de morale et de formuler des règles dont l'observance puisse rendre l'homme capable de rompre la chaîne odieuse des existences individuelles et de s'absorber dans le grand tout. Un vrai bouddhiste n'a donc nullement besoin de prier ; la méditation pieuse lui suffit.

La doctrine bouddhique est également incompatible avec l'idée de caste ; c'est même par là qu'elle se distingue surtout de la doctrine brahmanique. Le culte, c'est-à-dire le culte de se concilier les puissances célestes, est aussi inutile, puisque la responsabilité des actes étant personnelle et inévitabile, la pénalité ne s'évade pas. Dans la vie actuelle ou dans une vie future, mais terrestre, l'individu doit nécessairement porter le poids de ses actions, souffrir à cause d'elles, si elles sont mauvaises, dégénérer en animal, en plante, même en minéral, et indéfiniment jusqu'à ce que, par de convenables austérités, il ait réussi à secouer le fardeau de l'existence individuelle.

La négation des distinctions de castes, sur lesquelles reposait toute la société brahmanique, fut une tentative absolument révolutionnaire et qui, en attirant la masse des petits, des opprimés, ne contribua pas peu à la dif-

fusion du Bouddhisme. On raconte que l'un des Saints du Bouddhisme, Ananda, ayant demandé à boire à une Tchandali, à une femme née de l'union sacrilège d'un soudra et d'une brahmani, celle-ci n'osait approcher du Saint homme de peur de le souiller : « Ma sœur, dit Ananda, je ne te demande pas quelle est ta caste, quelle est ta famille; je te demande un verre d'eau, si tu peux me le donner. »

Déjà le Brahmanisme, qui admettait aussi la doctrine de la transmigration, avait prêché le respect de tous les êtres vivants; le Bouddhisme poussa ce respect à l'extrême, comme le proclament diverses légendes : celle du Bouddha, qui se laisse dévorer par une tigresse affamée; celle du roi Sivi, offrant lambeau par lambeau tout son corps à un faucon pour sauver la vie d'un pigeon, etc.

Le souci du renoncement, l'amour de l'anéantissement ont imprimé à la morale bouddhique un caractère à la fois honnête et ascétique. Les devoirs moraux ont été formulés en huit préceptes : 1° ne pas détruire d'être vivant; 2° ne jamais prendre ce qui n'a pas été donné; 3° ne pas mentir; 4° ne pas boire de liqueurs enivrantes; 5° s'abstenir des relations sexuelles illégitimes qui sont ignobles; 6° ne pas user d'aliments la nuit; 7° ne pas porter de guirlandes, ni se servir de parfums; 8° dormir sur une natte étendue sur le sol. De ces commandements, les cinq premiers sont attribués au Bouddha et sont obligatoires pour tout bouddhiste; les autres sont seulement recommandés et on y ajoute deux autres commandements supplémentaires : 9° s'abstenir de danse, de musique et de théâtre; 10° s'abstenir d'or et d'argent. Le tout forme un décalogue (Dosa-Sila), dont les cinq derniers articles sont obligatoires seulement pour les moines mendiants.

Dix péchés correspondent aux dix commandements, mais pas exactement. Il y a quatre péchés corporels : tuer, voler, mentir, avoir des relations sexuelles illégitimes; quatre péchés verbaux : mentir, médire, jurer, tenir de vaines conversations; trois péchés de l'esprit : être avare, haineux ou sceptique. D'autres préceptes secondaires règlent les devoirs des parents envers leurs enfants et réciproquement, ceux des époux entre eux, ceux des amis entre eux, ceux des maîtres et des serviteurs. Mais tous ces préceptes sont de pure morale; ils n'ont rien à voir avec les exercices ascétiques, qui conduisent au Nirvâna, avec les sentiers, au nombre de quatre, savoir : 1° le sentier de la conversion; 2° le sentier de ceux qui veulent encore retourner au monde; 3° le sentier de ceux qui renoncent à y retourner; 4° le sentier des seuls dignes, des Arahats, qui ont dépouillé le désir.

Par le ton général, par la forme et souvent par le fond, les écrits moraux du Bouddhisme sont parents des préceptes évangéliques de notre Christianisme. J'en citerai quelques extraits : « Commencez, sortez de la maison, appliquez-vous à la loi du Bouddha; renversez l'armée de la mort, comme un éléphant renverse une hutte de roseaux. Car celui qui marchera sans distraction dans cette discipline de la loi, après avoir échappé à la succession des naissances, mettra un terme à la douleur. » — « Comme la pluie fait irruption dans une cabane, dont le chaume est en mauvais état, ainsi les passions font irruption dans un esprit mal discipliné ».

« Comme l'abeille dérobe le nectar, sans nuire aux fleurs, sans en altérer ni la couleur ni le parfum, ainsi le sage vit sur la terre. » — « Comme

une belle fleur aux couleurs éclatantes, mais sans parfum, les belles pensées de l'homme qui n'agit pas sont stériles. Comme une belle fleur éclatante et parfumée, les belles paroles de l'homme qui agit donnent des fruits. » — « On peut, dans une bataille conquérir des milliers et des milliers d'hommes; mais l'homme qui s'est conquis lui-même est le plus grand vainqueur. » — « Ce n'est pas par la naissance qu'un homme est de basse caste; ce n'est pas par la naissance qu'un homme est brahmane. Par les actions seules on devient de basse caste; par les actions seules on devient brahmane ». L'extrait suivant, par lequel je terminerai ces citations, paraphrase avec ampleur certain précepte évangélique prêchant la résignation : « Un homme pieux est-il insulté? Il se dit : « Comme ils sont bons, ils ne me battent point! » Est-il battu à coups de poing? Il se dit : « Comme ils sont bons, ils ne me frappent pas avec un bâton! Est-il frappé avec un bâton? Il se dit : « Comme ils sont bons, ils ne me tuent pas! » Si on le tue, il se dit : « Comme ils sont bons de me délivrer avec si peu de souffrances de ce corps impur! » Pour compléter la ressemblance, la prédication bouddhique a largement usé de paraboles, comme l'Évangile chrétien. Je citerai, à titre d'exemple, l'une de ces paraboles attribuées au Bouddha lui-même, la parabole dite du Grain de Moutarde : « Kisâgotami, dont le mariage avec le fils unique d'un homme riche avait été somptueusement célébré, devint mère d'un bel enfant, qui mourut juste au moment où il commençait à marcher seul. Affolée d'amour maternel, la jeune femme, serrant contre son sein le cadavre de son enfant, s'en allait de maison en maison, implorant de la compassion de ses amis un remède à son malheur. Un mendiant bouddhiste, pensant qu'elle ne comprenait pas la réalité, lui dit : « Chère femme, je n'ai pas le remède que vous demandez; mais je crois connaître un homme qui le possède. » — « Oh! indiquez-le moi, dit Kisâgotami. » — « Le Bouddha peut vous donner ce remède; allez le trouver. » Elle alla près de Gautama et, en lui rendant hommage, elle dit : « Seigneur et maître, connaissez-vous un remède qui puisse servir à mon enfant? » — « Oui, dit le Maître, j'en sais un. » La coutume était alors que les malades ou leurs amis se procurassent les herbes dont les docteurs avaient besoin; aussi Kisâgotami demanda-t-elle quelles étaient les herbes nécessaires. « Il ne faut que quelques graines de moutarde », lui fut-il répondu. Et, quand la pauvre femme eut promis avec empressement d'apporter bien vite une chose si commune, le Maître ajouta : « Mais il faut que ces graines proviennent d'une maison où il ne soit mort ni un fils, ni un époux, ni un parent, ni un esclave. » — « Très bien », dit la jeune femme, et elle se mit en quête de ce qui lui était demandé, portant toujours avec elle son enfant mort. Les gens lui disaient : « Madame, que dites-vous donc? Le nombre des vivants est petit; celui des morts est immense. » Alors elle s'en allait dans d'autres maisons; mais l'un lui disait : « J'ai perdu mon fils », un autre : « Nous avons perdu nos parents »; un troisième : « J'ai perdu mon esclave. » A la fin, ne réussissant pas à trouver une seule maison où personne ne fut mort, la clarté se fit dans son esprit, et, renonçant à son dessein chimérique, elle abandonna le cadavre de son enfant et retourna rendre hommage au Bouddha, qui lui dit : « Avez-vous les graines de moutarde? » — « Mon Seigneur, répondit-elle, je n'en ai pas. Les gens m'ont répondu, que petit était le nombre des vivants, immense celui des morts. » Alors le Maître lui exposa la partie essentielle

de son système, savoir l'instabilité de toute chose, si bien que les doutes de Kisâgotami étant dissipés, elle accepta son lot, devint une disciple et entra dans le premier sentier. »

Autre trait de ressemblance avec l'Évangile, le langage du Bouddha et des Saints du Bouddhisme est plein de métaphores mystiques et allégoriques : dans une parabole dite du Semeur, la foi est la semence, les bonnes œuvres la pluie fertilisante, la sagesse et la modestie dont la charrue et « mon esprit, dit le Bouddha, est la rène qui guide ». Le birana, le chien des champs de riz, c'est le désir, qui se cramponne à tout ; la transmigration, c'est l'océan, etc., etc.

L'esprit de la religion bouddhique est donc, avant tout, moral et mystique ; aussi, à s'en tenir aux enseignements mêmes du fondateur, devrait-on remplacer totalement le culte proprement dit par l'ascétisme. La plèbe des bouddhistes n'a pu entendre ainsi la doctrine ; il lui fallait des dieux, des idoles, des cérémonies ; mais ce Bouddhisme inintelligent est une adulation de la religion primitive.

Ch. LETOURNEAU.

BALLADE DU DÉSHÉRITÉ

Que le pavé soit sec ou gras,
Par les villes exhubérantes
O ! meurt de faim, tu marcheras
Sans que des portes insolentes
S'ouvrent lorsque tu heurteras.
— Courbe le dos, use tes plantes.

Que les chemins soient blancs ou gris,
Vers l'inconnu des longues routes
Où tendent tes désirs aigris,
Tu marcheras, vivant des croûtes
Dont ton orgueil saura le prix.
— En ton cerveau, cuve tes doutes.

Parfois il te faudra compter
Sur des soupers problématiques
Qui ne pourront te contenter ;
Vers des gîtes hypothétiques
Tu marcheras sans t'arrêter.
— Ces heures-là seront critiques.

Tu n'auras, pour garder ta chair,
Des brises âpres ou brumeuses
Ou des ardeurs du grand ciel clair
Que tes guenilles leuillonaises
Où souflera librement l'air.
— Tes loques seront vermineuses.

Tu diras à tes appétits
De limiter leur exigence ;
Il faut bien que les gueux macdils
Rognent sur leur maigre pitance
Pour la femelle et ses petits.
— Sans demander à l'Assistance.

Tu te courberas sous la loi,
Qui le sera d'autant plus lourde,
Qu'elle n'est pas faite par toi.
Tu commettras parfois la bourde
De la subir avec effroi.
— Ne sais-tu donc pas qu'elle est sourde ?

Ne sais-tu donc pas que les gueux
Ne comptent pas dans la balance ?
Et que le juge vertueux
N'a pour eux dans sa somnolence,
Que des arrêts durs et haineux.
— Et que tout est réglé d'avance.

Il te faudra tendre la main,
T'abreuver à toutes les hontes,
Sans que jamais, le lendemain,
Sur lequel, ô ! damné, tu comptes,
Change pour toi l'enfer humain.
— Mais tes révoltes seront promptes.

Quand la coupe où ta lèvre a bu
T'aura versé toute sa lie,
Lassé d'être toujours rebu
Tu voudras, toi, dont l'âme plie,
Refuser de payer tribut.
— Et l'on dira que c'est folie.

On reforgeira tous les joags
Dont ton front garde les empreintes ;
On te mettra tous les licous
Sous forme de dures contraintes :
Tu régrimberas sous les coups.
— Et ces luttres-là seront saintes.

Tu seras le flot furieux
Qui renverse sur son passage
Autels et trônes, rois et dieux,
Et, dédaigneux de l'esclavage,
Rente en son lit victorieux.
— Mais le flot restera sauvage.

Il aura, dans la liberté,
Retrouvé ses grandes allures;
Il détruire, doux révolté,
Les vieux dogmes, les pourritures
Et les digues qui l'ont dompté.
— Et ses eaux reviendront pures.

Au chaud soleil de messidor,
Ses eaux que l'élan fortifie,
Rouleront, en paillettes d'or,
La liberté qui vivifie
Et l'audace qui rend plus fort.
— Qu'importe après tout s'il dévie!

Qu'importe qu'il s'étale au loin
Par les campagnes qu'il inonde
Et qu'il fouille le moindre coin!
Il a la plaine, il a le monde;
Ses colères ne durent point.
— Tout ce qu'il couvre, il le féconde.

O! rouge fleuve, répands-toi!
Que ta course n'ait point de terme.
Brise l'autel, nargue le roi,
Submerge toute terre ferme,
Sois un déluge plein d'effroi.
— Mais en tous lieux dépose un germe.

Et quand viendra l'apaisement
De la terre où ton flot se rue
Jaillira ce germe sisément,
Dédaigné par les uns, verrue
Qui sera bientôt diamant,
— Le droit dirige la charrue.

Mais combien d'entre vous, ô gueux,
Pourrout voir se lever cette aube?
Combien, au soleil radieux
Qui respindra sur le globe
Chauferont leurs membres frileux?
— C'est l'inconnu que l'ombre englobe.

C'est l'inconnu; c'est l'avenir.
Mais l'avenir semble moins sombre
A tous ceux qui le voient venir
Précédé, dans sa route d'ombre,
Des promesses qu'il doit tenir.
— Ceux qui l'escomptent sont le nombre.

Gabriel De LA SALLE.

LES OUVRIERS TOURBIERS EN HOLLANDE

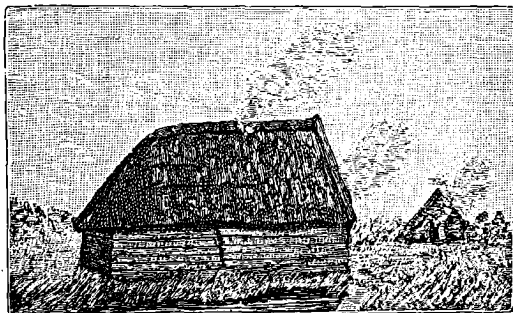
Les tourbières sont pour la Hollande ce que les charbonnages sont pour d'autres pays.

De longues années durant la tourbe a tenu tête au charbon, mais de plus en plus le premier combustible cède le pas au second.

L'extraction de la tourbe est un travail extrêmement pénible, ce qui n'empêche pas que le sort de ceux qui — au prix

d'efforts exténuants — procurent à d'autres le chauffage, soit misérable au delà de toute description.

Il y a d'abord les « trekkers », c'est-à-dire les ouvriers occupés à bêcher et



Une hutte.

à mélanger la matière tourbière. C'est seulement pendant sept ou huit semaines par année, au mois de mars, d'avril, de mai ou de juin — suivant les usages locaux — que les « trekkers » travaillent dans les tourbières. La saison finie, ils s'embauchent, chez les paysans pour le fauchage et la fenaison.

Pendant les travaux des tourbières les « trekkers » habitent, six jours par semaine, des huttes en bois, appartenant à l'employeur. Le samedi soir ils s'en vont pour passer le dimanche chez eux. Les illustrations ci-dessus montrent une des huttes extérieurement et intérieurement.

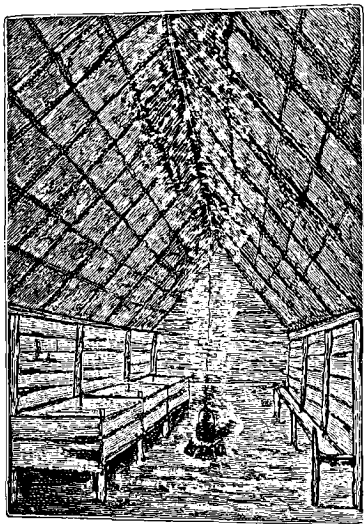
La vie que l'on y mène est fort primitive. Les « trekkers » dorment le plus souvent sans se déshabiller, dans des caisses en

bois et ils sont littéralement dévorés par les puces. Quant à la cuisine, ils la font à la façon des peuples primitifs. La marmite, contenant le plus souvent des haricots secs, des pois, des grnaux ou quelque autre farineux, est suspendue à un bâton reposant sur deux branches d'arbre à bouts fourchés, enfoncées dans la terre. Cette installation se trouve habituellement au beau milieu de la cabane et comme il n'y a pas de cheminée, la fumée s'échappe partie par les fentes du toit, partie par l'huis. Ajoutez à l'âcre odeur de la fumée la peu odoriférante évaporation de la sueur et de l'eau — dont sont pénétrés les vêtements — et d'autres miasmes encore — les « trekkers » ne se gênent pas! — et vous pourrez approximativement vous faire une idée de l'atmosphère qui règne dans les huttes.

Et quel est le travail de ces malheureux?

Dans les glaciales matinées du printemps, le « trekker » se lève, souvent avant l'aube, pour se rendre à la tourbière.

Les jambos prises dans de longues bottes à semelles de bois, le voilà dans l'eau, occupé au « bêchage ». Avec une hêche en bois garnie de fer il coupe des molles de tourbe et les jette dans un grand baquet, le « mengbak » placé à côté de lui sur un mur en terre assez élevé. Avec un seau il puise de l'eau à la baquet, attire vers soi, au moyen d'une longue fourche recourbée les molles de « klyn » (matière tourbière brute) qu'il écrase avec ses bottes. Graduellement le mélangeur verse l'eau dans le baquet et lorsque le mélange a obtenu la densité voulue, il le lance de l'autre côté du mur sur la terre couverte d'une couche de roseau. Lorsque la matière est ainsi répandue sur une longueur d'environ deux mètres, le « mélangeur » sort de son baquet et, s'enfonçant jusqu'au-dessus des genoux dans cette boue épaisse, il l'étend au moyen d'une planche fixée au bout d'une longue perche. Selon la quantité de « klyn » préparée, il en couvre un espace plus ou moins grand — jusqu'à dix mètres



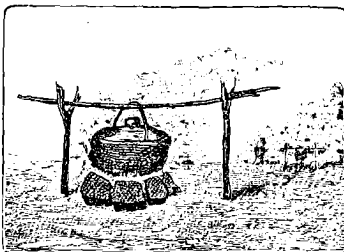
Intérieur d'une hutte.

et plus — de sorte à ce que partout la couche ait l'épaisseur nécessaire, c'est-à-dire 12 à 14 centimètres. Il travaille ainsi jusqu'au coucher du soleil. Ses mains, après une journée de ce terrible travail, ont un aspect monstrueux, et il lui est impossible de plier les doigts.

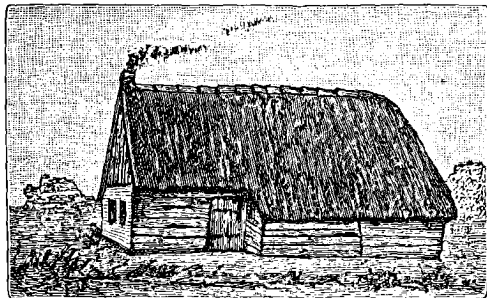
Ce n'est pas un travail d'hommes que font ces malheureux, mais un travail de bêtes de somme. Et l'existence qu'ils mènent est aussi une existence de bêtes brutes.

Voici maintenant le travail du « turefmaker » (*bêcheur de tourbe*).

Quelques heures après que les « trekkers » ont étendu la matière tourbière, — tellement liquide qu'un oiseau s'y enfoncerait — le bêcheur commence son œuvre. Chaussé de bottes sous les semelles desquelles il a fixé des planchettes ou bien de sabots de forme spéciale, il s'avance sur la couche humide du « klyn ». En marchant, il s'appuie, comme sur des béquilles, sur deux bâtons munis, à l'extrémité inférieure, d'une rondelle de bois. C'est ainsi qu'il s'avance, lentement, mettant un pied devant l'autre, pour comprimer la gluante matière tourbière. Sa femme, son fils, sa fille ou bien un ouvrier vont derrière lui, marchant sur ses traces jusqu'à ce que le « klyn » soit suffisamment comprimé. Cette opération s'appelle « turttrappen » (*compression de la tourbe*) et elle est extrêmement pénible. En effet, chaque pas coûte au « trapper » un effort considérable, nécessité par l'adhérence du « klyn » humide à ses pieds. S'il attend trop longtemps avant de commencer son travail, le « klyn » se dessèche et se fend.



Comme on cuit en plein air.



Tente pour deux couples.

Le « turttrappen » une fois fini, le « bêcheur », avec un large râteau, divise la couche de « klyn », en long et en large, de façon à former des carreaux ayant l'aspect de gigantesques tourbes debout sur un côté. Ensuite on emploie la bêche pour couper les tourbes. Ce travail si exténuant est fait par des hommes et des femmes, et parmi celles-ci, il s'en trouve en état de grossesse fort avancé et d'autres en relevailles de couches. Aucune loi n'interdit aux femmes le travail dans ces conditions, car l'industrie tourbière, pas plus que le travail agricole, ne tombe sous le coup de la législation sur les fabriques.

Le « turttrappen » une fois fini, le « bêcheur », avec un large râteau, divise la couche de « klyn », en long et en large, de façon à former des carreaux ayant l'aspect de gigantesques tourbes debout sur un côté. Ensuite on emploie la bêche pour couper les tourbes. Ce travail si exténuant est fait par des hommes et des femmes, et parmi

Les ouvriers tourbiers habitent des huttes appartenant aux patrons. Ceux-ci leur fournissent, soit contre finances, soit gratuitement (?) leur tourbe et les ouvriers ont en outre pour leurs moutons, le droit de pacage dans les prés patronaux.

Une chose des plus désastreuses est, pour l'ouvrier tourbier, *l'approvisionnement forcé*, qui le livre pieds et poings liés, à la merci des patrons-tourbiers négociants. Nous donnons ci-dessous une liste de prix comparative pour les denrées les plus communes, afin d'établir, avec chiffres à l'appui, les bénéfices usuraires réalisés par les patrons-tourbiers sur les aliments de leurs ouvriers.

Prix des denrées :

	Dans les épiceries ordinaires.	Chez les patrons-tourbiers.	Gains usuraires.
Orge (le litre).....	0.18 fr.	0.26 fr.	0.08 fr.
Riz (le kilogramme).....	0.24	0.40	0.16
Haricots (le litre).....	0.24	0.32	0.08
Pommes de terre (l'hectolitre).	3. »	4.50	1.50
Total..	<u>3.06 fr.</u>	<u>5.48 fr.</u>	<u>1.82 fr.</u>

Généralement, les commerçants réalisent un bénéfice d'au moins 10 0/0 sur les denrées qu'ils vendent. Ils payent donc 3.66 fr. — 0.36 fr. = 3.30 fr., la quantité de denrées énumérées ci-dessus. L'épicier-patron-tourbier ne se contente pas d'un si modeste gain. Il veut 5.48 fr. ce qu'il paye 3.30 fr. réalisant ainsi un bénéfice de 5.48 fr. — 3.30 = 2.18 fr., c'est-à-dire de 66 0/0.

Il est vrai que l'ouvrier-tourbier est libre de s'approvisionner où bon lui semble, mais s'il va ailleurs que chez son employeur, celui-ci le casse aux gages.

Voici, spécifié aussi exactement que possible, le gain annuel de ces malheureux ouvriers :

7 semaines de travaux dans les tourbières	à 15 fr. par semaine	= 105 fr.
13 — — fauchage	à 12 fr.	= 156 fr.
19 — — menus travaux agricoles	à 6 fr.	= 114 fr.
13 — — chômage		0 fr.
52 semaines		<u>375 fr.</u>
Moyenne par semaine :		7 fr. 20

Si la femme et un ou deux enfants travaillent aussi, les revenus de la famille peuvent atteindre une somme de 700 fr.

Voici maintenant une énumération des dépenses strictement nécessaires pour une famille de cinq personnes :

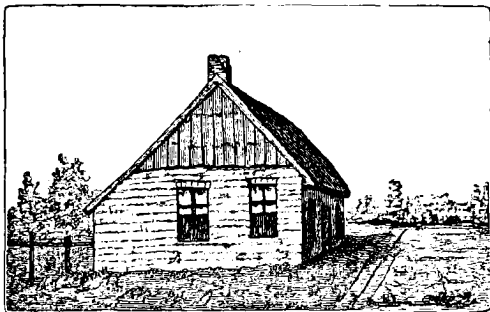
Loyer		par an	60 »
Pommes de terre par semaine	2 fr.		104 » fr.
Pain	3 »		156 »
Beurre (?)	1 »		52 »
Graisse	» 90		46 80
Lard	» 86		41 60
Sel	» 15		7 80
Savon	» 32		16 64
Potasse	» 07		3 64
Huile	» 30		15 60
Pétrole	» 26		13 52
Farine	» 60		31 20
Riz	» 40		20 80
Haricots	0 50		26 »
Tabac	» 30		15 60
Barbier			3 »
Vêtements, entretien, réparations diverses, etc.			104 »
Outils de travail			10 »
Divers			20 »
Total.			<u>748 20 fr.</u>

Dans ce budget, il n'y a certainement pas la moindre dépense exagérée ou superflue. Un palais d'une valeur locative de 60 fr. par an ! Nulle trace de viande, de poisson, d'œufs, de sucre ! Pas un centime pour la moindre friandise, la moindre lecture ! Et, néanmoins, les revenus ne suffisent pas.

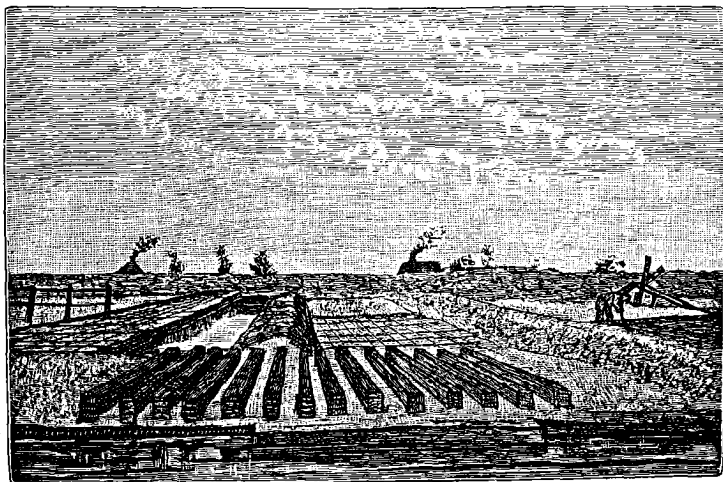
N'avions-nous pas raison lorsque, étant député, à la Chambre hollandaise, et parlant du triste sort des ouvriers tourbières, nous nous adressions aux possédants dans les termes

suivants : « le ciment qui a servi à la construction de vos palais est mélangé avec la sueur et le sang des travailleurs. »

Déjà l'on commence à extraire à la machine la matière tourbière et cette concurrence faite à la main-d'œuvre condamne quantité de travailleurs au



Maison d'un heureux.



Une tourbière.

chômage, c'est-à-dire à la misère. La machine, au lieu de décharger des hommes des parties les plus pénibles de leur travail et de, par cela même, devenir leur bienfaitrice, est au contraire dans la société actuelle, leur cruelle ennemie dont avec angoisse ils attendent l'entrée en scène. Car en effet, la machine entre les mains d'un seul possédant est un malheur pour les ouvriers, tandis que dans une Société basée sur le communisme elle deviendrait une bénédiction. Et c'est pour cela que les moyens de production ne doivent pas rester entre les mains de quelques-uns, en livrant les travailleurs à la merci des possédants et qu'ils doivent devenir la propriété collective,

Voici, en deux mots, le sort des ouvriers tourbiens : un travail surhumain avec en échange, un salaire de famine, rongé encore par la consommation forcée — c'est de ce nom que l'on indique le système qui oblige les ouvriers à s'approvisionner chez leurs patrons, sous peine de se voir jetés dans la rue. Ils habitent dans des huttes misérables, trop peu confortables pour des bêtes, loin du monde « comme il faut », de sorte même qu'il leur est le plus souvent impossible d'avoir à leur disposition un médecin. Misère et pauvreté, voilà leur existence. Exploitées et exténuées les générations se suivent et se ressemblent.

A quand la révolte définitive qui brisera le joug ?

F. DOMELA NIEUWENHUIS.

LA FOLIE FINALE

Et donc, nous sommes, mes chers amis, dans une singulière époque. *Singulière* est le mot. Rien de semblable, en effet, ne peut y être comparé. Ce n'est pas certes — la modestie de nos politiciens en souffrirait. — l'époque de Louis XI, où les ribaudes et les filles d'amour devaient moult avec les gens d'armes, où les seigneurs redoutaient le favori de dame d'Embrun autant que fillettes de Saint-Michel. Ce n'est pas non plus la magistrale épopée des ministres-cardinaux à qui nous devons des palais, des théâtres, des chansons et des exécutions en place de Grève. Ce n'est pas la Révolution, qu'on abomine dans ses actes, tout en applaudissant à ses déclarations avant la lettre. Ce n'est pas le Directoire, et ce ne peut être l'Empire.

C'est, je le répète, une singulière époque, qu'on peut définir :

De la violence sans énergie !

De l'audace sans suite !

Et surtout de la démente, encore de la démente et toujours de la démente !

Si la France payait Mazarin, elle chantait.

Si la France payait Louis XIV, elle mourait.

Si la France payait Louis XV, elle riait.

Si la France payait Louis XVI, elle se battait.

Ce spectacle nouveau, unique, nous le payons fort cher et sans compensation, comme des gens épuisés, finis.

Bedlam en Angleterre, Gheel en Belgique, Charenton en France, ne nous offrent que des exemples affaiblis de notre état mental.

J'ai connu un fou qui ramassait des cailloux, et les mordait en s'écriant :
Je vous dis qu'ils sont tendres ! Ce fou-la serait ministre que je n'en serais pas surpris.

Ne connaissons-nous pas aujourd'hui un Gouvernement qui tue la liberté au nom de la liberté et qui nomme les pires mesures d'oppression des meilleures mesures de tolérance : des cailloux digestifs, quoi !

Nous savons des gens en grand nombre, qui prennent le mors aux dents dès qu'on prononce devant eux le mot socialisme. Ce mot devient une espèce de sézame à effets contraires qui leur bouche l'esprit en même temps qu'il nous ouvre l'horizon farouche des déportations, des transportations, de l'exil, et qui sait, sans doute de la mort sans phrases donnée entre deux sourires, par un marquis transformé en sauveur de l'ordre, toujours des cailloux tendres.

Le conseil est donné par des journalistes-amis des pouvoirs qui crient à la persécution dès qu'on parle de défendre la liberté laïque ; lisez l'article immonde écrit dans un supplément du *Figaro* de septembre 1894, intitulé *l'Hydre de Lerne*.

La folie monte.

Vous parlez de chemin de fer, de bateau, de partie de pêche, de jeu de pigeon-vole, aussitôt un Deschanel survient, et vous lit une brochure signée Guesde ; il vous suit, il vous poursuit le livre ouvert, et il insinue, il crie, il tempête, il fulmine les lignes de cette brochure ; le seul moyen de vous en débarrasser, c'est de dire que Clémenceau va venir.

Un assassinat a lieu dans un coin de France, et comme dans la chanson du *Pendu*, le gendarme court chez son brigadier, qui court chez le lieutenant, qui court, etc. . . , et ainsi de suite, pour savoir ce qu'il faut faire. Un ministre voit assassiner le chef de l'Etat, et au lieu d'aller au docteur, il se sauve . . . à Paris.

N'osant déporter sans jugement certains criminels qu'on vise et certains penseurs qu'on confondra avec les criminels, on propose de tout déporter en deux actes, le jugement sera rendu entre quatre murs, sans oreilles, par des juges sans entrailles et exécuté par des fonctionnaires muets.

Si vous croyez qu'il n'y a pas en tout cela la plus évidente caractéristique de la folie dernière, c'est que le mal vous a gagné, c'est que vous êtes aussi fou que le reste.

Qu'espérer avec un tel état de démente.

La fin, pardi ! la fin d'un monde !

Les salons, les hôtels du dernier siècle, sont ressuscités ; jacobins repentis et vieux ducs démodés y jouent à l'universel : ils sont le tout Paris, le tout Paris fermé, qui est l'essence du tout univers claquemuré. La foule ne compte plus. On se la joue au bézigue, à l'écarté, en trente-points. Leur théâtre les nomme et les ensence ; leurs journaux qui ont trois lignes pour le pauvre qui succombe, ont vingt numéros tout pleins pour raconter l'agonie d'un homme que la mort peu respectueuse a jeté dans un trou. Et ces ombres d'un monde évanoui ne voient pas grandir le peuple, ne sentent pas monter ses farouches ressentiments précurseurs des colères qui zèbrent en éclairs le temps noir qui nous enveloppe et qui charge l'ambiant d'électricité jusqu'à ce que la tempête, l'orage, l'ouragan souffle, brise, broie, déchiquète, pulvérise et balaye tout ce je ne sais quoi prétentieux et fou, superbe et grotesque, qu'on nomme la haute société contemporaine.

Qui leur mettra la camisole de force ?

E. CHAUVIÈRE.

Pensées, Maximes, Mots de combat

Otez aux hommes la crainte du lendemain et ils seront heureux.
(MABLY.)

Les plaisirs de l'esprit sont beaucoup plus sensibles que ceux du corps.
(EPICURE.)

La dispute et la contradiction sont les matrices de la vérité.

Une vérité neuve est un crime à leurs yeux.
Ils se placent toujours au rang des plus nombreux.
(HELVETIUS.)

Le saltimbanque, l'usurier, l'agioteur roulent sur l'or; le laboureur qui produit la vie, l'ouvrier, l'artiste, le savant qui l'embellissent, roulent sur la vermine!
(BALANÇHE.)

C'est l'esprit du temps de *déplorer* la condition du Peuple : mais on dit vrai, Il est impossible de voir, *sans une compassion profonde*, TANT DE CRÉATURES HUMAINES SI MISÉRABLES. Cela est douloureux, très douloureux à voir, très douloureux à penser; mais il faut y penser, y penser beaucoup, car à l'oublier il y a *lort grave* et GRAVE PÉRIL.
(GIZOT.)

Toute Révolution qui n'a pas pour but *d'améliorer profondément le sort du Peuple*, n'est qu'un crime remplaçant un autre crime.
(ROBESPIERRE)

Les progrès sociaux et changement de période s'opèrent en raison du progrès des femmes vers la liberté; et les décadences d'ordre social s'opèrent en raison du décroissement de la liberté des femmes.
(CH. FOURIER.)

Les grandes pensées viennent du cœur.
(VANVENARGUES)

Tout est perdu quand les méchants servent d'exemple et les bons de risée.
(PYTHAGORE.)

Nous marchons à une révolution qui nous engloutira tous.
(CHATEAUBRIAND.)

C'est avec les pauvres que les riches se font la guerre.
(LOUIS BLANC)

Les remèdes violents tuent les Gouvernements faibles loin de les sauver.
X...

La constance est la vertu des dupes, ou celle des grands hommes.
X...

Les révolutions qui viennent tout venger font un bien éternel dans leur mal passager.
(VICTOR HUGO.)

Il faut faire justice au peuple pour qu'il ne se la fasse pas lui-même.
(DANTON.)

Peut-être même avant dix ans, le parti socialiste sera un parti gouvernemental.
(BALISAUX,
Au Sénat Belge, le 26 février 1890.)

Qu'est-ce en effet que notre société! Sinon l'organisation du vol?
(DOMELA-NIEUWENHUIS.)

On appelle législateurs, des hommes qui font des règles pour les autres et des exceptions pour eux-mêmes.

A. GUYARD.

Il n'y a nulle part plus d'indigents que chez les nations qu'on appelle opulentes.
BONALD.

Que nous importent vos lois de propriété? Nous ne possédons rien. Vos lois de Justice? Nous n'avons rien à défendre. Vos lois de liberté? Si nous ne travaillons pas demain, nous mourrons.

NECKER.

L'espionnage est la partie honteuse d'un Gouvernement.

PYTHAGORE.

Tout gouverné est à plaindre, tout gouvernant est à craindre.
S'il est possible ne sois ni l'un ni l'autre.

PYTHAGORE.

La liberté périt où l'égalité cesse.

ARNAUD.

ENJEU INATTENDU

Deux Indiens jouent aux osselets avec cette fureur et en même temps cette adresse que distinguent les sauvages au jeu. Un Européen les regarde et il applaudit chaleureusement à chaque tour : — Bravo, le Soleil-Brillant! — Magnifique, le Serpent-Noir! (Signes que représentaient les tatouages dont la peau des Indiens était couverte.) Mais quand le plus adroit eut gagné la partie : — Visage pâle, dit-il à l'Européen qui l'avait tant encouragé de ses applaudissements, — c'est moi qui aurai le plaisir de te manger!!

Quand le peuple applaudit les chefs les plus adroits qui jouent à la Chambre ou sur la place publique, il nous représente bien l'Européen qui était l'enjeu des deux Indiens.

Ayez bien soin des chevaux, parce qu'ils coûtent cher, les hommes on les a pour rien!

NAPOLÉON.

Le Parti socialiste et le Gouvernement bourgeois

Pour les hommes qui jugent les choses superficiellement, pour ceux qui ne voient que les faits sans s'inquiéter des causes qui les ont amenés, l'année 1894 paraîtra en politique marquer un recul de l'esprit public. L'adoption par une majorité servile des lois de répression, justement appelées lois scélérates, présentées par le gouvernement depuis décembre dernier, la négation des principes républicains, la violation de la liberté individuelle, du droit de penser et d'écrire, le retour à un passé lointain,

pourront faire croire à un arrêt dans la marche en avant de la pensée humaine et laisser supposer que le peuple français, las et découragé, n'attache plus aucun prix aux droits et aux libertés pour lesquels il a si souvent versé son sang.

Au contraire, pour nous socialistes qui n'avons jamais espéré que la transformation sociale pourra s'opérer sans lutte, et sans qu'il y ait des victimes, cette recrudescence d'arbitraire donne la preuve éclatante et indiscutable du progrès de nos idées dans le pays et de la force de la poussée en avant qui agite la masse des travailleurs jusque dans les coins les plus reculés. Quand on arme les bastions, quand on creuse les fossés, quand on lève les ponts-levis, c'est que la place est menacée et que l'on reconnaît que l'ennemi qui s'avance est redoutable.



E. LANDRIN.

Pour tout esprit sain, il est clair que l'action énergique de la minorité socialiste à la Chambre, la propagation des idées nouvelles parmi les populations rurales, les grandes grèves qui ont eu lieu en France : Carmaux, le Nord et le Pas-de-Calais, Triguac, Graissessac, etc., ont plus effrayé la classe possédante que les bombes de Vaillant et d'Emile Henry, et même que la fin tragique du Président de la République.

Il n'est pas douteux que l'intention du gouvernement et de sa majorité a été d'enrayer par la terreur le mouvement socialiste, surtout en province. Qui pourrait supposer qu'on puisse, par des lois de répression, empêcher l'exécution d'actes individuels comme ceux dont nous avons été témoins ? L'homme fanatisé qui s'en rend coupable a fait le sacrifice de sa vie, rien ne l'arrêtera, car, en agissant ainsi, il croit être utile à la cause pour laquelle il meurt. Et quiconque a connaissance de l'humanité n'ignore

pas que c'est sous les régimes les plus despotiques que le fanatisme politique ou religieux se développe avec le plus de force.

Le gouvernement, en bon défenseur de la classe bourgeoise visait donc un autre but, et ce but est facile à découvrir.

A Paris, on n'arrête pas la marche des idées, tous les gouvernements qui ont tenté de le faire ont échoué. Après le coup d'État de Bonaparte, pendant la période la plus sombre du despotisme impérial, Paris envoyait à la Chambre des députés d'opposition et, quelle que fût leur valeur, il est certain que le peuple mettait dans l'urne le bulletin qui, à son avis, signifiait le plus fortement : Haine à l'empire. Il en sera toujours de même.

Mais, si le gouvernement reconnaît qu'il n'est pas possible d'arrêter le mouvement socialiste à Paris et dans quelques grands centres industriels, il espère par ses lois de répression, par la terreur, en venir à bout en province, où les conditions de la vie ne sont pas les mêmes. Il espère recommencer aujourd'hui avec succès, contre les socialistes, ce qui a si bien réussi à d'autres époques contre les républicains et même contre les simples libéraux.

Par des procédés semblables, Napoléon a pu, pendant dix-huit ans, régner sur la France et faire la fête, lui et ses amis. On terrorisait toute une contrée par des perquisitions, des arrestations arbitraires faites parmi les plus militants du parti républicain et, quand rendus à leurs familles, rentrés dans leurs foyers, les malheureux restaient encore un objet de crainte pour la population ignorante. Quinze ans après le coup d'État, on les montrait encore du doigt, dans certains villages, en disant, quand l'un d'eux passait : Voilà l'usurger !

C'est ce procédé canaille que veulent remettre en vigueur nos républicains de gouvernement qui n'avaient pas, sous l'empire, de termes assez durs pour qualifier une semblable politique. Ils espèrent ainsi donner à la bourgeoisie quelques années de plus de tranquillité et de jouissance.

Y réussiraient-ils ? Il est permis d'en douter. L'éducation politique du pays s'est faite, on se prépare à la lutte, et le pays ne paraît pas disposé à tomber à nouveau dans le piège grossier qui lui est tendu. Pourtant, cela dépend surtout de l'attitude du parti socialiste et de la tactique qu'il suivra.

Certainement, il ne faut pas abandonner l'étude et la propagande des idées théoriques qui sont la raison d'être d'un parti, mais s'en tenir là serait une faute grave. Il faut que le parti socialiste prenne une part plus grande à l'agitation politique du pays. Pendant l'année qui vient de s'écouler on a pu voir quelle arme formidable la constitution, l'organisation politique du pays, mettent dans les mains de la classe dirigeante, on a pu voir que quel que soit le nom du régime politique sous lequel nous vivons, c'est toujours par l'arbitraire que nous sommes gouvernés, qu'on lui donne ou non le nom de légalité. Le peuple est tout autant désarmé aujourd'hui qu'il l'était sous les anciens régimes.

Il est donc indispensable que le parti socialiste, uni, même de front la lutte politique et la lutte économique ; quand on veut avancer, il faut débarrasser la route des obstacles qui arrêtent la marche en avant.

Il faut donc, par une propagande ardente, incessante, faire comprendre au peuple qu'il doit unir toutes ses forces pour imposer la revision radi-

cale des institutions politiques, non au profit d'un homme ou d'un parti, mais au profit du peuple; revision faite par lui et pour lui.

Si le parti socialiste comprend ainsi sa tâche, un succès certain l'attend. Sinon ce sera encore quelque intrigant politique qui bénéficiera du mécontentement général créé par les soi-disant républicains qui nous gouvernent.

E. LANDRIN.

Le Militarisme et l'Armement général du Peuple

Lorsque les hommes sensés jettent un regard interrogateur dans l'Histoire, font la comparaison de l'état de choses d'alors à celui de nos jours, ils sont frappés, ils sont stupéfiés, non par le progrès de la morale et de la philosophie sociales, mais au contraire par sa rétrogradation dans l'esprit et les actes des gouverneurs de la troisième république.

Une preuve nous en est donnée par le Militarisme moderne — ce militarisme écrasant pour le Peuple, oppresseur pour l'Humanité, ce militarisme hideux qui ronge encore les nations au déclin du XIX^e siècle!

Quelqu'un qui aurait prédit, en 1792, ou de 1830 à 1848, c'est-à-dire dans une de ces époques si fécondes en grandes conceptions, que 1889 verrait tous les gouvernements européens saigner, pressurer, anémier à qui mieux mieux leur peuple, pour armer des millions et des millions d'hommes, et les pousser ensuite à se larder et à se mitrailler dans une gigantesque et infernale mêlée, — celui qui aurait alors affirmé cela, aurait été certainement considéré comme un fou ou un imposteur et douché ou corrigé en conséquence.

Ah! c'est qu'alors, parmi la glorieuse pléiade des penseurs, parmi les Helvétius et les Morelly, quiconque n'osait entrevoir une réaction aussi prononcée!... Il était difficile de concevoir qu'au nom de l'égoïsme et de l'intérêt d'une misérable poignée de gouvernants, la guerre continuerait à diviser les nations, à semer la haine entre les peuples et à anéantir ce qu'ils contiennent de plus viril en eux-mêmes.

Pourtant cela est; personne ne peut nier la sombre et obsédante réalité. Le Militarisme, le redoutable monstre d'acier, est là, prêt à engouffrer au moindre signe de nouvelles victimes par centaines de milliers.

En attendant le signal de la bagarre européenne, une silencieuse bataille préliminaire se livre, sans arrêt, et acharnée dans le domaine scientifique; les inventeurs d'engins meurtriers rivalisent de génie, perfectionnant toujours... C'est un quadrille échevelé entre les fusils Lebel et les Mausers ou les Werder, entre les canons de Bange et ceux de Krupp ou d'Amstronng, entre la poudre sans fumée et la poudre à fumée artificielle, entre la Mélinite et la Panclastite et autres produits diaboliques.

Les stratégestes ne sont pas restés inactifs. Ils ont aujourd'hui trouvé le moyen de jeter brutalement dans la prochaine conflagration continentale 23 MILLIONS d'hommes, pris seulement dans les cinq principales puissances européennes, l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Autriche, la Russie et l'Italie.

Les préparatifs de la guerre de demain coûtent chaque année aux mêmes nations 4,780,800,000 francs, soit PRÈS DE CINQ MILLIARDS! Devant un tel assemblage de chiffres, on ne peut pas se bercer de l'illusion que, si des sommes aussi formidables sont engagées dans l'entretien des armées permanentes, c'est que les budgets nationaux le permettent par le trop plein de leurs ressources; il s'en faut, puisque la Dette des nations de l'Europe s'est accrue,

depuis 1870 seulement à 1890, de 60 milliards, atteignant ainsi à cette dernière date le chiffre fabuleux, inouï de 124 MILLIARDS!

Le maintien des armées permanentes et chaque perfectionnement ou augmentation de l'effectif de guerre absorbe donc les budgets, en France encore plus qu'ailleurs.

Et tout cela pour satisfaire l'ambition des conquérants en habit et des généraux de boudoir, et pour faire vider, selon un mot de l'Assemblée nationale de 1790, les querelles de gouvernants par le duel des nations.

Si les créateurs de guerres avaient pour mobile le bien au lieu du mal, ne s'inspireraient-ils que du droit au lieu de leur orgueil personnel, s'ils songeaient à construire au lieu de détruire, que ne pourrait-on pas faire avec les fortunes nationales dévorées par le militarisme et ses conséquences?...

124 milliards! Mais il y aurait de quoi entreprendre des travaux titanesques d'une extrémité de l'Europe à l'autre!...

124 milliards! Mais il y aurait surabondamment là l'aisance pour tous et les moyens de transformer la terre en véritable Eden!...

Tandis qu'actuellement, devant cet anxieux et persistant état de choses, non seulement nous ne voyons que gêne profonde, que misère noire dans la société, qu'un peuple plongé dans la souffrance, mais nous avons le droit de dire, avec Frédéric Passy :

« La science a armé les peuples de moyens de destruction, dont le moindre effet est de coûter 5.000 ou 6.000 francs pour tirer un seul coup de leur épouvantable boulet ou obus, et l'on peut dire qu'on ne sait, si dans une rencontre de leurs énormes masses jetées les unes contre les autres, on ne verrait pas les armées fauchées comme des épis par la tempête et la grêle! et que nul ne pourrait dire ce qui resterait du monde civilisé, des arts, de l'industrie et de la population elle-même, et que les générations à venir pourraient plus tard étudier ces ruines et dire, comme sur celles de Babylone : « Ici fut l'Europe! ici est un désert! »

Le moyen pour chasser une vision aussi horrible ne peut se trouver que dans la suppression radicale des armées permanentes; cette suppression seule pourra faire disparaître les affres de la guerre, éviter qu'elle amoncelle d'autres ruines et qu'elle répande de nouveaux deuils.

Aux partisans aveugles ou intéressés du *statu quo*, du maintien et de l'extension du militarisme nous objecterons : « Lorsque vous n'aurez plus d'armée, comment résisterez-vous aux empiètements de l'Étranger? »

C'est là que les socialistes opposent et proclament la nécessité de l'armement général du Peuple. Et aucun obstacle, si ce n'est celui de ses calculs intéressés, n'empêche le gouvernement français de pourvoir dès demain à cette mesure, après avoir décrété l'abolition des armées permanentes. On nous montrera encore l'éventualité de l'envahissement immédiat du territoire par l'Étranger... ; on nous demandera de quelle façon sera organisée la résistance contre des corps d'armée organisés et disciplinés...

Un peuple décidé à vaincre pour sa liberté, ne peut ni périr ni subir l'affront des défaites. — Ce sont là des mots, va-t-on dire! Eh bien, interrogeons le passé, consultons l'Histoire, cette source inépuisable des grands enseignements.

Sans avoir recours aux exemples pourtant si nombreux et si fertiles de l'histoire romaine, nous y voyons d'abord que tout le système de la féodalité n'était qu'une armée permanente; que les seigneurs féodaux avaient le monopole et le privilège de la guerre, et qu'ils n'ont pas su défendre la monarchie française contre l'invasion anglaise; que le jour où une fille du Peuple — Jeanne d'Arc — jeta les étrangers dehors, l'armée féodale, permanente, était aidée, entraînée par l'armée de défense, par la population.

Il en est de même de la féodalité armée contre la bourgeoisie des communes; elle n'a pu étouffer l'essor des Flandres.

Si nous regardons plus avant, nous voyons qu'un homme de génie, le minis-

tre Louvois forma une merveilleuse armée permanente. A-t-elle défendu la France des misères et des humiliations qui accompagnèrent la fin du règne de Louis XIV. »

Sous Louis XV, quand le Canada français se jeta sur l'Amérique anglaise, qui repoussa notre invasion ? Les milices nationales ou les habits rouges ? Toutes les forces de l'Angleterre sont-elles ensuite venues à bout des nouvelles levées populaires de Washington ?

Comment ! nous aurons vu la Vendée tenir les Kléber et les Marceau ; nous aurons vu les paysans en sabots et les citadins en guenilles, de 1792, jeter par-dessus la Sambre et le Rhin les soldats du grand Frédéric ! Nous aurons vu la guerre d'Espagne, l'armée régulière espagnole dispersée aux premiers coups de feu, et les régiments de Napoléon fondus dans la fournaise des guérillas ! Nous aurons vu les soldats de Mack, de Brunswick et du prince Charles, jeter leurs armes devant les nôtres, et, trois ans après, nous aurons vu les paysans tyroliens, les étudiants prussiens, le *landsturm* d'André Hofer et de Blücher nous pousser jusque dans Paris ! Nous aurons vu deux millions de misérables pères arabes encore indomptés, après trente-six ans de luttes contre nos armées régulières ! Nous aurons vu les volontaires de Garibaldi conquérant les Deux-Siciles ! Nous aurons pris Puebla aux réguliers d'Ortega, et nous aurons perdu Monterey, Tampico et Matamores devant les guérillas des Escobedo ! Nous aurons vu Lée, avec une armée permanente longuement organisée, battu par les nouvelles levées du tanneur Grant ! Nous aurons et vous aurez vu tout cela sans vouloir comprendre ! Et l'on viendra encore prétendre à la supériorité des armées permanentes ! — Mais qu'on aille donc recueillir le témoignage des volontaires de 1792, des vainqueurs de Valmy, de Jemmapes et de Fleurus, et des vaincus de Baylen et des assiégeants de Saragosse !

On nous objectera encore ici que le système de guerre est aujourd'hui complètement transformé, qu'il faut donc des armées permanentes, ou plutôt que le soldat dressé est encore plus nécessaire aujourd'hui qu'hier.

Nous répondrons qu'hier il fallait des marcheurs pour manœuvrer, et qu'aujourd'hui nous avons des chemins de fer pour porter les troupes sur le champ de bataille ;

Qu'hier, il fallait de grandes masses d'hommes concentrées, prêtes sous la main, c'est-à-dire encasernées, et qu'aujourd'hui nous avons des télégraphes pour les appeler sous les armes ;

Qu'hier, il fallait des spadassins, gens habitués à jouer de l'épée ou du fusil, et qu'aujourd'hui nous avons des armes perfectionnées, lançant douze balles en une minute ;

Qu'hier, il fallait une cavalerie exercée, savante, et qu'aujourd'hui devant les fusils Gras et Lebel, la cavalerie a cessé d'être une arme de bataille ;

Qu'hier enfin, nous faisons des guerres de conquêtes, et qu'aujourd'hui nous n'en voulons plus rechercher, et que le Peuple français saura bien, de sa commune initiative, empêcher les autres de faire des conquêtes à ses dépens.

Mais voilà des preuves superflues, irréfutables pour les meilleurs des gouvernants. D'ailleurs, ces derniers ont parfaitement conscience de la justesse de ces raisonnements, et s'ils ne les couronnent pas par l'exécution, c'est tout bonnement pour détourner les armées permanentes du but qui leur fut destiné en premier lieu, et faire, de ces mêmes armées, la sauvegarde constante de leurs privilèges et le rempart de leur pouvoir abusif.

Le gouvernement français actuel aurait dû licencier en masse l'armée permanente du jour où il s'est affublé de l'étiquette républicaine, mais il s'est bien gardé de le faire. Il a tout simplement fait braquer ses fusils sur les ennemis de l'intérieur lorsque, par des récriminations trop vives, ces derniers lui faisaient oublier ceux de l'extérieur.

C'est toujours des mots, dira-t-on peut-être encore ? Eh bien, écoutons le général Changarnier, adressant publiquement de Lyon, le 11 juillet 1849, une proclamation à l'armée des Alpes : « Les armées modernes, avouait cynique-

« ment Changarnier, ont pour fonction, moins la défense des frontières, que la défense de l'ordre contre les émeutiers de l'intérieur... »

Est-ce assez net ? Si vous trouvez que non, laissons alors la parole à Thiers, adressant une lettre aux lâches séides de Galliflet, en date du 23 mars 1871 : « ... Votre rôle, dès maintenant, écrivait-il, est d'exterminer les émeutiers parisiens... L'ennemi, ce n'est plus l'étranger au casque pointu, mais ceux qui fomentent des troubles à l'intérieur... »

On ne peut être plus catégorique.

Mais nous avons encore d'autres preuves, hélas, bien terriblement convaincantes : ce sont les répressions féroce ment sanglantes, les assassinats en masse des revendicateurs ouvriers de Lyon, 1831 ; Paris, Lyon, Saint-Etienne, Grenoble, etc., 1832-34-36-39 ; Paris, 1848 ; Frameries, 1867-69 ; la Ricamarie, 1868 ; Aubin, 1869 ; Paris, 1871, et... Fourmies, 1891.

Voilà plus spécialement à quoi ont servi les armées permanentes pour les gouvernants.

Mirabeau avait raison lorsqu'il disait, dans son *Essai sur le despotisme* : « Les troupes réglées (permanentes) sont l'instrument du despotisme, comme leur institution en fut le signal... Les troupes réglées ont toujours été et seront toujours le fléau de la liberté... » Puis le grand tribun ajoutait : « Le peuple a le droit d'avoir et de porter des armes pour la défense commune. Quand il en perd l'habitude, il se trouve bientôt quelque ambitieux qui met tout en œuvre pour en profiter. »

Si nous demandons la suppression des armées permanentes, c'est donc d'abord pour faire disparaître ce militarisme qui est une injure à l'Humanité par le but qu'il poursuit, un outrage au progrès et à la morale sociale par les mœurs qui lui servent de bases, — ce militarisme aussi ruineux pour un pays que barbare, et avilissant pour le soldat. Et c'est ensuite pour laisser le Peuple maître de ses destinées politiques au dedans et de son indépendance au dehors, attendu que, comme nous l'avons dit précédemment, les armes spontanément en main au moment d'un danger extérieur, ce peuple est plus qu'aucune armée permanente à même de défendre l'intégralité de son territoire et de ses libertés, par la levée subite des masses décidées à vaincre ou mourir.

Un grand nombre de penseurs et de lutteurs du XIX^e siècle, de grands et sincères écrivains, entr'autres Toussenel, Hugo, Bertelot, Blanqui, Passy, etc., se sont énergiquement prononcés pour la suppression des armées permanentes, à la suite des mêmes motifs que nous avons invoqués. Quelques-uns d'entr'eux ont émis l'idée d'un armement général du peuple ; d'autres ont prêché en faveur d'une organisation de milices nationales.

Nous croyons, pour notre part, que, en l'état actuel, on ne peut pas attendre des milices ce que beaucoup de socialistes en espèrent. Ce corps de défense nationale placé entre les mains d'un gouvernement capitaliste ou quelque peu que ce soit, teinté de bourgeoisisme, serait pour ce dernier une nouvelle arme obstructionniste contre les revendications d'une minorité mécontente et une fois de plus, le vieil adage de Bismarck : « La Force prime le Droit, » serait victorieux en France.

En Suisse, chacun le sait, les milices sont instituées depuis fort longtemps, quoique leur organisation diffère de celle conçue par les socialistes. Cela n'a pas empêché, le 28 juillet 1875, le gouvernement pseudo-démocratique du canton suisse d'Uri, de répondre aux minimales revendications des ouvriers du Gothard par l'envoi immédiat de la milice sur les lieux de la grève, à Göschenen, où, sans aucune agression de la part des grévistes, elle fit feu sur les pacifiques rangs ouvriers qui eurent quatre des leurs tués et un grand nombre de blessés.

Ce fait est assez éloquent pour faire à lui seul le procès des milices nationales aux mains d'un gouvernement autre que socialiste.

Reste l'armement général du peuple. Nous croyons que c'est la transformation la plus désirable et la plus apte à garantir l'indépendance d'une nation et les libertés civiles, politiques et sociales des collectivités.

Néanmoins, les milices et l'armement général doivent, en tant que revendications socialistes, être également propagées.

Tout, et quoi que ce soit, est vingt fois, cent fois préférable au militarisme de nos jours, à ce militarisme qui nous étirent et menace de nous écraser. Nous croyons l'avoir suffisamment démontré.

F. QUAY-CENDRE.

LE COMMUNARD DU CINQUIÈME

(Nouvelle)

A la suite des derniers attentats anarchistes, Monsieur Bidareau se décida à quitter le luxueux appartement qu'il occupait dans le faubourg Saint-Honoré, pour venir habiter dans son propre immeuble du boulevard de Clichy. Cela pour deux raisons : d'abord parce qu'un conseiller à la Cour habitant dans la maison où il n'était que locataire, la plus élémentaire prudence lui conseillait de fuir au plus vite un logis infailliblement destiné à s'effondrer quelque jour ; ensuite, il se disait que pour exercer sur sa propriété une surveillance efficace, son œil de maître serait à peine suffisant.

Le jour donc où il fut installé, il fit venir son portier et s'enquit auprès de lui de ses locataires, se renseignant sur leurs habitudes, leurs fréquentations, l'heure de leur coucher, leurs opinions politiques et religieuses.

« Et, ajouta-t-il, n'altérez en rien la vérité, je la veux toute nue », ce qui fit rougir le pudibond pipelet.

Tout alla bien pour les locataires du rez-de-chaussée, commerçants honorablement connus depuis longtemps dans le quartier ; il en fut de même pour ceux de l'entresol et des quatre étages suivants, tous gens tranquilles, casaniers, payant régulièrement leur terme d'avance, et dans les mains desquels le bon concierge voyait quotidiennement des journaux bien pensants ou ne pensant pas trop mal, le *Soleil*, les *Débats*, le *Siecle*, le *Petit Journal*.

Mais quand on fut au sixième, pardon, au cinquième au-dessus de l'entresol, il y eut un cheveu. Le concierge alla d'abord s'assurer que personne n'écoutait aux portes du salon où le recevait son propriétaire, puis se rapprochant de lui, il se pencha pour lui dire tout bas : « Au cinquième, je crains bien d'avoir un communard !... »

— Un communard ! répéta Monsieur Bidareau en faisant un bond qui fit gémir les ressorts du fauteuil dans lequel il était assis. Un communard ! Mais c'est effrayant ! Je le vois d'ici : quelque horrible gueux avec des cheveux malpropres, une barbe sale et des mains dégoûtantes !

— Mais non, je vous assure, monsieur...

— Il n'y a pas de non : tous ces gueux-là sont infects !... Mais qui a pu vous faire préjuger que ce... locataire est... en est un ?

— Voilà : il a d'abord un certain débraillé...

— Un débraillé ! Quand je vous le disais, qu'il ne pouvait être que dégoûtant ! Et puis ensuite ?

— Oh ! ensuite, monsieur. Et le concierge baissa de nouveau la voix. Ensuite, il lit...

— Il lit ?

— La *Petite République* !

— La *Petite République* ! oh ! désolation !

- Le Parti Ouvrier!
- Le Parti Ouvrier! ah! malédiction!
- La Question sociale!
- La *Ques...tion so...ciale!* abomination!... abom... »

Et Monsieur Bidareau, suffoqué par l'indignation, se laisse choir dans son fauteuil. Le concierge, affolé, se pend au cordon de la sonnette. La bonne se précipite dans la pièce, bientôt suivie de Madame. Pas mal, Madame! je dirais même plus : pas mal du tout. Figurez-vous une petite blonde à qui il faudrait être d'une insigne mauvaise foi pour adresser le reproche que l'on fait à la poupée de Jeanneton, et avec cela une peau!... et des yeux! Il n'a vraiment pas de quoi s'embêter cet animal de proprio.

Pour le moment, les bons soins des deux femmes empressées autour de lui, ajoutés à la chaleur que lui communiquent une tasse de thé, du Souchong à douze francs la livre, s'il vous plaît, et un petit verre de rhum vieux, du rhum qu'il reçoit directement de la Jamaïque et qui lui revient bien à quinze francs la bouteille, le ramènent promptement à la vie qu'il serait si désolé de quitter. Mais en même temps, cela lui fait restituer — très vilainement modifié — ce qu'il a pris de trop à son déjeuner, et voilà une superbe moquette souillée.

Cet épanchement excite encore davantage notre propriétaire à se répandre en imprécations contre ce brigand de communard qui lui vaut une indigestion et la perte d'un tapis. Le gueux! qu'il s'avise de ne pas payer le terme prochain! Il lui fichera son congé par huissier, ça ne sera pas long. Ça serait même tout de suite, mais le diable est que cette canaille-là a payé son trimestre d'avance. exprès, parbleu! pour l'embêter, lui, Bidareau. « Et un être épouvantable, ma bonne, avec des cheveux jusqu'ici, une barbe jusque-là, et des mains énormes. Ne vas jamais te trouver sur son passage, ça serait capable de te révolutionner! »

Madame écoute, et en digne fille d'Eve, se promet bien de s'assurer *de visu* si le communard est d'un aspect aussi épouvantable que l'affirme Monsieur Bidareau. L'occasion se présente le soir même. Comme elle descend l'escalier, au moment où le concierge allume le gaz, un jeune homme la salue et se range pour lui faire place. En même temps, elle aperçoit le brave homme de portier qui se livre à une pantomime assez expressive pour lui faire comprendre qu'elle vient de croiser le terrible locataire du cinquième. Elle se retourne, le jeune homme aussi, et la voilà qui rougit.

La nuit venue, étendue aux côtés de Monsieur Bidareau, Madame songe. Elle pense au communard. Elle n'a pas de sots préjugés, Madame: elle se dit qu'un socialiste est un homme — plus qu'un autre peut-être — et qu'il peut même quelquefois être un bel homme. Et justement, sans être absolument un bel homme, le locataire du cinquième est loin d'être aussi effrayant que le prétend son ronfleur de mari; il n'est même pas effrayant du tout. Il est même bien mieux que Monsieur Bidareau, oh! oui. Madame croit revoir deux yeux bleus dont le regard lui a paru très doux, et une blonde moustache qui lui a semblé soyeuse, et elle finit par s'endormir. Et une fois endormie, elle rêve que le communard est à ses pieds, et que pendant qu'il lui adresse une déclaration pas mal tournée, ma foi, ses yeux bleus la regardent doucement, pendant que délicieusement la chatonille sa moustache blonde.

Quinze jours après, le rêve est devenu réalité, une réalité amplifiée même. Et comme Monsieur Bidareau, à qui sa propre bêtise et la lecture de la prose d'Yves Guyot font confondre le socialisme et l'anarchie, ne décolère pas contre cet infect communard qui est une épée de Damoclès (c'est l'expression de Monsieur Bidareau) suspendue sur sa propriété, contre ce bandit qui paie son terme d'avance et s'obstine à ne pas gêner ses voisins, ce qui fait que lui, propriétaire, n'a aucun prétexte plausible pour lui fichier congé, Madame insinue certain matin :

— « Mais, mon ami, tu es illogique. Ce locataire n'est pas du tout un danger pour nous, au contraire.

— Comment ça, au contraire ?

— Certainement, car il ne viendra à l'idée d'aucun propagandiste par le fait d'essayer de faire sauter un immeuble qui abrite un des siens. C'est donc une sécurité et, par les terribles temps où nous vivons, mieux vaudrait loger dix communards qu'un seul malheureux greffier. Tiens, à ta place, sais-tu ce que je ferais ? Je m'arrangerais pour attirer chez moi cet individu. On te croira l'ami de cet ennemi des bourgeois, et par là tu deviendras inviolable. »

Monsieur Bidareau réfléchit et trouve que ce raisonnement ne manque pas de justesse. Sous un prétexte quelconque il fait mander le communard du cinquième.

Celui-ci qui n'attendait que ce moment, se montre parfait, si bien que Monsieur Bidareau est absolument stupéfié qu'un socialiste puisse se comporter comme un homme de bonne compagnie. Huit jours après, il ne peut plus se passer de lui, d'autant plus que Monsieur Bidareau qu'influencent les conversations de son locataire, commence à prendre en grippe la bourgeoisie. Aussi pense-t-il sérieusement à s'anoblir. Il en touche deux mots à son nouvel ami en qui il a reconnu une certaine érudition. L'autre se garde bien de le contredire et lui donne le conseil d'ajouter à son nom de Bidareau celui de sa femme, Domineau. Il écrira le tout Bidareau d'Hominod avec un d apostrophe... h... o... m... i... n... o... d. Maintenant il faut un blason. Le communard du cinquième en esquisse un de suite avec des armes parlantes. « Dans Bidareau d'Hominod, explique-t-il, on trouve le préfixe bi et le mot dards, soit deux dards, puis haut, hauteur. D'hominod accentue encore cette idée de domination, de suzeraineté. » Il dessine donc un écu avec deux dards qui ressemblent à s'y tromper à une paire de cornes avec un vautour planant au-dessus.

Monsieur Bidareau d'Hominod est aux anges et prend les bourgeois de plus en plus en grippe. Quant à son ami, le communard du cinquième, il commence, au contraire, à trouver que les propriétaires ont du bon lorsqu'ils ont, comme M. Bidareau, jolie femme, bonne cave, et une forte dose de crétinisme. Et c'est le proprio que je vous souhaite. *Amen.*

Edouard Guy.

LE DÉFILÉ DES SUICIDÉES

Presque pas de jours, pas de semaine au moins, où les « Faits Divers », des journaux ne nous racontent un suicide de jeune fille. L'année 1894 en eût son complet contingent, et, vraisemblablement, les recrues ne manqueront pas davantage à l'année 1895.

La plupart s'en vont inaperçues, à peine saluées de l'exclamation distraite : « Pauvre fille ! », ou bénies d'une larme essuyée vite. Quelques-unes, grâce à des circonstances particulières, à une singularité fortuite, sortent de la procession lugubre, attirent l'attention et s'inscrivent dans le souvenir.

*
*
*

Telle telle enfant de seize ans, dont les parents sont riches, considérés, et joignent à leur nom la particule nobiliaire. Elle s'est pendue.

Tout ce qu'en vient les pauvresses et les méprisées, elle l'avait en abondance : friandises, fin linge, fraîches toilettes, bijoux, instruction élégante, talents mondains, demeure opulente et gaie. Sans doute, les

maternels baisers, les familiales caresses ne lui avaient pas non plus manqué.

Son avenir, tracé d'avance, était d'épouser un mari de son choix, beau, jeune, amoureux d'elle et riche. Elle deviendrait une reine des salons somptueux où elle n'avait fait encore que paraître aux côtés de sa mère. Pour elle, le théâtre et le bal, les chevauchées à Longchamps, les séjours alternés de Paris au château, du château à la plage.

Plus tard, la maternité, restreinte à peu d'enfants : un garçon, une fille, et allégée de ses devoirs successifs par la nourrice, la bonne, la gouvernante, le couvent et le lycée.

A cette existence toute de fêtes, plaisirs, dentelles, pierreries et fleurs, elle a préféré la mort, la mort laide, avec le cou étranglé, la face bleuie, la langue qui pend !

On attribue à l'irrégion la progression croissante des suicides (car il est entendu qu'à l'irrégion on doit attribuer tous les maux), mais M^{lle} de D... était pieuse.

Pourquoi s'est-elle tuée ? Accident cérébral ? Folie ? Chagrin profond non deviné et non consolé par ses proches ?

Ou bien dégoût anticipé de cette existence dont le brillant décor ne masquait pas pour elle le vide et l'ennui ?

Voici d'autres suicidées : deux amies. On arriva avant que la noire endormeuse eût pour jamais scellé leurs paupières. Et pourra, dit-on, les sauver.

Pour celles-là, il n'y a point lieu de se perdre en conjectures sur les causes de leur détermination désespérée. Elles avaient assez de la misère ; elles voulaient lui échapper.

L'ainée a vingt et un ans ; la jeune, vingt ans. Ce ne sont plus des adolescentes, mais des femmes. Elles demeurent ensemble, séparées de leurs familles : il est donc permis de supposer qu'elles savent la vie féminine tout entière.

Elles ont aimé et elles ont cru être aimées. Le printemps dernier, on les a pu voir, courant dans les chemins verts, folles et rieuses, au bras d'un amant accrochées.

Un soir de juillet, avant de rentrer dans Paris, vous vous êtes assis sous une tonnelle de guinguette ; vous avez remarqué à une table voisine, deux couples. Les garçons étaient des messieurs ; les filles, des ouvrières,



ALBERT GOULLÉ

gentiment mais pauvrement mises. Oh! les doux regards confiants qu'elles coulaient à leurs compagnons, tandis qu'eux chuchottaient à leurs oreilles des mignardises...

C'est peut-être ces deux-là, qui tentèrent de s'asphyxier!

Diverses fois, vous avez rencontré dans la rue des femmes pleurantes qui s'efforçaient de retenir un homme qui partait.

« Querelle d'amants, pensiez-vous, rupture des longtemps préparée et prévue. »

Et vous passiez, indifférent ou railleur.

Léonie B... et Alice C..., n'ont-elles pas été lâchées ainsi?

Car tel est le roman d'amour des imprudentes, des dévouées, des sincères!

Délaissées, que deviennent-elles? Elles prennent un deuxième ami. Au deuxième, un troisième succédera.

Elles descendront lentement ou vite, selon la chance. Peu importe le nombre des marches: le trottoir est en bas.

* *

A moins que, voulant conserver comme une pure relique l'adoré souvenir, ayant le courage de se ressaisir, de se racheter, elles ne demandent à l'excès de travail l'apaisement de l'imagination et des sens.

Ce sont ces vaillantes de qui la fenêtre de mausarde brille jusqu'au milieu de la nuit et s'éclaire longtemps avant le lever du jour.

Lorsque l'ouvrage est trop mal payé, elles meurent lentement de famine et de froid. Lorsqu'il manque tout-à-fait, elles allument le réchaud libérateur.

* *

Léonie et Alice ont la vie sauve. C'est bien. Mais après?

Il est à croire que des bonnes âmes souscriront une petite somme suffisante à les abriter de l'indigence pendant quelques jours. Ensuite la misère reviendra.

Mais il se pourrait que la souscription fut assez généreuse pour leur constituer des dots et leur procurer des époux. Souhaitons-le... et que les maris ainsi gagnés soient de braves gens que n'aura pas uniquement attiré l'appât du magot.

Une munificente dame ou une institution de charité les adoptera peut-être, les guidera, les surveillera, les préservera de toute faute... Que la bienfaisance leur soit légère!

* *

« Je voudrais, dit-on souvent, recommencer la vie et savoir ce que je sais. »

C'est presque l'état où présentement se trouvent les deux jeunes ouvrières. Que leur science leur profite!

Et qu'elles n'aient pas trop souvent l'occasion de maudire le voisin bienveillant qui les a condamnées à vivre!

Albert GOULLÉ.

LA MORT DES BLÉS

Victoire au soleil Gloire aux dieux !
Les épis montaient glorieux,
Dans la grande bonté des cieux.

Tout à coup, l'averse est venue :
Voilà que sous l'eau de la nue
La terre tremble, toute nue.

Les blés, en prenant leur essor,
Avaient couvert d'un manteau d'or
Les épaules de Messidor.

Ils ont lutté, le vent les brise :
Demain, quand reviendra la brise,
La plaine sera toute grise.

A quoi sert-il d'avoir jeté
Dans les sillons pleins de clarté
Le grain qu'avait bruni l'été ?

Quand l'homme chante, le ciel
se [gronde :
Ce n'est pas pour le pauvre monde
Que le blé devient gerbe blonde.

Clovis HUGUES.



CITATIONS ET SOUVENIRS

L'AGONIE DE L'EMPIRE

Les événements ont leurs ramifications, leurs gammes où, d'octave en octave, se reproduisent les mêmes distances; ils ont, pareils aux fleuves, leurs sources, parfois impétueuses, parfois aussi petites que le filet d'eau où s'abreuvent les fourmis; ces fleuves se déversent en des océans appelés révolutions.

Leurs cataractes sont d'autant plus terribles que l'obstacle qui prétend les arrêter est plus formidable.

Les événements présents ont, avec ceux qui ont précédé la Commune, des analogies qu'il est curieux de constater. Un siècle de vingt ans n'y met de différence que dans les proportions.

Alors c'était la France; aujourd'hui c'est le monde. Mais les faits, les hommes, les livres, ont de si frappantes ressemblances que ceux qui assistaient aux événements de cette époque ou y étaient mêlés les revivent aujourd'hui.

Commençons par les livres. La brochure de Rogeard, publiée en 1866, à Bruxelles, par V. Parent et fils (*Montagne de Sion*, 17), pourrait être entièrement citée. Nous l'ouvrons au hasard sur les premiers feuillets.

« L'échéance de 1869, dit-il, est une date fatidique ; il n'y a qu'une voix
« pour la chute de l'empire ; on attend, comme les millénaires, le Messie, la
« liberté.

« On le sait comme un astrologue sait la fin d'une éclipse, il ne s'agit que de
« tirer sa montre et de regarder passer le phénomène en comptant les minu-
« tes qui séparent encore la France de la lumière... Les causes profondes sont
« dans l'opposition constante et irrémédiable entre les tendances du gouver-
« nement et celles de la société ; la violation permanente de tous les droits, de
« tous les besoins, de tous les intérêts des gouvernés ; la contradiction entre le
« dire et le faire des gouvernants, l'ostentation des principes de 1789 et l'ap-
« plication de ceux de 1852. La nécessité de la guerre, et surtout de la guerre
« de conquête, principe vital d'une monarchie militaire, et l'impopularité de
« la guerre, et surtout de la guerre de conquête, et l'impossibilité de la guerre,
« surtout de la guerre de conquête, d'annexion, de pillage et d'invasion, dans
« un siècle industriel, travailleur, instruit et un peu plus raisonnable que
« ses aînés, la nécessité de la police et de la magistrature politiques dans un
« pays où le gouvernement est en lutte avec la nation, nécessité qui déshonore
« la magistrature et la police, console les malfaiteurs et décourage les honnê-
« tes gens. »

Quelques pages plus loin, il y a une immense expansion du sentiment popu-
laire en même temps qu'il y a une recrudescence de la répression impériale. Or, si
la compression augmente d'un côté, tandis que l'expansion augmente de l'autre,
il est clair que la machine va sauter.

Ouvrons maintenant à la fin.

« Je vois, comme vous, cette agonie, dit Rogeard, et je ne peux pas attendre.
« L'opinion monte, c'est vrai, rapide, irrésistible, j'en conviens. Mais pourquoi
« dire au flot : Tu n'iras pas plus vite.

« L'empire se meurt, l'empire est mort, c'est avec cela qu'on le fait vivre. Il
« s'agit de l'achever et non de l'écouter râler ; il ne faut pas lui tâter le pouls,
« mais lui sonner la dernière charge et non la future victoire. »

ROGEARD

Prenons un autre livre : *Les Suspects*, par Antonin Dubost, écrit dès 1878.
Nous voyons ceci :

« En écrivant leurs noms, il nous semblait voir leurs têtes tomber une à une
« sous la hache du bourreau. En nous livrant à cet acte de réparation, nous
« avons voulu venger la mémoire des morts. »

Ouvrons encore :

« L'heure était venue où, sans motifs, sans explications, sans jugement, en
« pleine paix, ils allaient être jetés par centaines dans les geôles du pouvoir et
« de là transportés à Cayenne ou en Afrique. »

Antonin DUBOST.

On pourrait citer cent autres livres dont l'esprit était le même.

Il y a dans les crises de l'humanité comme un mouvement et un bruit
d'abeilles, la ruche est en péril, chacun prend sa place de lutte. Ainsi, pendant
les derniers temps de l'empire, chacun de ceux que révoltaient les iniquités
sociales, choisissait son groupe ou s'en allait seul en enfant perdu, et le vent
des révolutions nous roulait vers le raz marée de 1871 qui devait nous mêler
dans la même tempête.

Grand nombre d'internationaux avaient tendance à laisser tellement pourrir
l'empire qu'il devint impossible d'en ramasser nul débris.

Les blanquistes, au contraire, en voulaient précipiter la chute. C'est ce que
tentèrent, le 14 août 1870, les héros qu'on appela « les bandits de La Villette ».

Ce fut le dernier des grands procès de l'empire. Il n'eut pas le temps de faire les exécutions.

L'avant-dernier avait été le troisième procès de l'internationale, toujours dissoute par décret et faisant boule de neige à chaque dissolution. Le nombre des prévenus avait aussi augmenté, ils étaient cette fois une trentaine, divisés en deux catégories : ceux qu'on regardait comme chefs ou fondateurs de l'Internationale, et ceux qui étaient considérés comme simples membres.

(L'Internationale fut regardée comme une société secrète, quoiqu'elle n'eut pas de chefs et n'eut jamais eu de fondateurs.

La nécessité pour les travailleurs de s'entendre dans un but de défense contre des périls communs, avait groupé depuis des siècles presque tous les corps de métiers. Au meeting de Saint-Martins's Hall, à Londres, le 28 septembre 1864, qui avait eu lieu à propos de la Pologne, après avoir entendu des délégués de toutes les nations d'Europe, exposé les misères des déshérités de la patrie, il fut déclaré que, quelles que fussent les souffrances des Polonais ou de quelque peuple que ce fut, il y a par le monde une grande nation plus opprimée, le prolétariat.

Ainsi avait commencé à prendre rôle l'Internationale, qui depuis avait exposé ses principes au grand jour des congrès de Genève et de Lausanne).

Il est inutile de citer les noms des accusés quoique (jusqu'à présent) on ne puisse être condamné une seconde fois pour un délit sur lequel il a été déjà statué. Nommons seulement ceux qui sont devenus inattaquables.

L'un d'eux, Germain Casse, dit en parlant des lois de répression de l'empire : « La loi n'est plus alors qu'une arme mise au service de la vengeance et de la passion, elle n'a pas droit au respect, nous la voulons soumise à la justice et à l'égalité. »

Il termine par ces paroles, adressées aux juges : « Ce que vous voulez frapper, c'est l'Internationale. S'il y avait un jugement quelconque, ce jugement voudrait dire : la classe ouvrière doit perdre toute espérance de discuter ses idées et d'arriver pacifiquement à son émancipation ; elle doit subir les lois faites sans elle et contre elle. Si elle cherche à prendre au sérieux la loi du suffrage universel, vous êtes là pour la rappeler à la réalité des choses.

Vous voulez nous abattre.

Si c'est là votre prétention, Monsieur l'Avocat impérial, permettez-moi de vous retourner le mot de mon ami M. . . . Ne touchez pas à la hache, l'arme est lourde, votre main est débile, et notre tronc est noueux ;

C. . . . , après avoir réfuté l'assertion du tribunal qu'il y eut dans l'internationalisme des chefs et des dirigés, termine en disant : « Vous pouvez frapper les hommes, mais vous n'atteindrez pas l'idée, parce que l'idée survit à toute espèce de persécution. »

La note comique ne manquait pas au procès ; les mots de métiers furent pris par l'accusation comme faisant partie d'un dictionnaire mystérieux, le mot « compagnon » employé en Belgique, au lieu de « citoyen », fut pris comme une qualification redoutable.

Les condamnations ne furent relativement pas en proportion avec la terreur qu'inspirait l'Internationale aux juges de l'empire : un an de prison, 100 francs d'amende à ceux qui étaient considérés comme chefs ;

Deux mois de prison et 25 francs d'amende à ceux qu'on regardait comme simples membres, tous solidairement aux dépens, tous privés de leurs droits civils pendant un an.

Mais les internationaux s'inquiétaient plus des misères des travailleurs que du choix des matras.

Ils avaient jugé la situation en France ; ils y avaient pu affirmer hautement, devant les tribunaux, être prêts à poursuivre leur œuvre de justice, quels que fussent les arrêts qui les frappent. Peut-être n'y avait-il guère d'autre moyen de propagande.

La situation n'avait qu'empiré depuis que Tolain avait dit, en 1868, au Congrès de Bruxelles, en parlant de la propagande en France :

« Il nous a fallu beaucoup de prudence dans un pays où il n'existe ni liberté de presse, ni liberté de réunion, ni liberté d'association. Si l'association n'existe plus officiellement à Paris, tous nous restons membres de la grande association, dussions-nous y être affiliés isolément à Londres, à Bruxelles ou à Genève. Je suis l'organe de tous les ouvriers de France. Nous protestons contre la guerre et nous espérons que de ce Congrès sortira une résolution solennelle, une protestation des travailleurs de tous les pays contre la guerre, qui n'a jamais été faite qu'à l'avantage des tyrans contre la liberté des peuples. »

Les protestations eurent lieu, en effet. Ouvriers français et ouvriers allemands se tendirent la main par-dessus les frontières.

« Frères d'Allemagne, disaient les Français, au nom de la paix, n'écoutez pas les voix stipendiées ou serviles qui chercheraient à vous tromper sur le véritable esprit de la France.

« Restez sourds, à des provocations insensées, car la guerre entre nous serait une guerre fratricide. Nos divisions n'amèneraient des deux côtés du Rhin que le triomphe complet du despotisme.

« Frères d'Espagne, nous aussi, il y a vingt ans, nous crûmes voir poindre l'arbre de la liberté. Que l'histoire de nos fautes vous serve au moins d'exemple. Maîtres aujourd'hui de vos destinées, ne vous courbez pas sous une nouvelle tutelle. L'indépendance que vous avez conquise toute scellée de votre sang, est le souverain bien.

« Travailleurs de tous pays, quoiqu'il arrive de nos efforts communs, nous, membres de l'Association internationale des travailleurs qui ne connaissons plus de frontières, nous vous adressons, comme un gage de solidarité indissoluble, les vœux et les saluts des travailleurs de France. »

(Suivaient les signatures.)

Les internationaux de Berlin répondirent entre autres choses :

« Travailleurs de France,

« Nous aussi, nous voulons la paix, le travail et la liberté. C'est pourquoi nous nous associons de tout notre cœur à votre protestation inspirée d'un ardent enthousiasme contre tous les obstacles mis à notre développement pacifique et principalement par la guerre sauvage.

« Nous aussi, nous ne connaissons plus de frontières, parce que nous savons que des deux côtés du Rhin, que dans la vieille Europe comme dans la jeune Amérique, vivent nos frères avec lesquels nous sommes prêts à aller à la mort pour le but de nos efforts : la République sociale.

« Vivent la paix, le travail et la liberté.

« Au nom des membres de l'Association internationale des travailleurs de Berlin,

« Gustave KWANIEWSKI. »

Mais les mouchards et les imbéciles erraient à Berlin, tandis qu'à travers l'assomade, le soir, sur les boulevards, on criait : « La paix ! la paix ! »

Ces deux courants durèrent jusqu'à ce que les hontes de la défaite eussent changé ceux qui voulaient la paix en légions désespérées qui ne voulaient pas se rendre. Nous étions de ceux-là, nous tous révolutionnaires.

Des vers écrits à ces jours-là en rendront l'impression.

C'est la nuit. On s'en va marchant en longues files
Le long des boulevards disant : la paix ! la paix !
Dans l'ombre on est guetté par les meutes serviles,
O Liberté ! ton jour ne viendra-t-il jamais !

Et les pavés frappés par les lourds coups de canne,
Résonnent sourdement. Le bandit veut durer ;
Pour rafraîchir de sang son laurier qui se fane,
Il lui faut des combats, dût la France sombrer !

Maudit ! de ton palais, sens-tu passer ces hommes ?
C'est la fin ! Les vois-tu, dans un songe effrayant,
S'en aller dans Paris, pareils à des fantômes ;
Entends-tu, dans Paris dont tu boiras le sang !

Et la marche scandée avec un rythme étrange,
A travers l'assommade, ainsi qu'un grand troupeau
Passe. Et César tremblant, centuple sa phalange,
Et pour frapper la France il fourbit son couteau.

Puisqu'on veut des combats, puisque l'on veut la guerre,
Peuples, le front courbé, plus triste que la mort !
C'est contre les tyrans qu'ensemble il faut la faire :
Bonaparte et Guillaume auront le même sort !

L'empire alla jusqu'à Sedan.

Pourtant, ce que nous voulions tous, c'était la république du genre humain,
la belle que la Terre attend, disaient nos aînés ; elle l'attend encore.

Et dans cette veillée des armes, tous étaient prêts. On disait des légendes
héroïques, on chantait la liberté. Et dans cette veillée des armes, où tous
étaient debout, les cœurs se trempaient comme dans la fournaise l'acier des
épées.

La *Lanterne*, de Rochefort, errant à travers le coupe-gorge impérial, en éclai-
rait les profondeurs, et sur tout cela passait dans l'air la voix d'airain des
Châtiments. Sonne aujourd'hui le glas, bourdon de Notre-Dame, sonne aujourd-
hui le glas et, demain, le tocsin.

On allait de défaite en défaite.

Nancy, Toul, Bar-le-Duc, étaient pris. Frédéric de Prusse marchait sur Paris,
à la poursuite de Mac-Mabon qui, sans doute, invoquait Notre-Dame d'Auray
pour la réussite de son plan.

Une armée allemande descendait la Meuse.

Les Français s'étaient repliés sur Sedan.

Le 1^{er} septembre 1870, ils y furent enveloppés et broyés dans le vallon ainsi
qu'en un creuset, par l'artillerie allemande rangée sur les hauteurs.

Le général Tillard fut tué, le général Margueritte blessé mortellement.

Le colonel de Baufremont reçut alors de Ducrot, seul général qui restât,
l'ordre de charger.

Alors, en tête de toute la division, Baufremont l'entraîna contre les régi-
ments Prussiens.

C'étaient le 1^{er} hussards et le 6^e chasseurs, brigade Tillard.

Ce fut horrible et magnifique. C'est ce qu'on appelle la charge de Sedan.

On a attribué à Galliflet ce que fit Baufremont, peut-être pour diminuer
l'horreur des égorgements de Paris, il y était aussi, puisqu'il ramassa un cha-
peau à plumes blanches de général. (Ce n'est pas là ce que nous lui repro-
chons.)

L'impression de la charge de Sedan fut si forte que le vieux Guillaume
s'écria : « O les braves gens ! »

La tuerie aussi fut grande, si grande que la ville et les champs qui l'entou-
rent formaient une immense coupe pleine de sang et de cadavres.

Autour, le 2 septembre, sur les hauteurs, dans la brume du soir, l'armée
victorieuse, la tête découverte, chanta un cantique d'actions de grâces. Les
harmonieuses voix allemandes, toutes pleines de rêve, emplirent, inconscien-
tes, l'air où montaient les vapeurs du charnier.

Bonaparte n'avait pas voulu des chances du désespoir; il se rendit et, avec lui, trois cent mille hommes, les armes et les drapeaux.

L'empire était fini, si profondément enseveli, que rien n'en reviendra jamais.

L'homme de Sedan achevant l'homme de Décembre, emportait avec lui toute la dynastie.

C'en est fait, désormais, des Bonaparte; on ne remuera que les cendres de la légende impériale.

Il semble, sur le vallon de Sedan, comme un vol de spectres, voir passer la fête de l'Empire, menée par les dieux d'Offenbach aux motifs railleurs de la belle Hélène, tandis que spectral aussi s'élargit l'océan des morts.

Le troupeau des prisonniers fut conduit en Allemagne.

Six mois après, la commission chargée d'assainir le champ de bataille, fit déblayer les fosses dans lesquelles les cadavres avaient été entassés. On versa de la poix sur les tronçons de morts en décomposition, puis du pétrole, et avec du bois de mélèze on les carbonisa d'abord, puis, sur les débris, on jeta de la chaux vive.

La chaux vive fut cette année-là une terrible mangeuse d'hommes !

Louise MICHEL.

La Justice civile et la vénalité des offices

Un curieux chapitre d'histoire serait à écrire sur les causes de la déchéance du parti radical en France, déchéance due en grande partie à l'insuffisance de son programme bourré de métaphysique politique.

A part l'article relatif à la suppression du Sénat, on pourrait reprendre un à un tous les points de ce programme et montrer l'inefficacité pratique des remèdes sociaux qu'il préconise.

Exception faite de quelques-uns d'entre eux, que des réticences anti-collectivistes séparent seulement des socialistes, la plupart des radicaux ont surtout émis la prétention de s'occuper non pas du salariat, mais du sort des salariés en tant qu'administrés, contribuables et justiciables; et ils ont proposé des remaniements administratifs, financiers et judiciaires, parfois contradictoires, notamment en ce qui concerne les réformes fiscales.

Quant aux réformes judiciaires, pour beaucoup elles se résolvaient dans l'élection de la magistrature, pure solution métaphysique qui n'aurait corrigé en rien les iniquités et les hypocrisies bourgeoises de notre bel ordre judiciaire.

Quelques hardis inscrivait triomphalement sur leurs affiches électorales la gratuité de la justice. Mais vous les auriez bien mis en peine si vous les aviez forcés d'en expliquer les moyens de réalisation. — Les plus timides, voire même nombre de républicains dits progressistes parlaient tout au moins de réformes procédurières.

Cependant la seule loi judiciaire votée fut une loi de classe, relevant les traitements de la magistrature, exception faite des juges de paix, dont on avait pourtant proposé l'augmentation de la compétence en même temps que du traitement. Mais voilà : l'extension des attributions du juge de paix aurait amené la suppression de quelques petits tribunaux et la diminution de la valeur des offices ministériels, et aurait par conséquent porté atteinte aux privilèges d'une portion de la bourgeoisie. Le petit bourgeois, le paysan et l'ouvrier, toujours frustrés, continuèrent à ne pas avoir à leur portée une justice à bon marché.

Et l'on ne fit pas l'économie des tribunaux d'arrondissement en augmentant le territoire des cantons et la compétence des juges de paix. Et furent traités

de vieilles barbes, de vieilles guitares, les deux ou trois radicaux qui proposèrent de constituer seulement au chef-lieu de chaque département un tribunal composé de trois juges : un juge civil, un juge commercial, un juge criminel, lesquels devraient toujours être démocratiquement assistés de jurés, le jury statuant sur le fait, le juge appliquant la loi.

Encore moins songea-t-on à s'attaquer sérieusement à la pieuvre procédurière. Quelques commissions d'études furent bien nommées ; mais, hélas ! les fées malignes qui présidèrent à leur naissance leur ont jeté un bien vilain sort : elles sont restées enchevêtrées dans les lianes qu'elles devaient démêler. Malheureusement choisis dans les cercles de chicane, la plupart des commissaires demeurent volontiers prisonniers des toiles d'araignées procédurières, — parce que l'intérêt les aveugle et leur voile les vues larges et novatrices qui féconderaient leur travail de Pénélope, — parce que sciemment ou inconsciemment personne ne se soucie de descendre librement au fond de la pratique, pour y trouver la vérité, telle qu'on la cherche, et telle qu'il la faut, la vérité à la fois efficace et réalisable.

Cette vérité réalisable existe ; elle est démontrée par quelques éminents juriscultes qui végètent ignorés, juges sans avancement. Que les ministères successifs qui nous ont gouvernés n'aient pas été les découvrir dans leur bourgade d'exil, ils étaient dans leur rôle conservateur ou réacteur. Mais que les radicaux, qui ont affirmé candidats que leur idéal judiciaire était la gratuité de la justice, — aient, une fois élus, déclaré cette gratuité impossible en pratique, c'est là, entre cent autres, une preuve de leur hypocrisie ou de leur paresse imbécile, ou plus simplement de leur égoïsme inconscient de classe, car pour être radical, on n'en est pas moins bourgeois, c'est-à-dire intéressé ou sceptique.

Nous n'ignorons pas que les journaux radicaux servent de temps à autre à leurs lecteurs de savoureuses tartines sur la clarté et la bizarrerie des diverses procédures. A quoi bon, puisque jamais ils n'ont proposé à ces maux que des remèdes insignifiants, puisqu'ils ont même contribué à l'égarement de l'opinion publique en faisant des avocats, qui n'en peuvent mais, les boucs-émissaires de toutes les drôleries judiciaires. Supposez supprimé le monopole des avocats. Y aura-t-il un iota de changé dans les rouages de Thémis ? Les justiciables seraient un peu plus volés par les agents d'affaires, et les parasites légaux, qui portent des procès comme les pommiers portent des pommes, nous voulons dire les officiers ministériels, n'en resteraient pas moins une race privilégiée d'exploiteurs des lois. Or, c'est précisément dans l'abolition de la vénalité des offices que se trouve la clef du nouvel édifice à construire.

Ah ! Messieurs les radicaux, vous vouliez acheminer la France vers la gratuité de la justice, eh bien, il fallait nettement dire que cette solution dépendait uniquement de l'Etat et des officiers ministériels. — Il fallait proposer aux Chambres :

- 1^o La suppression des droits du greffe, de timbre et d'enregistrement ;
- 2^o La suppression des pléonasmes procéduriers et des paperasseries griffonnées fort cher, qui sont de véritables primes au profit de l'injustice ;
- 3^o L'abolition de la vénalité des offices, et la transformation de la situation, du rôle et de la fonction de ceux des officiers ministériels qui seraient conservés.

L'abolition des impôts sur l'usage du pouvoir judiciaire préalablement rendu moins embrouillé et moins dispendieux, et leur remplacement par une taxe progressive d'enregistrement sur le montant des condamnations pécuniaires, et par une taxe dite de folle instance frappant les plaideurs de mauvaise foi, serviraient plutôt à organiser et à maintenir le grand service public de la justice gratuite.

Avant tout, pour obtenir cette gratuité de la justice, les principaux voies et moyens se rencontrent dans la disparition de la multiplication de la rapacité des intermédiaires judiciaires. En un mot, la propriété d'une fonction et sa

transmission commerciale étant des droits contre le droit, des droits contraires à la morale, la mise à l'écart des formes d'une procédure surannée est possible uniquement par l'abolition de la vénalité des offices.

Il s'est trouvé un radical, presque isolé d'ailleurs dans son propre parti, pour attaquer les compagnies financières et celles des chemins de fer. Il ne s'est encore trouvé aucun Camille Pelletan pour attaquer, avec esprit de suite et persévérante ténacité, les compagnies d'exploitation judiciaire, — et pour démontrer que, — de même que notre régime fiscal pourra seulement être sérieusement réformé le jour où la Banque, les Chemins de fer, les Assurances, etc., appartiendront à l'Etat, — de même notre procédure est rendue incommutable par le fait du monopole accordé aux officiers ministériels, et de la vénalité de leurs charges. C'est cette dernière qu'il faut tout d'abord abolir. *Delenda est.*

Les notaires, greffiers, commissaires-priseurs, agents de change deviendraient avantageusement des fonctionnaires publics.

Aux avoués on enlèverait le partage et la licitation judiciaire qui se feraient dorénavant, sans autres frais que ceux de publicité, devant le notaire de la situation des biens, sous la surveillance du juge de paix. Et les écritures procédurrières étant simplifiées et dévolues aux soins des greffiers, les avoués disparaîtraient.

Le justiciable n'aurait plus besoin, pour le représenter, de deux intermédiaires : l'avoué et l'avocat ; ou du moins, s'il entendait ne pas se défendre lui-même, un seul lui suffirait : l'avocat, dont on continuerait à exiger certaines garanties légales de capacité et de moralité.

Le parasite judiciaire par excellence, l'huissier disparaîtrait également en même temps que la vénalité de son office. Les significations et citations pourraient être faites par le greffier au moyen de lettres recommandées ; les inventaires sur saisies seraient confiés au notaire, etc. Bref, ses attributions démembrées seraient décernées au greffier, au notaire, à l'administration des postes.

Afin de ne pas allonger outre mesure cet article, qu'il me soit permis de résumer les lignes qui précèdent et d'autres études antérieurement publiées dans la *Revue Socialiste* par quelques propositions revêtant la forme d'un projet de loi :

I. — L'Etat prend à sa charge les frais de justice. Les droits de greffe, de timbre et d'enregistrement sont supprimés et remplacés : 1° par une taxe progressive d'enregistrement (à partir de 100 fr. seulement) sur le montant des condamnations pécuniaires ; 2° par une amende d'ile de folle instance à imposer aux plaideurs de mauvaise foi dont les mobiles de spéculation seraient indubitablement démontrés.

II. — Tous les privilèges, tous les monopoles des corps dits judiciaires sont supprimés. La disposition imprévoyante de la loi de finances de 1816, autorisant les officiers ministériels à présenter leur successeur est abrogée. Le droit de propriété et de transmission commerciale des offices est aboli.

III. — Les offices seront répartis en trois groupes : 1° offices qui doivent disparaître, la fonction survivant et devant être attribuée à des fonctionnaires de l'Etat (notaires, greffiers, commissaires-priseurs, agents de change) ; 2° offices dont les fonctions profondément modifiées devront survivre mais être confiées les unes au notaire et surtout au greffier ; — les autres à l'avocat, simple particulier présentant cependant certaines garanties légales (avoués, avocats à la Cour de cassation et au Conseil d'Etat agréés) ; 3° officiers auxquels la fonction ne survivra pas, ses attributions démembrées devant être économiquement décernées au greffier, au notaire, à l'administration des postes (huissiers).

IV. — Les tarifs perçus par les notaires, les greffiers, les commissaires-priseurs et les agents de change devenus fonctionnaires publics seront progressivement diminués ou supprimés. — Aux agents de change les opérations à

découvert, les marchés à terme fictifs, les jeux de bourse seront formellement interdits.

V. — Les greffiers seront particulièrement chargés de la procédure sommaire pour l'instruction des affaires civiles. — Ils transmettront aux parties, en toutes matières, les avis et mandements qu'elles ont intérêt à produire ou à connaître.

VI. — Devant toutes les juridictions préalablement rendues plus expéditives par la disparition des anachronismes et des pléonasmes procéduriers, il n'y aura plus désormais à comparaître facultativement pour assister les parties qu'un type unique de défenseur, l'avocat.

VII. — Tous les offices seront rachetés dans un délai maximum de quinze ans. Les indemnités dues aux titulaires des offices et emplois supprimés ou transformés seront amorties au moyen d'une caisse centrale et commune dite du Rachat des Offices.

VIII. — Cette caisse provisoire du rachat des offices sera alimentée: 1^o par l'excédent du produit de chaque étude de notaire, de commissaire-priseur, d'agent de change sur le traitement fixe alloué aux fonctionnaires qui gèreront ces charges; 2^o par la perception accessoire à l'amende de folle instance d'un double décime additionnel à cette amende.

IX. — Le rachat opéré et la période d'amortissement terminée, ces deux ressources fiscales seront délaissées. L'Etat abaissera le nombre et le coût des écritures et opérations simplifiées non déclarées gratuites et auxquelles l'obligation de l'authenticité aura été maintenue.

Toutes les codifications seront modifiées et mises en rapport avec les progrès scientifiques, intellectuels et humanitaires.

* *

Donc, absolument comme pour les chemins de fer, — l'on peut, sans aucune charge, ni pour le Trésor, ni pour aucune classe de citoyens, ni pour la génération actuelle, exclusivement payer, dans un espace de temps qui ne peut excéder vingt ans, le prix de rachat de tous les offices ministériels, — et libérer ainsi les générations à venir et leur assurer d'abord la facilité et le bon marché, puis la gratuité de la justice.

Quand le rachat des offices sera effectué, quand la loi aura été affranchie de sa barbarie pénale, de ses anachronismes civils et de ses pléonasmes procéduriers, lorsque la fortune privée aura été définitivement soulagée de tout ce qu'aujourd'hui le fise et les prébendes judiciaires prélèvent sur elle de dimes économiquement injustifiées, lorsque la France aura été définitivement délivrée de ce fatras innommé de formules légales qui l'enserment, bref, lorsque sera réellement organisé et fonctionnera le service public de la justice moderne, — alors, — pour remplacer ses droits supprimés, pour payer ses fonctionnaires et ses jurés-arbitres, en un mot, pour parer à tous les frais de justice, l'Etat trouvera des compensations ainsi que nous l'avons dit plus haut.

1^o Dans une taxe progressive d'enregistrement sur le montant des condamnations pécuniaires. (Il est simplement juste que seuls les perdants supportent les frais désormais légers d'un procès, — c'est-à-dire que celui qui veut tenter un procès puisse le faire sans déboursier la moindre avance, et sans avoir besoin de recourir à une douteuse assistance judiciaire.)

2^o Dans une amende dite de folle instance à imposer aux plaideurs de mauvaise foi dont les motifs de spéculation serait indubitablement démontrés. Estimons le total des affaires litigieuses annuelles à un minimum d'un million qui ne s'est pas encore rencontré depuis soixante ans. Ce chiffre suppose au moins deux parties litigieuses, en ne comptant qu'un seul demandeur et défendeur par affaire. Or, en admettant que sur cent plaideurs tant demandeurs que défendeurs, il y en ait cinq seulement qui soient de mauvaise foi (et

c'est là certainement une proportion dont la moralité publique aurait à se glorifier, on aurait annuellement un nombre total de 100,000 plaideurs réputés de mauvaise foi, lesquels condamnés à une amende minimum de 100 fr. donneraient une amende totale et facilement recouvrable de dix millions. — Assurément ces recettes diminueraient rapidement d'importance, parce que juges et jurés auraient pour premier devoir de concilier le plus d'affaires possible ; mais en même temps les dépenses judiciaires de l'Etat diminueraient quasi proportionnellement.

Hélas ! Nous savons bien que ce n'est ni cette Chambre, ni probablement la suivante, qui réaliseront ces réformes. L'on ne rachètera pas plus les offices ministériels que les chemins de fer. La bourgeoisie préfère courir les risques d'une révolution et de ses confiscations sans indemnités. Aussi, n'avons-nous écrit ces quelques pages que pour démontrer une fois de plus, à propos d'un point particulier, combien on peut-être raison ceux qui, ne se laissant plus leurrer par la phraséologie radicale, estiment que la République bourgeoise ne fera aucune réforme sérieuse, parce que tous les abus se tiennent enchevêtrés les uns aux autres, — et qui n'ont plus espoir qu'en la Révolution. Celle-là, transformant la base économique des rapports sociaux, modifiera du même coup toutes les institutions civiles.

Comment s'opéreront ces modifications et s'établira la nouvelle assiette des mœurs publiques ? Ce n'est ni le lieu ni le moment de décrire ici le lendemain de la révolution. Mais l'on peut être sûr que les socialistes ne perdront pas de vue cette vérité historique et révolutionnaire : « Tous ceux qui ont voulu changer l'esprit des nations se sont singulièrement attachés à organiser au gré de leurs desseins le pouvoir judiciaire. »

Adrien VEBER.

La Propriété

On est assez généralement d'accord que la constitution de toute appropriation légitime doit reposer sur trois principes fondamentaux :

- La propriété est un droit naturel ;
- La propriété est le fruit du travail ;
- La propriété est la garantie de la liberté.

Eh bien, je prétends que pas plus que la forme féodale de la propriété, la forme contemporaine de cette propriété, la forme individuelle, celle qui résulte de l'ensemble des articles de nos codes, ne respecte ces trois principes ; j'affirme qu'elle les viole, et que ces trois principes ne se réaliseront dans la mesure du possible que le jour où le mouvement historique, mouvement fatal, instaurera une troisième forme sociale de la propriété, la forme collective.

Dire que la propriété est un droit naturel, n'est-ce pas avancer que la propriété doit être inhérente à la qualité d'homme, c'est-à-dire que chacun doit être propriétaire par droit de naissance ? Oui, évidemment. Or, il me semble inutile de démontrer que de nos jours il faut autre chose que naître pour être propriétaire, qu'il faut encore avoir la chance de naître de personnes et de familles déterminées ; car en ce qui concerne la propriété, nos codes ont tout simplement substitué le droit d'héritage au droit naturel.

frais sont restés à la charge du fondateur ; d'abord, parce que l'idée de cette publication était insuffisante, et, en second lieu, parce que le peuple se soucie fort peu de l'histoire de son pays et des lois qui le régissent. Seulement, il ne sait que trop l'iniquité de ces lois, et la misère lui tient lieu d'instruction. En vérité, s'agit-il donc de catéchiser le peuple au nom d'une morale vaine, quand le peuple a faim ? S'agit-il de lui enseigner les variations politiques de son pays, quand on fonde de toutes parts l'esclavage du salariat par le capital, quand il vaut mieux mille fois être un noir des colonies qu'un ouvrier libre de l'Europe civilisée ? Les infâmes théories des économistes français et anglais prévalent dans le monde. Ceux-là disent : l'homme qui ne possède pas n'a pas le droit de vivre ; la société ne lui doit rien. Ceux-ci veulent empêcher les pauvres de se marier, sous prétexte qu'ils commettent un crime social en faisant des enfants. Voilà les dieux de l'époque. L'École sociétaire, dont je fais partie,



LECONTE DE LISLE

a pour mission de combattre ces calomnies divines et humaines. Elle est venue fonder le droit du pauvre, au travail, à la vie, au bonheur ! Elle a donné et donne chaque jour les moyens scientifiques d'organiser sur la terre la charité universelle annoncée par le Christ ; et depuis vingt ans, sa devise est celle-ci, en tête de toutes ses publications : *Vos omnes fratres estis*. Vous êtes tous frères !

Nous croyons qu'un nouveau monde est proche où l'on ne fera plus un crime à l'homme d'aspirer au bonheur selon ses facultés et ses désirs ; où la misère et le vice disparaîtront de la face du globe ; où le sol appartiendra à l'humanité collective. La vérité sociale a été démontrée mathématiquement aux riches et aux puissants ; on leur a prouvé que le malheur du pauvre et du faible est loin d'être nécessaire à leur plus grand bien-être. Ils ferment

l'oreille aux avertissements ; ils nient et chantent... et la guerre sociale est là qui frappe au seuil de leur palais, les bras nus, l'œil sanglant, l'écume de la faim aux lèvres. La guerre sociale, affreuse, irrésistible, plus effrayante mille fois que 93 ! la guerre implacable de celui qui n'a rien contre celui qui a ! — la plus atroce et la plus juste des guerres ! — la voilà qui vient et qui monte comme la mer. Qui l'arrêtera ? Est-ce la baionnette du soldat ? est-ce l'anathème ridicule du moralisme ? Pauvres fous !

..... Nos yeux verront d'autres combats que ceux de Spartacus. L'horrible et aveugle anarchie bouleversera la terre, et retardera de plusieurs siècles peut-être l'avènement de la race humaine aux glorieuses destinées qui lui sont dues. Voici que les dieux anciens sont réduits en poussière. Voici que le christianisme est mort et que toute foi en un dogme moral révélé a disparu du milieu des hommes. Voici que l'humanité ne veut plus de l'Enfer terrestre et céleste, et que le catholicisme est en horreur aux nations. Que faire ? Que devenir ? Où est la nuée lumineuse ? Il faut marcher au bonheur, ici-bas, par le libre essor

des passions virtuelles ! Il faut oublier les cultes menteurs, et l'aveuglement fanatique, et tout le fatras mystique des soi-disants révélations particulières ! Que les démons catholiques aillent grincer des dents où bon leur semblera, tandis que les génies heureux de l'Eden berceront entre leurs bras l'humanité outragée longtemps, mais qui renaîtra jeune et belle, au soleil de l'amour et de la liberté ! avec laquelle je suis à toi de cœur.

LECONTE DE LISLE.

Leconte de Lisle n'était cependant pas révolutionnaire. C'était, au contraire, un personnage officiel, bibliothécaire du Sénat et académicien.

A ses critiques si virulentes, que peuvent bien répondre les *Débats* et le *Temps* eux qui ont fait l'éloge de Leconte de Lisle à sa mort, eux qui nous traitent de criminels lorsque nous nous exprimons de la même façon que lui à l'égard de notre marâtre société ?

Nous ne résistons pas à la tentation de citer aussi un sonnet merveilleux de Leconte de Lisle. Ce sonnet est un des meilleurs de la langue française :

VŒU SUPRÊME

Certes, ce monde est vieux, presque autant que l'enfer ;
Bien des siècles sont morts depuis que l'homme pleure
Et qu'un âpre désir nous consume et nous leurre,
Plus ardent que le feu, sans fin et plus amer.

Le mal est de trop vivre, et la mort est meilleure.
Soit que les poings liés on se jette à la mer,
Soit qu'en face du ciel, d'un œil ferme, et sur l'heure,
Foudroyé dans sa force, on tombe sous le fer.

Toi dont la vieille terre est avide, je t'aime,
Brûlante effusion du brave et du martyr,
Où l'âme se retrempe au moment de partir !

O sang mystérieux, ô splendide baptême,
Puissé-je, aux cris hideux du vulgaire hébété,
Entrer, ceint de ta pourpre, en mon éternité !

Il est bon de relire de tels vers au moment où les misères sociales font naître d'étonnantes abnégations altruistes et amènent les hommes au point de considérer la mort comme une délivrance.

P. A.

CE QUE VEUT LA RÉVOLUTION

Le bien-être pour tous étant un des buts de la Révolution, exige, d'une part, l'accroissement le plus grand possible, et, d'autre part, la répartition la plus équitable possible de la richesse sociale.

Toute société qui ne tient pas compte de ces deux conditions est mauvaise, est destinée à périr, je veux dire à se transformer.

Le monde gréco-romain, appuyé sur des esclaves, et le monde féodal du Moyen-Age, souillé par des serfs, se sont effondrés : le monde contemporain, encore barbare malgré sa science et son brillant vernis de civilisation, à son tour s'abîmera dans des cataclysmes politiques et sociaux. Toutes les ironies des clairvoyants hommes d'Etat, qui gouvernent les peuples, n'empêcheront pas cette prophétie de s'accomplir.

L'Europe, avec ses rois et ses frontières, paie par an une dizaine de milliards à ses armées, solde et destruction comprises. La gloire est immense, le système est fort ingénieux, mais il coûte trop cher ! La France, enveloppée dans cet effroyable appareil de carnage, est tenue de rester armée jusqu'aux dents et de surveiller attentivement les mouvements de ses voisins, sous peine de manquer à la plus vulgaire prudence.

Le morcellement de nations traçant entre elles, par l'épée, des divisions chimériques, est une conception qui ne convient qu'à des tribus barbares. L'idée vraie de civilisation et celle de frontière se repoussent l'une l'autre. Les Etats européens, dans la science et dans l'industrie, ont fait des enjambées gigantesques ; mais en politique, ou pour mieux dire en sociologie, ils n'ont pas encore abandonné leurs lisières. Guerre et désastres planent incessamment au-dessus d'eux, pour fondre sur leur proie à l'improviste et la dévorer. Ils n'ont pas su éteindre un seul des brandons qui, presque incessamment, allument l'incendie. Les causes de conflagration subsistent toujours innombrables et stupides, et frivoles et sinistres comme les rois qui en vivent. « Un levier pour soulever le monde », disait Archimède. Il n'en faut pas tant à un brigand couronné pour le plonger dans l'embrasement.

La véritable estampille de la civilisation ne marque pas l'Europe. En quoi consisterait-elle ? En ceci : le progrès, dégagé de tout obstacle artificiel, s'appuyant sur les libertés fondamentales et sur l'unité de gouvernement dans la République.

Ce caractère est bien le sûr indice de la période rompant avec la barbarie, puisque toutes les transformations pourraient s'y opérer sans le recours à des luttes violentes, dont l'issue est incertaine ; tous les progrès s'y accomplir dans des essais qui ne seraient gênés par aucune entrave.

Mais j'entends le ricanement des sages. Ils chuchotent un « jamais » imposant. Inclignons-nous devant leur perspicacité !

Le milliard annuel versé par les producteurs dans la caisse de la destruction, n'est pas le seul témoignage de civilisation dont nous pouvons être fiers. L'Europe, je l'ai dit, hérissée de forteresses, ornementée de canons, de rois et de cadavres tombés au champ d'honneur, nous force, coûte que coûte, à nous défendre par la paix armée. La nécessité de ne pas nous faire égorgés chez nous sans résistance et de ne pas laisser nos foyers arrondir le domaine des amateurs de gloire, est assez évidente pour n'avoir pas besoin de démonstration. « L'équilibre européen » exige d'ailleurs que notre voix soit écoutée dans les conseils diplomatiques et jouisse de l'autorité qui s'attache toujours à une logique soutenue, le cas échéant, par quinze cent mille guerriers.

..

Mais si la dépense du milliard en question nous est imposée jusqu'à nouvel ordre, si nous ne pouvons que conseiller aux peuples d'envoyer leurs rois et leurs empereurs où nous avons plusieurs fois envoyé les nôtres, il y a une dépense encore que je me permets de qualifier d'abominable, et que nous faisons seulement parce qu'elle plaît à nos législateurs actuels. J'entends les cinquante-quatre millions qui passent chaque année de nos poches dans celles des hommes noirs, plus les autres dizaines de millions chiffrant la valeur locative des immeubles de l'Etat et des communes que nous leur permettons d'occuper gratuitement.

On comprend que les monarchistes maintiennent au budget cette honte,

parce qu'ils fournissent ainsi des armes aux ennemis de la République. Mais que des républicains se fassent leurs complices, jettent effrontément leur ancien programme à la mer, admirent aujourd'hui ce qu'ils condamnaient hier, couvrent leur visage du masque de défenseurs de l'Eglise après avoir porté celui de libres-penseurs, ramassent précieusement les feuillets du Concordat qu'ils lançaient autrefois à tous les vents, s'imaginent donner satisfaction à l'esprit moderne parce qu'ils tracassent quelques jésuites dans le tas des affiliés de Rome, tout en continuant de favoriser le jésuitisme dans toute la France sous le nom d'Eglise nationale ; prétendent manquer encore d'écoles pour les enfants des prolétaires, mais ne manquent pas de séminaires pour y semer de la graine de prêtraille ; refusent de modestes asiles aux invalides pauvres du travail, mais donnent des palais aux invalides mitrés de l'imbécillité humaine, voilà une patente violation de promesses, une irrémédiable répudiation de principes. Et on a le droit de dire aux opportunistes actuels qui s'en rendent coupables, qu'ils commettent une apostasie.

Cette source d'appauvrissement ne ressemble pas à celle qui provient de la guerre, en ce sens qu'un vote suffit pour la tarir. Ici, la France peut, d'un trait de plume, dégrever son budget sans consulter l'état de l'Europe.

L'Etat peut également supprimer cette légion d'inspecteurs fantastiques n'inspectant jamais que le registre où ils émargent.

Il peut poursuivre et anéantir toutes les sinécures qui se réfugient dans les tanieres administratives en s'affublant d'un titre illusoire.

Il peut réduire à un chiffre qui ne blesse pas notre sentiment d'égalité le traitement des hauts fonctionnaires.

Il peut multiplier les chemins de fer, les canaux, les ponts, tout ce qui facilite la transmission de la matière première à la fabrique, à l'usine, et du produit au marché.

Mais combien tous ces moyens sont impuissants en regard du problème à résoudre, c'est-à-dire de la richesse générale à étendre dans des proportions grandioses, et de la justice à introduire dans la répartition !

Nous avons vu jusqu'ici les recettes curatives plus ou moins usitées par les sociétés présentes : là s'arrête la somme de science reconnue orthodoxe par l'économie politique, en ajoutant, si l'on veut, le libre échange des produits internationaux. Il est impossible, d'après les docteurs de cette nouvelle Eglise née au XVIII^e siècle, de dépasser le mur de diamant qu'elle dresse devant les efforts de l'esprit humain. Quiconque le franchit par la pensée est un rêveur ; elle seule plonge dans l'éternité de l'histoire : le dernier mot de la sagesse est dans la loi de l'offre et de la demande.

Les produits créés par les prolétaires enrichissent les capitalistes, pendant qu'eux-mêmes restent pauvres ? Quoi de plus naturel ! La société est une loterie où chacun, tirant son numéro en naissant, trouve dans son berceau les millions du banquier ou le croc du chiffonnier.

Ainsi, à la veille de 89, les privilégiés disaient qu'on nait fils de roi ou fils de plébéien.

Qu'est devenu le roi ? Où sont les plébéiens ?

Que faudrait-il donc faire pour élever la France actuelle, qui est pauvre, à un niveau de richesse à la hauteur des aspirations contemporaines ?

Je parle seulement de l'accroissement ; je ne recherche pas encore la loi de répartition.

La terre est là, prête à être fécondée, avec les produits infinis du monde minéral et végétal. Les pâturages sont là, prêts à épaissir leur herbage pour laisser paître d'innombrables troupeaux. Les fleuves et les rivières sont là, prêts à multiplier la vie animale qu'ils recèlent pour alimenter notre vie.

Nous avons à notre portée des serviteurs de fer capables de défricher, de herser, de labourer, de semer, de moissonner.

Nous avons la science qui nous enseigne à tirer de notre mère nourricière et des cours d'eau qui la baignent tous les trésors qu'ils peuvent livrer.

Le prolétaire des champs, et aussi le pseudo-proprétaire d'un lambeau de sol grand comme son futur cercueil, continuent de geindre sous la rude corvée pendant que la mécanique sommeille.

Malgré l'agronomie et la pisciculture, l'exploitation des richesses naturelles porte la moisissure de la routine.

Pourquoi cette stagnation ?

Parce qu'on ne fait pas de grande culture avec des lopins de terre, et que les mécaniques agricoles appellent de grands espaces pour y fonctionner.

Parce que les prolétaires et les pseudo-proprétaires illettrés ruraux ne peuvent ni verser des avances de capital dans le sol, ni introduire des progrès sérieux dans les méthodes.

Oui, tout ce qui morcèle, tout ce qui divise la terre est un obstacle dressé devant l'action des prodigieux engins nouveaux ; et les haies, les fossés, les bornes disent au développement agricole : Tu n'iras pas plus loin !

Oui, pour arracher à la terre ce qu'elle contient, il faut aux agriculteurs beaucoup d'argent et une instruction spéciale sérieuse.

Or, l'instruction manque, l'argent manque, le sol est morcelé.

Écartons les difficultés soulevées par l'instruction et l'argent. Plaçons-nous seulement en face de ce fait : le morcellement du sol, en ne discutant ni sur ses origines, ni sur sa légitimité, en le prenant seulement comme un fait qui s'impose.

Ce morcellement, qui paraissait le dernier terme du progrès, en est manifestement aujourd'hui la négation.

Après la terre, nous avons la production industrielle.

Que faut-il faire, dans cet ordre, pour augmenter la richesse générale ?

Le problème paraît des plus simples : il semble qu'il suffise d'augmenter la fabrication.

Non. Notre constitution économique, en opposition avec toutes les données du bon sens, s'y oppose.

Voici une foule qui marche, en guenilles et les pieds nus, sur une terre qu'elle trouve appropriée. Et voilà un stock de souliers et de vêtements dix fois plus considérable qu'il ne faut pour la vêtir et la chauffer.

Vous croyez que la chose qui reste inutile deviendra propriété de l'homme, ainsi que l'exigent la justice et l'humanité ?

Du tout. La chose moisira peut-être dans quelque coin, pendant que l'homme se consumera dans sa misère.

Car la fabrication se règle, non d'après les besoins sociaux réels, mais d'après les demandes qui se produisent sur le marché.

Seulement, le détenteur de capital, propriétaire des instruments de travail, s'aveuglera souvent sur la quantité des produits qu'il espère écouler, poussera la fabrication au-delà de toute mesure, et verra, faute d'acheteurs, les marchandises encombrer ses magasins.

La puissance de production est ainsi neutralisée par le signe d'échange qui manque au prolétaire. Tout cet outillage moderne qui devrait fonctionner au profit de tous, ne crée ses merveilles que pour les privilégiés. On pourrait les multiplier indéfiniment, s'il était nécessaire, pour verser dans la circulation autant de produits que le corps social en réclame, pour créer de la richesse dans des proportions colossales : mais quoi ! où trouver assez de riches qui puissent payer ?

Voilà l'état du monde industriel : d'un côté, les masses de salariés torturés par la misère et par un travail d'une durée homicide ; de l'autre, la corne

d'abondance créée par le génie mécanique, et fermée cruellement par un système qui n'est que la prolongation de la barbarie du passé.

Quel système ? Le salariat.

Le travail peut être considéré comme une marchandise. Comme tel, il est soumis à toutes les variations du marché. Quand il est offert par de nombreux producteurs, son prix baisse ; quand il est demandé par de nombreux acheteurs, son prix hausse.

C'est une vérité banale qui s'impose, et qui n'est, je crois, contestée par personne.

Seulement, elle engendre des conséquences monstrueuses, et les conservateurs voudraient bien les tenir dans l'ombre.

Dans tous les pays où la population est dense, le salaire moyen tombe au niveau de ce qui est nécessaire au travailleur pour mener la vie la plus misérable.

Et au-dessous du salaire moyen ? au-dessous ? Misérables satisfaits qui n'aimez pas qu'on déchire le voile sur ces épouvantes, si vous saviez combien votre rôle est odieux !

Cependant, cette loi effroyable des salaires, cette loi si bien nommée *la loi d'airain*, elle n'est pas constatée seulement par un échappé du bague comme moi, comme vous pourrez me désigner, mais par vos économistes officiels qui la démontrent avec toute la rigueur scientifique.

Les moins corrompus d'entre vous diront : A quoi bon insister sur une fatalité douloureuse à laquelle il n'est pas de remède ?

Pas de remède ! en êtes-vous bien sûrs ? Commencez donc par le chercher avec tous les hommes de bonne volonté !

Quoi ! le génie qui a créé l'outillage contemporain se déclarerait impuissant à l'utiliser au profit de tous ? Quoi ! l'arsenal des engins de la production fournirait seulement des armes pour tuer les producteurs par la faim ?

La question du prolétariat et de la suppression du salariat est posée aujourd'hui dans la conscience de tous les hommes de progrès ; et, ce qui vaut mieux encore, dans l'intelligence de tous ceux des prolétaires qui, déjà émancipés par la pensée, veulent se constituer légitimement comme classe en face du capitalisme.

La marée monte avec une force incomparable, et noiera toutes les résistances dans un avenir prochain. Notre République ne continuera pas d'être fermée aux problèmes sociaux ; et les électeurs ne se laisseront plus bercer par les vieux refrains.

On verra si la serinette, jouant toujours le même air depuis si longtemps, conservera la puissance de faire la fortune politique de ceux qui tournent la manivelle.

..

Outre le parasite qui tue et ruine, comme le soldat ; le parasite qui abrutit, comme le prêtre ; le parasite qui cuve son capital, comme l'oisif, il y a le parasite qui étend ses tentacules sur le producteur et le consommateur, comme le commerçant.

Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée, je ne m'attaque pas aux hommes : ils sont ce qu'ils peuvent être dans nos sociétés de hasard. Je condamne les fonctions qui sont mauvaises, et qui disparaîtront dans une bonne organisation scientifique.

Aujourd'hui, les produits n'arrivent dans les mains des consommateurs que grevés des bénéfices réalisés par les exploités de travail, le plus souvent, et par les intermédiaires. Les prélèvements faits sur les marchandises par les spéculateurs sont énormes. Le parasitisme est évident, parce que les intermédiaires sont payés, non proportionnellement aux services qu'ils rendent en faisant circuler les objets, mais en raison des bénéfices tirés de la vente des marchandises qu'ils achètent. Soit qu'ils s'enrichissent, soit qu'ils

sombrent dans la faillite, ils nuisent. Ils sont d'ailleurs infiniment trop nombreux, même dans le morcellement industriel.

Il est clair que des associations de consommateurs, achetant aux lieux mêmes de production ou de fabrication, réalisent des économies considérables.

Un autre parasitisme est dans l'organisation actuelle des fonctions domestiques.

Celui-là n'est pas des moins onéreux par la complication des rouages qu'il met en jeu pour arriver à un mince résultat, et par la multiplication des agents humains qu'il arrache à la production. On peut dire que la vie des femmes, particulièrement, est presque tout entière absorbée dans ce dur travail.

Je ne m'étendrai pas plus sur ce point que je n'ai insisté sur les autres. Mais en considérant seulement l'économie de ressorts, je dois faire observer le ridicule du système de notre vie domestique. Dans ce morcellement non plus, les mécaniques réductrices de travail humain ne peuvent trouver d'emploi ; et, pour citer un seul exemple, les ménagères sont obligées de s'en tenir actuellement au mode fort élémentaire usité pour le lavage de la vaisselle, tandis que, dans un grand hôtel de New-York, ce travail fastidieux, qui ne demande pas une intervention brillante de l'intelligence, est accompli déjà par une machine des plus simples.

Je me hâte, d'ailleurs, d'ajouter que le système trop primitif de notre vie domestique présente n'a chance de faire place, comme les autres systèmes, à l'association généralisée, qu'après le renouvellement intellectuel et moral opéré par l'instruction intégrale distribuée à tous.

Le collectivisme, la nouvelle société que nous appelons par nos aspirations et que nous donnerons au monde par nos efforts, doit contenir la plus grande somme de liberté humaine.

Si les citoyens qui ont secoué le joug des vieilles friperies politiques, religieuses, économiques et morales, devaient s'y sentir opprimés comme nous le sommes dans les sociétés actuelles, ils n'auraient fait que changer d'esclavage, et le prétendu progrès accompli ne vaudrait pas la peine de vivre !

Henri BRISSAC.

LE RÉGIMENT DE LA MISÈRE

I

Hier, pendant que les heureux
Étaient dos au feu, ventre à table,
Sur la route, des vertes creux
Défilaient d'un air lamentable.
Ce groupe terrible passait,
Des pleurs de sang sous la paupière,
Et chacun disait : « Voyez, c'est
Le Régiment de la Misère ! »

II

Ce régiment dont les soldats
Ont des haillons pour uniforme
Et vont sans souliers et sans bas,
De tous les sans travail se forme.
Quelquefois, las des coups du sort,
Il dresse sa sombre bannière
En clamant : « Du pain ou la mort ! »
Le Régiment de la Misère.

III

Ceux qu'on voit marcher dans les rangs
Ont tous le visage livide ;
Ce sont des gueux et des souffrants,
Décharnés et l'estomac vide.
Devant leur profond désespoir,
Le cœur péniblement se serre.
Il attriste et fait peine à voir,
Le Régiment de la Misère.

IV

Il s'est levé souvent jadis,
Armé de fourches et de piques,
Et, bravant canons et fusils,
A livré des combats épiques...
Holà ! vous tous les gorgés d'or
Craignez son ardente colère :
Il peut se révolter encor,
Le Régiment de la Misère.

Jacques GUXU.

LA MISÈRE SOUS LA NEIGE



Ce que nos Ministres intègres appellent « Association de malfaiteurs ».

Paris, 2 fructidor CII.

Cher citoyen,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander quelque chose pour votre Almanach. Je vous envoie des extraits de Carlyle qui pourront paraître intéressants. Le livre, *Past and Present*, n'a pas d'ailleurs, que je sache, été traduit encore en Français.

Avec mes salutations fraternelles,

Votre dévoué

A. REGNARD.

LE TRAVAIL ET SON SALAIRE

DANS LA SOCIÉTÉ MODERNE

Voici le dernier Evangile, la dernière « Bonne Parole » : Connais ta tâche et remplis-la ! — « Connais-toi toi-même ! » Assez longtemps tu t'es tourmenté à propos de ton pauvre « toi-même ». Tu n'arriveras jamais à le connaître, j'en ai peur. Dis-toi bien que ce n'est pas ton affaire ; tu es un individu qui ne pourra jamais être connu ; saches seulement ce que tu dois faire, et travaille-y, comme un Hercule. C'est ce qu'il y a de mieux.

* * *

Considérez comment dans le travail le plus humble, l'âme de l'homme tout entière se constitue en quelque sorte, à l'état de réelle harmonie, au moment même où il se met à l'ouvrage. Le doute, le désir, les remords, l'indignation, le désespoir même, assiègent l'âme du pauvre travailleur à la journée comme celle de tous les hommes, mais librement et vaillamment il s'acharne à sa tâche, et tous ces chiens d'enfer, réduits au silence, s'enfuient en grondant dans leurs antres. Cet homme est maintenant — « un homme », dans la force du terme. L'ardeur bénie du travail, n'est-elle pas en lui comme un feu purifiant qui consume tous les miasmes ? Et de l'acre fumée elle-même, sort une flamme brillante et pure.

* * *

Et qui es-tu, toi, qui te fais gloire d'une vie d'oïveté, qui étales complaisamment les dorures de tes équipages et tes somptueux coussins ? Regardez en haut, regardez en bas, en avant, en arrière, partout enfin ; — avez-vous jamais vu un héros, un saint, un dieu, — même un diable — qui fût oisif ?

Une monstruosité dans le monde, — c'est l'homme oisif.

* * *

Où ! mais, le salaire ?... Cette question capitale, la plus grave de toutes, la question du travail et du salaire, qui aurait dû se poser il y a deux générations au moins, si nous avions écouté la voix du Ciel, cette question ne peut plus être ajournée sans que se fasse entendre la voix de

la Terre, Le « travail » a vraiment besoin d'être « organisé », comme on dit. L'homme veut que son dû lui soit un peu mieux payé aujourd'hui par l'homme ; son dû, auquel il a droit éternellement, — que le Parlement s'en occupe ou non — et qui ne peut lui être refusé plus longtemps, sous peine de châtement, et, si cela dure, sous peine de mort.

* *

Mais Gurth (l'ancien serf) est maintenant émancipé, et depuis longtemps ; il jouit de ce que nous appelons « la Liberté ». La Liberté, me dit-on, est une chose divine ; quand cela tourne à la liberté de mourir de faim, je n'y vois rien de bien divin.

* *

L'idée que la liberté d'un homme consiste à voter dans les élections et à dire : « Voici ! je suis maintenant un vingt-millième de discoureur dans notre « machine nationale » — cette idée là est une des plus drôles qui se puissent imaginer. La Nature est tout de même bien bonne fille aujourd'hui : car elle a mis cela dans la tête d'un grand nombre, — de presque tout le monde. La liberté surtout, qui doit s'acquérir par l'isolement social, chaque individu se séparant des autres et n'ayant affaire à eux que pour le compte de caisse, — est une liberté comme la Terre en a rarement vu de pareille. . . . Mes frères nous ne savons encore que d'une façon bien imparfaite, après des siècles de gouvernement constitutionnel, ce que c'est que la Liberté, et ce que c'est que l'Esclavage.

* *

Quand tous les journaux du monde me traiteraient « d'homme libre », cela ne me servira pas à grand chose si, au bout de mon pèlerinage, je ne trouve que la mort et la ruine. Plût au ciel que les journaux m'eussent traité d'esclave, de lâche, d'imbécile ou de n'importe quel nom ils eussent voulu m'apostropher dans leur doux langage, et que j'eusse abouti, non à la mort, mais à la vie ! — La Liberté réclame de nouvelles définitions.

Il faut l'avouer, avec notre Evangile de Mammon, nous sommes arrivés aujourd'hui à d'étranges résultats. Nous appelons cela une « Société », et nous nous prononçons ouvertement pour l'individualisme, pour l'isolement le plus absolu. Votre vie ne se résout pas dans une assistance mutuelle ; elle s'abrite sous de véritables lois martiales, appelées « Libre concurrence » et autres de même farine ; c'est un état de guerre mutuelle. Nous avons complètement oublié partout que le « doit et avoir » n'est pas le seul aspect des rapports qui existent entre les hommes. « Mes ouvriers mourir de faim ! » s'écrie le riche industriel. « Est-ce que je ne les ai pas loués loyalement sur le marché ? Est-ce que je ne leur ai pas payé, jusqu'au dernier sou, la somme convenue ? Qu'ai-je affaire de plus avec eux ? » — En vérité, le culte de Mammon est une bien triste religion. Lorsque Caïn, pour son profit, eût tué son frère Abel, et qu'on lui demanda : — « Qu'as-tu fait de ton frère ? » lui aussi répondit : « Est-ce que je suis le gardien de mon frère ? » — Est-ce que je n'ai pas payé son salaire à mon frère ?

O somptueux Pricée-marchand, illustre duc, conservateur du gibier, est-ce qu'il n'y a pas d'autres façons de « tuer » son frère, que par le procédé primitif de Caïn ?

* *

Oui ! voilà les résultats auxquels nous sommes arrivés, en laissant ainsi tout à l'argent, en fermant le temple de Dieu et en ouvrant peu à peu toutes grandes, les portes du temple de Mammon, avec le « Laissez-faire » et « chacun pour soi » ! Nous avons des Classes supérieures, des classes parlantes, qui « parlent » en vérité, comme on n'avait jamais parlé auparavant ; et la banalité, la bassesse, le vide de leurs paroles indiquent assez quelle sorte d'action et de gouvernement pratique peut en résulter....

*
*
*

Aussi me hasarderai-je à croire qu'en aucun temps, depuis le commencement de la Société, le sort des millions de travailleurs qui, eux, ne parlent pas, n'a été plus insupportable qu'aujourd'hui. Ce n'est pas le fait de mourir, ou même de mourir de faim qui vous rend misérable ; un grand nombre d'hommes sont morts : tous doivent mourir. Mais c'est de vivre misérable sans savoir pourquoi ; de travailler à outrance sans rien gagner ; d'être désolé, épuisé et pourtant isolé, sans relations, muré dans un universel Laissez-faire ; c'est de mourir à petit feu toute sa vie durant, emprisonné dans une sourde, dans une muette, dans une incommensurable injustice, comme dans les flancs de fer rougi d'un taureau de Phalaris.

CARLYLE.

(Extrait du Livre III, chap. 2, 41, 42 et 43
de *Past and Present*, 1843.)

SI J'ÉTAIS DÉPUTÉ !

Guérison radicale et prompte de la Bombéite

Si j'étais Député, je demanderais la parole, et je dirais :

Mes chers Collègues,

J'ai l'honneur de vous soumettre un projet de loi pour lequel je demande l'urgence, et qui doit, j'en suis convaincu, nous guérir à très bref délai, et radicalement, de l'horrible *bombéite* à laquelle nous sommes en proie.

Tout d'abord, et pour ne pas être soupçonné par vous d'anarchisme, je ne vous contesterai pas ce droit de supprimer les *bombéistes* au fur et à mesure qu'ils opèrent... à la condition toutefois que vous soyez bien sûrs que ces suppressions en dégoûtent ceux qui n'ont pas encore opéré, — ce qui est à démontrer.

Si, au contraire, couper des têtes de *bombéistes* devait avoir le même effet que de couper les cheveux, c'est-à-dire de les faire repousser plus drus et plus serrés, nous jouerions un jeu de dupes.

Mais si nous octroyons le droit de supprimer les manifestations d'un mal, nous avons surtout le devoir de chercher à détruire les germes de ce mal.

D'où vient le *bombéisme*, cette épidémie qui se distingue des autres par ce fait qu'en meurent surtout ceux qui n'en sont pas atteints ?

Le *bombéisme* est un mal qui prend évidemment naissance dans la conviction amère que se font certains êtres qu'ils sont injustement maltraités par un état social défectueux, de l'amélioration progressive duquel ils désespèrent.

Que cette conviction se fasse dans un cerveau déjà malade, dans un individu déjà mauvais, le *bombéiste* est bien près d'éclorre.

Cette conviction est-elle basée sur quelque chose de juste ?

Notre état social est-il défectueux ?

Cette défectuosité est-elle assez persistante et assez stationnaire pour faire perdre tout espoir et toute patience aux malades atteints du *bombéisme* ?

Sur 100 détraqués qui sont devenus *bombéistes*, n'y en a-t-il pas 99 qui ne le seraient pas devenus s'ils avaient vu l'état social en voie de s'améliorer, — aussi lente qu'eût pu leur paraître la marche de ce progrès ?

Tout est là !...

Je crois, moi, mes chers collègues, que si nous sommes impuissants à guérir les *bombéistes*, qui existent aujourd'hui, — (encore n'est-ce pas prouvé), — nous avons à notre disposition les moyens d'empêcher qu'il s'en fasse d'autres.

Nous sommes dans la situation d'un monsieur qui, ayant abusé d'un genre de vie détestable, a attrapé une maladie de peau provenant des vices de son sang.

Au fur et à mesure que les accidents extérieurs se produisent, il a évidemment raison de les combattre et de les anéantir par tous les moyens possibles.

Mais il n'est qu'un maladroit et un imprudent, si, en même temps qu'il a recours à l'expédient pour se délivrer de ces efflorescences meurtrières, il ne s'occupe pas de rechercher un énergique dépuratif de son sang qui détruira le germe de sa maladie.

En agissant comme il le fait, les furoncles succéderont aux furoncles, ils deviendront de jour en jour plus nombreux et plus méchants. Il souffrira tout le temps ; et finalement, il en mourra.

Je vous demande donc, mes chers collègues, d'avoir immédiatement et énergiquement recours à l'antiseptie.

Et j'ai l'honneur de vous soumettre le projet de loi suivant :

ARTICLE PREMIER

A partir de ce jour, l'entretien et l'instruction de tous les enfants, — (qui doivent devenir la force et la richesse de la société), — sont mis à la charge de la société.

ART. II

A partir de ce jour, l'entretien de tous les citoyens dont les forces sont épuisées par l'âge, — (forces qui ont été productives à la société), — est mis à la charge de la société.



LÉON BIENVENU (TOUCHATOUT)

ART. III

Tous les impôts, sans aucune exception, sont supprimés et remplacés par un seul et unique impôt progressif sur le capital productif.

Tous les impôts sur le commerce, l'industrie, les revenus dépensés, etc., etc., disparaissent naturellement; l'argent qui circule portant lui-même son bienfait en circulant.

ART. IV

Dans le mois qui suivra la promulgation de la présente loi, tout citoyen devra faire la déclaration de ce qu'il possède en capital productif: immeubles, valeurs, actions, obligations, sommes préléées à intérêt, etc., etc.

ART. V

Toute fausse déclaration entrainera la confiscation entière de la valeur dissimulée.

ART. VI

Dans le même délai d'un mois, toutes les valeurs et tous les titres au porteur seront remplacés par des titres nominatifs.

ART. VII

Chaque année, ces déclarations seront renouvelées, et c'est sur le chiffre total de ces déclarations que sera basée pour l'année la quotité de l'impôt unique et progressif devant servir à faire face, d'abord aux dépenses ordinaires du budget; ensuite à celles de l'entretien des enfants et des travailleurs retraités.

* *

Si j'étais Député, voilà ce que je dirais.

Et à ce moment précis, très certainement, je ne me fais aucune illusion, 400 centrards partiraient d'un immense éclat de rire; et l'un d'eux, au nom des 459 autres et au sien, m'apostropherait en ces termes:

* *

— *Mais... c'est idiot, ce que vous nous proposez là!... D'abord, ce serait un vol atroce!... De quel droit prendre à ceux qui ont acquis légitimement leur argent, de quoi entretenir les enfants des autres... les pères des autres... les mères des autres?... Et puis, c'est impraticable!... Personne ne vous déclarera sa fortune exacte!*

* *

Alors, je répondrais aux 459 centrards et à leur porte-parole:

* *

— En quoi, d'abord, serait-ce plus un vol de prendre à un seul riche qui n'a pas d'enfants de quoi élever les sept enfants d'un travailleur, que ce n'en est un actelement de prendre les sept enfants d'un travailleur et d'en faire sept soldats pour défendre la fortune d'un seul riche? — Et puis, notre projet de loi, qui n'est pas une loi d'aumône mais de solidarité, ne dit-il pas que tous les enfants, sans distinction de fortune de leurs pères, seront à la charge de la société? — Que les riches fassent autant d'enfants que les pauvres, et ils auront leur compte tout de même.

Quant à la fraude sur les déclarations, une demi-douzaine de confiscations bien serrées, et rien à craindre!... Au prix où sera le mensonge, tout le monde ne dira plus que la vérité.

* *

Il est bien certain que mon bon centrard ne manquera pas d'ajouter :

* *

— Mais, vous n'y pensez pas !... ce serait un gâchis extravagant !... Vous auriez des parents qui prendraient l'argent que la société leur donnerait pour élever leurs enfants, qui ne ficheraient plus rien et se saouleraient avec, laissant leurs enfants sans pain et sans chemises !... Vous auriez des faux vicieux, fainéants, qui feraient semblant de ne plus pouvoir travailler pour se faire nourrir par la Société !... Ce serait le pillage !... la fin de tout !... De la folie, enfin !...

* *

Alors, je répliquerais à mon tour :

* *

— Oui, mon cher collègue, vous avez raison !... un pareil état de choses, succédant à l'autre, n'irait pas tout d'abord sans de nombreuses gaffes !... Oui, vous avez raison !... Pendant les premiers temps de cette organisation, on serait exposé à subventionner sans le vouloir, c'est certain, nombre de paresseux, de mauvais citoyens et même de malfaiteurs, je vous l'accorde.

Dans les débuts, on pataugerait ferme, c'est sûr ! mais avec le temps et la pratique, l'organisation viendrait, comme dans tout.

Et puis... ces paresseux, ces mauvais citoyens, ces malfaiteurs !... qui les a faits ? Dites ?... Votre déplorable état social, quatre-vingt-quinze fois sur cent !...

Eh bien... est-ce qu'une Société, qui, après avoir longtemps mal fait, veut enfin faire mieux, doit s'effaroucher parce qu'au premier jour de sa sagesse il lui faudra passer par Profits et Pertes la casse, que ses mauvais errements antérieurs auront occasionnée ?...

A la seule pensée que pendant les premiers temps quelques millions risquent d'être mal employés, faut-il s'arrêter de vouloir que des milliards le soient utilement ?

Oui, dans tout système, même excellent, qui commence à fonctionner et en remplace un exécrationnel, il y a forcément des tâtonnements, des désordres énormes parfois, c'est vrai !... Eh bien... après ?...

A ce compte-là, dans vos usines, vous ne remplaceriez jamais par un nouveau caissier honnête un vieux caissier qui vous volait, mais qui était très au courant de vos écritures, sous prétexte que le nouveau, pendant les premiers jours, devra forcément faire quelques boulettes.

Que voulons-nous ??? Marcher !... Faut-il renoncer à faire le premier pas, parce qu'en levant un pied, nous nous exposons à le mettre un peu dans le ruisseau ?... Alors, ne marchons pas !... et restons les deux pieds collés l'un contre l'autre !...

Seulement, le *bombéisme* marche, lui !... Il n'a pas peur de se croter !... Et c'est précisément du *bombéisme* que nous nous occupons aujourd'hui.

* *

J'entends d'ici mon bon centrard conclure :

* *

— Votre projet est insensé !... S'il était par malheur adopté, le lendemain matin, à sept heures, les trains pour l'étranger regorgeraient de voyageurs désertant la France, éperdus, affolés, emportant tout leur avoir pour échapper

à une telle spoliation !... Et votre commerce serait ruiné !... et tout serait englouti !... Plus d'affaires, plus de commerce !... plus d'industrie !... plus de travaux nulle part !... Et le pays serait perdu !...

* *

Ce qui m'amènerait à lui répondre :

* *

— Pardon !... mon cher collègue !... vous m'avez coupé la parole après l'art. 7 de mon projet de loi !... mais il y a un art. 8 que vous ne m'avez pas donné le temps de vous lire, et qui répond à votre dernière objection ; le voici :

ART. VIII

Immédiatement après le vote de la présente loi, qui devra être examinée d'urgence, en *une seule séance*, par mesure de précaution et de salut public, toutes les frontières de France seront rigoureusement fermées.

Nul citoyen ne pourra quitter le territoire de la République que tout nu et après avoir été fouillé jusque dans le fondement.

Après quoi, il pourra librement passer à l'étranger si ça l'amuse ; mais toutes les valeurs, tous les biens meubles et immeubles qu'il aura laissés en France seront soumis à l'impôt progressif établi par la présente loi.

* *

Il eût été de ma part, mon cher collègue, par trop innocent, en vous soumettant une loi de cette nature, de ne pas prévoir le cas où ceux qu'elle doit atteindre ne manqueraient pas de se dire :

— Ah !... Ah !... on va régler les comptes !... c'est le moment de filer !...

Voilà, Messieurs et chers Collègues, le traitement que j'ai l'honneur de vous soumettre pour combattre et détruire radicalement la terrible *bombéite* agüe dont nous souffrons.

Je suis formellement convaincu que si nous entrons dans cette voie, avant trois mois il ne se fera plus un seul *bombéiste* nouveau, et que sera détruit à fond le germe de cette honteuse maladie, — plus honteuse encore pour ceux qui pourraient l'anéantir et ne le font pas, que pour ceux qui en sont atteints.

Je n'ai pas l'audace de prétendre que les malheureux en proie à l'heure présente à la *bombéite*, seront guéris instantanément par cette mesure que je vous propose, ni que quelques marmites n'éclateront pas encore pendant quelque temps. Quoique pourtant, il ne me semble pas impossible que beaucoup de ces gangrenés cessent de désespérer du triomphe de la Justice en voyant que l'on marche vers elle.

Mais ma conviction profonde est qu'à partir de ce jour, si vous votez mon projet de loi, il ne se créera plus un seul *bombéiste* nouveau, le prétexte de l'injustice sociale qui est le point de départ de cette affreuse épidémie, manquant désormais aux esprits, même les plus malfaisants.

* *

Voilà ce que je dirais à mes collègues, si j'étais député.

Ce qu'ils se l'ordraient de rire !... Je n'en doute guère.

Mais, ce que je m'en ficherais !... Je le sais bien aussi.

J'aurais fait mon devoir !... J'aurais dit mon mot !... Et, bien mieux !... ce mot, j'aurais forcé l'*Officiel* à le jeter à 40 millions de mes contemporains par-dessus la tête des 460 centrards et ventrards, en train d'en rire comme des bossus.

Se faire entendre !... Le plus grand bonheur et le plus grand honneur que puisse rêver un homme qui croit avoir quelque chose de juste à dire !...

La Tribune !... De toutes les bornes, la plus haute et la mieux placée !... Pour recevoir des pommes cuites des ventrards, oui !... mais aussi, pour lancer à toute volée, loin... loin... loin !... la graine des idées !... qui lève tôt ou tard !...

Et je me résume :

La *bombéite* est un mal infernal qui gagne... qui gagne à vue d'œil.

La guillotine ne peut rien contre elle, puisque de jour en jour il est démontré de plus en plus, que le malade atteint de la *bombéite* s'est condamné à mort avant de tenter son coup.

Il n'y a donc de guérison possible que dans la recherche et la destruction des germes qui engendrent la *bombéite*.

Ces germes sont : la conviction que tout est mal dans l'état social et la désespérance d'une amélioration quelconque. D'où dégoût de tout !... Haine de tous !...

En leur montrant la machine en marche, prouvez à ceux que menacent cet horrible mal, que cette désespérance est impie, folle, injuste, coupable, et vous aurez tué le microbe sur le point d'infiltrer dans leur cœur et dans leur cerveau l'hystérie du crime inutile et de la destruction imbécile.

J'ai dit !... à vous la parole, Clovis Hugues, Guesde, Vaillant !... ou un autre !... puisque vous êtes là-bas, vous !...

TOUCHATOUT.

1^{er} mai 1894.

NOS MORTS !

**Benoît Malon. — Victor Considerant. — Emile Digeon.
Robert Bernier.**

Cette année, encore, la moisson funèbre est abondante.

Nous avons à déplorer la perte de deux des doyens du parti socialiste Victor Considerant et Emile Digeon.

Nous avons à regretter la mort prématurée d'un jeune : Robert Bernier.

Nous avons à enregistrer enfin celle qui, certainement, fera un grand vide parmi nous : celle de Benoît Malon.

Tous ont été, chacun dans la mesure de ses moyens et selon son tempérament, bien entendu, de dignes défenseurs de l'idée sociale et de l'émancipation prolétarienne.

Nous les saluons ici, une dernière fois, mais leur souvenir restera éternellement gravé dans nos cœurs, avec celui des humbles, des petits, des inconnus disparus, sans que leur nom soit venu aux oreilles de la Renommée, mais qui, certainement, ont fait leur devoir dans la masse des anonymes, doublement dignes de notre respect et de notre fraternel salut !

I

BENOÎT MALON

A mesure que nous pénétrons dans notre tâche, la besogne devient plus lourde. C'est surtout pour raconter la vie si belle et l'œuvre si puissante de

notre ami Benoit Malon, qu'il faudrait un volume. A quoi bon? après tout; n'est-il pas connu de tous ceux de notre génération, et, à l'époque de sa mort, n'a-t-il pas été le sujet de la vénération unanime de la Presse?

Notre tâche se trouve donc réduite, si nous ne voulons répéter ce qu'a dit la *Revue socialiste*, en octobre 1893, et ce qu'ont dit, avant elle, tous les journaux, quand on apprit la mort de cet « homme » considérable.

Si nous mettons ici le mot simple « homme », c'est avec l'intention de citer le magnifique article que Séverine lui a consacré dans *l'Éclair*. « Ce fut — dit-elle — un grand et noble esprit : ce fut l'Homme, dans toute la conception antique et presque évangélique du mot.

Certes, ce vocable de « philosophe », qu'on lui applique, est exact; mais, à mon sens, plus exact que juste. Qui dit philosophe, dit système, école, doctrine jalouse de sa suprématie, disciples dressés à l'intolérance envers le prochain. Je n'ignore pas que cela varie selon l'espèce des théories; suivant aussi la personnalité du rhéteur; que Platon est plus aimable que Pythagore, et Socrate plus indulgent que Zénon.

Mais la sérénité des anciens manque de miséricorde, parce qu'elle manque d'amour; parce qu'elle règne à fleur de peau, à fleur de marbre, sous un ciel immuablement pur; parce que la tolérance s'y teinte de scepticisme et l'intransigeance d'impitoyabilité; parce que leurs écrivains, leurs poètes, ne vibrant guère que dans la fureur, c'est parmi les burineurs d'histoire qu'il faut chercher le frisson de l'âme antique — et que du doux Virgile au plaintif Ovide, même en passant par le divin Homère, c'est encore Xénophon, c'est encore Tacite qui font entendre le cri humain!

Ceux-là ont vu, ont vécu, ont souffert de la défaite, de la honte... Si bien que leur clameur déchirante ou superbe traduit le sanglot d'une nation, le râle d'une patrie! Que pèse, auprès de cela, l'élogie du rimeur exilé parmi les barbares de Thrace, le chant du cygne de Mantoue; les frivoles jeux d'Horace, de Tibulle ou de Catulle. Térence les surpasse de toute sa maxime: « *Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne me doit être étranger.* »

Ceci fut la devise de Malon. Inférieur, comme littérature, à ses prédécesseurs latins ou grecs; supérieur, comme ampleur de vues, dans la conception d'un monde nouveau; il eut, de plus qu'eux, ce qui manqua à la sagesse démocratique d'Athènes et de Rome: l'instinct de bonté.

Athée, si je ne me trompe, ou tout au moins peu croyant, il fut comme touché, à son insu, d'un beau rayon de christianisme — pareil, en cela, au sublime vieillard dont le cœur flambe d'amour, au pays des neiges, pour la souffrante humanité!

Malon fut sincère, Malon fut bon. Nul sectarisme ne lui sécha l'âme, n'y sema l'ivraie des âmes injustes, des suspensions imméritées. Sa pensée, sa conduite, furent d'accord avec ses principes — rarissime chose! — Ce penseur fut un simple; ce sociologue fut un apôtre!

N'est-ce pas là le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un homme? Eh bien! cet éloge, tous ceux qui ont parlé de lui ou écrit sur lui, tous ceux qui l'ont connu l'ont refait. Dans *Le Peuple* de Bruxelles: « Avant d'instruire les autres en science et en philosophie sociales, il a dû faire lui-même sa propre instruction, il a dû cultiver son cerveau avant de se livrer à la culture de l'esprit des autres.

Fils de la terre, rude et âpre, il dut, pour s'élever au sommet de la philosophie, déployer une énergie extraordinaire.

Sa vie fut laborieuse: berger, manouvrier, exerçant différents métiers pour subvenir à ses besoins, et elle fut aussi accidentée. »

Dans *Il Secolo*, de Milan, nous trouvons un touchant souvenir qui peint le caractère de Malon et la sympathie dont il était l'objet: « Les flammes des incendies, à l'issue de la Commune, étaient à peine éteintes. Tous les journaux rapportaient les sanguinaires représailles du camp de Satory. Dans

les âmes restait un sentiment de douleur sympathique pour cette grande tragédie d'un peuple.

Tous les soirs, à Milan, un homme aux larges épaules et à la barbe châtain, allait s'asseoir tout proche d'un groupe de jeunes gens qui, à un coin de table du café du théâtre Manzoni, formaient une sorte de libre cénacle artistico-politique. L'inconnu fut immédiatement la curiosité du cénacle. Et cette curiosité restait insatisfaite toujours. Car, autant l'inconnu se montrait courtois et serviable en salutations et en manières, autant il se montrait discret en paroles, pour ne pas dire taciturne.

Une fois pourtant, on apprit, par une réponse au hasard, qu'il travaillait comme ouvrier, tous les jours, dans l'atelier d'un fabricant de muselières (bottega di canestraio), ce qui étonna d'autant plus que par l'intelligence dont ses moindres paroles témoignaient, il semblait digne d'un poste bien supérieur à cet humble travail. Enfin, un de nous vint un soir à murmurer mystérieusement à l'oreille de ses compagnons : « L'étranger, savez-vous qui c'est ? — Eh bien, mais silence de grâce, le silencieux, l'homme du mystère, c'est Benoit Malon, le fameux membre de la Commune, qui s'est exilé depuis la catastrophe et que la police recherche en vain. » Ce soir là, quand vint Malon, il parut grandi du double. Et, peu à peu, il devint l'ami de tous. Et, en le voyant si doux et si forcièrement bon, en l'entendant parler avec tant d'indulgence de tous, même de ses ennemis, nous pensions aux terribles désaccords qu'engendrent les guerres civiles. Quelques mois s'écoulèrent. Un ordre de la police italienne chassa Malon de cette terre qu'il aimait avec une affection filiale. »

Notre ami Eugène Fournière, qui fut un des fidèles de Malon et un des plus intimes, a écrit, dans la *Petite République*, des pages émouvantes et sincères. Nous n'en distrairons que ces quelques lignes : « Dans tel discours de défense collective des internationalistes traînés à la barre, il est un émouvant passage devenu classique pour tous ceux qui sont au courant des études sociales. Ce passage où sont glorifiés ceux qu'on traite de pillards et de partageux et où éclate le plus profond amour de la plèbe déshéritée, ce passage est tout entier dû à Malon. Il avait alors vingt-sept ans et était presque illettré : « A cette époque, je ne savais rien, m'a-t-il dit souvent. »

Jaurès, dans le discours qu'il devait prononcer aux obsèques de Malon (une cause majeure l'a empêché d'y assister), a dit : « Une chose qui restera impérissable et grande, c'est l'exemple de l'ouvrier manuel s'élevant à force d'énergie à la vie intellectuelle. »

Le citoyen Aimé Roche, dans *le Peuple* de Lyon, l'a également montré : « Malon n'eut pour maître que lui-même. Père et cultivateur, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il ne reçut ses premières impressions que de la grande nature. »



BENOIT MALON

Son esprit rêveur ne se réveilla guère, à l'étude des connaissances humaines, qu'à l'âge où les fils de la bourgeoisie ont déjà leurs diplômes.

Mais qui saura jamais ce qui se passa dans cette intelligence, à ces heures neuves où il fut en contact permanent avec les œuvres merveilleuses de la création ?

Qui dira les problèmes qui s'agitèrent dans ce cerveau puissant, alors que, sans guide, livré à lui-même, il pensait ?

Aussi, dès que Malon trouva, dans un livre, la formule exacte qu'il avait sans doute déjà résolue dans le for intérieur de son être. ce fut une révélation, un éclat soudain. Il abandonna sa houlette, son troupeau, et partit comme un prophète vers ce Paris qu'il devait illuminer bientôt de l'éclat de sa science et surtout de celui de sa bonté. »

Notre vaillante amie, Paule Mink, dans le même journal, disait : « Devant cette affirmation brutale : *Le Socialisme est une question de ventre*, qu'ont énoncée certains apôtres du socialisme scientifique, Malon a dit et a prouvé que c'était aussi une question de cœur et de cerveau, que le socialisme était la rénovation de la société, au point de vue moral aussi bien qu'au point de vue intellectuel et matériel, il a développé les principes du socialisme intégral et l'a basé sur l'amour de l'humanité, l'altruisme, dont il a fait la règle morale de la société future : ce sera là son éternel honneur. »

Et tous les autres ont parlé dans le même sens.

Né en 1841, le 23 juin, à Prétieux (Loire), de pauvres paysans, à sept ans, il fut obligé de travailler, et, jusqu'à l'âge de 19 ans, il resta dans son village, sans avoir été à l'école, sans savoir lire par conséquent, d'abord gardeur de dindons, puis berger, bouvier, laboureur.

C'est vers sa vingtième année, qu'à la suite d'une maladie, il fut contraint d'aller se faire soigner chez son frère, instituteur dans un village voisin.

Là, il guérit et apprit à lire. Ayant épelé, dans une brochure, cette idée : « *Il est de stricte justice que la société soit responsable de l'existence de tous les individus qui la composent*, » il s'écria : « Cela sera ! » Et quelques semaines plus tard, il partit à pied pour Paris, sans un sou dans la poche. C'était en septembre 1863. Il entra comme homme de peine dans une teinturerie de Puteaux.

Il passait ses nuits à lire. Les grèves de 1865-1866 lui donnèrent l'occasion de défendre les intérêts de ses frères ouvriers. Affilié à l'Internationale, il est condamné, pour ce fait, à trois mois de prison. C'est pendant son séjour à Pélagie qu'il complète son instruction. Et Séverine — dans l'article que nous avons cité plus haut — dit encore : « Nul ne le dirige, nul ne l'assiste, il absorbe pêle-mêle, ce cerveau affamé, les aliments les plus divers. Il y résiste, il les assimile, arrive non seulement à classer ses idées, mais à les savoir traduire. Dès le premier article ébauché par son inexpérience, les condamnations pleuvent sur lui. Le régime bourgeois a senti l'ennemi... »

L'enfermer ? A quoi bon ? Il s'évade. La prison — qui a une bibliothèque — lui est collée. Il y fait ses classes, sans professeurs, sans leçons, sans concours, sans palmarsés. Vallès disait de lui : « *C'est un honnête homme*. » Et tel éloge, dans la bouche de ce jaugeur de consciences, équivalait à l'apologie la plus enthousiaste. »

En 1869, après avoir organisé, avec Varlin, la fédération des Sociétés ouvrières, il est délégué au Congrès de Bâle, où il se prononce pour le système communiste.

En 1870, il entre comme rédacteur à la *Marseillaise*, il organise la fameuse grève du Creusot, poursuivi, il passe aux Assises et récolte une année de prison.

C'est dans la prison d'Etat de Beauvais, en compagnie de Frankel, Gromier, Lissagaray, Dereure, Trinquet et d'autres, qu'ils apprennent la Révolution du Quatre-Septembre, qui leur rend la liberté.

Adversaire du Gouvernement du Quatre-Septembre, il est élu, le 31 octo-

bre, adjoint au maire du XVII^e Arrondissement, prit part à la tentative du 22 janvier 1871, contre l'Hôtel de Ville, et fut élu, le 7 février, représentant de la Seine, à l'Assemblée Nationale, le quinzième sur quarante-trois, par 117,483 voix. Il vota, à Bordeaux, contre les préliminaires de la paix, donna sa démission, avec Rochefort, Ranc et quelques autres, et vint reprendre, aux Batignolles, ses fonctions municipales.

Après le 18 mars, il se rallia au Comité Central, approuva les élections du 26, et fut élu membre de la Commune, par le XVII^e Arrondissement.

Membre du Comité du Travail et d'Echange, repoussa la création d'un Comité de Salut public, et signa, avec la minorité, une déclaration d'abstention politique.

Après la défaite, il resta quelque temps caché par le sculpteur Otlin, puis il se réfugia en Suisse, à Genève, où il fut successivement vannier, typographe, et où il rédigea, avec Eudes, Lefrançais et Razona, la *Revanche*, dont le Gouvernement helvétique interdit la publication, en 1872.

Le sixième Conseil de guerre l'avait, par contumace, condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée.

En 1876, après avoir résidé à Milan et à Palerme, il fut expulsé d'Italie.

Après l'amnistie, il entra en France, prit une part active et militante aux Congrès ouvriers et socialistes et à l'organisation du prolétariat, jusqu'au jour où sa santé et les divisions du parti l'éloignèrent de la lutte, il se consacra désormais à l'étude des œuvres d'économie sociale.

En outre de sa collaboration au *Rappel*, à *l'Intransigent*, à la *Petite République*, à la *Pièce* de Milan, au *Povero* de Palerme, au *Mirabeau* de Verviers. En 1880, il fonda, à Lyon, *l'Emancipation* et la 1^{re} série de la *Revue socialiste*, puis, à Paris, la 2^e série, qui subsiste.

Il a publié, en 1876, en texte italien, *Socialismo, religione, famiglia, proprietà*; et traduit de l'allemand, en 1879, *Capital et Travail*, de Lasalle; et, en 1880, *La quintessence du socialisme*, de Schœlle.

Parmi ses ouvrages, citons, en 1871, *La troisième défaite du Prolétariat français*; en 1872, *L'Internationale, son histoire et ses principes*, et *Exposé des Ecoles socialistes françaises*; en 1873, *Spartacus ou la guerre des esclaves*, roman; en 1876, *Histoire critique de l'Economie politique*; en 1881-1882, *Le Nouveau Parti*, deux volumes, avec préface de Vallès, exposé historique du programme des réformes demandées par le Parti collectiviste; *Le Parti ouvrier*; en 1884-1885, *Histoire du Socialisme et des Prolétaires*, cinq volumes; en 1883, *Manuel d'Economie Sociale*, puis le *Socialisme réformiste, l'Agiotage, de 1717 à 1870*; *La liquidation sanglante, mouvement immobilier, financier et industriel, de 1870-1871*; *Constantin Pecqueur, d'après ses œuvres*; *Un Précurseur du collectivisme*; *Les Collectivistes français*; *La morale sociale*, ouvrage épuisé et qui va être réédité, précédé d'une préface de Jaurès et d'une étude biographique, de Léon Cladel, qui est un pur chef-d'œuvre. Les *Lundis socialistes*, d'abord parus dans la *Petite République*, refondus et publiés en volumes, sous ce titre : *Précis historique, théorique et pratique de socialisme*, et enfin, son œuvre capitale, *Le Socialisme intégral*, en trois volumes, qu'il refondait encore quand la mort l'a terrassé. Le troisième volume est resté inachevé — ainsi que ses « Mémoires » qu'il voulait écrire pour couronner son œuvre. Malon faisait partie de la Société des Gens de Lettres.

Malon a fait, dans son parti, des recrues sérieuses. C'est à lui qu'on doit l'adhésion, aux doctrines socialistes, d'une grande quantité d'étudiants, de professeurs qui ne seraient pas venus à nous par la voie du Parti Ouvrier.

En plus des bases économiques, Malon a ajouté au Socialisme son complément naturel, négligé par l'École de Marx. Dans l'avenir, le Socialisme ne sera plus seulement une doctrine économique mais la doctrine même du développement social dans toutes ses parties économiques et morales. Malon a ainsi complété le Socialisme, honneur à lui.

Nous avons, tout à l'heure, parlé d'une étude biographique de Cladel sur Malou, son grand ami, c'est par un passage de cette étude que nous terminons, en espérant que ce vœu se réalisera bientôt. Cladel s'exprime ainsi : « Ah ! si j'avais votre burin, Bracquemond ; votre pinceau, Duran ; votre pointe, Rops ; votre ciseau, Rodin ; ah ! comme je graverais, comme je broserais, comme je sculpterais l'image de cet ouvrier, de ce penseur, de ce poète, oui, de ce poète de votre caste, la basse, et dont la débauche n'a pas inflirmé l'esprit, desséché le cœur, appauvri les muscles et les chairs ; il est plus beau vraiment avec sa face rougeaud et long poilue, avec ses épaules de portefaix, il le fut et se glorifia de l'avoir été, certes ! avec ses yeux doux et fins, son allure paysanne et faubourienne à la fois, et sa tête d'apôtre bon garçon, que tous les chlorotiques de la haute ou de la moyenne qui papillonnent autour de vous, chers amis, pour que vous daigniez les magnifier sur une feuille de papier de Hollande ou de Japon, sur quelque peu d'étoffe, sur une plaque de cuivre ou dans un bloc de marbre. »

II

VICTOR CONSIDERANT

Il ne faudrait pas moins d'un volume pour retracer la vie et les travaux de cet infatigable apôtre du mieux être social. Ce n'est donc pas en ces quelques lignes que nous pourrions examiner les doctrines qu'il professa avec désintéressement pendant sa longue existence, qu'on nous pardonne, ce que nous regrettons du reste nous-même, l'insuffisance obligée et l'aridité obligatoire de cette notice.

Quelques jours avant la Révolution de 1830, un jeune élève de l'École Polytechnique, enthousiaste comme on l'est à vingt ans, venait de lire par hasard, achetée sur le quai, *la Théorie des quatre mouvements*, de Fourier, et d'écrire, sur cette théorie fouriériste, un article que *le Mercure de France* inséra. Cet article décida du sort de la vie de Victor Considerant, car c'était lui.

Charles Fourier, qui vivait alors très misérablement dans un grenier, délaissé de tous, apprit qu'il avait un disciple et courut dans les bureaux du *Mercury* pour connaître son adresse.

D'un bond, il fut chez Considerant. Il se trouva face à face avec un jeune homme plein d'ardeur et de fougue, et le vénérable Fourier eut un instant la joie de ne pas être entièrement méconnu.

— Maître, lui dit Considerant, vous avez créé un monde, il faut maintenant que je le colonise. Et il se mit à l'œuvre.

Victor Considerant était né à Salins, en 1805, où son père était professeur de rhétorique. En 1823, comme on le destinait au métier des armes, on l'envoya à l'École Polytechnique, d'où il sortit avec les épaulettes de sous-lieutenant du génie.

En 1831, il est capitaine de son arme à l'École d'Application, à Metz, où il continue sa propagande, philosophico-sociale, qui lui attire des désagréments.

Il envoie sa démission, le Maréchal Soult, Ministre de la Guerre, ne l'accepte pas, mais lui donne un congé illimité.

Il rentre à Paris, continue la publication du journal *le Phalanstère*, créé par Fourier, qui lui amène des adhérents ; il le remplace, plus tard, par *la Phalange*, et son noyau grossit toujours.

Fourier étant décédé, Considerant devint le chef de la secte. Avec ses adeptes Barral, Cantagrel, César Daly, Saverdant, Victor Meunier, il fonda la bibliothèque phalanstérienne, et les souscriptions, affluant de plus en plus, un grand journal quotidien, *la Démocratie Pacifique*, qui vécut jusqu'au Coup d'État de 1851. Leur influence fut considérable.

La Révolution de 1848 arrive. Considerant redouble d'ardeur, entre dans

la lutte, se lance dans la politique et est élu représentant du peuple à l'Assemblée constituante, puis à la législative.

Il prend part à l'affaire du 13 juin 1849, au Conservatoire des Arts et Métiers, où un groupe de représentants avaient tenté de constituer une Convention ; après l'insuccès, il gagne l'Angleterre. Il est condamné, par la Cour de Versailles, par contumace, à la déportation. A Londres, il fait connaissance d'un riche américain (1), qu'il convertit à ses doctrines et qui l'accompagne au Texas, faisant les frais d'une troisième et nouvelle expérimentation phalanstérienne. On installa cette nouvelle Commune sociétaire, appelée *La Réunion*, sur les bords de la rivière Rouge ; elle subsista quelque temps, mais l'insurrection des Etats du Sud ruina l'entreprise. Considérant data de San-Antonio, 8 août 1857, une brochure intitulée : *Du Texas, Premier rapport à mes amis*, qui débute ainsi : « Je reprends la parole, après bientôt trois années de silence — d'un silence auprès duquel celui de la mort eut été doux. » Cela n'indique-t-il pas ce qu'il a dû souffrir ?

Considérant ne put rentrer en France, qu'en 1869.

Il avait épousé Clarisse Vigoureux, fille d'un fouriériste, auteur des *Paroles de Providence*. En 1881, il perdit cette compagne de toute sa vie, qui, dévouée, avait épousé en lui le lutteur et le penseur ; avait pris part à ses travaux, partagé ses espérances.

Depuis, Considérant vivait retiré, tantôt à Paris, plus souvent en province, chez des amis, se reposant de cette vie mouvementée.

Le 29 décembre 1893, on le conduisit au Père-Lachaise, pour l'incinérer, au milieu d'une affluence considérable.

Considérant a publié un grand nombre de brochures et de volumes. Parmi les plus importants : *Destinée sociale*, en deux volumes (1834-1838) ; exposé élémentaire complet de la théorie de Fourier, *Débats de la politique* (1836) ; *Manifeste de l'Ecole sociétaire* (1841) ; *Exposition du système de Fourier* (1845) ; *Principes du Socialisme, manifeste de la Démocratie au XIX^e siècle* (1847) ; *Théorie du Droit de Propriété et du Droit au Travail* (1848) ; le *Socialisme devant le vieux monde* ou « le vivant devant les morts » (1849), livre qui remue des idées et marque une évolution en avant, Considérant se dégageant du mysticisme de l'Ecole Sociétaire. Après avoir passé en revue différents systèmes tels que le Babouvisme, le système coopératif d'Owen, le communisme icarien de Cabet, le saint-simonisme, le système phalanstérien, le communisme de Buchez, de Dupin et de Guy-Coquille, le socialisme de Louis Blanc, Pierre Leroux, Proudhon ; après avoir dit que « la société moderne est en proie à une décomposition définitive », il termine par cet appel aux Phalanstériens :

« Nos personnes ne sont rien, nos idées sont le salut de la société. »

(1) Albert Brisbane.



VICTOR CONSIDÉRANT

« Je ne sais ce qu'il adviendra de nos personnes et si quelques-unes ne seront pas brisées dans la tempête.

« Mais, au milieu de la tempête et sur le vaisseau qui porte nos idées, nous pouvons, aujourd'hui, chanter en chœur :

« Océan, vieil océan, tes vagues furieuses ont beau battre les flancs de notre navire, tes vagues porteront ce navire au port. »

III

EMILE DIGEON

Il y a bien longtemps, un jeune homme, qui avait été soldat sous Digeon, à Narbonne, m'avait dit de lui tout le bien possible, mais je ne l'avais jamais vu, lorsqu'il y a quelques années, quatre ou cinq ans, j'eus l'occasion de me trouver avec lui.

Ce fut la première et la seule fois, hélas ! que je devais le voir. C'était à un meeting, salle de Bretagne, organisé, je crois, par *l'Égalité* ou la *Ligue socialiste*, fondée par ce journal. Odin, Zévaco et d'autres devaient prendre la parole.

Nous étions, quelques amis et moi, assis près de la scène, où se trouvait le bureau, causant, en attendant l'ouverture de la séance. À côté de nous, un beau vieillard, tête énergique, yeux profonds, cheveux et barbe gris. Quelqu'un passa, lui serra la main : Bonjour, Digeon. C'était Emile Digeon.

Nous fîmes sa connaissance, on causa, il faisait chaud.

Tout à coup, Digeon pâlit, puis tomba. On l'emporta, et, le lendemain, il entra dans une maison de santé, pour n'en sortir qu'en mars dernier, pour aller au cimetière.

Emile Digeon était un tempérament révolutionnaire par excellence, un militant d'action, un de ces soldats de fer comme nous en connûmes quelques-uns dans ce siècle.

De ces hommes, de la trempe des Barbès et des Blanqui, qui se font rares de nos jours.

Il fut l'âme de la Commune de Narbonne, en 1871.

Voici comment Lissagaray en parle, dans son Histoire de la Commune : « A la nouvelle du 18 mars, Narbonne n'hésita pas, fut avec Paris. Pour proclamer la Commune, on pensa de suite à Digeon, proscrit de l'Empire, homme de convictions fortes et d'un caractère assuré. Digeon, aussi modeste que résolu, offrit la direction du mouvement à son camarade d'exil, Marcou, le chef reconnu de la démocratie, dans l'Aude, un des plus tougueux contre Gambetta, pendant la guerre. Marcou, avocat madré, craignant de se compromettre et redoutant l'énergie de Digeon, au chef-lieu (Carcassonne), le pousse sur Narbonne. Il y arriva le 23, et pensa d'abord convertir le Conseil municipal, à l'idée de la Commune. Mais le maire, Raynal, refusant de réunir le Conseil, le peuple, impatienté, envahit l'Hôtel de Ville, le 24 au soir, s'arma des fusils que la Municipalité détenait, installa Digeon et ses amis. Il parut au balcon, proclama la Commune de Narbonne unie à celle de Paris et prit immédiatement des mesures de défense. »

Le 28, des troupes arrivaient de divers côtés. Digeon, qui avait rêvé de généraliser le mouvement, dut se borner à la défensive.

Le 30, le préfet et le procureur publient une proclamation contre les « factieux », et Digeon fait afficher sa réponse : « Est-ce une raison pour abaisser, devant la force, ce drapeau rouge teint avec le sang de nos martyrs ?... que d'autres consentent à vivre éternellement opprimés, » et il barricada son Hôtel de Ville.

On lui dépêcha un parlementaire, proposant l'amnistie, l'évacuation de la Mairie et vingt-quatre heures à Digeon pour passer la frontière. On tint conseil, puis on refusa. Le général Zentz fut envoyé à Narbonne. Le 31, après

un premier engagement, il annonce que le bombardement va commencer. Digeon lui écrit : « J'ai le droit de répondre, à une menace sauvage, d'une façon analogue. Je vous prévient que si vous bombardez la ville, je ferai fusiller les trois personnes que j'ai en mon pouvoir, » car il avait arrêté, comme otages, un capitaine, un lieutenant et le maire. De nouveaux pourparlers ont lieu, et Digeon, jugeant la défense inutile, fait évacuer l'Hôtel de Ville et s'enferme seul dans le cabinet du maire, décidé à vendre chèrement sa vie. La foule l'enlève avant l'arrivée des troupes. Digeon refuse de fuir, on l'arrête.

Après une détention préventive de huit mois, les accusés de Narbonne comparurent devant la Cour d'assises de Rodez. Ils furent acquittés.

Une population sympathique salua, à sa sortie, Digeon et ses co-accusés, aux cris de : Vive la République.

« L'attitude énergique et digne de Digeon montra, une fois de plus, la forte trempe de cette nature » — ajoute Lissagaray.

Plus tard, trouvant que nous n'allions pas assez vite, il combat seul à l'avant-garde révolutionnaire, rejetant le parlementarisme, l'action électorale, etc.

Emile Digeon a collaboré à plusieurs journaux et écrit différentes brochures, parmi lesquelles : *Propos révolutionnaires*, qui commencent ainsi : « Ces propos détachés ont pour but principal d'éclaircir les questions, de savoir : 1° s'il est possible de détruire les iniquités sociales, autrement que par l'action révolutionnaire ? 2° Si on peut raisonnablement attendre d'un gouvernement quelconque, fût-il un *Etat ouvrier*, la liberté absolue, conjointement avec l'abolition de l'exploitation de l'homme, soit par un autre homme, soit par la *collectivité sociale* ? »

IV

ROBERT BERNIER

Le 10 décembre 1893, ce que la jeunesse avancée comptait de fervents, étaient réunis au Père-Lachaise, autour du cercueil d'un des leurs. Les citoyens Eugène Fournière, Tabarant, Jaclard, Pertuis, J.-Ch. Poirson y faisaient l'éloge mérité et adressaient un dernier adieu à Robert Bernier, emporté trop vite, par la terrible tuberculose, à Hyères, où sa jeune et dévouée femme l'avait conduit en traitement.

Robert Bernier meurt dans les environs de la trentaine, en pleine maturité de son talent et loin d'avoir donné ce qu'on espérait de lui, après quelques années de lutte militante, au premier rang de la bataille littéraire et sociale, dans laquelle sa nature frêle s'épuisa.

Froid, parlant peu, seulement à propos, il n'était jeune que par l'âge ; c'était un travailleur infatigable qui avait acquis, parmi nous tous, une sérieuse réputation de loyauté, de bonté, de franchise. Il avait sa place marquée dans le grand parti Socialiste.

Venu du Midi, avec sa *Revue provinciale* qu'il dirigeait, il en fit la *Revue moderne*, dont il devint rédacteur en chef.

Tout le monde la connaît cette *Revue moderne*, où toute la jeunesse socialiste a passé, qui eut son heure de succès, et qui subsiste encore.

Il collabora à un grand nombre de journaux et de revues ; nous le vîmes à *la Plume*, à la *Revue européenne* et à la *Revue socialiste*. Il fut un des admirateurs de Maïon, qu'il devait suivre de près dans le grand tout.

Il est, avec quelques amis, un des fondateurs du « Club de l'Art social », duquel nous étions, véritable foyer de la jeunesse artistique et socialiste militante ; partout déployant son énergie sans compter, développant ses tendances, pour défendre son idéal de mieux être, rêve cher à tous les socialistes.

Plutôt littérateur et artiste, ses écrits sont emprunts de naturalisme, sa phrase incisive, ciselée, coule cependant simplement.

Robert Bernier a publié une brochure de notes et souvenirs sur « Léon Cladel », le maître qu'il affectionnait par-dessus tout et dont il fut un des familiers, brochure vendue au profit du monument de Cladel, à Paris ; il laisse le manuscrit d'une pièce de théâtre, écrite sur le roman de Cladel : *Kerkadec*, qui devait être joué au Théâtre-Libre ; il a publié une brochure de nouvelles, intitulée : *Ébauches*, et *Balzac socialiste*, article paru dans la *Revue socialiste*. Il laisse inédits deux romans : *Mains calleuses* et *L'Enfant de troupe*.

E. MUSEUX.

La Légalité

Ce n'est pas seulement dans l'ordre économique et politique que les classes dirigeantes font lourdement peser leur joug sur les masses prolétariennes.

Les générations successives ont habilement accumulé, pour défendre leurs privilèges, tous les moyens d'asservissement.

A l'aurore de toutes les civilisations, la religion nous apparaît tout d'abord comme l'instrument nécessaire et préféré de l'aristocratie ou de la ploutocratie.

N'est-il pas, en effet, suprêmement habile d'habituer les miséreux et les faibles à la résignation ? Et quoi de plus efficace, pour la réalisation de cet état de somnolence, que la vulgarisation d'une croyance à une autre vie. Comment faire accepter à tous les déshérités, qui sont les plus nombreux, l'effroyable esclavage où ils sont tenus par une arrogante minorité si l'espoir de compensations paradisiaques et d'éternelles félicités ne les détourne pas des immédiates révoltes ?

Ceux-là le comprennent si bien, qui dans l'histoire des siècles passés furent chargés du gouvernement des hommes, que de tous temps les prêtres devinrent les plus fermes appuis du pouvoir.

Le catholicisme, il est vrai, fut à son apparition combattu par les puissants du jour. Mais uniquement parce qu'il fut pris, à son début, comme une sorte de doctrine révolutionnaire bien plus que comme une forme nouvelle de l'esprit religieux. Dès que, mieux avisés, certains empereurs romains comprirent l'exploitation qu'ils en pouvaient faire, dès qu'on découvrit dans le nouveau dogme et dans cette morale tout à l'heure si subversive, l'interprétation conservatrice qui pouvait leur être donnée, les persécutions cessèrent et les pouvoirs publics puisèrent alors une force inespérée dans ce christianisme qui les effrayait jadis.

Mais au cours de l'évolution, la science se développe, l'esprit critique s'affirme et, proportionnellement à la grandeur de l'effort que fait l'esprit humain dans la voie de l'affranchissement, décroît l'influence des pieuses doctrines.

On ferait assurément sourire à cette heure si l'on invoquait, au profit de la stabilité du régime politique établi, des motifs d'ordre divin.

C'est alors qu'intervinrent d'autres considérations qui, pour être plus superficielles, n'en ont pas moins pénétré dans les consciences avec une singulière puissance. Grâce à l'alliance intéressée des ministres du culte et des exploiters de toute catégorie, on parvint à jeter les bases d'une sorte de morale civique.

Peu à peu, les hommes s'habituerent à la soumission envers l'ordre établi, et on proclama par dessus tout le respect de la LÉGALITÉ. Et par cet étrange mirage des mots, dont l'esprit humain est si fréquemment la dupe, la légalité prit l'importance d'un dogme indiscutable, d'une sorte d'axiome dont l'évidence devait s'imposer.

Si bien qu'à cette heure encore, des citoyens qui se font honneur d'être indépendants, s'inclinent, avec des airs de fétichistes, devant cette légalité dont le nom les plonge en extase sans qu'ils se soient donné la peine de découvrir l'idée qui se dissimule derrière.

Eh bien, examinons un instant, en faisant effort pour nous débarrasser des mille préjugés que l'atavisme et l'éducation font si terriblement peser sur nos intelligences, à quelle conception répond le mot de légalité.

Tout d'abord, n'est-il pas vrai, nous faisons un essai de synonymie. C'est une tendance générale de l'esprit de chercher à expliquer un mot par un autre. Et le mot justice jaillit immédiatement de notre pensée comme devant éclairer soudain la notion confuse de la légalité.

Alors certains se déclarent satisfaits et s'endorment paisibles sans se livrer à une plus scrupuleuse analyse.

Il est évidemment de notre devoir de pousser plus loin l'investigation, et par un rapide regard jeté sur l'arsenal de nos lois civiles, pénales ou constitutionnelles, de constater à quel point cette idée de justice, qui nous est chère à tous, se trouve incessamment heurtée par les principes du droit actuel qui forment la légalité.

Je ne puis évidemment, dans l'espace restreint qui m'est attribué, même ébaucher une étude rapide de la législation qui sert de rempart au régime capitaliste. Il suffit, d'ailleurs, de signaler la méthode pour que chacun puisse, dans sa sphère d'activité spéciale, se livrer aux réflexions dont ressortira clairement la démonstration qu'il importe de faire, à savoir que la notion de légalité, qui inspire tant de respect, ne saurait pas se confondre avec celle de justice.

Le faisceau des lois actuelles est uniquement établi dans le but d'assurer aux détenteurs des richesses la suprématie sur les producteurs.

L'égoïsme le plus odieux a présidé à la confection de nos lois, comme la préoccupation du pouvoir à conserver dirige seule leur application.

Pourquoi nous en plaindre ? Ce serait inutile. Mieux vaut en tirer des conséquences.

Il est évident que l'idée de légalité est toute relative, appropriée seulement à un régime donné, qu'à aucun degré elle ne peut se confondre avec l'idéal de justice auquel nous devons tendre, qu'elle est au contraire le plus néfaste



HENRI TUROT

instrument mis au service du capitalisme pour retarder l'émancipation des travailleurs.

N'ayant d'autre raison d'être que la force qui a pu l'établir, il est impossible de nier qu'une autre force peut légitimement la modifier et la transformer.

Chaque changement de régime eut pour condition et pour corollaire indispensables la violation de cette légalité à laquelle on veut donner à cette heure un caractère définitif et sacré. Nous ne subirons pas la pression qu'on veut exercer sur nos consciences.

A l'exploitation capitaliste devra succéder, un jour ou l'autre, l'équitable jouissance des richesses produites par le travail. Cela ne pourra se faire que par le bouleversement progressif ou violent de tout notre système légal.

Il importe donc de dénoncer au bon sens populaire l'équivoque trop habile dont les classes dirigeantes ont voulu user en essayant d'inspirer, pour la légalité qui est leur œuvre, le même respect que nous devons avoir pour la justice, autant qu'il nous est possible, d'ailleurs, d'en fixer les principes.

C'est ainsi que pourra s'augmenter le nombre des soldats de l'armée socialiste, c'est ainsi qu'il nous faut répondre à ceux qui décrètent que l'ère des révolutions est close, et qui prétendent arrêter l'histoire des évolutions au moment précis où leurs appétits trouvent leur satisfaction aux dépens de leurs dupes.

Henri TEROT.

CHOSSES DU PEUPLE

LE ROI DU PAVÉ

Autrefois, c'était un colosse.

Haut de taille, large d'épaules, des bras gros comme des cuisses, des jambes comme des piliers d'église, un torse de taureau et un cou comme un fût de colonne, lorsqu'il travaillait sur la place publique il emplissait l'horizon d'une vision énorme, de gestes de Titan lançant des roches contre le ciel.

Franchement, c'était un rude mâle!

Et lorsqu'il empoignait les poids, les boulets, les tonneaux, les haltères, lorsque les reins cambrés, le bras tendu, la tête haute, il jouait avec des charges qui eussent écrasé un homme ordinaire, c'était dans la foule, toujours subjuguée par un puissant étalage de force, une respectueuse admiration.

Ah! il les maniait les kilos, le bougre!

Soixante livres à bout de bras, à gauche comme à droite; cent cinquante livres dans les dents; cent quatre-vingts livres à la volée; quarante livres jetées au premier étage et rattrapées sans flexion malgré une chute de cinq mètres, tout cela c'était autant de jeux pour Louis de Lyon, le roi des athlètes, l'empereur des hercules du pavé parisien. Il fallait le voir, aux beaux jours de sa pleine force, à quarante-cinq ans, alors que bien en chair, avec une souplesse de clown et des muscles michelangesques, il travaillait en artiste, en professeur, en maître, soit au boulevard Rochechouart, soit au rond-point de la Villette, soit à la place Walhubert.

Alors, c'était un merveilleux spectacle.

Droit, sculptural, moulé dans son maillot comme une glaise dans le plâtre, il était le modèle de la force, le maître incontesté du pavé.

Chez lui, rien ne sentait l'effort déployé, la difficulté vaincue.

C'était un jeu souple, régulier, coquet même, à faire croire que les poids étaient en carton-pâte et les haltères en bouchon.

Quand il s'exhibait, c'était en compagnie de deux gros gaillards, pendant quinze ans ses lieutenants fidèles, et qui, malgré leur force étonnante, semblaient n'être là que pour faire ressortir la puissance formidable de l'autre, du maître.

La parade n'était jamais longue ; quelques mots brefs lancés d'une voix retentissante ; un savant étalage de biceps, de deltoïdes et de pectoraux ; quelques mouvements d'épaules, faisant présager les besognes herculéennes, et les sous tombaient dru sur le tapis qui servait d'arène, rentrant le boniment dans le gosier du bonisseur.

Maintenant, le travail commençait dans une furieuse lutte de la chair contre la fonte, du muscle vibrant contre la masse inerte.

L'un après l'autre, les lieutenants du colosse jonglaient avec les poids, lançaient les boulets, enlevaient les haltères, semblaient deux ouvriers de chez Vulcain sortis de leur ancre pour apprendre aux hommes à dompter le fer.

Debout près de l'orgue, le corps bercé par la ritournelle revenant perpétuellement comme ramencée par un tourne-broche, l'œil attentif, les jambes croisées avec grâce, le patron attendait. Puis, quand les bravos de la foule avaient couronné la première partie du programme, il s'avavançait, lui, majestueux, et il s'escriyait dans le tas.

Dépassant ses collègues de la tête, il les dépassait proportionnellement en force. Ce qu'ils avaient fait à eux deux, il mettait sa gloire à le faire tout seul ; et il allait, il allait tant que les spectateurs enthousiasmés fissent retentir les airs d'exclamations de stupeur, tant que la grêle des applaudissements semblât le crépitement de balles sur des plaques de tôle.

Rayonnant de joie, il s'arrêtait ; puis, chargeant son bras gauche de quatre-vingts kilos qu'il maintenait au-dessus de sa tête comme si son épaule eût été de bronze, empoignant de la main droite un entonnoir de cinq livres et un poids de quarante, il faisait le tour du cercle le sourire sur les lèvres, cueillant les sous comme il eût cueilli des cerises.

Dix fois, quinze fois, vingt fois par jour, la même chose se renouvelait ; puis, le soir, frais et dispos comme s'il eût fait un tour au bois de Boulogne, le magnifique colosse s'en allait culbuter les lutteurs, ses confrères, rarement battu et mettant le point d'honneur au-dessus de tout. Puis, Louis de Lyon disparaît de la circulation.

Où était-il ? on ne le savait guère. Peut-être en province, peut-être à l'étranger, peut-être dans un coin à vivre de ses rentes.

Mais un jour, au boulevard de la Chapelle, on le revit.

Malas, ce n'était plus le Louis de Lyon d'autan.

Qu'on se figure un vieillard, un homme aux cheveux blancs rares comme sur une vieille brosse, à la moustache également toute blanche, aux pointes lamentablement tombantes, recouvrant une bouche édentée d'où sortait une voix rauque, puissante encore, mais fêlée comme un vieux chaudron. Et tout était à l'avenant chez le vieil hercule. La taille, autrefois si haute, si flexible, était voûtée comme celle d'un cantonnier qui a cassé des pierres pendant quarante ans sur les routes ; les bras sur lesquels on trouvait à peine quelques soupçons de muscles pendaient inertes, minables, tandis qu'une peau jadis tendue, maintenant flasque, faisait des plis aux articulations ; les jambes, quinze ans auparavant robustement sculpturales, semblaient cagneuses à cause de la disette de chair.

Pourtant, à voir la poitrine encore large, où les côtes mettaient des saillies en forme de cerceles, on sentait qu'on avait devant soi la carcasse d'un ancien rude homme.

Seulement, à cette heure, c'était bien fini.

Comme autrefois, il avait encore avec lui deux acolytes ; mais c'étaient deux bambins, deux hercules pour rire. L'un pouvait avoir un mètre soixante, talons

compris ; l'autre à peine un mètre cinquante-cinq. Tous deux un peu musclés, il est vrai, mais de cette musculature qui n'est qu'un développement dû à la pratique, une musculature à dessous grêles, n'ayant aucuns fonds de force sérieuse.

On voyait que ces petits bonshommes ne faisaient leurs bras tendus que grâce à la faible longueur du membre, au raccourci du levier qui, lorsqu'il est long, décuple la charge.

Et pourtant, le pauvre vieux était accolé à ces gnômes, lui qui dans le temps avait des hercules déjà de premier ordre comme repousseurs. D'ailleurs, il les laissait s'escrimer le plus tôt possible. Était-ce convenu ? L'avaient-ils pris avec eux par commisération ou comme appât à cause de la réputation ancienne ? Eux seuls l'auraient pu dire.

En tout cas, le vieux géant était là, réduit pour ainsi dire à l'impuissance, relégué au second plan, et jetant, lui, le silencieux d'autrefois, des appels enroués aux applaudissements et à la générosité de la foule.

Il en était à frapper l'une contre l'autre deux mains larges ainsi que des assiettes, mais sèches comme de la vieille écorce, faisant le chef de claque pour des tours insignifiants qui l'auraient fait sourire de pitié aux beaux jours loin déjà.

A un certain moment il se redressa. Son tour de travailler était venu, et il fallait faire le beau devant les deux cents personnes formant le cercle.

Comme un vieux cheval de régiment qui, mis en réforme, entend la trompette, Louis de Lyon se cabra. Et, empoignant un vingt kilos à pleine main, tout en esquissant un vague sourire, il fit un bras tendu comme il put, raccourcissant les muscles, faisant un angle obtus pour que ce fut moins lourd.

Sur sa face, on voyait l'effort, la volonté, mais l'impuissance. Coup sur coup, il fit quelques exercices, mettant en jeu toute son habileté pour escamoter les passes.

Mais ce n'était plus ça. On applaudit bien encore un peu, comme on salue une vieille gloire, mais c'était plutôt un hommage au courage malheureux qu'un témoignage de satisfaction pour une belle chose.

Alors, le plus vite qu'il put, le vieil athlète s'en retourna vers l'orgue, faisant place aux jeunes, et les spectateurs les plus proches l'entendirent murmurer ce simple mot :

« Foutu. »

Alexandre MERCIER.

DIFFÉRENTES STATISTIQUES

Bureaux de Bienfaisance.

En France, les Bureaux de bienfaisance étaient :

En 1833, au nombre de	6.275	pour	605.932	indigents.
En 1847,	9.336	—	4.320.659	—
En 1871,	43.367	—	1.608.429	—

Autres chiffres plus récents :

<i>Bureaux de bienfaisance.</i>	1875	1881
Nombre	45.287	44.033
Recettes	32.359.959	48.469.335
Dépenses	25.423.842	32.147.606
Individus secourus	1.247.722	1.449.021

Actuellement, il y a en France 36,417 communes. On voit que plus de 20.000 communes, comprenant 18 millions d'habitants, sont sans bureau de bienfaisance.

Les accidents du travail dans les mines d'Allemagne de 1886 à 1892.

Dans les sept dernières années, il y a eu un total de 73,112 accidents dans les bassins miniers de l'Allemagne. Ils augmentent tous les ans, ainsi qu'il ressort des chiffres suivants :

7.884	en 1886
8.475	en 1887
9.062	en 1888
9.360	en 1889
10.804	en 1890
13.632	en 1891
13.895	en 1892

L'état de paix.

On dit généralement que l'Europe vit en état de paix, bien que chaque jour il peut se produire un conflit déterminant l'état de guerre.

En tout cas, même sur le pied de paix, le militarisme rongé toutes les nations européennes.

Il est intéressant à ce sujet de reproduire les renseignements donnés par un journal économique, l'*Economiste Européen*, qui a fait le calcul de l'effectif et des dépenses militaires de toutes les puissances. Ces renseignements étant incomplets, nous les avons complétés.

L'échelle ascendante des dépenses, depuis l'année 1869 qui a précédé la guerre, est ainsi dressée :

Dépenses totales pour la guerre et la marine en millions de francs.

NATIONS.	1869-70	80-81	86-87	92-93
France	540	1.016	904	890
Russie	615	872	982	1.107
Allemagne	573	501	539	822
Autriche-Hongrie	573	311	342	421
Italie	184	237	342	421
Angleterre	605	760	978	832
Belgique	36	44	44	47
Espagne	127	174	200	170
Hollande	50	69	69	75
Suisse	4	14	17	36

L'augmentation a été de 137 0/0 pour l'Allemagne ; de 92 0/0 pour l'Italie ; de 83 0/0 pour l'Autriche ; de 79 0/0 pour la Russie ; de 62 0/0 pour la France, et de 37 0/0 pour l'Angleterre.

*Tableau des forces européennes pouvant être rassemblées en cas de guerre
(Mars 1888).*

NOMS DES PUISSANCES.	ARMÉE		TOTALS
	ACTIVE.	TERRITOR.	
Allemagne.	1.435.000	5.283.000	6.440.000
Angleterre.	251.037	360.532	621.589
Autriche-Hongrie.	990.000	1.110.000	2.100.000
Belgique.	137.000	130.000	267.000
Bulgarie.	25.000	120.000	145.000
Danemark.	59.562	140.438	200.000
Espagne.	167.000	83.000	250.000
France.	2.051.459	2.057.196	4.108.655
Grèce.	35.000	55.000	90.000
Hollande.	60.000	43.000	103.000
Italie.	1.015.000	1.585.000	2.600.000
Portugal.	81.000	119.000	200.000
Roumanie.	65.000	85.000	150.000
Russie.	2.450.000	2.160.000	4.610.000
Serbie.	107.000	112.000	219.000
Suède et Norvège.	65.000	55.000	120.000
Suisse.	117.000	385.000	502.000
Turquie.	350.000	650.000	1.000.000
Totaux	9.191.078	14.537.166	23.728.244

Il résulte de ces chiffres dont les premiers, ceux relatifs aux dépenses, sont puisés dans l'*Economiste européen*, et les seconds, ceux concernant l'effectif, dans le curieux livre, *Anathème à la guerre*, d'Androclès — M. Devos — que le militarisme ruine et épuise la société actuelle.

En 1888, le total des effectifs de guerre comprenait près de 24 millions d'hommes et la somme des dépenses, quatre milliards trois cent millions, pour les budgets de la guerre et de la marine.

Pareils chiffres montrent quelles charges épuisantes pèsent sur la classe populaire qui alimente les budgets et les effectifs. Il n'est pas possible que pareille situation se maintienne, on va rapidement à la Banqueroute ou à la Révolution.

Ce que coûte la paix armée.

En 1874, le budget de l'empire allemand était de 672 millions ; les dépenses militaires absorbaient 331 millions.

En 1880-81, le budget total était de 750 millions ; les dépenses militaires atteignaient le chiffre de 407 millions.

Le budget de l'empire pour 1892-93 monte à un milliard 217 millions, et l'on demande 635 millions pour l'année.

Sans compter les nouvelles dépenses que va occasionner l'application — immédiate — de la loi militaire, récemment votée par le Reichstag.

Cela fera, au bas mot, un budget de 700 millions, rien que pour l'armée — un peu plus que le budget total de l'empire en 1874 !

En treize ans, les impôts indirects ont progressé de 264 millions. La dette publique dépasse deux milliards.

L'inéluctable.

Si la population de l'Europe augmente encore, pendant un siècle, dans

la même proportion qu'elle augmente aujourd'hui, voici les chiffres qu'elle exprimerait pour les différents pays :

	1892	1992
Russie	110.000.000	340.000.000
Allemagne	49.000.000	115.000.000
Autriche-Hongrie	42.000.000	80.000.000
Grande-Bretagne et Irlande	38.000.000	80.000.000
France	38.000.000	50.000.000
Italie	30.000.000	50.000.000
Espagne et Portugal	22.000.000	35.000.000
Péninsule des Balkans	20.000.000	30.000.000
Scandinavie	10.000.000	15.000.000
Belgique	6.000.000	10.000.000
Pays-Bas	5.000.000	8.000.000
Suisse	3.000.000	5.000.000
Total	373.000.000	818.000.000

Ces données nous indiquent que la solution de la question sociale doit, à bref délai, s'imposer partout avec une puissance irrésistible, car les souffrances sociales, déjà intolérables aujourd'hui pour les prolétaires, s'accroîtront encore davantage dans l'avenir.

Le chômage.

Résumé des réponses faites aux questionnaires adressés à tous les ouvriers par la Commission parlementaire du travail (M. Ricard, président).

« La statistique a été dressée pour 9,416 ouvriers comprenant : Métallurgie, 2,916; bâtiment, 3,222; industrie du bois et de l'aménagement, 1,606; vêtements et accessoires, 1,342.

« On a trouvé :

Pas de chômage	1.360	ouvriers, soit	17,9	0/0
Chômage de 2 mois et au-dessous	1.340	ouvriers, soit	14,7	0/0
— de 3 mois	2.221	—	23,3	0/0
— de 4 mois	1.813	—	20	0/0
— de 5 mois et plus	1.572	—	17,2	0/0

Dénombrement des étrangers en France.

Publié par l'Office du Travail. Voici les principaux chiffres de cette statistique, comparés à ceux de 1831, date du premier recensement des étrangers :

	1831	1890
Belges	128.403	463.860
Italiens	62.307	285.042
Allemands et Autrichiens	57.000	94.900
Russes	9.338	14.357
Anglais	20.337	39.687
Américains	5.000	12.000
Espagnols et Portugais	30.000	80.000
Suisses	25.485	83.117
Hollandais	13.000	40.000
Divers	8.440	14.248
Total	360.000	1.430.211

En 40 ans, le nombre des étrangers en France a plus que triplé, alors que la population totale s'est accrue seulement de 2,350,000 habitants, soit de moins de 6 0/0.

Les Faillites en France de 1881 à 1889.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est le développement incessant du nombre des suspensions de paiements parmi les commerçants, et de l'étendue de l'insolvabilité qu'elles révèlent.

De 1881 à 1889, en comptant pour la dernière année les liquidations judiciaires qui se sont déclarées en vertu de la loi du 4 mars 1889, l'ensemble des suspensions de paiements a augmenté de plus de 35 0/0. On ne compte que 6,895 faillites en 1881; huit ans après, en 1889, on constatait 6,626 faillites auxquelles venaient se joindre 2,708 liquidations judiciaires, soit ensemble 9,334 cessations de paiements; c'est une augmentation de 2,439 suspensions relativement à 1881, soit d'un peu plus de 35 0/0, ce qui est vraiment bien considérable.

ANNÉES	ACTIF DES FAILLITES et (pour 1889) des liquidations judiciaires liquidées.		PASSIF	EXCÉDENT du passif sur l'actif.
	—	—		
1881	Fr.	63.500.000	236.300.000	172.800.000
1882		75.400.000	243.900.000	168.800.000
1883		80.600.000	313.300.000	232.700.000
1884		80.300.000	284.500.000	204.200.000
1885		77.400.000	286.500.000	209.100.000
1886		95.800.000	341.900.000	246.100.000
1887		75.600.000	293.200.000	217.600.000
1888		103.500.000	390.300.000	286.800.000
1889		146.677.000	589.416.000	442.739.000
Total..	Fr.	798.477.000	2.979.316.000	2.180.839.000

Il faut remarquer que, pour expliquer l'augmentation prodigieuse de 1889, il n'y a pas eu à cette époque de faillite ou de liquidation close qui comportât des chiffres exceptionnels. Il s'agit, en effet, ici, des liquidations et des faillites closes chaque année, et non pas de celles qui sont ouvertes. L'entreprise de Panama, par exemple, ne figure pas dans ces chiffres parce que c'est une liquidation qui est encore en cours.

LA TACHE ORIGINELLE

Les d'Orléans ressemblent à la jument de Roland : ils n'ont qu'un défaut, c'est d'être morts, et c'est leur avarice qui les a tués. En politique, c'est tout ou rien. Il est impossible de faire marcher de front l'ambition et l'intérêt. Du moment où, pour un prétendant, l'argent a plus d'attrait que le pouvoir, c'en est fait de la dynastie.

Le comte de Paris a peut-être été le modèle des pères et des époux. Il passe pour avoir tenu à sa femme une fidélité méritoire. Il ne s'est signalé par aucun acte d'excentricité fâcheuse. Il s'est entouré de raseurs, non de

raslaquouères. Il n'a jamais promis à personne plus qu'il ne pouvait tenir. Mais voilà : ce chef de la Maison de France a repris, en 1871, quarante-cinq millions à la France.

En effet, ce mot : « chef de la Maison de France » n'a aucun sens appréciable. On dit : un chef de bureau, un chef de bataillon, un chef de cuisine ; mais « chef de la Maison de France » constitue une formule énigmatique au point d'en être incompréhensible. La France n'est pas une maison et n'a aucun chef.

Cependant les royalistes prêtent à cette expression une signification quasi mystique. Chef de la Maison de France, c'est-à-dire celui qui est prêt à tout sacrifier, y compris sa vie et sa fortune, pour conduire le pays à de hautes destinées. Or, c'est donner à sa patrie une singulière preuve d'amour que d'attendre le moment où, saignée aux quatre veines, elle râle et agonise pour lui tirer encore une pinte de sang de quarante-cinq millions.

Ça, c'est du Shylock tout pur, et quoi que risque le jeune duc d'Orléans pour relever le trône, jamais la nation n'oubliera ce « rabiot » réclamé par le Mecklenbourgeois de Stowe-House, après les cinq milliards exigés par la Prusse.

La mort subite du prince de Coudé, se suicidant sans motif apparent après avoir légué ses immenses richesses au duc d'Aumale, avait déjà fâcheusement impressionné le public. J'ai lu — et nombre d'autres personnes ont lu comme moi — des lettres honteuses écrites par la reine Marie-Amélie, femme de Louis-Philippe, à l'ignoble baronne de Feuchères, que la reine suppliait « d'user de son influence » sur le prince pour obtenir de lui un testament en faveur du jeune d'Aumale.

Le cadavre du vieux prince, trouvé pendu à l'espagnolette d'une des chambres de son château, devait devenir et est devenu effectivement un véritable champ de bataille entre orléanistes et légitimistes ; mais ces questions de successions captées ou détournées se vidaient entre parents et ne préoccupaient guère le peuple qu'au point de vue de la curiosité.

La réclamation de quarante-cinq millions, par laquelle la branche cadette clôturait l'Année terrible, a mis complètement à nu les baleines du parapluie philippiste. A partir de cette curée froide venant après l'hallali prussien, la France a dit au chef de sa maison, comme dans un amusant vaudeville du Palais-Royal :

« C'est fini, nous deux ! »



HENRI ROCHEFORT

Aussi, quand les feuilles respectueuses, pour qui une tête qui aurait pu être couronnée est déjà l'emblème de l'autorité, nous assurent que le comte de Paris a moutré ses idées à la fois libérales et généreuses en prenant du service en Amérique dans l'armée abolitionniste, pendant la guerre de sécession, la voix populaire leur répond froidement :

« C'est possible, mais il y a les quarante-cinq millions.

— Jamais, continuent les feuilles respectueuses, il n'a voulu qu'une goutte de sang fût répandue à cause de lui. Il lui était facile de provoquer la guerre civile et d'en profiter pour prendre la tête du mouvement. Il s'y est toujours refusé.

— Oui, mais nous étions bien affamés et bien malheureux, quand il nous a repris ses quarante-cinq millions.

— Loin de se se liquer contre son cousin le comte de Chambord, à qui son obstination à rester dans les vieilles traditions royalistes avait créé une insurmontable impopularité, il n'a pas hésité à sacrifier ses espérances au droit légitime, en allant tout exprès à Frohsdorf déclarer au chef de la branche aînée qu'il le considérait comme le véritable représentant de la monarchie française.

— Parfaitement, nous savons tout cela. Mais il y a ces maudits quarante-cinq millions...

— Et enfin quelle mort pleine de dignité, sans un mot amer contre ceux qui l'avaient proscrit, sans un autre conseil donné à son fils que celui d'aimer et de servir la France!

— Oui, mais il ne lui a pas conseillé de restituer les quarante-cinq millions! »

Ces millions seront éternellement le spectre de Banco qui viendra troubler les conciliabules et entraver tous les projets. Nous ignorons si la Maison de France les a déjà digérés, mais la France ne les digérera pas.

Henri ROCHEFORT.

PAUVRES BOUGRES

Le grand-père est un rat de grain,
Le petit-fils, mousse embarqué.

La grand-mère, aux jours les meilleurs,
Porte la botte aux mareyeurs.

Quand le hontage ne va pas,
Elle mendie à petits pas.

La fille court pour décrocher
Les maigres moules du rocher.

La mère avec des hommes souls
Hâte pour gagner quatre sous.

Pâle bougre plein de casus,
Trop malingré pour les chaluts,

Le père à vingt ans s'enrôlait
Sur un follier du Pollet.

Depuis, il traîne là-dedans
L'âpre misère à grince-dents.

Ah! pauvres gens! filles, garçons,
Au profit triste de poissons,

Viei lards dont l'éternelle faim
Dans la mort seule au a sa fin,

Hâteurs, botteuses, folliers,
L'ar le sort toujours spoliés,

Hélas! hélas! les malheureux,
Il n'est qu'un bon moment pour eux :

L'heure où, sous l'ombre ensevelis,
Ils se pâment au creux des lits,

Ravis dans un oubli profond,
Sans penser aux enfants qu'ils font.

Jean RICHÉPIN.

Le Chambard

BUREAUX

SOCIALISTE

ABONNEMENTS

120, rue Montmartre

Satirique - Illustré - Paraissant tous les Samedis

UN AN.....	60
SIX MOIS.....	30
TROIS MOIS.....	15
ÉTRANGER LE PORT EN SUS	

PARIS

Rédacteur en Chef: GÉRAULT-RICHARD

ENFIN, SEULS!



— Maintenant, ma belle, il s'agit de filer doux!

Cléricalisme et Socialisme⁽¹⁾

Citoyennes et Citoyens,

Le cléricalisme, qui a fait tant de mal à l'humanité pendant 18 siècles, se voyant abandonné aujourd'hui par la masse du peuple, essaie, pour maintenir cette masse avec lui ou pour se l'attirer de nouveau, de donner le change à l'opinion en s'affublant du masque du socialisme.

Il est vrai que son socialisme trompeur et de contrebande n'a rien de commun avec le nôtre, avec le vrai socialisme.

Mais cette nouvelle hypocrisie des cléricaux peut devenir dangereuse en détournant de nombreux naïfs de la voie du progrès qui mène à l'anéantissement de la peste religieuse et à la destruction du régime capitaliste.

Aussi, devons-nous dénoncer avec toutes nos forces leur escobarderie actuelle, afin d'empêcher le peuple de prolonger sa misère morale et matérielle en prolongeant l'erreur et l'exploitation qui marchent ensemble.

Il a été remarqué, en effet, dans le courant des siècles, que le vrai, le juste et l'utile marchaient toujours ensemble.

Or, si les religions sont toutes basées sur l'erreur et le mensonge, c'est que, par elles, on a voulu tenir le peuple dans l'abrutissement et l'ignorance pour l'exploiter plus à l'aise.

Au point de vue utilitaire, le mal religieux a été pire que la peste. D'abord, il sacrifia des millions d'hommes par ses croisades. Puis, en introduisant le fanatisme et la folie religieuse dans les cerveaux, il transforma beaucoup d'hommes en fauves. Ces hommes, ces religieux semèrent l'horreur et l'épouvante sur le monde d'alors demi-civilisé, répandant sur lui la nuit sombre, ne l'éclairant que par des bûchers et des autodafés, et lui arrachant des cris de douleur par des supplices infâmes.

En dehors du massacre de la Saint-Barthélemy et de tous les prétendus hérétiques qu'on brûlait par milliers, on torturait et brûlait vifs tous les hommes de génie qui se hasardaient d'apporter aux hommes une découverte ou une vérité scientifique ou philosophique quelconque. Tels les Gallilée, les Giordano Bruno, les Etienne Dolet, les Vanini, etc., etc.

On se demande comment il est possible que la religion ait abêti les hommes au point de leur faire supporter tous les abominables forfaits du clergé et de l'Inquisition, et de n'avoir pas, dans une révolte indignée, écrasé l'infâme pour éviter à l'humanité une barbarie de plusieurs siècles.

La raison humaine est tellement infirme qu'elle met plusieurs siècles pour s'apercevoir d'une erreur, d'une imbécilité.

Le Christianisme, à ses débuts, quoique se prononçant dans une certaine mesure en faveur des pauvres et des petits, consacrait, au fond, et la tyrannie brutale des empereurs par le « Rendez à César ce qui est à César », et l'exploitation de l'homme par l'homme par le fameux mot de Jésus : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous. »

(1) Cet article est une conférence que le citoyen Argyriadès a faite la première fois en Belgique, à Charleroi et depuis à la maison du Peuple de Paris ainsi qu'à une fête de la Salle du Centenaire du 15^e arrondissement.

Par le temps d'esprit nouveau qui court avec l'avènement à la présidence de C. Perier dont le premier acte a été de gracier l'évêque de Lyon Couillet et dont le dévouement au pape et aux cléricaux éclate aux yeux de tous, cette conférence est de toute actualité et peut justement figurer dans l'Almanach,

Et, peu à peu, se basant sur l'erreur qui est la base de toutes les religions, le Christianisme dégénéra en un instrument terrible d'oppression et d'abrutissement des pauvres.

Certes, parmi les fondateurs du Christianisme, il y a eu des hommes de cœur qui se sont intéressés tout particulièrement au sort des pauvres, mais leurs efforts ont été mis à néant par le clergé lui-même.

Permettez-moi de m'arrêter un peu sur un exemple célèbre, car il a son importance pour démontrer l'infamie des cléricaux.

Cet exemple est celui de Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople, le seul qui s'est réellement voué aux intérêts du peuple.

Cette grande figure humaine avait ressenti toutes les souffrances des pauvres et s'était dévoué avec enthousiasme à leur cause. L'éloquence sublime et passionnée de Jean, qui lui valut le surnom de *Bouche d'Or*, était mise au service de tous les souffrants, de tous les opprimés et son courage ne désarmait devant personne. Il apostrophait de sa chaire, en pleine cathédrale, jusqu'à l'impératrice Eudoxie, lui reprochant ses violences et ses rapines, son luxe et son indifférence criminelle devant les misères du peuple.

Et naturellement, puisqu'il s'attaquait à l'impératrice elle-même, il n'épargnait pas les autres exploiters du peuple.

Les idées socialistes de Jean Chrysostome allaient même très loin pour son époque, car il réclamait la communauté des biens, ce que reprouvent nos cléricaux d'aujourd'hui. Il prononçait des phrases dans le genre de celle-ci : « Il y a, disait-il du haut de la chaire, 50,000 riches à Constantinople dont les richesses suffiraient à rendre heureux le reste du peuple qui souffre dans la misère. »

C'est lui aussi qui a démontré par une dialectique irrésistible que les grandes richesses des possédants ont presque toutes le vol comme origine.

Voici comment il s'exprime :

« D'où as-tu tiré ta richesse? De mon aïeul, diras-tu, de mon père. Remonte aussi haut que tu voudras dans la suite de tes ancêtres, et montre-moi, si tu peux que cette possession est légitime : tu ne le pourras jamais. Le principe et la source de ces biens, c'est l'injustice; il le faut nécessairement. Pourquoi? Parce que la nature dans le principe n'a pas créé celui-ci riche, celui-là pauvre. En les introduisant dans le monde, elle n'a pas versé aux pieds de l'un des trésors, tandis qu'elle les refusait à l'autre. Mais elle leur a donné à tous la même terre, qui est commune à tous les hommes. Pourquoi donc toi possèdes-tu tant et tant d'arpents, tandis que ton voisin n'a pas une motte de terre? C'est mon père, dis-tu, qui me les a légués.

— Et de qui les avait-il reçus? — De ses ancêtres.

— Mais il faut toujours remonter au principe...

C'est parce que quelques hommes ont essayé de s'approprier exclusivement des biens, que les guerres ont éclaté, comme si la nature se révoltait de ce que l'homme tente de diviser ceux qu'elle avait unis, en revendiquant la propriété exclusive de certaines choses, en prononçant ces tristes mots : *le mien, le tien*. Voilà le principe des divisions et des maux parmi les hommes. Ainsi, la communauté plus que la propriété est notre lot. »

Au milieu de ce monde corrompu, perversi et lâche, que les vices rendait insensible et cruel pour les petits, Chrysostome apparaît comme un vengeur terrible et avec les accents indignés d'un superbe révolté, il fustige et flétrit les riches et les puissants.

« Inflexible et violent, il tonne contre ses prévaricateurs superbes et les écrase, il s'en fait hair, il sera leur victime. En même temps, par une réaction toute naturelle, il se tourne vers le peuple; il le voit tel que l'ont fait le gouvernement des empereurs, la rapacité des riches, la misère et tous les maux qu'elle traîne à sa suite. Il le console, il le relève à ses propres yeux, il s'en fait aimer. Ses vices mêmes sont, la plupart du temps, l'ouvrage du riche. Il ne s'est pas contenté d'enlever à ses frères leur part de l'héritage

commun ; en les dépoignant, il les a dégradés, corrompus. Donc la propriété est la source de tout le mal, il faut la maudire. »

Pendant que Jean Chrysostome se dévouait avec un tel courage, avec une telle abnégation à la cause des déshérités, quels étaient ceux qui complotaient contre lui ?

C'était le clergé lui-même, c'était le patriarche d'Alexandrie, Théophile, c'étaient les évêques et archevêques qui, réunis en concile, le firent condamner à l'exil par l'empereur. On l'enleva nuitamment et on le chassa de Constantinople. Mais le peuple, qui savait à quoi s'en tenir sur le compte de son patriarche, s'ameuta et demanda à grands cris son rappel. L'empereur Arcadius, craignant une Révolution, rappela Jean de l'exil ; mais les intrigues cléricales parvinrent, une année après, à décider l'empereur de l'exiler à nouveau. Ce nouvel attentat contre l'ami du peuple suscita une émeute sanglante, et le peuple, pour se venger de l'infamie commise à l'égard du défenseur de ses intérêts, livra aux flammes la moitié de la ville, saluant ainsi son départ.

Les cléricaux et gouvernementaux de l'époque exercèrent des traitements si barbares sur cet apôtre humanitaire qu'il mourut de fatigue, tué par leurs sbires, qui l'obligèrent de faire, à l'âge de 60 ans, toute l'Asie Mineure à pied.

Ce fut un véritable assassinat.

Jean Chrysostome, dont le cœur vibrait devant toutes les souffrances sociales, s'il vivait aujourd'hui, serait avec les socialistes. Il lutterait avec eux contre les riches et le clergé. Son socialisme était encore dans l'enfance et, cependant, il ne trouvait de solution du problème social que dans la communauté des biens. Ce socialisme démontrait déjà que les richesses accumulées des uns faisaient le malheur des autres et étaient cause de tous les désordres sociaux.

En faisant ici l'éloge de Jean Chrysostome comme orateur populaire et défenseur des faibles, nous n'entendons pas naturellement le suivre dans les errements de ses croyances religieuses, quoique Sylvain Maréchal, dans son *Dictionnaire des Athées*, le place parmi eux et cite de lui cette pensée : « On ne sait point, par la raison, si le monde a été créé du néant et si Dieu n'a point eu de commencement. »

Quoi qu'il en soit, nous qui avons l'expérience des siècles passés, l'histoire et la science comme appuis, nous devons combattre toutes les religions et tous les clergés. C'est la religion qui a tenu les peuples dans l'abrutissement et l'humanité dans l'immobilité. C'est le clergé qui a assassiné Chrysostome, qui a torturé Galilée et persécuté Christophe Colomb.

La religion et la croyance en Dieu, si pernicieuses pour l'humanité, n'ont jamais eu de base scientifique. Il faut croire à l'absurde pour croire à la religion et à l'existence d'un Dieu quelconque.

Scientifiquement, il est démontré aujourd'hui que l'Univers et les espaces infinis sont de la matière et ne chantent plus la gloire de Dieu.

Le vide n'existe pas dans la nature. Il n'y a pas non plus d'êtres immatériels. Or, puisque l'Univers est tout matière, où pourrait bien se trouver le nommé Dieu ? Nulle part. L'immatériel n'existe pas non plus. Dieu qu'on prétend immatériel est une monstruosité qui n'existe pas.

Done, la base de la religion étant fautive, elle ne peut donner naissance qu'à des dupes et des dupes. L'erreur enfante des millions d'erreurs, alors que la vérité n'enfante qu'une seule vérité : la science.

La science universalisée nous préservera de toutes les impostures, de toutes les supercheries des fourbes et de tous les crimes du fanatisme.

Quant à la prétendue morale des cléricaux, nous la répudions, d'abord parce qu'eux-mêmes sont les plus immoraux des citoyens, ensuite pour la raison que leur système de prêcher la morale par la peur d'un châtiment céleste ne nous va guère.

Et, à ce propos, nous pouvons leur répondre avec Frédéric-le-Grand, le roi philosophe :

Allez, lâches chrétiens, que les feux éternels
Empêchent d'assouvir vos désirs criminels,
Vos austères vertus n'en ont que l'apparence.
Mais nous, qui renonçons à toute récompense,
Nous, qui ne craignons point vos éternels tourments,
L'intérêt n'a jamais souillé nos sentiments ;
Le bien du genre humain, la vertu nous anime,
L'amour seul du devoir nous a fait fuir le crime.

Les prêtres, ainsi que l'a dit Robespierre, sont à la morale ce que les charlatans sont à la médecine.

Les cléricaux actuels qui semblent vouloir s'intéresser au sort des travailleurs par un étrange socialisme — à rebours du nôtre — ne font que du charlatanisme, et du plus mauvais charlatanisme, car ils trompent en connaissance de cause.

Pendant 1800 ans, ils ont abruti les populations. Ils ont non seulement aidé à opprimer et à dépouiller les peuples, mais ils ont partagé les profits avec les oppresseurs. Puis, non contents de cela, ils établirent des privilèges abusifs à leur seul profit, ils imposèrent les populations de dîmes et autres prélèvements comme les seigneurs féodaux et s'affranchirent de toute contribution dans les dépenses de l'Etat ou de la société.

Pendant la Révolution Française, il n'y a pas eu de plus féroces protestataires contre l'affranchissement des serfs que les membres du clergé. Et les diatribes de l'abbé Maury contre l'abolition des privilèges du clergé, contre l'abolition de la noblesse, des titres héréditaires, de la livrée et des monuments de servitude, nous indignent encore aujourd'hui.

Cet irascible et insolent abbé déclarait, en pleine Constituante, qu'il possédait huit cents fermes ! Combien de captations, de vols et de prestations iniques de toutes sortes il a fallu exercer sur le pauvre peuple pour acquérir de telles richesses !

Et quelle exploitation éhontée ne devait-on pas exercer sur les malheureux qui faisaient valoir toutes les richesses du clergé. Cela est facile à concevoir.

Mais vous connaissez toutes les souffrances du peuple sous l'ancien régime. Je n'insiste pas davantage.

Le clergé n'a été à travers les siècles pour les peuples qu'un terrible fléau propageant les ténèbres et l'ignorance, servant d'instrument d'oppression aux tyrans et opprimant impitoyablement lui-même les prolétaires jusqu'au jour où les philosophes, dévoiant ses impostures et ses infamies, réussit à affaiblir son pouvoir et à ouvrir les yeux de ses trop crédules victimes !

Or, c'est ce clergé néfaste pour le progrès de l'humanité et pour l'affranchissement des prolétaires qui veut, aujourd'hui, faire croire qu'il s'intéresse à leur cause.

Mais, comme tout est hypocrisie chez lui, il joue double jeu.

D'un côté, certains de ses docteurs font la critique de la société actuelle en adoptant nos arguments socialistes et, de l'autre, au lieu d'adopter notre solution, à nous, du problème social, qui est la suppression du régime capitaliste et de la propriété individuelle, ils proposent de nous ramener à cent ans en arrière, aux corporations, jurandes et maîtrises !

Et s'ils font toute cette propagande, ils le déclarent naïvement, c'est pour faire échec au socialisme.

Voici, en effet, ce que déclarait, il y a quelques mois, le plus autorisé de ces cléricaux, M. le comte de Mun, à la clôture des cercles catholiques (Congrès de Saint-Brieuc, 19 novembre).

« Dans le principe, a-t-il dit, ce sont les chrétiens qui ont appliqué au

monde du travail et dans l'organisation professionnelle les moyens pratiques de lutter contre le socialisme. »

Ainsi donc, nous n'inventons rien. Ce sont eux qui le disent. Si les cléricaux font semblant de s'intéresser au sort des ouvriers, à la cause des travailleurs, c'est uniquement pour combattre le socialisme qui, lui, se présente à tous les possédants, à tous les exploités et à tous les cléricaux beaucoup plus redoutable que la Révolution de 1789.

Avec l'avènement du socialisme adieu la domination abusive, l'exploitation éhontée du peuple par le cléricisme et le capitalisme. Adieu les bénéfices scandaleux de toutes sortes que cette exploitation procure à toute la hiérarchie cléricale et bourgeoise.

Adieu aussi la quêtude de la paresse pour toute la classe des dirigeants et des fainéants qui se créent des richesses abusives en faisant travailler les autres.

C'est cette perspective-là qui fait que le socialisme est abhorré par toute la classe des exploités et des repus.

Il n'y a que ce socialisme-là — le nôtre — qui puisse mettre fin à l'exploitation de l'homme par l'homme, à toutes les iniquités sociales, à toutes les fraudes et à tous les crimes qui découlent de la société actuelle. Et notre socialisme ne se base pas seulement sur des raisons sentimentales de justice et d'équité, mais encore — ce qui est plus sérieux — sur l'observation des faits historiques et la marche de la production capitaliste.

Sur l'observation des faits historiques, parce que l'humanité n'étant pas restée stationnaire pendant des siècles, elle progressera toujours vers l'émancipation aggrandissante de l'homme.

De même que nous avons vu disparaître la théocratie immuable des Egyptiens, l'esclavage horrible de l'antiquité avec toutes ses cruautés et ses crimes, de même qu'a disparu le servage, autre manière de l'assujettissement de l'homme par l'homme, de même disparaîtra le Prolétariat, la forme la plus hypocrite de l'exploitation humaine.

L'humanité ne peut pas rester stationnaire, et, à moins d'une régression temporaire, le progrès vers l'affranchissement de l'homme est certain. Et nous apercevons, dès à présent, le jour heureux de la Révolution Sociale qui réparera tant d'injustices et qui élèvera le Prolétariat à l'égalité économique et sociale, sans laquelle la prétendue égalité devant la loi et l'égalité politique sont illusoire.

L'autre base du socialisme moderne est l'observation de la production capitaliste qui — le machinisme aidant — centralise, de plus en plus, les capitaux et collectivise le travail.

La centralisation des capitaux et de toutes les richesses s'accomplit entre les mains de quelques-uns, grâce à la propriété individuelle, et elle se fait par l'expropriation graduelle de tous les petits producteurs et petits capitalistes. Les voituriers d'autrefois ont été remplacés par les Compagnies de chemins de fer, les petits forgerons par les grandes forges et les hauts fourneaux, les petits boutiquiers disparaissent peu à peu, engloutis qu'ils sont journellement par les grands magasins qui se développent sur leurs ruines.

Le nombre des faillites augmente dans tous les pays à vue d'œil et les pauvres faillis qui, en se ruinant, tombent dans le Prolétariat, perdent non seulement le pain de leur famille, mais jusqu'à leur honneur et leurs droits civiques.

Par le même coup, ils sont ruinés et déshonorés.

Ce phénomène de l'impossibilité de la lutte du petit capital contre le grand s'est développé à tel point qu'un économiste américain a dit qu'actuellement, aux Etats-Unis, on était sûrement voué à la faillite si, pour entreprendre le moindre négoce, on ne possédait pas au moins 250,000 dollars.

Les petits capitalistes et les petits boutiquiers se trouvent déjà et se trouvent, de plus en plus, dans la situation des carrossiers ou des diligences par

rapport aux chemins de fer et abandonneront forcément la lutte. Car il serait aujourd'hui absurde de supposer qu'une diligence quelconque puisse faire concurrence à une ligne de chemin de fer. Eh bien, pour nous qui avons compris la puissance du grand capital, la concurrence que les petits boutiquiers à Paris font aux grands bazars du Louvre, du Bon Marché et autres, nous paraît aussi sérieuse que celle que voudrait entreprendre une diligence contre une ligne de chemin de fer. Aussi leur ruine est-elle prochaine et certaine comme la ruine de tant de milliers d'autres qui ont fait déjà faillite.

Cet exemple peut s'appliquer à tous les industriels et à tous les commerçants. Les petits sont en quelque sorte la nourriture journalière des grands et bientôt ils seront tous dévorés par ces derniers.

Tous ces expropriés du grand capital viennent grossir le nombre des prolétaires, leur font concurrence et rendent ainsi la condition des pauvres de plus en plus précaire, de moins en moins tenable.

C'est là un des effets de l'accumulation des richesses entre les mains de quelques-uns seulement.

Mais il n'est pas le seul.

C'est à la centralisation des capitaux — non sociale — mais au profit de quelques individus, que nous devons aujourd'hui tous les désordres sociaux.

Grâce à elle, le merveilleux machiniste qui s'est développé si extraordinairement depuis un siècle et qui soulagerait tant les humains s'il était à la disposition de la société tout entière, devient aujourd'hui un fléau pour le monde du travail.

En effet, chaque nouvelle machine qui entre dans un atelier ou fabrique en exclut autant d'ouvriers qu'elle en remplace, car les patrons, pour économiser sur la main-d'œuvre et augmenter leurs bénéfices par l'introduction de nouvelles machines, renvoient un grand nombre de leurs ouvriers qui se lamentent dans des chômages forcés et meurtriers.

La production capitaliste, désordonnée ou anarchique de nos jours, amène ces crises périodiques commerciales et industrielles qu'on a observées depuis le commencement du siècle.

On ne savait pas tout d'abord à quoi attribuer ces étranges crises qui se produisaient juste au moment où l'on fabriquait le plus de produits. Après examen attentif de la situation des marchés et des conditions de la production, on s'aperçut que ces crises désolantes qui amenaient la misère noire chez les travailleurs et un malaise général dans toute la société étaient dues à la surproduction, c'est-à-dire à la production supérieure aux besoins des marchés.

Les produits fabriqués sans aucune règle remplissent les magasins et les dépôts et attendent les acheteurs qui ne viennent pas. Car, si l'on peut produire des cercueils à l'infini, on ne peut en écouler qu'un nombre égal à celui des morts. Les manufacturiers et fabricants, ne pouvant pas écouler leur grand stock de marchandises, arrêtent leur production et congédient leurs ouvriers. Ceux-ci, obligés de chômer, ne peuvent acheter pour leur usage des produits fabriqués, ce qui prolonge la crise et développe la misère.

De ce que nous venons de dire découle ce fait absurde que plus les travailleurs produisent dans la société actuelle et plus ils rendent leur sort misérable, plus ils sont exposés aux chômages.

Et, si les socialistes réclament la réduction de la journée de travail à huit heures, c'est pour pouvoir, par cette réforme, atténuer les effets pernicieux de la surproduction et des chômages.

Ainsi donc — et c'est Fourier qui l'a le premier remarqué — dans notre société imbécile, la misère naît de la surabondance même des produits. Ce qui aurait été un paradoxe autrefois est une réalité flagrante, déconcertante aujourd'hui. Et nos bourgeois stupides ou de mauvaise foi ne veulent pas se rendre à l'évidence, ne veulent pas constater franchement avec nous cette

étrange anomalie de notre société et y porter remède par une distribution plus ou moins équitable des richesses sociales.

La peur de perdre leurs privilèges et les bénéfices scandaleux qu'ils prélèvent sur le peuple les aveugle à tel point qu'ils se refusent de voir les ravages que fait le capitalisme dans leur classe même, par l'expropriation continue et impitoyable qu'il exerce sur la petite propriété, la petite industrie et le petit commerce.

Et pourquoi perpétue-t-on un état de choses aussi absurde, aussi anti-social? C'est pour permettre à quelques millionnaires et milliardaires insatiables d'accumuler des richesses incalculables. Ces richesses, n'ayant aucun but utile entre leurs mains, — car ils ne pourraient les dépenser, lors même qu'ils mangeraient de l'or toute la journée — sont employées à faire des ruines à la Bourse par la hausse et la baisse des fonds publics. Elles ne sont employées qu'à créer une féodalité mille fois plus dégradante et plus révoltante que la féodalité nobiliaire.

Le capitalisme, en effet, n'a rien d'élevé, aucun but utilitaire. Il se base sur l'égoïsme de l'usure et de l'accaparement.

Son seul but est de faire des ruines. C'est sur ces ruines qu'il fonde la féodalité industrielle ou financière qui n'a aucune des qualités qui distinguaient la féodalité nobiliaire; celle-ci au moins s'exposait pour la défense du sol et elle revendiquait cet honneur en toute occasion. Elle adorait par dessus tout la vaillance, et la protection due à l'opprimé, au faible, était une de ses préentions. Le chevalier pour être admis dans l'ordre devait jurer de protéger et de défendre la femme et l'orphelin.

Mais nous nous demandons à quoi sont tenus de par leur origine ces hauts barons de la finance qui descendent d'une faillite ou d'une adjudication de fourniture pour l'armée, illustrée de pots-de-vin.

« La féodalité industrielle, ou financière, ou commerciale, dit Toussenel, ne repose ni sur l'honneur, ni sur les honneurs, comme la république et la monarchie de Montesquieu. Elle a pour base le monopole commercial, oppresseur et anarchique. Son caractère, c'est la cupidité insatiable, mère de l'astuce, de la mauvaise foi et des coalitions.

« Toutes ses institutions portent le cachet de l'accaparement, du mensonge et de l'iniquité.

« Si le despotisme monarchique n'abat que les superbes, il n'en est pas ainsi du despotisme du coffre-fort. Celui-ci envahit la chaumière du pauvre comme le palais des princes, tout aliment convient à sa voracité.

« Comme le mercure subtil qui s'insinue par sa pesanteur et sa fluidité à travers tous les pores de la gangue, pour s'emparer des plus minimes parcelles du métal précieux qu'elle renferme, comme le hideux ténia dont les anneaux parasites suivent dans leurs circonvolutions tous les viscéres du corps humain; ainsi le vampire mercantile fait courir ses suçoirs jusqu'aux ramifications extrêmes de l'organisation sociale pour en pomper toute la substances et en soutirer tous les sucs.

« Le ton sous le régime de la féodalité d'argent, c'est l'égoïsme qui cherche à se dissimuler sous le masque de la philanthropie hypocrite. Sa devise est :

« *Chacun pour soi.* »

Jamais l'indignité morale de la classe bourgeoise ne s'est montrée avec autant de luxe que depuis quelques années dans les pays capitalistes. Avec le Panama en France, le fond des Guelfes et la fabrication des faux poinçons en Allemagne, avec la Banque romaine en Italie, etc., etc.

Et dire que ce sont ces détraqueurs du capitalisme, ces voleurs éhontés des épargnes populaires et des fonds des Etats qui reprochent aux socialistes de vouloir exproprier les grands voleurs du capitalisme. Mais ils se gardent bien de dire que si nous demandons l'expropriation des capitalistes et la fin de leurs vols, nous le demandons pour le bonheur de tous, pour met-

tre fin à la misère noire dont souffrent les prolétaires et non pour nous enrichir personnellement, ainsi qu'ils ne se gênent pas de le faire, eux, en nous volant journellement de toutes les façons.

Car l'exploitation ou rapine capitaliste ne s'exerce pas seulement par ces vols inavoués pour lesquels ils vendent leurs votes et leurs consciences.

L'exploitation avouée est mille fois supérieure à celle qu'on n'avoue pas. L'exploitation légale est bien plus dangereuse que l'exploitation par les chèques.

Car la première, qui s'exerce régulièrement et légalement, n'apparaît pas avec tout l'éclat qui vient de la corruption.

Ainsi, par exemple, au moyen du salariat, la bourgeoisie prélève les 7/12^e sur le salaire de l'ouvrier (cela résulte des données des statistiques officielles) et cependant on paraît excuser ce vol, parce que le temps l'a consacré.

Mais il n'en est pas moins vrai qu'il est plus onéreux pour l'ouvrier que n'étaient la corvée et la dîme de l'ancien régime.

Une autre exploitation est celle qui s'exerce par le service de la rente. La France paie la monstrueuse somme de 1,400,000,000 par an pour le service de la rente. C'est par les impôts directs ou indirects prélevés sur le peuple qu'on arrive à servir ces rentes colossales.

Et l'armée permanente qui ne sert qu'à protéger la digestion des riches, n'est-ce pas encore le peuple producteur qui fournit de quoi pourvoir à son entretien? Et l'instruction des bourgeois, aux frais de qui est-elle faite?

Mais pourquoi énumérer tous les budgets à millions dont la note est toujours payée par le peuple producteur? N'est-ce pas lui qui paye littéralement toutes les dépenses de l'Etat? N'est-ce pas lui qui entretient le luxe insolent des riches et pourvoit — parce qu'il y est forcé — à toutes leurs folles prodigalités? Les riches ne travaillent jamais ne produisent rien; donc, seul, le peuple producteur paie toutes les dépenses de la nation et celles des faînéants du capital qui, eux, usent et abusent des richesses produites par le peuple.

Et, ici, permettez-moi de me citer moi-même et de vous donner lecture d'un passage de ma brochure sur le *Socialisme scientifique*, où se trouve indiqué aussi notre but :

« Dans la société communiste que nous rêvons, chacun aura le droit d'user des biens communs, mais nul n'aura le droit d'en abuser.

« User pour ses propres besoins, bien; mais thésauriser en dépouillant les autres, point.

« Mais nous dira-t-on, ceux qui sont plus intelligents que les autres ne seront-ils pas rétribués? Oui, moralement, car leurs concitoyens les honoreront en les chargeant des missions les plus difficiles et les plus délicates, mais non matériellement.

« Ce n'est pas parce que tel sera intelligent qu'il aura le droit de s'emparer des richesses communes et qu'il devra faire des diners plus somptueux et plus exquis que ses concitoyens, et ce n'est pas parce que tel autre — qui contribuera selon ses moyens au travail social — mais sera faible d'esprit, qu'il faudra le laisser mourir de faim.

« La société sera tout simplement comme une famille de nos jours où les enfants les plus intelligents comme les moins bien doués mangent à la même table et sont également traités par rapport à leurs besoins matériels.

« D'ailleurs, lorsque le niveau égalitaire passera sur les têtes, et qu'il n'y aura ni riches ni pauvres, les intelligences elles-mêmes ne seront pas aussi disproportionnées qu'elles paraissent l'être aujourd'hui, car tous les citoyens recevront une instruction suffisante pour être au courant de toutes les connaissances humaines.

« Quant aux aptitudes toutes particulières de quelques-uns, à leur talent, ils seront suffisamment récompensés par l'admiration des autres.

« Aujourd'hui, préoccupé avant tout du gain, on ne comprend pas ce sti-

mulant qui vient de l'amour-propre, du désir de plaire et de se distinguer parmi ses concitoyens et qui est cependant beaucoup plus efficace que celui qui résulte de l'appât du gain.

« On nous dit et répète sans cesse que si on n'était pas guidé par l'idée d'une récompense pécuniaire, on ne produirait pas de chefs-d'œuvre.

« Ceci est une profonde erreur. Prenons l'humanité dans son développement le plus sublime, dans sa quintessence en quelque sorte, prenons l'époque athénienne, l'époque de la civilisation grecque qui, à travers l'histoire, à travers des siècles de carnage, de ruines et d'abrutissement par lesquels l'humanité a passé, apparaît comme une oasis réparatrice et bienfaisante.

« Voyons si les philosophes, les écrivains, les hommes d'Etat, les guerriers, les orateurs et les artistes de cette époque, dont les œuvres n'ont pas encore été surpassées, étaient guidés par l'idée d'une récompense pécuniaire.

« Il serait puéril de prétendre, par exemple, que nous devons les chefs-d'œuvre des Eschyle, des Euripide, des Sophocle, des Aristophane à l'esprit de lucre, puisque les droits d'auteur étaient inconnus à leur époque.

« Qui nous fera croire aussi que les recherches des Démocrite, des Epicure et de tant d'autres sur les mystères de la création, les découvertes d'Archimède, les enseignements des Socrate, les écrits des Platon, des Aristote sur le beau et le juste ont été faits en vue d'un profit quelconque? Qui dira qu'Aristote avait en vue une récompense pécuniaire lorsqu'il dépensait plus de quatre millions de drachmes pour recueillir les documents nécessaires à son histoire naturelle? Tout le monde sait que la seule récompense accordée dans les concours littéraires ou artistiques des Jeux Olympiques était une branche d'olivier.

« Ainsi ceux qui, selon l'expression de Goethe, ont le plus noblement rêvé le rêve de la vie, les Grecs de la grande époque, n'accordaient comme récompense à leurs grands hommes qu'une branche d'olivier.

« Qui ne se souvient aussi du mot de Thémistocle qui disait que les lauriers de Miltiade l'empêchaient de dormir?

« Pour rendre notre idée plus saisissable, nous citerons un fait récent que nous lisons, il y a quelque temps, dans un journal :

« Un des fils de la reine Victoria, frère du prince de Galles et qui a plus de 500,000 fr. de rentes, s'est engagé en amateur dans un orchestre qui donne de grands concerts classiques, où il fait tout son possible pour se distinguer comme violoniste. »

« Dans la société collectiviste, tous les citoyens ayant leur lendemain assuré, comme le fils de Victoria aujourd'hui, seront attirés comme lui vers l'art et la science par l'attraction passionnelle.

« Le gain, disent encore les économistes bourgeois, est le stimulant du progrès; c'est lui qui détermine les hommes à faire avancer les sciences et les arts.

« Si l'esprit de gain pousse à faire des inventions de peu d'importance, il paralyse, au contraire, le génie inventif chez l'homme. Celui-ci, lorsqu'il travaille en vue d'un profit, ne produit pas de chefs-d'œuvre.

« Nous remarquons, au contraire, que ceux qui ont laissé des œuvres dignes de notre admiration, ont été moins tentés par l'idée de lucre que par le goût des investigations scientifiques. Attribuera-t-on les découvertes d'un Darwin ou d'un Claude Bernard à l'idée d'une récompense matérielle? D'un autre côté, quelle impulsion au progrès et quelle découverte attendrait-on actuellement de la part de centaines de milliers de mineurs et autres prolétaires?

« Combien de génies inventifs sortis de leur sein, atrophiés dès leur éducation et perdus à jamais pour l'humanité, anéantis par l'impitoyable situation qui leur est faite, et qui les oblige à ne penser à autre chose qu'à garantir de la faim eux et les leurs, résultat auquel ils n'arrivent même pas, malgré un travail de forçat!

« Dans une société communiste, l'homme, n'étant plus isolément aux prises avec les nécessités de l'existence, pourra, après avoir fourni ses deux ou trois heures de travail social par jour, s'adonner aux sciences, aux arts, ainsi qu'aux multiples aspirations qui se trouvent innées chez lui.

« Notre but final est le communisme, mais rien ne nous empêche de réclamer dès à présent, par exemple, la réduction des heures du travail qui donnera plus d'aisance à l'ouvrier et lui procurera quelques loisirs pour s'occuper des intérêts de sa classe, ainsi que du développement de son instruction et de son intelligence.

« Bien d'autres réformes nécessaires prépareront la voie à la société nouvelle et rendront son enfantement moins pénible.

« La première est la mise à la charge de l'Etat et des communes de l'entretien et l'instruction des enfants. Cette réforme est comprise et acceptée même par des bourgeois. L'instruction obligatoire existe, mais combien d'enfants n'ont rien à manger tout en étant forcés par la loi d'aller à l'école!

« L'argent nécessaire pour cette réforme peut très bien être prélevé sur la rente usuraire qu'on sert aujourd'hui aux loups cerviers de la finance et autres gros rentiers.

« En effet, on paie annuellement pour les intérêts de la dette publique la somme fabuleuse de 1,400,000,000 fr. Cette somme peut facilement être réduite d'un quart ou même de la moitié sans que Messieurs les capitalistes en meurent. La vie et l'éducation des enfants seraient alors assurées.

« De même, il est grand temps qu'on songe à assurer une retraite à tous les vieux travailleurs qui ont cessé de plaire aux patrons après avoir été exploités pendant leur jeunesse et leur virilité. Il est grand temps que nous cessions de voir tous les jours devant les tribunaux correctionnels des vieillards sans tache condamnés parce qu'ils n'ont pas d'abri.

« Ces desiderata ne se feront plus longtemps attendre, car le régime capitaliste, qui est un obstacle à la production et au progrès, et une impasse inextricable pour les prolétaires, amènera la révolution.

« Mais une révolution ne se commande pas. Elle surgira un jour au moment où personne ne s'y attendra.

« Il ne faut pas pour cela, cependant, sous prétexte que la Révolution seule peut nous tirer de notre immonde société, que nous cessions de travailler.

« Au contraire, car il faut, pour que la révolution puisse justement donner tout ce qu'on attend d'elle, que les cerveaux soient préparés à recevoir les réformes nécessaires, sans quoi elle risquerait d'être encore une fois étouffée dans le sang.

« Préparée de longue main, au contraire, sachant au juste ce qu'elle veut, ne faisant table rase que de ce qui sera mûr pour être abattu, la Révolution est certaine de triompher de tous ses ennemis coalisés.

« Aussi, en l'attendant, réclamons avec instance et persévérance les réformes qui peuvent être obtenues sous le régime actuel.

« En agissant pour les obtenir, nous propagerons parmi les prolétaires les idées scientifiques qui doivent nous guider pour l'affranchissement complet de l'humanité. »

Conclusion.

Pour conclure, le socialisme moderne n'a rien d'utopique. Pour l'époque transitoire, il ne demande que des réformes reconnues justes et réalisables par les bourgeois eux-mêmes.

Quant à l'expropriation capitaliste et la collectivisation des richesses et des instruments de travail, elles se feront avec la plus grande facilité, parce que telle est la voie vers laquelle conduit la production.

Ce qui a été enlevé au peuple lui reviendra inévitablement, quoique cela paraisse impossible à ceux qui n'y ont pas suffisamment réfléchi. Qui aurait supposé avant la grande Révolution que les palais et les parcs des rois tomberaient dans la communauté et que tous les citoyens en auraient la jouissance, soit par la transformation de ces palais en musées communistes, soit par la consécration des parcs royaux en promenades publiques. Et, cependant, cela est réalisé aujourd'hui.

D'un autre côté, comment contester la possibilité des services communistes, puisque, de nos jours, il y a en a qui fonctionnent parfaitement ?

Qu'est-ce, en effet, que les postes et télégraphes, sinon un service communiste tout récent ?

Et les routes nationales, et les bibliothèques ? Ne sont-ce pas aussi des services communistes ?

Les chemins de fer ne sont-ils pas devenus un service public en Allemagne ?

Le communisme est donc incontestablement le régime futur de la société, il sera le résultat de la cristallisation des différentes branches de la production actuelle.

Comme nous sommes loin du socialisme clérical (ou chrétien), qui ne veut aucunement toucher aux privilèges des millionnaires et milliardaires.

Le cléricalisme veut, au contraire, maintenir la classe ouvrière sous sa coupe réglée et celle des capitalistes. Et s'il fait semblant de prendre les intérêts du Peuple, c'est pour les mettre dans sa poche !

Nous connaissons trop bien les théoriciens de l'*ultramontanisme* pour nous laisser prendre à ses nouveaux boniments. La base sociale pour eux n'est ni la liberté, ni l'égalité, ni la solidarité humaine, mais bien le « Pape et le bourreau », ainsi que l'a dit avec franchise l'un d'entre eux : Joseph de Maistre.

Et si Pie IX lançait le syllabus et l'encyclique comme un défi à l'intelligence humaine en anathématisant la science et le progrès, et si de Bonald, par horreur pour les découvertes de notre temps, s'en prenait jusqu'à la pauvre pomme de terre, les socialistes, haussant les épaules devant tant d'ineptie et ayant la science seule pour guide, marcheront à pleines voiles vers l'affranchissement moral et matériel de l'humanité.

« Au moyen de la sélection consciente, l'humanité prendra réellement le sceptre de l'Univers et remplacera les Dieux qu'elle a détronés. »

Toutes les impossibilités que les rétrogrades opposaient aux réformateurs sont maintenant écartées par la science.

On pourra détruire le vice, on pourra supprimer la maladie et triompher de la misère... Du jour où la science gouvernera les sociétés, les merveilleux effets de puissance créatrice de l'homme se feront immédiatement sentir dans le vieux monde encore subjugué par la misère et la douleur.

On s'étonne déjà des merveilleuses conquêtes de la science, des arts et de l'industrie. Que ne pourra donc pas faire, en ce sens, l'homme délivré de la misère, du vice et de la maladie, l'homme capable de perfectionner son espèce et tout ce qui l'entoure !

Quel attristant et pénible spectacle pour nous, aujourd'hui, de rencontrer ces vieillards aux figures cadavériques, déguenillés, presque nus, qui tendent la main pour un morceau de pain !

Qui n'a eu un serrement de cœur en voyant ces bataillons de misérables qui se pressent aux portes des maisons de bienfaisance ou encore devant les restaurants, où, par commisération, on leur sert un peu de soupe.

Leurs figures tristes et désespérées font croire qu'ils sortent de quelque enfer abominable, inconnu de ceux qui n'ont pas senti les douleurs de la misère et les transes de la faim.

Ce n'est certes pas par l'aumône ou la charité publique qu'on arrivera à relever le moral de ces hommes abattus par la misère, et toutes les mesures

proposées par la presse bourgeoise ne feront qu'empirer la situation de ceux qui souffrent.

Il faut autre chose.

Et cette autre chose, c'est la nationalisation des richesses au profit de tous, l'organisation rationnelle de la production et l'équitable répartition de toutes les richesses.

Le droit à l'existence pour tous et le devoir au travail pour ceux qui sont en état de produire : voilà les bases d'une société bien organisée.

L'idée socialiste, réalisée, pourra, seule, sauver l'humanité de la catastrophe qui l'attend.

Il faut donc ou désespérer de l'humanité, ou adopter la manière de voir des socialistes.

P. ARGYRIADÈS.

SANS TRAVAIL

I

Mange ton sang
Et bois ta rage,
Pauvre impuissant
Chercheur d'ouvrage,
Ton paletot,
Montrant la corde,
Dit : — c'est trop tôt
Tais ton exorde,
Mange ton sang
Et bois ta rage.

II

— Ah ! c'est trop tard,
La place est prise !
— Si par hasard
Ou par méprise...
— Je ne vois rien,
C'est difficile.
— Mais je fais bien
J'ai domicile
— Ah ! c'est trop tard,
La place est prise !

III

Tu vas, tu viens
Et cours sans cesse ;
Pensant aux tiens
Dans ta détresse :
— Monsieur, c'est moi...
Pour cette affaire...
— J'oubliais, quoi...
Plus rien à faire. —
Tu vas, tu viens
Et cours sans cesse.

IV

Ton désespoir,
O misérable,
Est grand, ce soir ;
Inénumérable
Aussi ta faim :
Courbe l'échine,
Et tends la main
À la machine,
Ton désespoir,
O misérable !

Jules JEANNIN.

TABLETTES DU PAUVRE

L'histoire des pauvres n'est pas longue à écrire : Jadis ilotes, hier serfs, aujourd'hui salariés. Toujours esclaves.

* * *

Dites-moi le nom du premier commerçant, je vous dirai le nom du premier voleur.

* * *

On a dit que le premier homme fut Adam. C'est faux. Le premier homme fut celui qui empêcha son frère de mourir de faim.

* * *

Montrez-moi un général, un banquier et un prêtre. Je vous ferai voir le crime, le vol et l'abrutissement de l'espèce humaine. Ch ROSSIGNOL.

LIBERTÉ—ÉGALITÉ—FRATERNITÉ

A BLANQUI.

Liberté,
Égalité,
Fraternité.

Lorsque nous saçons par ses bases
Votre édifice mal d'aplomb,
Vous nous répondez par du plomb
Ou vous nous alignez des phrases.
En attendant cher est le pain,
Longs la misère et le chômage...
Hier, en cherchant de l'ouvrage,
Hier un homme est mort de faim !

Liberté,
Égalité,
Fraternité.

Vous pouvez couvrir les murailles
De ces mots vides et pompeux :
Ils ne sont pour les malheureux
Que synonymes de mitrailles.
Nous connaissons le prix du pain
Et vos doctrines libérales...
Hier sur le carreau des halles,
Une femme est morte de faim.

Liberté,
Égalité,
Fraternité.

Pour qui s'en va l'estomac vide
Ayant chez lui femme et marmots,
On peut traduire ces trois mots :
Chômage, Misère, Suicide.
Les mots ne donnent pas de pain,
Car nous voyons dans la grand'ville
Des vieux travailleurs sans asile
Et des enfants mourir de faim.

Liberté,
Égalité,
Fraternité.

Ces mots sont gravés dans la pierre
Sur les frontons des hôpitaux,
De la Morgue et des arsenaux
Et sur les murs du cimetière.
Avec le temps, il est certain
Que la bourgeoisie en délire
Finira bien par les inscrire
Sur le ventre des morts de faim.

Liberté,
Égalité,
Fraternité.

Hommes libres nous voulons être,
Mais il nous faut l'Égalité,
Nous voulons la Fraternité,
Mais il ne faut « Ni Dieu ni Maître »
Moins de phrases et plus de pain,
Et, surtout, moins de politique,
Car nous disons qu'en République
On ne doit pas mourir de faim.

Liberté,
Égalité,
Fraternité.

J'ai dédié cette chanson à Blanqui, la plus grande victime peut être de ces trois mots, pour lesquels il a lutté toute sa vie avec un stoïcisme qui ne s'est jamais démenti.

Je l'estimais vivant, je le salue dans la tombe !

J.-B. CLÉMENT.

SANS LE SOU !



Ah! Si au lieu d'un pain, j'avais volé cent millions.

A BAS LES FRONTIÈRES !

Le Patriotisme et l'Internationalisme devant la Science.

L'instinct de conservation est universel. On l'observe jusque chez les végétaux. A plus forte raison existe-t-il dans toute l'animalité. La violette recherche le sol ombragé, le cresson le voisinage des eaux, le lierre l'arbre de haute stature. Les oiseaux s'assemblent pour accomplir leurs migrations périodiques. Le bœuf sauvage s'unit au bœuf sauvage pour résister aux attaques des loups. Les singes s'organisent en bandes pour conquérir leur nourriture.

L'Homme primitif dut lutter pour l'acquisition et la conservation de ses moyens d'existence. S'il ne l'eut pas fait, sa race se fut éteinte. Pour vivre, il faut absorber des aliments. Ceux-ci ne peuvent être obtenus sans un labeur plus ou moins long, plus ou moins pénible.

L'idée de propriété — mère de l'idée de patrie — est issue du besoin de conserver le fruit d'un travail que l'on ne peut consommer sur l'heure. Si tout avait été fourni par la Nature en telle abondance que la consommation des uns n'eut pu influer sur la consommation des autres, la propriété serait encore à naître.

La propriété individuelle n'est venue que très tard dans l'Humanité. C'est la propriété collective qui domine au sein des sociétés primitives. L'Homme y est impuissant. Il a besoin du concours de ses semblables pour s'assurer la nourriture quotidienne. Force est bien pour lui de conserver indivis le patrimoine de tous, de défendre ce qui est la source où tous puisent les denrées sans lesquelles la vie de chacun est impossible, force lui est d'être patriote. Toute collectivité où chacun a même somme de jouissance est la patrie de ceux qui la constituent. Le patriotisme est l'instinct de défense d'une source de bien-être sur lequel tout le monde a un droit égal, — d'une patrie. Là où tous sont copropriétaires d'un avoir, là où chacun profite également de l'ensemble des richesses existantes, tous ont une patrie, le patriotisme de tous est moral. La patrie cesse d'exister pour l'immense majorité des hommes, le patriotisme devient un sentiment atavique, absurde et démoralisateur au suprême degré, dès que l'inégalité s'établit, dès que la propriété tombe des mains de tous en celles des chefs de tribus ou de familles, dès qu'il y a des gens dotés de patrimoine et des gens qui en sont privés, en un mot, dès qu'il y a des riches et des pauvres. Il n'y a pas de patrie *res publica* où existent des tyrans et des esclaves, des exploités et des exploités, des propriétaires et des prolétaires. Les prolétaires sont des sans-patrie.

La terre a été la première source du bien-être de l'Homme. Elle a été sa première patrie. Puis l'industrie a grandi. Elle a fait jaillir une richesse jusqu'alors inconnue. Le rôle de la terre s'est effacé. L'industrie personnifia la patrie. La terre et l'industrie sont devenues les servantes du capital. Le capital est la dernière patrie. Il élabore l'unité humaine.

Esquissons les diverses phases de cette évolution.

Lorsque de « chose de tous » dans les clans, la patrie fut devenue dans les familles la chose de leur chef, de leur père (en latin *patres*, d'où est issu le mot *patrie*), elle ne compta de défenseurs que les propriétaires de la source principale de la richesse : la terre. Les sans-terre (artisans, esclaves, etc.) étaient des sans-patrie. Leur concours devenait-il indispensable pour préserver la patrie de l'invasion, on les affranchissait et on leur distribuait des terres. Les étrangers ne pouvaient détenir aucune portion du sol.

Le développement de l'industrie divisa les possédants en deux classes : la classe terrienne et la classe industrielle. Chaque patrie se scinda en deux patries anta-

gonistes : celle des propriétaires fonciers et celle des propriétaires industriels. Pour les industriels, la patrie devint les richesses artificielles. Pour les propriétaires fonciers, la patrie resta la terre. Tandis que la classe nouvelle, la bourgeoisie, se fixa dans les villes où brillait son opulence, l'autre, la noblesse, se retira de plus en plus dans les campagnes.

La guerre s'alluma entre ces deux classes. La noblesse défendait ses frontières, les frontières provinciales. La bourgeoisie, au contraire, travailla à leur renversement. Les frontières provinciales protégeaient les privilèges terriens et entravaient l'évolution de la classe bourgeoise en paralysant son activité productive et en circonscrivant ses relations commerciales. De part et d'autre il fut fait appel aux frères de classe des pays étrangers.

Prenons la France pour exemple. La bourgeoisie place Condé et Turenne à la tête des armées espagnoles et les lance contre la noblesse nationale. Après s'être outillée pour les luttes politiques, religieuses et sociales chez les philosophes, les savants et les encyclopédistes cosmopolites, elle renverse l'ordre féodal avec le concours d'un tas de politiciens étrangers au nom desquels figurent les deux Robespierre, Marat, Fleuriot, Pereyra, Prolys, Cloots, Freys, Trenck, Charles de Hesse, Pache, Hulin, Clavière, Saladin, Dufourni, Gorani, Manini, Pio, Rotondo, Lazowski, Guzman, Maichena, Miranda, etc. La noblesse use des mêmes procédés. Elle appelle à son aide l'aristocratie internationale, organise les insurrections vendéenne et bretonne, soulève la Midi, livre Toulon aux Anglais, émigre et dirige sur toutes les frontières à la fois des armées prussienne, espagnole, anglaise, autrichienne, sarde, etc. Vingt-deux ans après, la terre nationale est envahie par des troupes anglaise, prussienne, russe, autrichienne, suédoise, hollandaise, belge, etc. Qui les acclamait ? Qui les suivait ? Les nobles ayant à leur tête le roi, le roi de leur patrie vaincue : Louis XVIII !

Le triomphe de la bourgeoisie amena la chute des frontières provinciales. La nation naquit de la fusion des provinces. Les produits industriels, grâce au développement des moyens de transport, se répandirent sur tous les marchés nationaux. Le sol, le sous-sol, toutes les richesses immobilières et mobilières purent être possédées par des étrangers.

Avec la grande industrie, avec l'emploi de la machine mue par la vapeur et l'électricité, les frontières nationales sont devenues des entraves vouées à une disparition rapide.

La bourgeoisie, qui jadis détruisit les frontières provinciales, renverse aujourd'hui les frontières nationales. Elle a besoin du marché mondial pour y acheter la force-travail ouvrière et surtout pour y vendre les fruits de ses rapines, des vols qu'elle opère sur le prolétariat. Après avoir enlevé à la noblesse sa conception patriotique, elle a détruit la patrie de son enfance. Ce n'est plus l'industrie, c'est le capital — issu de l'exploitation internationale des travailleurs — qui est devenu la patrie des possédants modernes, des capitalistes. Ceux-ci, parasites cosmopolites, possèdent les ressources de tous les peuples. Unis pour l'exploitation des ouvriers, ils se sont aussi pour la conservation de leurs privilèges, pour l'organisation de la résistance aux tentatives insurrectionnelles des classes productives.

Sans-patrie, les prolétaires de toutes les contrées du globe marchent à la Révolution sociale. En leur remettant les richesses dont ils ont été dépouillés, la Révolution détruira à jamais les patries, toutes les patries. La Terre sera un séjour d'inconcevables félicités pour l'universalité des hommes, l'avoir commun de l'humanité entière.

L'extinction de la propriété collective primitive, la division de la société en classes, l'introduction de l'inégalité parmi les hommes, en même temps qu'elles créaient au sein de tous les groupes ethniques des sans-patrie, des hommes n'ayant plus aucun intérêt à veiller sur la fortune publique, livraient, les patries à leurs parasites. Ceux-ci n'ont défendu le sol duquel les prolétaires tiraient les moyens d'existence de la communauté que lorsqu'ils y voyaient des avantages personnels.

Les exemples de classes possédantes livrant leur patrie à l'étranger ou préparant sa ruine ne sont pas rares dans les annales de l'Occident.

Pendant la guerre du Péloponèse, l'oligarchie, propriétaire athénienne, pactisa avec Sparte.

Plus tard, au temps de l'invasion macédonienne, la même classe de gavés prit le parti de Philippe de Macédoine.

Affaiblie et corrompue, la fière cité de Périclès fut enfin livrée aux armées romaines par ceux qui en avaient dilapidé les trésors et détruit le génie.

A une époque plus récente, quels spectacles nous offrirent les grandes nations manufacturières et commerçantes du monde civilisé : l'Italie, la Hollande et l'Angleterre ? Ne les avons-nous pas vues rançonnées et ruinées par leurs parasites ?

Reines du *xvi^e* siècle, les Républiques italiennes (Venise, Florence, Gènes) périrent de la main même de leurs vampires financiers. C'est à l'or vénitien, florentin et génois que la Hollande du *xvii^e* siècle dut son éphémère grandeur.

Au *xviii^e* siècle, les capitalistes des Pays-Bas couvrirent l'Angleterre de manufactures. L'or hollandais détruisit, en moins d'un demi-siècle, l'empire commercial de son pays d'origine.

Maitresse du marché universel jusqu'à ces derniers temps, la Grande-Bretagne expire aujourd'hui sous le fouet de ses nobles terriens.

Les landlords expédient aux Etats-Unis les millions de livres sterling qu'ils extorquent à leurs esclaves blancs. Là-bas, grâce à l'or anglais, des chemins de fer se construisent, des canaux se creusent, des millions d'hectares de terre arable (jusqu'alors inculte) se couvrent de céréales, des cités industrielles s'érigent en quelques années. L'abondante production agricole et manufacturière de la République américaine chasse des marchés européens les commerçants britanniques. Depuis vingt ans, la terrible Albion désarme. Son sol cultivable se couvre de forêts et de prairies. Pendant ce temps, les capitalistes anglais achètent — à coups de millions — la ruine agricole et industrielle de leur pays natal, en s'appropriant les meilleurs sols du Nouveau-Monde. Déjà, deux millions d'acres de terres (plus de huit cent mille hectares) ont été achetés par sir Edward Ree; le marquis de Tweddale est propriétaire d'un million sept cent cinquante mille acres; le duc de Sutherland possède sept cent mille acres, lord Dunmore détient cent quatre-vingt mille acres; lord Houghton, soixante mille acres; lord Dunraven, soixante mille acres, etc., etc.

Pendant que les patriotes organisent au loin la ruine de leur patrie, les prolétaires, les sans-patrie doivent abandonner la terre qui les a vus naitre, l'Europe où ont travaillé, lutté, souffert leurs aïeux, où ils sont morts et où reposent leurs os. C'est par centaines de mille qu'ils abandonnent chaque année le sol natal sans aucun espoir de retour. Où vont-ils ? Dans les deux Amériques, en Océanie, en Afrique, sous des cieux inconnus. Sans-patrie. N'est-ce pas ces déshérités, ces dépouillés des trésors accumulés par leurs ancêtres au prix du plus noble des labeurs ? La « terre des aïeux » privée de leur dépouille l'est aussi de leur travail, de leur industrie, de leurs efforts civilisateurs. Ce sont ces migrations prolétaires qui, en déplaçant une certaine quantité d'activité humaine, en enlevant à leur pays d'origine des légions de producteurs, forgent les outils de sa décadence agricole, industrielle et commerciale.

De tous temps, les patriotes ont ainsi préparé la ruine de leur patrie pour enrichir ou maintenir au pouvoir quelques puissantes familles — les leurs — ou protéger les croyances religieuses et politiques qui légitimaient l'état de choses dont ils tiraient honneurs et profits.

Les exemples abondent. La révocation de l'Edit de Nantes (1685) ravit à l'industrie française deux cent cinquante mille de ses fils auxquels l'Angleterre, la Hollande et la Prusse ouvrirent leurs portes; (c'est même à cet exode des protestants français que la Prusse dut son développement, — l'Allemagne son existence); les persécutions philippistes de 1831-34 enlevèrent à la ville de Lyon son élite industrielle qui se dirigea sur Zurich où elle implanta l'industrie de la soie; les persécutions thieristes de 1871 chassèrent de Paris plus de cent mille ouvriers qui s'en allèrent porter en Angleterre, en Suisse, aux Etats-Unis, etc., leurs capacités techniques et contribuèrent pour une large part au perfectionnement de l'industrie de ces pays; les républicains de Florence, chassés par les Médicis, vinrent en France

et créèrent la fabrique lyonnaise; les exilés bernois de 1793 firent de Besançon l'un des plus actifs foyers de l'industrie horlogère, etc., etc.

Des financiers de France ont consacré plus de trente milliards de francs au développement de l'outillage industriel ou guerrier de l'Allemagne, de la Russie, de la Turquie, de l'Espagne, du Portugal, de l'Autriche, de l'Italie, des Etats américains, etc. Que cela entraîne un jour la défaite commerciale ou militaire de leur patrie, c'est ce dont ils se sont bien moqués.

Thiers et sa bande ont de grand cœur livré à l'Allemagne le riche bassin houiller de la Sarre, les superbes forges d'Hayange, d'Ottange et d'Ars-sur-Moselle, les nombreuses usines de Strasbourg et les importantes filatures de Mulhouse afin d'ouvrir une ère de prospérité minière et industrielle dont ils ont été les principaux bénéficiaires, mais qui fit perdre à la France plus de quatorze cent mille hectares d'une valeur de neuf milliards.

En 1870, les financiers allemands ont refusé à leur patrie l'argent qui lui était nécessaire pour se défendre contre la France. Un emprunt de 375 millions de francs n'en a produit que 245. En 1872, ces mêmes financiers mirent entre les mains du Gouvernement français plus de 471 millions.

Les intérêts des détenteurs de la richesse sont devenus internationaux. La patrie des possédants a renversé les frontières; elle s'est étendue à toutes les sources de profits, à toute la matière et à tous les hommes exploitables du globe.

Des ouvriers indigènes trouvent-ils insuffisants le salaire de famine qui leur est alloué? Leur compatriote à bedaine les remplace par des travailleurs de nationalité étrangère. — Une grève se produit. Le patron fait venir des prolétaires nés sur un autre sol. C'est le vivre supprimé pour les ouvriers nationaux. — La main-d'œuvre est-elle peu coûteuse en pays voisin? L'industriel y installe des fabriques et des usines, ce qui prive de travail et de pain ses compatriotes laborieux. — Un produit étranger est-il vendu à bas prix? Le commerçant en organise aussitôt la vente. Résultat: Le chômage pour ses concitoyens. — Les industriels qui achètent à l'étranger les matières dont ils ont besoin affament les agriculteurs indigènes. Les seigneurs fonciers qui font cultiver au delà des frontières de vastes étendues de terrain, préparent la ruine agricole et commerciale de leur patrie. — Les financiers qui pompent les épargnes nationales et les transportent à l'étranger, n'y développent-ils pas un matériel de guerre, une industrie, une agriculture, un commerce, des moyens de transport? Ainsi est organisé par leurs parasites la défaite militaire ou économique des nations. — Les Gouvernements qui commandent à l'étranger leurs fournitures de campagne et d'autres produits, ne causent-ils pas l'avilissement des salaires indigènes? — Les politiciens et les économistes qui recherchent les mesures propres à remplacer les ouvriers nationaux par des coolies chinois ne préparent-ils pas l'expatriation ou la mort de leurs compatriotes. — Les capitalistes de toutes les nations dépouillent les prolétaires du fruit de leur travail et l'exportent à l'étranger. — Voici une mine. Elle est la propriété d'actionnaires de tous pays. Lorsqu'une grève éclate, ce que défend, contre son compatriote ouvrier, le soldat au service des possédants, c'est la propriété des étrangers. Vienne une émeute, et pour la protéger, pour en augmenter la valeur, l'homme d'arme tuera son frère. — Ce que nous disons des mines peut s'appliquer à l'ensemble de la richesse nationale. Il n'est rien dans un pays qui ne puisse devenir la propriété des capitalistes de tous les autres. Au milieu de toutes les patries, grandes ou petites, pauvres ou opulentes, il est des exploitations de toutes sortes: industrielles, agricoles, minières commerciales, navales, etc., dont les profits sont encaissés par des étrangers. Les Allemands et les Anglais possèdent de riches vignobles en France et en Espagne. Les meilleures terres à blé de l'Amérique du Nord sont aux Anglais et aux Néerlandais, etc.

Les frontières, les possédants ne les connaissent plus que pour décimer les ouvriers dans des guerres fratricides. Ils transportent d'un pays à un autre leurs instruments de production; ils se servent des mêmes machines, des mêmes ouvriers, des mêmes gouvernants, des mêmes magistrats, de la même police et de la même armée. Dans leurs relations, ils font usage d'un même alphabet télégraphique, des

mêmes signaux de chemins de fer, des mêmes monnaies, etc. Ils organisent sur terre et sur mer, pour le transport des voyageurs, des marchandises et des correspondances, des services internationaux.

Les progrès économiques, intellectuels, moraux et affectifs des temps modernes abaissent progressivement les barrières qui séparent les peuples civilisés. Un « esprit nouveau », un esprit de solidarité internationale pénètre les hommes que le Capital a piétés sous son joug. Les relations commerciales, industrielles et financières des classes productives, les relations scientifiques et socialistes des pionniers du savoir et du progrès social, tout contribue à unir en un seul peuple les éléments dissociés de la grande famille humaine.

Le patriotisme n'est pas seulement un préjugé entretenu à grands frais dans les masses ignorantes et superstitieuses, pour les exciter à se décimer entre elles sur l'ordre des loups qui les dominent, les exploitent et les démoralisent; il est aussi une croyance rétrograde dont il faut débarrasser la tête humaine.

La Science n'a pas de patrie. Partout où il y a des phénomènes à étudier, des faits à observer, elle est chez elle. L'Art et le Travail n'ont pas de patrie. Partout où il y a de la matière, l'Homme l'utilise. Les qualités de l'intelligence et du cœur, la passion de la Vérité et de la Justice, l'esprit de Dévouement, la Bonté, la Solidarité, n'ont pas de patrie. Elles ont un foyer dans l'élite intellectuelle, morale et affective de l'Humanité entière.

Les familles unies ont constitué la cité; les cités unies ont constitué la province; les provinces unies ont constitué la nation; les nations s'unissent. De multiples intérêts communs les solidarisent chaque jour davantage. Sous nos yeux s'élaborent les Etats-Unis d'Europe de demain, les Etats-Unis de la Terre d'après-demain, l'effacement des frontières, des nationalités et des races d'un avenir plus lointain.

Les détenteurs du pouvoir et de la richesse auront beau faire, la fin des patries est proche.

Les mers se combent, les montagnes s'abaissent, les hommes ressentent les mêmes besoins et leur cerveau mûrit les mêmes pensées, leur conscience s'ouvre au même esprit de justice, leur cœur au même amour.

Bien téméraire qui croira arrêter l'évolution humaine, endiguer les progrès qui tous tendent à réunir les hommes et à les lancer dans la voie des améliorations matérielles, des découvertes scientifiques et techniques, des perfectionnements moraux et des conquêtes sur la Nature.

Résumons-nous.

La patrie n'existe plus. Le patriotisme est une absurdité, la haine qu'il entretient une folie, la guerre qu'il allume un crime.

Les possédants sont unis internationalement pour l'exploitation des travailleurs et la défense de leurs privilèges.

Nos défaites arrachent des cris de joie aux jouisseurs du monde entier. Les cadavres de nos martyrs sont salis par tous les repus du globe.

Nous aussi, attachés à une même chaîne de souffrance, de servitude, de misère noire, unis par des intérêts identiques, par des besoins semblables, par des aspirations communes nous devons nous tendre les mains par dessus les frontières à tout jamais effacées, préparer le triomphe de notre cause, opposer à la force internationale des parasites et de leurs valets la force internationale de l'élite ouvrière organisée, consciente de ses droits et décidée à mettre fin à l'exploitation qui la dégrade et la déshonore.

Plus de guerres entre les travailleurs. La paix malgré tous les vampires et tous les Don Quichotte.

Plus de patries! Plus de frontières! L'union de tous les producteurs contre tous les parasites.

Plus d'oppression! Plus de Pauvreté! Plus d'Ignorance! Plus de Crime! Pour tous la Liberté et la Solidarité; pour tous aussi le pain du Corps, le pain de l'Esprit, le pain de la Conscience, le pain du Cœur: le Bien-être, la Science, la Justice et l'Amour!

Désiré DESCAMPS.

LA PITIÉ

Heureusement pour les misérables, et aussi, pour les heureux, la pitié, depuis qu'elle est née, chez les premiers êtres intelligents, s'est développée en raison de l'augmentation et de la multiplicité des misères, (mais surtout en raison du progrès humain).

Nul n'est plus cruel qu'un sauvage ou un enfant ! et la pitié est plus profonde chez l'homme intelligent que chez la brute.

Il serait possible, que la dureté de cœur de la plupart des gens heureux vint de ce qu'ils ignorent une grande partie des souffrances qui s'appesantissent si lourdement sur les déshérités.

Non seulement ceux qui sont favorisés de la fortune, les privilégiés de la vie ne peuvent se faire une idée réelle des souffrances qu'ils n'ont ni vues, ni éprouvées, auxquelles ils ont à peine et superficiellement pensé.

Non seulement à ces privilégiés, les communes tristesses passent inaperçues, mais nous-mêmes, nous ignorons une partie des formes si multiples et si variées que revêt la souffrance.

Il est reconnu que les grandes richesses ont leur source ordinaire dans l'infinie détresse ; pour posséder une fortune, il faut qu'elle soit le produit forcé d'un grand nombre de malheureux.

Les uns et les autres y sont accoutumés, on voit tant de misère, que chacun y reste indifférent.

L'habitude, d'ailleurs, est une terrible chose ; on a toujours vu souffrir les malheureux, on les croirait faits pour cela !

On a toujours vu des taudis, comme on a toujours vu des maisons somptueuses, des palais ; l'habitude endort la pitié.

Il faut que des plaintes se fassent entendre, pour nous révéler la douleur ; mais combien il est de malheureux qui meurent sans se plaindre !

Encore ces choses là, sont les grandes lignes, les chemins battus de la misère, on leur donne parfois un soupir en passant ; mais les souffrances ordinaires, que le malheureux traîne avec lui comme une incurable maladie, qui abrègent sa vie et le rendent plus hâtivement incapable de travailler, nous-mêmes ne passons-nous pas sans les voir ?

Elles sont l'entassement habituel des tristesses dû déshérité, elles n'ont pas de limites, pas plus que l'indifférence des heureux de ce monde ; beaucoup auraient pitié, s'ils savaient ce qu'éprouvent les parias de l'existence.

Souvent aussi, on s'endurcit le cœur dans le voyage de la vie, comme on s'accoutume à la fatigue en parcourant de longues distances.

Pourtant ce qu'on voit dans les grandes villes, n'est guère fait pour endormir la pitié.

Là, tout près l'une de l'autre, se coudoient sans cesse l'extrême opulence et l'extrême pauvreté ; les uns, sont usés de bonne heure par le travail ; les autres, blasés tout petits par les gâteries de la famille et les flatteries des domestiques.

Devant les grands magasins de jouets, l'enfant du riche, lassé, connaissant déjà la société, ne choisissant plus dans le tas des belles choses dont il a de trop ; l'enfant du pauvre, n'ayant pas même le choix de l'envie, voudrait tout. Ceux qui n'ont jamais rien eu désirent tout !

Le petit misérable est amaigri par les privations, l'autre est bouffi, rose, il a de l'air, de la nourriture : mais ce que tous deux ont cependant également, c'est la naïveté de leur âge : il serait temps encore, en leur donnant ce dont ils ont besoin avec raison, avec amitié surtout, d'en faire des hommes. Ce n'est pas ainsi que procédera la société, elle s'arrangera au contraire, pour qu'ils soient ennemis irréconciliables.

Ceux qui rejettent les fautes et même les crimes de l'humanité sur cette société marâtre (dite civilisée) et qui civilise les primitifs à coups de canons, ont-ils si grand tort ?

La malheureuse fille flétrie, qui, à vingt ans en paraît quarante, et la belle lady, parée encore plus de sa jeunesse en fleur, que de ses magnifiques vêtements, n'ont pas choisi leur naissance.

Il est heureux que la pitié existe, car les hommes ne sont pas responsables des hasards de leur destinée.

Ceux-là mêmes, dont l'esprit est frappé de la grandeur des injustices sociales, ne connaissent guère plus que les autres, les millions de formes sous lesquelles la douleur enfonce constamment ses épines, — il est malheureusement vrai que la sensibilité de tous s'émousse à force de voir souffrir (et aussi à force de souffrir).

Voici à ce propos, ce que j'ai vu à « Régent's Park », où un si grand nombre de privilégiés vont chercher le grand air, les beaux arbres, les fourrés de verdure.

Les vagabonds aussi, y vont, mais ce n'est pas pour y chercher le grand air ! ils en ont déjà de trop, c'est pour y passer une nuit moins glacée et plus paisible, sous les ombrages qui les garantissent un peu du froid et de la pluie (quand elle n'est pas trop torrentielle).

C'est le matin, le brouillard n'est pas encore dissipé, sous un arbre aux larges branches une femme dormait, couchée sur la terre nue, enveloppée d'un vieux châle troué, son enfant dans ses bras — un pauvre petit bébé de quelques mois, qui s'éveillait à la vie comme au matin sans plus comprendre l'un que l'autre. Elle s'était arrangée pour qu'il eut chaud, le protégeant de son corps, contre le froid de la nuit ; la pluie était tombée, mais l'enfant n'était pas mouillé : la mère l'avait couvé comme les oiseaux couvent leurs petits.

Ce mioche est de ceux dont Victor Hugo a dit : « Ils trouvent sur la terre une tombe au lieu d'un berceau.

Jeunes épousées, qui bercez dans vos bras avec amour votre premier-né, avez-vous pensé quelquefois à ces malheureuses qui sont mères aussi, elles se comptent par milliers, qui couchent ainsi dans la poussière, mourant de faim, et sans pain pour elles voient venir l'instant où elles n'auront plus de lait pour leur nourrisson.

Comment se passera leur vie ? puisqu'elles n'ont ni abri, ni travail, ni rien au monde ! O privilégiés de la société ! vous demandez-vous quelquefois, pourquoi une race entière est sacrifiée à votre profit ?

Ecoutez encore : Dans ce même Régent's Park, il y a quelques mois, en compagnie d'un animal favori, une grande chienne noire appelée Hécate, je vis arriver clopin-cloplant un pauvre vieux qui n'avait pour tout vêtement que des loques sordides, il tenait une sorte de bissac qu'après avoir rapidement regardé autour de lui il ouvrit, pour constater sans doute si cela valait la peine de se mettre à table ! Son inspection terminée, il s'assit

sur l'herbe, étendit un vieux mouchoir (ayant eu jadis sans doute l'habitude qu'on lui mit une nappe blanche) et tirant son repas de son garde-manger portatif, il commença à manger : il est inutile de dire que le sac contenait des débris ramassés dans les rues ou aux environs des marchés. La chienne alla d'abord sentir cet inconnu, puis, par ce sentiment de tendresse que possède sa race, le voyant triste elle baissa la tête et se mit à lui lécher les mains.

Lui, touché, rendit les caresses à l'intelligente bête et, c'est avec des larmes dans les yeux, qu'il me raconta son histoire.

Cet homme avait été riche (impitoyable peut-être), puis la ruine était venue ; il avait eu le courage de chercher à travailler.

N'ayant pas de métier manuel, il avait fait pendant longtemps les plus rudes besognes, la vieillesse hâtée par la fatigue et les privations, avait amenée avec elle le mépris, il n'était plus bon à rien ! Depuis dix ans, ce chien était le seul être vivant qui lui ait témoigné quelque intérêt !

Banalités ! direz-vous, choses qui se voient à chaque instant, se rencontrent à chaque pas ; malheureusement oui ! et ces pleurs d'un malheureux devant les témoignages d'amitié d'un animal, ne sont pas chose rare. Mieux vaudrait que cela ne se vit jamais ! Qu'une multitude d'hommes soient martyrs à chaque instant de leur vie me semble épouvantable.

Les uns continuellement sacrifiés au profit des autres ! Il n'est pas possible que ce soit une loi immuable !

Les puissants, les heureux ne peuvent pas toujours conserver l'oubli de ces tristesses infinies. Puisque l'âme humaine est accessible à la pitié, il ne faut donc pas accepter comme éternelle, la mise avec les purulences de ses plaies, les hontes de ses mesquineries, la banalité qui les enveloppe. Quelque chose nous dit que cela ne sera pas. La justice pour tous n'est pas une chimère.

CHARLOTTE VAUVELLE.

Londres, septembre 1894.

Répression et Révolution

Vendredi, 14 août 1835.

... Je vois avec indignation que la censure dramatique va être rétablie et la liberté de la presse abolie ! Oui, *cette loi passera*, car les représentants du peuple ne sont autres qu'un tas immonde de vendus. Leur but, c'est l'intérêt ; leur penchant, la bassesse ; leur honneur, un orgueil stupide ; leur âme un tas de boue ; mais un jour, jour qui arrivera avant peu, le peuple recommencera la troisième révolution ; gare aux têtes, gare aux ruisseaux de sang ! ...

Gustave FLAUBERT.

Lettre à Ernest Chevalier (correspondance de G. Flaubert).

Ces lignes, que je trouve réimprimées, après cinquante-neuf ans, par le *Midi républicain de Toulouse*, n° du 22 juillet 1894, sont d'une fraîcheur et d'une actualité frappante, et PERSONNE aujourd'hui n'oserait les écrire ; car, si quelqu'un l'osait, il serait sûr d'être arrêté, condamné et, peut-être, poussé au Gabon.

C'est ainsi que marche le progrès, lorsqu'il a contre lui des gredins en haut de la soi-disant échelle sociale, des lâches en bas.

Il y a cinquante-neuf ans, lorsque les gouvernants firent ce que font ceux d'aujourd'hui, il y eut un Flaubert qui osa écrire : « Le peuple recommencera la troisième révolution ; gare aux têtes, gare aux ruisseaux de sang ! »

La troisième, la quatrième révolution sont venues, le sang a coulé à ruisseaux, sang de prolétaires toujours, pour arriver à un état de choses pire qu'il y a cinquante-neuf ans, à cause des mystificateurs qui ont toujours trompé et asservi ceux qui combattirent pour le progrès, pour la liberté, pour la justice sociale.

Eternel travail de Sisyphe qui a toujours servi à élever quelques hommes au détriment du peuple producteur, lutteur et martyr.

A quand la cinquième et dernière révolution sociale ?

Tout l'annonce proche. Toutes les soupapes de sûreté sont fermées. L'explosion est inévitable.

Presse baillonnée, la parole suffoquée, la justice entre les mains de magistrats vendus et faisant cause commune avec les sbires et les soldats, les dénonciations anonymes admises et acceptées comme aux temps des dix de Venise, plus de sécurité pour personne, toutes les libertés étranglées ; la vie, la paix, la sécurité des familles à la merci des lâches ; gouvernement, patrons, capitalistes et prêtres coalisés contre le prolétariat, celui-ci travaillant comme une bête de somme et crevant de faim, une formidable crise économique européenne, grèves imposantes, attentats, misère ; le bagne, la déportation, la guillotine comme corollaire de tout cela.

Impossible de changer l'état de choses actuel sans révolution. Le croire serait ignorance, bêtise, folie.

Il y a vingt-quatre ans que l'on évolue, mais machine en arrière. Il arrivera un moment que, à force de rétrograder, on finira par se butter contre un obstacle quelconque, minime, imperceptible, qui provoquera le déraillement.

Laissons nos ennemis se réjouir de leur éphémère victoire, et nous, prolétaires de tous partis, préparons-nous avec force, avec entente, car, sans union, n'espérons pas la victoire.

Chaque idée de rénovation sociale, pour qu'elle ait une possibilité de réussite, doit mettre de côté toute préoccupation politique. Le socialisme est, de sa nature, internationaliste, mais, avant tout, ennemi des petites chapelles, car, pour pouvoir lutter avec quelque avantage, il faut un groupement formidable, national, de tous les producteurs contre leurs exploiters.

Il est temps d'y penser sérieusement, car les peuples sont menacés de toutes sortes de dangers.

Prêtres, monarchistes, impérialistes et bourgeois sont unis, groupés, coalisés contre les travailleurs de tous pays ; que ceux-ci les imitent en se coalisant contre eux.

Ce sont des maîtres qui ont fait leurs tristes preuves, aussi, il n'en faut plus.

L'ère du triomphe des plèbes est arrivée. Il s'agit d'être habiles et pratiques, si nous ne voulons pas tomber de Scylla en Charibde, de la bourgeoisie à la dictature militaire.

« Dans les grands dangers, à dit Machiavelli, les âmes généreuses ne calculent jamais. On commence par le danger et l'on finit par la victoire, qui est la récompense de nos fatigues. »

Les dangers qui nous menacent sont grands et nombreux. Bravons-les, combattons-les avec force et entente, et, infailliblement, nous serons récompensés de nos fatigues par la victoire.

AMILCAR CIPRIANI.

PENSÉES COMICO-PHILOSOPHIQUES

L'homme a cinq sens, il lui manque le bon.

L'expérience est une science qui ne vient à l'homme que lorsqu'il s'en va.

L'auteur qui n'a que la claque pour lui reçoit un fameux soufflet.

Plus la foule est pressée, moins elle va vite.

Le gouvernement de Perrier-Dupuy a deux soutiens, la clique et la claque.

Certains gens qui embrassent la carrière des lettres ne leur donnent qu'un baiser de Judas.

A force d'avoir été gâté par les femmes, on en arrive à ne plus être que de la pourriture.

Il est difficile de suivre une femme et une idée à la fois.

Le denier de saint Pierre est le dernier de mes soucis sans en avoir l'R.

La peine de mort n'est pas encore abolie, mais le couteau de la guillotine branle dans le manche.

On prétend qu'il y a des honnêtes gens partout. Pourtant on n'en rencontre pas parmi les chéquards : Rouvier, Burdeau, Reinach et C^{ie}.

Il est difficile d'entrer au paradis parce qu'il faut y arriver juste.

Quand on abuse du liquide, on ne reste pas longtemps solide.

L'ignorance est l'inanition de l'esprit.

Le soleil luit pour tout le monde, excepté pour ceux qui sont à l'ombre.

Le passé, c'est la lampe qui éclaire l'avenir. Il y a des gens toujours prêts à souffler dessus pour l'éteindre.

La vie est une fleur qui pousse chez le riche comme chez le pauvre. Le premier l'arrose avec du champagne, le pauvre avec des pleurs.

L'argent est un piédestal pour les petits.

L'argent fait entendre les sourds et assourdit ceux qui entendent bien.

L'ambition est l'arrosoir qui fait germer et grandir les hommes.

La philosophie a cela d'utile, qu'elle sert à nous consoler de son inutilité.

Par le temps qui court, il est plus malaisé de sortir de l'argent de sa poche qu'à jeun de chez soi.

Pourquoi représente-t-on la Vérité sortant du fond d'un puits? — Parce qu'elle est souvent altérée.

Dans les temps d'hypocrisie, la sagesse n'est qu'un talent de société.

La plupart des propriétaires ont un moëllon à la place du cœur.

J'épouserai plus volontiers une petite femme qu'une grande, par cette raison que de deux maux il faut choisir le moindre.

Celui qui amasse dans sa jeunesse pour jouir dans ses vieux jours, me paraît labourer le champ de l'existence en mettant la charrue devant les bœufs.

Les gens sans idées ont le plus d'idée d'eux-mêmes.

SOCIALISME ET RELIGION

Les livres saints du Christianisme ont une signification symbolique qu'il importe de pénétrer. Dans l'ancien Testament, l'homme se courbe devant Dieu, et tremble, comme le sauvage devant les forces naturelles qui l'écrasent. Jahvé, le Juge inflexible qui siège, dans un nuage de foudre, sur les sommets du Sinai, reste trop loin des humains pour entendre leurs prières, compatir à leurs souffrances ou pardonner à leurs péchés. Entre eux et lui pour qu'ils puissent le fléchir et le comprendre, il faut un intermédiaire, un Dieu de chair et de sang, plus accessible à notre amour, plus indulgent à nos faiblesses : et, avec le nouveau Testament, voici venir

Jésus, l'enfant divin qui va sauver le monde. Né parmi les plus pauvres, sous la tremblante clarté des étoiles, aussi misérable au début que radieux en son triomphe, il nous révèle la loi d'amour au prix du plus cruel martyre, et revit en chacun de nous, dans le mystère de l'Eucharistie, chaque fois qu'il nous donne sa chair et son sang.

Rendons leur sens réel à ces symboles : que trouvons-nous, s'interposant entre l'homme isolé et la nature inclemente, sinon l'Humanité, dont Jésus-Christ n'est que l'expression idéale? L'Humanité, faible et nue, dans les cavernes du quaternaire comme l'enfant de Bethléem sur la paille de son étable ; s'élevant peu à peu, mais en laissant une trainée de sang sur son interminable calvaire, souffrant le martyre pour la vérité, et ressuscitant sans cesse, dans les générations nouvelles, en qui elle s'incarne et à qui elle transmet ses conquêtes. N'est-il pas naturel dès lors, qu'abandonnant la fiction pour la réalité, nous rapportions à nos semblables, vivants ou morts, à l'Humanité, considéré comme un seul être qui ne meurt jamais et se développe toujours, les sentiments d'adoration et de reconnaissance que nous avions jusqu'ici pour les êtres surnaturels, dont rien ne permet d'affirmer l'existence. C'est ainsi que, peu à peu, l'idée religieuse se transforme et s'épure ; le Dieu des chrétiens se réfugie dans le mystère de l'Inconnaissable ou s'évanouit dans les ténèbres des origines, et, « avec une clarté de plus en plus grande, nous percevons l'avènement d'une figure plus noble et plus majestueuse, de celle qui a fait tous les Dieux et qui les détruira tous. Des profondeurs de l'histoire et du for intérieur de chaque âme, surgit l'image de notre père, l'Homme qui nous regarde, avec l'éclat de l'éternelle jeunesse dans les yeux et qui nous dit : « Je suis celui qui était avant que Jehovah fut. »

Ainsi donc, chaque fois que tu rêveras à ces moments sublimes, où deux êtres se fondent en une seule chair et un seul cœur, veuille songer aussi à tous ceux qui se sont aimés avant nous et qui, s'aimant de mieux en mieux, par une épuration constante, ont transformé en une communion céleste, l'accouplement brutal des premiers âges. Comme l'âme parfumée des fleurs revit dans le calice de chacune d'elles, en nos amours revivent tous ceux qui les ont précédés. Ne-faut-il pas des milliers de roses pour fournir une goutte d'essence à ceux qui les récoltent dans les parterres fleuris des Balkans? De même, combien n'a-t-il pas fallu de penseurs? — et combien de martyrs? — pour que le plus ignorant des hommes puisse jeter un clair regard dans les profondeurs du ciel, en se disant que les étoiles ne sont pas les flambeaux de notre monde, mais les soleils des mondes innombrables qui gravitent dans l'infini de l'espace. Ah! quand je pense à ces choses, aux efforts de ceux qui nous ont précédés et nous ont faits ce que nous sommes, j'éprouve à l'égard de tous, vivants ou morts, connus ou inconnus, des sentiments de gratitude et d'amour, aussi profonds — je le jure! — et plus humains, que ceux du chrétien lorsqu'il dit le *Pater*, ou qu'il invoque les faveurs de Dieu.

Cependant notre amour pour l'Homme ne doit pas nous faire oublier les autres êtres, la Nature entière, dont il est issu et dont il fait partie. Ce serait imiter les Chrétiens du haut moyen-âge qui réservaient leur adoration au Christ, Dieu aimant et tangible, sans parvenir à se figurer Dieu le Père, le Dieu caché — *Deus absconditus* — de l'Écriture, dont

l'image apparaît pour la première fois dans les cathédrales du XIII^e siècle. En réalité, l'Humanité révèle la nature à l'homme, comme le Christ lui révèle Dieu. Sans le Christ, Dieu n'est plus qu'une entité abstraite, dépouillée de tout attribut, semblable au vide que rien ne touche et qui ne peut rien toucher ; sans l'Humanité, la Nature apparaît impénétrable, comme un mécanisme sans conscience et sans volonté. Mais il en est tout autrement, lorsque nous la contempions à travers notre tempérament humain, éclairée par notre conscience et par celle de nos semblables. Nous constatons que chez nous, au sommet de l'échelle des êtres, à chaque mouvement — phénomène purement physique en apparence — correspond une pensée, un sentiment, une volonté. Or, s'il en est ainsi chez nous, n'en est-il pas de même chez les êtres inférieurs ? N'y a-t-il pas toujours corrélation entre le mental et le physique ? Chaque mouvement spontané, dans la matière qui cristallise, la plante qui fleurit ou l'animal qui se déplace, ne révèle-t-il pas un état, plus ou moins rudimentaire, de la conscience universelle ?

C'est l'évidence même pour les animaux supérieurs, en qui nous retrouvons des facultés mentales analogues aux nôtres. Mais, à mesure que nous descendons vers l'animalité inférieure, que nous nous rapprochons, par des transitions insensibles, de la matière inorganique, la conscience apparaît moins claire, et s'affaiblit comme l'éclat d'une lampe qui descendrait sans fin, dans un abîme sans fond. Est-ce à dire cependant qu'à un moment donné, la lumière s'éteint, et que la conscience sans cesse décroissante finit par tomber à zéro ?

D'où viendrait donc la pensée, le sentiment, la vie elle-même, si tout cela n'existait pas en puissance dans la nébuleuse qui a formé notre système planétaire, dans le globe enflammé, sorti des entrailles du soleil, pour devenir la terre qui nous porte ? Et si la conscience germeait alors, en même temps que se formaient les mondes, pourquoi n'existerait-elle pas maintenant, confuse et indistincte dans la matière inorganique, dont les mystérieuses combinaisons sont la source unique de la vie. La conscience nous échappe chez les êtres inférieurs : n'est-ce pas tout simplement parce que nous ne parvenons pas à entrer en communication avec eux. Si quelque Micromégas, observateur géant, tombé des profondeurs du ciel, pouvait dans le creux de sa main tenir quelque morceau de notre humanité, toute vibrante de ses joies, de ses souffrances et de ses colères, que verrait-il, sinon ce que nous voyons nous-mêmes chez les êtres trop inférieurs pour nous communiquer leurs pensées : des *mouvements*, et rien que des mouvements ; le côté physique des choses sans leur contre-partie mentale. Nos sentiments, nos désirs, nos passions se traduiraient uniquement par des vibrations moléculaires. L'amour, par exemple, ne serait plus qu'un ensemble de phénomènes mécaniques : Tristan et Iseult se réfugiant dans l'ombre pour échapper à la dure lumière du jour, Léandre, traversant l'Hellespont guidé par la torche d'Héro, sembleraient obéir à des mobiles identiques à ceux qui poussent les daphnées vers un rayon jaune, où écartent certains microbes de la lumière bleue ; et quand, après des observations sans nombre, le Syrien égaré sur notre terre, aurait dégagé, de l'effroyable complexité des phénomènes, l'immuabilité des lois qui les régissent, il conclurait sans doute en niant la conscience chez l'homme, comme on la nie dans la plante qui pousse, le vibrion qui se meut, ou l'embryon qui se développe.

Nous ne saurions admettre cette séparation, ce hiatus infranchissable entre l'homme et le reste de la nature, ou entre la vie et l'inorganique. Hypothèse pour hypothèse, nous préférons à la conscience tombée du ciel et venant, à un moment donné, élire domicile dans le cerveau de l'homme, la conscience de chacun considérée comme l'un des foyers lumineux de la conscience universelle. Au lieu d'être isolé dans la nature inconsciente, chaque homme devient le centre de l'infini qu'il reflète, et se sent en communication avec tous les atomes qui le composent. « L'univers retentit sur son être et lui-même retentit à son tour sur l'univers ». Il se sent dépendre mystérieusement de tout. Sachant que toutes ses idées sont des forces, il attribue des idées à toutes les forces. Les affinités qui unissent les atomes, l'attraction qui relie les astres, deviennent des manifestations de l'amour germinal. Il croit, comme le poète italien, que c'est l'amour qui fait mouvoir le soleil et qui entraîne les constellations, vers un but inconnu, pendant l'influx du temps, dans l'infini de l'espace. C'est ainsi que nous entrons en communion avec les choses, grâce à notre communion avec les hommes ; le domaine du sentiment grandit en même temps que le domaine de la pensée, et, au-delà des limites du savoir, au fond de notre être, dans le cœur de notre cœur, il y a place pour la Religion — mais une religion positive et réelle — à côté de la science qui va, « pesant les mondes, sans haine, sans peur, sans pitié, sans amour et sans Dieu. »

Emile VANDERVELDE.

DANS LA BANLIEUE

C'était un grand garçon de treize ans, au visage ravagé par je ne sais quelles teintes brunes, jaunes, miséreuses, par je ne sais quels petits trous, par je ne sais quelles cicatrices aussi. Il avait le regard timide et hardi, faux et suppliant. Il balançait ses deux bras comme dans l'angoisse. A ses pieds battaient de mauvais souliers ; un pantalon troué aux genoux couvrait mal ses jambes qui grelotaient malgré un clair soleil de fin d'après-midi de mai.

- Qu'est-ce que tu as ? Tu as froid ? Tu es malade ?
 - J'ai froid, j'ai couché dehors et je n'ai pas mangé depuis avant-hier.
 - Pauvre enfant ! mais ta mère, qui demeure ici, à côté, dans l'auberge ?
 - Elle m'a chassé.
 - Chassé ! Pourquoi ?
 - Parce que je n'ai plus d'ouvrage et qu'elle ne veut pas me nourrir sans que je travaille.
 - Comment vas-tu faire ?
 - Je ne sais pas, je coucherai dehors encore sur le fossé.
 - Il a plu ces dernières nuits, ce n'est pas possible.
 - Je n'ai pas de maison ; elle ne veut pas de moi.
- Celle des femmes qui adresse ces questions au pauvre petit misérable court chercher une couverture et du pain.
- Ne lui donnez pas de couverture, dit une autre, c'est l'encourager à ne pas aller de nouveau demander un asile à sa mère ; il faut qu'il y aille, qu'il se soumette ; et puis, on n'en a pas le droit.
 - Pas le droit, reprend la première, de faire qu'un enfant ne meure pas de froidure. Qui m'en empêcherait donc ! Voici un hangar, avec de la paille, dans

votre chantier, ajouta-t-elle en s'adressant au charbonnier de banlieue, couchez-le là cette nuit qui vient, voulez-vous ?

— Je ne demanderais pas mieux, mais il a sa mère, et je n'ai pas le droit de le recueillir dans ma maison. Je le sais, car le cas s'est déjà présenté pour moi, et j'ai été contraint de déclarer comme étant mon petit domestique un enfant qu'un jour j'avais pris comme cela, par pitié.

— Mais puisque sa mère n'est pas une mère, s'écria exaspérée la femme, que le garçon regardait de son air douloureux et sournois. On a bien le droit de chasser peut-être, puisqu'elle le fait, et l'on n'aurait pas le droit de sauver son petit à sa porte.

— Non, elle n'a pas le droit de chasser, mais, dam, elle le prend. Ecoutez-moi, il faut, avec ce garçon-là, aller trouver sa mère, la raisonner, et toi, petit, il faut te soumettre, tu as fait quelque chose, peut-être, quelque chose de mal.

Le garçon prit un air farouche : — Elle me bat, elle ne me donne pas à manger, elle dit qu'elle est chez les autres à gagner son pain, qu'elle a mangé de la vache enragée, que je ne serai pas mort pour coucher sur la terre, qu'on l'y a bien laissée, elle ; enfin que j'aille chercher mon père.

— Où est-il ton père ?

— Je n'en ai pas. Oh ! si j'en avais !

— Pauvre, dit la femme, ton père, c'est un lâche, voilà tout ; mais c'est pas une raison pour qu'une mère n'élève pas son petit.

Et là-dessus, prenant par la main le garçon qui avait fini de manger, elle le poussa, plutôt qu'elle ne le conduisit, jusqu'à la porte d'une sorte d'auberge borgne, de réputation plus que douteuse, où la mère servait en même temps de bonne, d'enseigne et de consommation.

Le garçon tremblait, son visage était devenu plus sombre, ses sourcils froncés lui donnaient la physionomie d'un homme soucieux, et, devant la grille de bois, il s'arrêta net refusant d'aller plus loin.

— Attends-moi là, puisque tu as peur d'entrer, prononça la femme, et elle pénétra résolument dans la cour, où une grosse fille, jeune encore, aux seins rebondis, à l'œil bleu changeant, caressant ou féroce, aigu ou insolent tour à tour, à la physionomie plutôt perversie que méchante, s'avança vers elle d'un air menaçant.

— Mon gosse, dit-elle, ça ne vous regarde pas, je pense ; si vous aviez un mauvais sujet comme ça, je voudrais savoir ce que vous en feriez.

— Est-ce que c'est sa faute à lui, à son âge. C'est à vous à l'élever bien.

Elle l'interrompit.

— A moi ! Il est menteur, voleur, il a tous les vices, et ce n'est pas sa faute !... C'est la mienne, alors !

— Je ne dis pas cela, mais ce n'est pas la sienne, répéta l'autre avec obstination.

— Enfin, qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous n'allez pas le laisser coucher dehors ; vous êtes sa mère !

— Il y a bien couché trois nuits.

— Raison de plus pour qu'il n'y couche pas une quatrième.

Alors la femme s'emporta, elle énuméra les fautes, les fuites, les méfaits du pauvre être qui, tremblant à la porte, écoutait. Emportée par ses propres paroles, encouragée par la mégère, sa patronne, qui affirmait que l'enfant l'avait volée et jurait qu'il ne rentrerait pas chez elle, qu'elle ne le recevrait pas, elle s'avança vers le garçon, et, le secouant violemment par le bras :

— Ose dire que ce n'est pas vrai, ose-le.

Il essaya de protester, elle rugissait. Il était devenu blême, et devant ces cris répétés de : — Je ne le prendrai pas... où a-t-il passé les autres nuits, vous ne le savez pas, moi je le sais, c'est honteux !... qu'il aille se faire pendre ailleurs... —, il s'éloigna de quelques pas, en disant d'un air résigné, abruti à demi : — Vous voyez bien qu'elle ne veut pas de moi !

La femme qui avait imploré sortit alors d'un air subitement découragé, tandis que l'autre faisait mine de rentrer à l'auberge et, pendant qu'un peu plus loin, la première réfléchissait, la mère tout à coup reparut.

— Tu vas venir avec moi à M... chez ta tante, dit-elle. On ne veut plus de toi ici! Je vas t'emmener, poursuivit-elle en s'adressant aux voisines. Attends-moi là, toi, mauvaise bête!

Elles rentrèrent toutes, et elle, la mère, au bout d'un instant, partit d'un pas rageur précipité, et près d'elle le garçon avec sa démarche de voyou désarçonné, découragé, soumis à n'importe quoi, parce que rien ne pouvait être pire, suivait la route, la tête baissée, l'œil fixé sur le vague écorçant de l'avenir. Quand ils eurent marché un quart de lieue environ, elle s'arrêta tout à coup :

— Débrouille-toi, dit-elle, je ne te connais plus; va chercher ton père!

Lui n'avait pas su ce qu'elle voulait faire de lui. Plutôt soulagé de son inquiétude, il ne dit pas un mot, il se mit à continuer son chemin en s'éloignant d'elle du même pas idiot et incertain. En s'en allant, elle, sans se retourner, marmottait à demi-voix, colère et exaspérée :

— C'est ça la vie. Il y a quinze ans, quand il m'a prise l'autre, la rosse, en me promettant mariage, j'étais gaie, heureuse, j'étais, ah! j'étais.....!! Elle conclut, en une sorte de sanglot convulsif : Bah!... je fais la noce; eh ben, après... c'est pas ma faute...! Si l'on croit que c'est rigolo...! Ce gosse, là, pourquoi donc c'est à moi, pas à lui!

Et, toute seule, pour s'étourdir, elle se chantonna un bout de refrain grivois qui la fit rire nerveusement. Lorsqu'elle rentra, elle était à point. Un mâle l'attendait.

L'enfant, lui, allait au hasard. Savait-il ce qui allait se passer! Soudain, il se mit à réfléchir que, des honnêtes gens, avec ses frusques et sa mine, il ne pouvait attendre rien. Il avait eu des connaissances par là-bas, du côté des fortifications; ils étaient si canailles, si terribles qu'il avait eu scrupule jusque-là et peur! A présent, qu'est-ce qu'il avait à perdre, n'importe quoi c'était bon! S'ils volaient, eh bien, après on volerait en grand; on risquait bien sûr, mais on mangeait, et on avait la chance d'être mis en prison. Le soir baissait, on trouverait des gonzesses aussi, on rigolerait un brin; puisqu'on devait mal finir, autant s'amuser en attendant, s'amuser le plus qu'on pourra.

Il fit comme il avait pensé. Il tomba en plein fossé dans une bande. Rien qu'à le voir, on sentit confiance, on l'accueillit à bras ouverts, il mangea, il eut sa gonzesse pour lui faire trouver le sol moins dur et la nuit moins fraîche, une petite fanée de quatorze ans, blême, laide, maigriote et vicieuse. Ils étaient si jeunes qu'ils se cachèrent mal et la ronde les ramassa.

La maison de correction recevra le garçonnet. Le pauvre enfant, qu'un peu de pitié sociale pour lui et pour la mère, un peu d'éducation sociale pour le père, auraient fait peut-être un doux et honnête homme, sortira, rejeté dans le monde avec, derrière lui, son passé... le passé de ses treize années enfantines, et, irrité, exaspéré, perversi, il rêvera de rendre au monde le mal que le monde lui a fait.

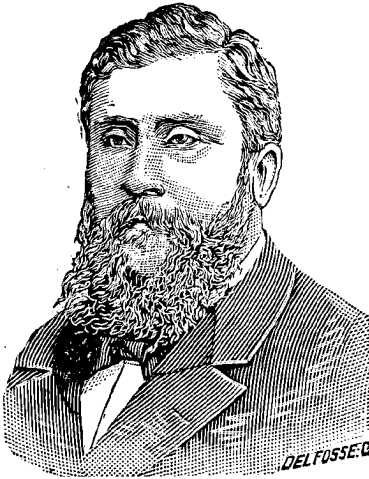
Ce n'est pas sa faute.

Eugénie POTONIE-PIERRE.

LA CONCENTRATION DES CAPITAUX

Il vous suffit de jeter un coup d'œil rapide sur la marche de la production dans notre pays pour constater que, dans l'ordre industriel, peu à peu la grande industrie, l'industrie anonyme, servie par les puissants capitaux et par les puissantes machines, se substitue de plus en plus au petit et au

moyen patronat ; et qu'ainsi l'abîme s'élargit et se creuse de plus en plus entre ceux, de plus en plus rares, qui détiennent les grands moyens de production, et ceux, de plus en plus nombreux, qui ne sont que des salariés, livrés à toutes les incertitudes de la vie.



J. JAURÈS

Voulez-vous, par un simple chiffre, l'indication de ce mouvement rapide, qui travaille pour nous en détruisant cette union de la propriété et du travail, qui avait permis à la société actuelle de durer ?

En 1871, la force des machines fixes employées dans l'industrie s'élevait à 315.000 chevaux-vapeur, et en 1887, seize années après seulement, elle s'élevait, d'après les statistiques, à 748.000 chevaux-vapeur. Elle avait plus que doublé.

Est-ce que vous vous imaginez que nous sommes assez ineptes, assez barbares pour prétendre que c'est là un mal ? Mais non ! nous saluons, au contraire, dans la machine, la grande libératrice qui permettra

d'alléger un jour l'humanité du fardeau du travail servile qui pèse sur elle.

Seulement, ce que nous constatons, c'est que le développement prodigieux du machinisme qui, en lui-même, est un bien, a dans le régime spécial de la production qui s'appelle le régime capitaliste, cet effet saisissant que, de plus en plus, la puissance économique appartient à un nombre restreint de producteurs, qu'il devient de plus en plus impossible au simple salarié, à celui qui n'a que ses bras, d'arriver à l'indépendance, à l'autonomie, à la propriété ; que le régime actuel est la lente et cruelle expropriation de ceux qui n'ont pas les grands capitaux, et qu'il prépare cette concentration souveraine du capital que nous voulons réaliser, nous, pour restituer à tous les travailleurs, dans la propriété nationale, leur part des instruments de travail.

J. JAURÈS.

Bizarries de la langue française

J'aime mieux descendre mon thé que monter des cendres.

Le cuir serait peut-être bon à manger si on le laissait cuire.

J'aime mieux une cruche qui soit bonne, qu'une bonne qui soit cruche.

C'est drôle, je n'ai jamais eu qu'un matelas, et j'ai eu des enfants de trois lits.

Je trouve souvent des philosophes pour méditer — mais je ne trouve pas d'éditeur.

J'aime mieux lacer une femme que de l'être par elle.

Nous aimons mieux nourrir un poète, disait Frédéric le Grand à Voltaire, que de le voir nous rire au nez.

Mon tailleur ne peut jamais mesurer un vêtement sans le mettre.

Une preuve que tous les hommes sont égaux, c'est qu'ils ont tous deux pieds quatre pouces.

Si le Mont-de-Piété était en caoutchouc, il prêterait davantage.

Mieux vaut encore caresser la vivandière que battre la générale.

Un vilain rôle est celui de l'épicier, car c'est lui qui tient la chandelle.

Il est plus facile de voler sur la terre que dans les cieux.

Loin qu'il me choque, je trouve chic l'impôt sur chaque chèque.

En voici encore quelques exemples :

« Nous portions nos portions. Les portions, les portions-nous ? Les poules du couvent couvent. Mes fils ont cassé mes fils. Il est de l'est. Je vis ces vis. Cet homme est fier, peut-on s'y fier ? Nous éditions de belles éditions. Nous relations ces relations intéressantes. Nous acceptions ces diverses acceptions de mots. Nous inspections les inspections elles-mêmes. Nous exceptions ces exceptions. Je suis content qu'ils content cette histoire. Il convient qu'ils content vient leurs amis. Ils ont un caractère violent ; ils violent leurs promesses. Ces dames se parent de fleurs pour leur parent. Ils expédient leurs lettres. C'est un bon expédient. Nos intentions sont que nous intentions ce procès. Ils négligent leurs devoirs, je suis moins négligent. Nous objections beaucoup de choses contre vos objections. Ils résident à Paris chez le résident d'une cour étrangère. Ces cuisiniers excellent à faire ce plat excellent. Les poissons affluent à un affluent de la rivière. Etc., etc. »

« Il y a de quoi perdre la tête. »

LES TROP CONNUS

Quand, furieux, le Populaire
Bondit, grondant sur les hauteurs,
Pour escamoter sa colère,
Surgit le troupeau des rhéteurs.
A ces fameux que l'on renomme,
Le peuple, aujourd'hui, ne croit plus ;
Dans son ironie, il les nomme :
Les trop connus.

Comme un corbeau sur un cadavre,
Révolte ! ils fouillent dans ton flanc ;
En septembre ils sont Jules Favre ;
En juin, Albert ou Louis Blanc.
Lorsque les pauvres sans-colottes,
Pour eux tombent, sanglants et nus,
Ils plangent, dans leurs redingotes,
Les trop connus.

Les victimes des hécatombes,
Quittez vos bières ! Venez voir !
Les tribuns marchent sur vos tombes,
Pour escalader le Pouvoir.

De vos restes faisant litière,
Vautrés comme des parvenus,
Ils s'engraissent du Cimetière,
Les trop connus,

Assez des passeurs de muscardes !
Si, d'un autre Mars, l'astre luit,
Sans chefs, et sur ses barricades,
Le peuple se battra pour lui !
Assez d'« ancêtres » ! plus d'« apôtres » !
Les dédaignés ne veulent plus :
Tirer les marrons pour les autres :
Les trop connus !

Allez-vous-en, les barbes blanches !
L'avenir n'aime pas les vieux ;
Pour le jour prochain des revanches,
Il nous faut des bras — et des yeux !
Assez des phrases à cymbales !
O Plèbe ! tes jours sont venus :
La poudre aux obscurs — et les balles
Aux trop connus !

Jules Jour.

LES DÉCLASSÉS ET LE SOCIALISME

Nos adversaires ont coutume d'appeler notre parti un parti de déclassés. Ils croient nous tuer sous cette injure. Les niais ! Comme si ce n'était pas notre plus beau titre d'honneur ! Comme si les déclassés qui forment les bataillons les plus hardis, les plus entreprenants, les plus agressifs de notre armée n'étaient pas notre plus formidable élément de succès !

Eh oui ! nous comptons beaucoup de déclassés dans nos rangs, et loin de les repousser, nous regrettons qu'ils ne viennent pas à nous plus nombreux encore.

N'est-ce pas les déclassés qui sont les agents les plus actifs du progrès humain ? Si les transformations politiques ou économiques n'avaient été bâties que par ceux qui se maintenaient dans leur position sociale, leur réalisation serait encore à attendre. Les *classés* ont leur place dans l'organisation de la société où ils vivent ; ils s'y trouvent bien ; ils profitent de tous les avantages que cette organisation entraîne à sa suite, et ils désirent les conserver. Pourquoi souhaiteraient-ils une modification dans la division des classes ? Ne leur est-elle pas propice ? N'appartiennent-ils pas à la classe la plus favorisée ? Aussi, qu'on ne leur parle pas de changement. Peu leur importe le sort des classes déshéritées, la situation de la multitude des exploités. C'est pour eux que les parias travaillent. Tout est pour le mieux dans la meilleure des sociétés. Leur égoïsme borne leur horizon. Pour eux, pas de progrès possible, pas d'aperception d'un système social plus juste, moins étouffant, plus favorable au développement et à l'épanouissement de l'espèce humaine ; ou si leur raison, à moitié engourdie par les jouissances et l'oisiveté, parvient à concevoir vaguement la loi d'évolution qui régit les sociétés, et la nécessité de hâter cette évolution, leur intérêt personnel l'emporte bientôt sur cet embryon de sagesse et leur dicte une conduite d'opposition à la marche en avant de l'organisme social, « Sans doute, disent-ils, tout n'est

pas absolument parfait ; il y a encore bien des catastrophes à éviter, bien des misères à arracher, bien des infortunes à prévenir. Mais laissons faire le temps. Les choses s'arrangeront d'elles-mêmes. Surtout, ne précipitons rien : évitons une transformation prématurée dont nous serions tous les victimes. » Et, tout bas, ils ajoutent : « Pourvu que cela dure autant que nous ; tout autre est l'attitude des déclassés. »

Indignés par la sujétion qui pèse sur les classes opprimées, gênés par les obligations auxquelles doivent se soumettre les classes privilégiées elles-mêmes pour maintenir leur puissance, expulsés parfois du sein des castes supérieures par la diminution progressive du nombre des favorisés et par la concentration croissante des instruments de domination dans un nombre de mains de plus en plus restreint, ils entrent dans les rangs des asservis, partagent leur misère, font naître en eux l'idée de secouer leur joug et leur insufflent l'esprit de révolte. Ou bien, ils se débarrassent des lisières des préjugés sociaux et ils vont, pionniers de la civilisation, enfants perdus du progrès, se dirigeant par de nouvelles routes vers des terres vierges et libres où leurs actes ne devront pas être copiés sur ceux de leurs semblables, où leurs mouvements ne seront pas contrôlés et censurés par les vieilles opinions erronées, où ils pourront vivre une vie conforme à leurs idées d'indépendance, à leurs sentiments de solidarité pour tous les êtres humains, à leurs goûts d'aventures ou à leur désir d'heureuse tranquillité.

Ils découvrent les premiers le chemin ; ils s'y engagent en audacieux — les gens raisonnables disent en écervelés. — Quelques-uns d'entre eux meurent avant de l'avoir parcouru tout entier. Ils sont remplacés par d'autres plus nombreux, et l'exploration devient de plus en plus complète. Le sentier élargi par leurs cognées, aplani par leurs pieds, se transforme en route d'accès plus facile et tente ceux qui, d'abord, se moquaient des aventuriers. Les cerveaux enthousiastes, les esprits généreux, les intelligences éclairées suivent ce mouvement ; puis, excitée, encouragée par ces exemples, la grande masse s'ébranle enfin, et, à son tour, se dirige vers les contrées indiquées, d'un pas d'autant plus rapide qu'elle a été plus lente à se mettre en marche. Elle se précipite, piétine le sol avec fureur, renverse tous les obstacles qui s'élèvent sur son passage, et dévale, effrayante avalanche, terrifiante invasion, écrasant souvent ces déclassés qui lui ont indiqué la voie du progrès sur laquelle jadis elle n'osait pas mettre le pied, et que, maintenant, ils ne parcourent plus assez vite à son gré.

Déclassés étaient ces fils de famille de la République Romaine qui, étouffant sous la puissance paternelle, s'enfuyaient de leur pays et allaient sur les terres les plus lointaines, au milieu des armées ou dans les flancs des trirèmes, gagner, par leur vaillance de soldats ou par leur ruse de commerçants, mes, gagner, par leur vaillance de soldats ou par leur ruse de commerçants, les pecules qui, comme de puissants béliers, démantelèrent peu à peu la *patria potestas* de ses plus formidables remparts et transformèrent la famille primitive en une famille plus large, plus humaine.

Déclassés, ces audacieux marins, ces aventureux conquistadores qui s'élançaient, il y a quatre siècles, vers les pays nouvellement découverts, les traçaient, l'épée d'une main, la torche de l'autre, et préparaient ainsi les voies à la grande navigation et au commerce interocéanique.

Croyez-vous que les grands seigneurs qui rencontraient Christophe Colomb errant, un bâton à la main, sur les routes d'Espagne, à la recherche de la flottille avec laquelle il découvrirait un nouveau monde, ne le traitaient pas de déclassé lui aussi ? Il l'était en effet, et c'est grâce à ce génial déclassé que des débouchés immenses ont été ouverts à la production européenne.

Déclassés encore les Mirabeau, les Condorcet, les Lepelletier de Saint-Farreau, les abbé Grégoire et tous ces nobles et ecclésiastiques qui hâtèrent les moissons de liberté que d'autres déclassés, les Voltaire, les Rousseau, les Diderot, les d'Alembert, les Mably avaient semées sur le sol français.

Et on voudrait que ce mouvement s'arrêtât ! Mais alors, qu'on supprime les déclassés ; que les privilégiés d'aujourd'hui ouvrent leurs rangs tout grands ; qu'ils ne blessent les sentiments généreux de personne ; qu'ils ne réfrènt aucun instinct de liberté ; que l'entretien de leur oisiveté luxueuse ne prive plus les bouches affamées de leur morceau de pain ; que leur volonté de domination ne comprime plus les intelligences avides de science ; que leur désir de lucre n'étiole plus, par un travail de bureau ou d'atelier abusif et exténuant, les cerveaux qui aspirent à un large développement.

Mais, par une de ces contradictions auxquelles la société bourgeoise nous a habitués, et qui sont inséparables de son existence, tandis qu'elle proteste contre l'entrée des déclassés dans le socialisme, elle fabrique ces déclassés par quantités innombrables.

La machine à vapeur qui lui avait donné le travail manuel à bon marché en immobilisant un nombre de bras considérable, avait eu cette autre conséquence de l'obliger à faire travailler dans des ateliers énormes, à donner à la production des proportions gigantesques. De là une complication de la comptabilité et de la surveillance, et l'obligation d'avoir recours à une direction plus intelligente et plus instruite.

En outre, la production routinière de jadis fit place à une exploitation raisonnée, scientifique. Les mathématiques, la physique, la chimie envahirent l'usine. Ne faut-il pas avoir fait des études approfondies pour transformer le papier en roues de locomotives, le charbon de terre en sucre ou en couleurs étincelantes, pour tirer du beurre des papiers qui ont servi à essuyer les fonds de poêles ou de casseroles ?

Le capital eut donc besoin, pour être fructifié, d'une grande quantité de travail intellectuel. Peut-être essayait-il de le remplacer en partie, comme le travail manuel, par des machines compliquées, pour en avilir la valeur ; mais ses efforts durent être infructueux. Alors, semblable à Mahomet qui, ne pouvant décider la montagne à venir vers lui, se résolut à aller vers elle, le capital, impuissant à diminuer le nombre des cerveaux employés, multiplia celui des cerveaux à employer. L'instruction primaire distribuée à tous les enfants rendit tout le monde apte à faire un bon contre-maitre ou un passable comptable ; les écoles des arts et métiers fabriquèrent d'excellents dessinateurs et des mécaniciens irréprochables ; les écoles primaires et supérieures firent de parfaits employés de bureau ; des bourses, distribuées en grand nombre pour les lycées et collèges, eurent le double avantage de permettre aux députés de se créer d'impérissables amitiés électorales, et de fournir aux usines, aux maisons de banque, aux Compagnies financières autant d'intelligences cultivées qu'elles en voudraient ; enfin, une relative facilité d'accès aux facultés et aux écoles supérieures jeta sur le marché du travail intellectuel tous les chefs de contentieux, médecins, ingénieurs, chimistes, inventeurs, etc. que le capital pouvait désirer.

Alors, la crise qui atteint depuis de longues années le travail manuel, sévit aussi sur le travail intellectuel. Tous ces jeunes gens, trop nombreux pour les places vacantes, se firent entre eux une concurrence acharnée. Ils se battirent à coups de privations. Leurs prétentions se firent de moins en moins exigeantes, pour se transformer en supplications : « Monsieur, employez-moi dans vos bureaux. J'ai tant besoin de travailler ! Vous me donnerez ce que vous voudrez. Je consens même à mettre à votre disposition, pendant plusieurs mois, mon temps et mon intelligence pour rien. Je ferai une période de stage. »

Si encore tous étaient employés ! Mais combien y en a-t-il qui se présentent, et sur lesquels la porte se ferme brutalement ? Et leur situation est d'autant plus pénible que leur instruction leur avait donné des visées plus ambitieuses. Ils se sentaient jeunes, intelligents, vigoureux, travailleurs ; ils croyaient presque marcher à la conquête du monde, et brusquement leurs rêves dorés sont voilés par la sombre réalité. Pas de travail ; pas de pain ;

pas même la connaissance d'un métier manuel ou l'habitude de se livrer à une occupation fatigante physiquement. Le dénuement, et le pire des dénuements : la misère en habits noirs.

Et on s'étonne que ceux-là soient des aigris ? Quelle colère, cependant, que la leur : « Ah ! on ne veut pas de nous ! La société est impuissante à tirer profit de notre ardeur juvénile et à s'enrichir du fruit de nos longues veilles. C'est bien ! Nous entrons dans le sein du prolétariat ; nous faisons partie des miséreux ; leurs intérêts, leurs désirs, leurs amours, leurs haines sont les nôtres ; et si ces sentiments ne sont pas assez vifs en eux, nous nous servirons de ces facultés dont vous ne voulez pas pour les exaspérer ! » Et ils répètent ce mot d'un autre déclassé : « Crève donc, société pourrie ! »

Non moins redoutables pour la bourgeoisie sont les déclassés qu'engendre la concentration des capitaux. Faillites, banqueroutes, accidents, escroqueries se concertent pour exproprier petits et moyens propriétaires au profit des gros. L'âpre concurrence que se font tous les producteurs entre eux entraîne souvent aussi la ruine de quelques gros capitalistes au profit de leurs rivaux. Autant d'existences brisées, d'illusions déçues, de privilèges dépossédés, mais non pas franchement, loyalement, au profit de tout le monde. C'est sournoisement, par l'artifice d'un trafiquant ou par la malhonnêteté d'un banquier ; par la corruption des pouvoirs publics ou par la déloyauté d'un concurrent qu'ils ont été ruinés. Et alors même que leur catastrophe ne doit être imputée qu'au fonctionnement de la société capitaliste, ce n'est pas à la masse qu'elle a profité, mais à un ou à quelques-uns de ceux qui étaient déjà parmi les favorisés. Et au fond du cœur de ces spoliés ne germerait pas un ressentiment haineux qui les pousserait à se venger ?

Quelle que soit l'ardeur que ces déclassés malgré eux doivent apporter dans la lutte contre nos institutions sociales, elle ne saurait atteindre celle qui anime une autre catégorie de déclassés qu'il nous reste à examiner : ceux qui se déclassent volontairement.

Il est des membres de la classe possédante qui trouvent inique la société qui les favorise. Leur désir de justice est trompé par la domination d'une classe sur l'autre, par la vue des richesses excessives dont jouissent quelques individus et de l'horrible misère qui étroit la grande masse. La contrainte intellectuelle que la classe dominante fait peser sur les opprimés pour maintenir son jong, exaspère leur amour de l'indépendance ; la lutte acharnée qui met aux prises capitalistes et prolétaires, et la concurrence qui arme les bourgeois les uns contre les autres et oblige les travailleurs à affamer leurs camarades en acceptant un salaire dérisoire choquent leurs instincts de solidarité ; l'étude de l'évolution des organismes sociaux leur prouve que l'ordre bourgeois, nécessité par une certaine forme de la production, a donné tous ses bons résultats et n'engendre plus que des effets nuisibles, maintenant que l'outillage s'est transformé et que le mode de travail s'est modifié. Ils se déclassent alors volontairement. Ils abandonnent leurs privilèges et offrent leur concours aux victimes du capitalisme. Ils font plus : ils procèdent à l'éducation des prolétaires qu'une instruction peu développée et un labeur mon-déprimant empêchent de se rendre compte de leur situation. Ils leur montrent les causes de leur sujétion et les moyens d'en sortir, et lorsque ce travail préparatoire est terminé, ils leur disent : « Marchez ! vous êtes maintenant capables d'agir sans chefs, sans conseils. Nous restons avec vous, mais comme camarades, non comme commandants ; nous continuons à combattre avec vous, mais comme compagnons d'armes, non comme officiers. »

Ne pourrait-on pas aller plus loin et appeler déclassés l'innombrable foule de ceux qui se révoltent parce qu'ils ne comprennent pas leur servitude ? Le développement de l'instruction dont je parlais plus haut a semé dans tous les esprits les premiers germes de la science. Mais à peine les appétits intellectuels sont-ils excités, l'estomac réclame sa nourriture, et, pour mettre un

terme aux cris de la faim, la presque-unanimité des écoliers doit quitter l'instituteur pour le patron. Alors commence l'écrasement des cerveaux. Ces enfants, ces jeunes gens veulent-ils continuer le dégrossissement commencé par le maître d'école, le sifflet de l'usine, la pendule du bureau, la cloche de l'église du village les appellent à l'outil, aux registres, à la charrue, et ils ne reconquirent leur liberté que lorsque leur corps réclame impérieusement le repos qui lui est nécessaire. Et cependant, ils devinent qu'il est des jouissances indispensables au complet épanouissement de l'individu ; ils en ont eu l'avant-goût sur les bancs de l'école. Puis ils savent que souvent leurs maîtres ne sont pas plus intelligents qu'eux, et ils se demandent d'où provient la différence de situations qui existe entre riches et pauvres. Ceux-là aussi se sentent déclassés. Leur position inférieure leur pèse, et ils aspirent à se hisser au niveau de leurs supérieurs. Mais, comme ils comprennent qu'aussi longtemps qu'il y aura des inférieurs et des supérieurs ils courront le risque d'être parmi ces derniers, ils poursuivent comme but le nivellement des conditions par la suppression de la division en classes et ils viennent augmenter les rangs des socialistes.

En un mot, non seulement, comme je le disais au début, les meilleurs de nos soldats se recrutent parmi les déclassés, mais nous pouvons aller plus loin et affirmer que tous nos compagnons de lutte sont des déclassés.

Comment, d'ailleurs, en serait-il autrement ? Notre parti ne se compose que de mécontents qui ont su deviner la cause de leur mécontentement, et ces mécontents se déclassent d'eux-mêmes s'ils font partie de la classe privilégiée, ou, s'ils ont été placés dans une classe inférieure par des événements étrangers à leur volonté, ils ont conscience de l'iniquité d'une société qui les cantonne dans une classe assujettie où ils ne se trouvent pas à leur place.

Malheureusement, tous les déclassés et tous les mal classés ne se sont pas encore rangés sous notre drapeau. Mais le jour n'est pas loin où il n'y aura pas un seul d'entre eux qui ne comprenne que le seul remède à leur oppression est dans la suppression des classes. Et ce jour-là, la victoire sera au grand parti des déclassés.

Henri JULLIEN.

JEAN LEBRAS

Jean Lebras fut un pauvre hère
Issu de pauvres père et mère,

Par accident

A leur corps défendant
L'amour a triché la mièdre.

Jean Lebras.

Pauvre Jean Lebras !
Un jour, tu te reposeras !

Sans métier, poussant dans la gêne
Homme, il devint homme de peine

Peine en tout point

Car de dimanche point,
Ce fut pour lui toujours semaine.

Jean Lebras, etc.

Il eut pour surcroît de besogne,
Sœur idiote et père ivrogne,

Au bout le bout

Peut-on suffire à tout ?
Sur le pain, le sommeil on rogne

Jean Lebras, etc.

Pour un salaire des plus maigres,
Il passa ses jours les plus aigres

En vrai cheval

Chez un gros libéral
— Son patron plaisait fort les nègres. —

Jean Lebras, etc.

Tout en courant, mangeant sa micha
De son mal il n'était pas chiche...

Se sentant vieux,

Il devint envieux...

Du chien qui dormait dans sa niche.

Jean Lebras, etc.

Il n'eut pas l'amour qui soulage.

Un lourd colis dans un roulage

Raide étendu

Coucha l'individu.

On coud sa toile d'emballage.

Jean Lebras,

Pauvre Jean Lebras !

Enfin, tu te reposeras !

Eugène POTTIER.



Avec tout leur Progrès, je crèverai à l'hôpital; ma femme aussi..., si j'ai
des prolecons...

COLLECTIVISME & COMMUNISME

Grammaticalement parlant, collectivisme et communisme, c'est bonnet blanc et blanc bonnet, l'appropriation commune ne se distinguant pas de l'appropriation collective, l'une et l'autre également exclusives de la propriété individuelle d'aujourd'hui.

Au point de vue international ou géographique, même accord ou même confusion. Entre le communisme scientifique allemand dont Marx et Engels sont les plus hautes expressions, et le collectivisme scientifique français, il y a impossibilité de découvrir la moindre différence.

Et si, poursuivant le même but, on a de ce côté-ci des Vosges employé une terminologie différente, c'est que, pour la propagande de nos idées, il y avait un intérêt majeur à ne pas nous confondre avec les communistes utopiques et autoritaires à la Cabet.

Non pas que nous reniions ces derniers. Mais autant nous tenions à nous solidariser avec ceux qui, mus par la seule passion de la justice, avaient cherché dans une société idéale sortie tout organisée de leurs méditations solitaires l'affranchissement de l'humanité, autant pour distinguer le socialisme expérimental fondé sur les nécessités économiques et constitué, on peut le dire, jour par jour, par le développement même de l'ordre capitaliste, il était indispensable d'employer une expression nouvelle ne signifiant que ce qu'elle devait signifier.

De là le collectivisme, intervenant non pas en opposition, mais comme correctif ou comme explicatif du communisme traditionnel français.

Le collectivisme, c'est la somme de propriété commune immédiatement réalisable. C'est le *communisme des moyens de production*, première étape, mais étape nécessaire, vers le communisme intégral, qui n'est que le *collectivisme des moyens de consommation*.

Les moyens de production restitués, par l'expropriation révolutionnaire de la bourgeoisie, à la société et mis en valeur par elle, la réalisation de la formule communiste : à chacun selon ses besoins, n'est plus qu'une affaire de temps.

Pour qu'elle puisse entrer dans la pratique, pour qu'elle devienne la règle des rapports humains et préside comme loi à la répartition des produits, deux conditions sont à remplir, qui seront amenées naturellement par la simple évolution sociale :

1° Il faudra que la production ait été portée à un degré tel que chacun puisse consommer sans empêcher ou sans restreindre la consommation de ses semblables. C'est l'histoire de l'air, de la lumière, des routes, qui existent dès aujourd'hui en quantité telle que l'usage n'en saurait plus être utilement ni limité, ni conditionné;

3° Il faut que, sous l'action du milieu nouveau habitué par la solidarité à voir dans l'homme, au lieu d'un ennemi comme aujourd'hui, un autre lui-même, l'homme ait renoncé de lui-même à se prévaloir de ses avantages personnels; ce qui, je le répète, ne sera ni long ni difficile.

Mais, comme on le voit, dès aujourd'hui, les collectivistes, qui sont les communistes de l'avenir, ne se distinguent pas des communistes qui, pour

ne pas mettre la charrue devant les bœufs, sont obligés d'être les collectivistes du présent.

Pour ces derniers, comme pour nous, l'objectif immédiat — et principal — à atteindre, c'est la substitution de la société, dans la possession des instruments de travail, aux propriétaires individuels de l'heure présente.

Pour eux comme pour nous, l'instrument de cette expropriation ne peut être que le prolétariat groupé, organisé, constitué en parti de classe.

Pour eux comme pour nous, c'est à la conquête de l'Etat bourgeois, unique sauvegarde de la propriété bourgeoise, que doit être employé le parti ouvrier ainsi formé.

Pour eux comme pour nous, cette prise de possession du pouvoir politique est affaire de force ou de révolution, la seule hypothèse d'une bourgeoisie capitulant devant des considérations de justice ou *des morceaux de papier* devant être reléguée dans le domaine des miracles ou de l'absurde.

Jules GUESDE.

LA PATRIE

La patrie est sur la sellette.

Après avoir, pendant des siècles, sacrifié à cette idole, les hommes par millions et par millions, on s'est avisé de regarder ce qu'elle avait dans le ventre, on n'y a rien trouvé.

Primitivement, la patrie était l'endroit où l'on était venu au monde, le petit groupe dont le père (*pater, patria*) était le centre; en un mot, la famille et ses dépendances, la terre, la cabane, le troupeau... Tous les membres de la famille avaient même sang, même langue, mêmes intérêts; ils étaient naturellement solidaires.

Aujourd'hui, la patrie n'est plus qu'une abstraction, une idée : théoriquement, le lien moral qui unit les individus d'une même nation, dans un but de protection réciproque et de défense contre les attaques de l'extérieur; pratiquement, une illusion, que la classe dominante entretient avec un soin religieux, pour conserver son pouvoir sur la masse dominée.

L'idée de patrie porte en elle la plus singulière des contradictions.

Tant que le groupe est petit, réduit à une ou quelques familles, tous les individus qui le composent se connaissent, s'aiment, sentent d'instinct la nécessité de s'entraider et de rester unis. Il faut que chacun paye de sa personne, parce que l'existence du groupe est la sauvegarde de toutes les existences individuelles. Dans l'œuvre de défense commune, la coopération était volontaire, car chacun avait l'espoir de trouver la récompense au bout du sacrifice, c'est-à-dire la jouissance paisible de sa liberté.

Peu à peu, le groupe s'agrandit, certaines familles abusent de leur nombre et de leur force, certaines tribus devenues conquérantes s'annexent les tribus voisines. La contrainte remplace le consentement mutuel, et des hommes commencent à subir la loi qu'ils n'ont pas faite. Où sont pour ceux-là les intérêts, les sentiments communs? Où est la patrie?

Puis les tribus se transforment en provinces, en royaumes, en nations, par les mêmes procédés, la guerre, la conquête, la violence. La foule des asservis augmente, les privilèges se fortifient, et les privilégiés astreignent les asservis à la défense de leurs privilèges. La patrie les englobe tous indistinctement; qu'ils travaillent ou qu'ils fassent travailler, qu'ils payent ou qu'ils perçoivent les

impôts, qu'ils meurent par ordre dans les batailles ou qu'ils commandent pour leur agrément et leur intérêt les grandes boucheries d'où sort l'unité des nations.

Cette unité, qu'on représente comme un bienfait, n'a été obtenue que par la diminution incessante des libertés individuelles, au profit d'une oligarchie qui s'est attribué le pouvoir par le suffrage universel ou autrement. L'unité n'est que l'absorption complète des parties dans l'ensemble, l'éloignement progressif de l'organe central qui échappe de plus en plus au contrôle, l'institution d'une tyrannie anonyme avec l'impossibilité de tuer le tyran.

Or, c'est l'unité nationale qui a développé le sentiment de la patrie. On n'en parlait guère dans les sociétés primitives, mais elles avaient la chose sans connaître le nom; tandis que nous n'avons plus, patriotes malgré nous, qu'un mot sans objet et vide de sens. Ils avaient une patrie, nos premiers pères, parce qu'ils possédaient la terre pour vivre, la force pour résister à l'oppression, la faculté d'agir, sans autre restriction à leur liberté que l'obligation d'observer des règles qu'ils avaient eux-mêmes consenties.

Les peuples d'aujourd'hui n'ont plus rien de ce qui fait la patrie, ni terre, ni force, ni liberté. Et c'est ici qu'éclate la contradiction; car, pour défendre tous ces biens, ils ont fondé la patrie, et, pour fonder la patrie, ils ont abandonné tous ces biens, de sorte qu'ils n'ont plus rien à défendre.

Il faut donc la reconquérir cette patrie; et l'ennemi n'est pas à l'extérieur, les peuples l'ont au milieu d'eux; ce sont les gouvernements, les castes privilégiées, les autorités sociales, tout ce qui gêne, sans utilité pour le groupe ou l'espèce, le développement des individus.

La patrie actuelle est incompatible avec la liberté.

Maurice CHARNAY.

Le Socialisme et la Liberté

On oppose volontiers le libéralisme au socialisme, et ne il se passe pas de semaine que nous ne soyons accusés d'être des ennemis de la liberté.

Appelons-nous l'intervention du gouvernement en faveur des ouvriers opprimés et spoliés? Nous sommes des ennemis de la liberté du travail. — Demandons-nous pour les enfants le droit à l'instruction et au pain? Nous sommes des ennemis de la liberté du père de famille. — Réclamons-nous l'application de la loi contre les accapareurs des denrées nécessaires à la vie de tous? Nous sommes des ennemis de la liberté du commerce. Et ainsi de suite, sans que personne songe à constater que les prétendues libertés que nous combattons se contredisent, s'annulent mutuellement et même se détruisent d'elles-mêmes, puisque chacune d'elles n'existe qu'à la condition expresse qu'un petit nombre d'individus en jouira au détriment de l'immense majorité, ainsi que nous le verrons plus loin.

Sans offenser la science, sans sortir des règles du déterminisme le plus strict, on peut dire que la liberté est le pouvoir de faire ce qu'on veut. Pour railler les tenants du libre arbitre, Spinoza disait, aux termes près: Nous savons ce que nous voulons, mais nous ne savons pas pourquoi; notre liberté humaine n'est qu'ignorance des causes de nos actes. Il est profondément vrai que c'est parmi ceux qui sont le plus incapables de lier les effets aux causes qu'on trouve les plus irréductibles partisans du libre arbitre, alors qu'en réalité la connaissance des causes et leur comparaison sont les seuls générateurs de notre liberté. Sans cette conscience, en effet, il nous est impossible d'agir comme nous voulons, c'est-à-dire d'employer notre liberté à la

satisfaction de nos désirs. Nous avons la fièvre et nous voulons nous en débarrasser; le pourrons-nous si, pour toute cure, nous brûlons un cierge sur l'autel d'un saint quelconque? Il tombe sous le sens que quelques grammes de quinine auront plus d'efficacité.

Car le point est là : Savoir ce que nous pouvons vouloir et pourquoi nous voulons, connaître les limites de notre propre force et exercer notre volonté pour que nous développions notre action selon notre nature. Ainsi restreint, le champ de la liberté paraîtra ridiculement petit aux philosophes du libre arbitre, mais il a aussi un caractère de précision et de réalité qu'ils n'ont jamais su donner au vague empire sur lequel est censée régner leur nuageuse déesse.

On comprend qu'ainsi conçue la liberté n'est ni ne peut être indépendante des moyens sur ou par lesquels nous l'exerçons. Physiologiquement, un homme bien portant est plus libre qu'un malade; socialement, un riche qu'un pauvre; politiquement, un citoyen qu'un étranger, et ainsi de toutes les manières d'être de la liberté.

C'est de cette liberté toute relative, c'est-à-dire subordonnée à notre état de conscience et aux choses sur et par lesquelles elle s'exerce, qu'il s'agit. Il n'en est pas d'autre, d'ailleurs, et il n'en peut exister d'autre, sauf dans les cerveaux sénilement enfantins des professeurs de théologie.

On peut donc emprunter à Renan une formule qu'il appliquait au divin et dire que l'humanité a créé la liberté et l'a développée à mesure de son propre développement. Les primitifs, que les philosophes du XVIII^e siècle nous présentaient arbitrairement comme jouissant de la liberté

la plus absolue, sont en réalité les moins libres de tous les hommes. Ils ne peuvent se protéger ni des animaux féroces ni de la foudre, les épidémies et les famines les trouvent sans défense, ils sont à la merci de plus forts qu'eux, l'homme opprimant l'homme, l'homme opprimant la femme, sans que ces tristes oppresseurs, chétifs tyrans, puissent s'affranchir de vingt fatalités naturelles que nos civilisations ont vaincues ou tout au moins atténuées.

Des ces indiscutables constatations, il s'ensuit que, plus les hommes sont civilisés, plus ils sont libres dans toutes les manifestations de leur activité, c'est-à-dire mis à même de satisfaire leurs désirs, d'accomplir leurs volontés. Par conséquent, l'instrument essentiel de la liberté est la loi prise dans son acception réelle qui est l'équilibration des rapports entre les individus appartenant à la même communauté. Et par loi, il ne faut pas seulement entendre les codifications écrites, mais l'ensemble des conventions sur lesquelles reposent les sociétés. C'est elle qui permet au sauvage d'aller et venir libre-



E. FOURNIÈRE

meent sur le territoire de la tribu à laquelle il appartient. Sort-il de ce territoire, il se trouve exposé à ce que sa liberté soit anéantie par la loi qui régit la tribu voisine. Car, moins nous sommes développés, et plus les cercles de solidarité sont étroits. Un Papou ne peut faire vingt kilomètres sans sortir de la zone de protection qui garantit sa liberté. Un Français, un Allemand, un Anglais peuvent parcourir toute l'Europe en sécurité.

Quel est donc cet état d'insolidarité si périlleux, que les métaphysiciens nous ont présenté comme étant l'état de liberté et que les théoriciens de l'économie politique anglaise s'obstinent à nous proposer comme le souverain bien? C'est l'état d'indépendance, c'est la gangue d'où sortira la liberté, mais ce n'est pas la liberté. Ce diamant brut n'a de valeur nulle part tant qu'il n'a pas subi la taille sociale, et cette taille, il faut le répéter à satiété, c'est la loi.

Prenant la lettre pour l'esprit et le mot pour la chose, comme il arrive toujours aux cerveaux qui ne se sont pas nourris de faits, nos pseudo-libéraux sont de grands ennemis de la loi. Sans se donner la peine de voir qu'à l'abri des conventions du passé les favorisés du présent ont pu jouir d'une situation privilégiée, ils demandent pour ceux-ci les bénéfices de l'insolidarité sociale par l'abstention de la loi dans la conduite de leurs affaires. La loi est incompatible avec la liberté, disent-ils; bien des gens qui croient servir au développement de la société le répètent après eux, sans se donner la peine d'approfondir et de se demander si c'est de la liberté pour tous qu'il est question ou de la liberté de ceux qui possèdent les moyens intellectuels et matériels sans lesquels elle n'est qu'un mot. Le cul-de-jatte qui a des rentes aura fait le tour du monde avant que le compagnon valide qui porte sur l'épaule son sac d'outils ait seulement fait la moitié de son tour de France. C'est par les lois, par la protection qu'elles ont donné à lui et à ses ascendants que le cul-de-jatte a acquis cette liberté de se mouvoir rapidement, liberté qu'idéalement les lois ne contestent pas au compagnon du tour de France, mais que les faits lui refusent réellement, ce qui revient absolument au même. Plus de lois réglant l'hérédité, et notre cul-de-jatte ne ferait pas même le tour de Paris. Si donc notre compagnon demande à l'ensemble de la société, à laquelle il est, pour le moins, aussi utile que le cul-de-jatte, les lois qui lui donneraient des moyens de liberté, au nom de quel principe osera-t-on les lui refuser? S'ils étaient plus sincères ou d'esprit plus courageux, les privilégiés diraient nettement : Supprimons les lois qui gênent notre liberté et multiplions celles qui entravent la liberté des autres, car c'est la servitude de ces « autres » qui nous donne les moyens matériels de notre liberté.

Un tel langage n'est malheureusement plus possible, les « autres » ayant conquis de haute lutte la liberté civique ou tout au moins possédant les apparences d'une part de souveraineté politique qui serait effective et prépondérante si leurs cerveaux étaient libres, c'est-à-dire non asservis au respect d'institutions que leur ignorance dans le temps et dans l'espace leur représentent comme éternelles et universelles. Les conservateurs de l'ordre social en sont donc réduits, étant d'ailleurs armés d'un nombre suffisant de lois pour garantir leur situation acquise et étant protégés par une accoutumance générale qui a force de loi, à demander, au nom de la liberté, — de leur liberté, s'entend, — qu'il ne soit plus fait de nouvelles lois. Car, disent-ils, toute loi est une restriction du droit naturel, une aliénation partielle de liberté, en vue d'assurer de la sécurité à ceux qui en manqueraient. Or, ils sont suffisamment pourvus de sécurité, donc plus de lois. Leur diamant est taillé, que les autres reslent dans la gangue.

Est-il besoin de démontrer plus complètement encore l'inanité de ce sophisme qu'en l'énonçant? Oui, car nombre de bons esprits, des maîtres de la pensée moderne y ont été surpris; Herbert Spencer lui-même, à qui nous devons de si magnifiques horizons sur la liberté finale, préconise l'abstention

de la loi par une confusion entre le gouvernement et l'Etat qu'il eût dû être le dernier à faire. De ce que le gouvernement de l'Etat a toujours été aux mains des représentants de la minorité privilégiée — et ce moment a été nécessaire dans l'histoire des sociétés humaines — s'ensuit-il que la liberté politique donnée à tous également laissera le gouvernement aux mains des privilégiés ? Les faits actuels démontrent le contraire et nous allons au régime de self-government prôné par Spencer lui-même. Nous l'aurons réalisé « quand chaque homme unira dans son cœur à un amour actif pour la liberté des sentiments actifs de *sympathie* pour ses semblables ».

Ce qui importe, ce n'est pas de renforcer ou de maintenir les lois qui protègent les privilégiés, mais d'en faire qui constituent à chaque membre du corps social sa part de liberté. Tant que la classe privilégiée règne sans partage, elle édicte des lois de la première catégorie, et il faut attendre que naisse la démocratie pour voir poindre le souci d'en faire aussi de la seconde. C'est alors que l'aristocratie tente d'abuser le peuple en lui montrant l'incompatibilité de la loi et de la liberté. Longtemps celui-ci se contente du mot et laisse la chose à sa malicieuse protagoniste. Mais, à mesure que des sommets la lumière pénètre dans les masses, ce raisonnement jail- lit :

— On nous dit que toute loi est un abandon de liberté au profit de la sécurité. C'est comme si on disait que toute jachère mise en culture est un abandon de propriété, parce que nous ne pourrions plus aller nous étendre, paresseux et mourants de faim, dans le champ que notre inertie laissait inculte. Les privilégiés ont cultivé leur champ, et vivent bien; imitons-les.

La loi tire ceux pour qui elle est faite de l'état organique, au point de vue social, qu'on peut appeler l'indépendance pour les faire accéder à la liberté. Est-elle faite par une minorité seule, ou à peu près, cette minorité en recueillera les bénéfices. Cependant, le soin que prend la minorité d'assurer à la majorité asservie des garanties de sécurité sans laquelle il y aurait révolte ou anéantissement par la famine, fait naître en cette masse des germes que l'avenir développe jusqu'à complète accession à la liberté. La loi est-elle faite par la majorité, cette majorité n'en recueillera les bénéfices que si elle sait ce qu'elle veut et le sait vouloir. Les déceptions de la démocratie ont bien moins pour cause la résistance des privilégiés du rang et de la fortune que l'ignorance même des masses populaires, et c'est ici le cas de répéter avec Spencer qu'on n'obtient la liberté que lorsqu'on l'a méritée. Dans la société moderne où la démocratie est censée régner, où elle règne en droit, non en fait, la loi faite au nom de tous par les représentants de la majorité s'applique idéalement à tous, mais n'appelle réellement à ses bénéfices qu'une minorité. Ainsi, elle règle le partage équitable des successions, ce qui laisse fort indifférents ceux qui n'attendent aucun héritage; elle réprime sévèrement les atteintes à la propriété, ce qui ne protège nullement, du moins d'une manière directe, ceux qui ne possèdent rien. Il serait trop facile de multiplier les exemples.

C'est précisément parce que la liberté est incomplète pour la grande majorité des individus dont se composent les sociétés les plus civilisées du globe, que la contradiction signalée plus haut peut se produire entre la forme politique et la forme économique. L'organisme politique n'est pas parfait chez les peuples de civilisation occidentale, bien qu'il soit plus perfectionné qu'en Orient et que dans l'Extrême-Orient; la forme républicaine elle-même adoptée par quelques peuples ne garantit même pas idéalement la liberté de chacun, c'est-à-dire le pouvoir d'agir dans le sens de son individualité limitée par les individualités voisines, à plus forte raison réellement. Tel quel, il est néanmoins plus étendu.

En regard, la dernière évolution de l'organisme économique étant beaucoup plus récente et s'étant accomplie beaucoup plus brusquement et avec une plus grande rapidité que l'évolution de l'organisme politique européen,

l'indépendance, l'insolidarité qu'attestent la concurrence et le « laissez-faire laissez-passer » a permis aux mieux armés pour la lutte d'asservir d'abord les artisans, puis à mesure de chaque progrès remplaçant l'outil par la machine et l'atelier par l'usine, d'éliminer du champ industriel les concurrents moins bien armés.

Ici intervient fort légitimement le socialisme pour substituer dans le régime économique un état organique adéquat à l'état organique du régime politique, pour remplacer l'indépendance, qui pléthorise de liberté une minorité et asservit de plus en plus l'immense majorité, par la liberté qui sera garantie à tous. Les socialistes sont donc les véritables libéraux, car, encore une fois, nous ne devons pas perdre de vue que la liberté n'existe pas par elle-même, en dehors et au-dessus de nous, que ce pouvoir d'employer nos facultés et nos forces à la satisfaction de nos désirs et de nos besoins n'existe qu'autant qu'existent en nous et dans les choses à notre portée les moyens d'exercer ce pouvoir.

Ramener la durée de la journée de travail à une norme qui ne contrarie pas les lois de l'hygiène physique et mentale de l'ouvrier, protéger les générations venantes dans la femme encore asservie aux travaux mécaniques, mettre à la charge de la société l'éducation et l'entretien de l'enfance, assurer aux travailleurs usés par un labeur sans trêve le pain de leurs vieux jours, c'est créer de la liberté à l'ouvrier, à la femme, au vieillard.

Travailler à associer dans le profit ceux qui sont associés à la peine, en faisant cesser le prélèvement usuraire qu'une minorité oisive s'arroe sur le produit du travail de tous, c'est rendre aux citoyens émancipés par le décret politique du siècle dernier les sanctions réelles d'un droit dont ils ont été privés par l'inorganisation économique de la société, — c'est constituer la liberté pour tous.

Eugène FOURNIÈRE.

MORTALITÉ OUVRIÈRE

Alors que l'on fait tant de bruit des attentats anarchistes et des victimes qu'ils ont produites, il n'est pas sans intérêt d'étudier sommairement les conditions du travail ouvrier et de voir quelles très nombreuses victimes fait le capitaliste, ce dévorateur des forces et des vies ouvrières.

Nous ne voulons pas, quant à présent, dénombrer les victimes des accidents si fréquents dans les mines, les chemins de fer, les chantiers, et qui peuvent se chiffrer par milliers et milliers chaque année; nous ne nous occuperons, pour le moment, que des malheureux qui meurent lentement par suite de leur travail et des conditions atroces dans lesquelles ils le font.

On a beaucoup parlé de caisses de retraite pour les vieux ouvriers âgés de plus de 60 ans; les exploiters, le gouvernement lui-même, sont rétifs à une si faible réforme, et cependant ces retraites ouvrières ne ruineraient personne, car ils ne sont pas nombreux les pauvres vieux ouvriers qui atteignent cet âge presque fatidique de 60 ans; la plupart ne vont pas même jusqu'à 50 ans. Les statistiques officielles affirment que la moyenne de la vie est de 32 ans pour les journaliers; 41 ans pour les scieurs de pierres, lithographes et compositeurs-typographes; 44 ans pour les bottiers, tailleurs et boulangers; 47 ans pour les serruriers et forgerons; 49 ans pour les charpentiers, maçons et peintres en bâtiments; quant aux mineurs, on n'a pas osé en établir la statistique.

D'après donc les données officielles elles-mêmes, pas un travailleur n'arriverait à 50 ans. Ah! les champs du travail sont largement couverts des cadavres des producteurs de la fortune publique, morts à la peine pour enrichir et engraisser les exploiters! Et on rechigne à donner une maigre

retraite à ceux — bien peu nombreux — qui ont atteint cet âge phénoménal de 60 ans!...

Elle n'a pas été donnée la statistique des ouvriers employés à des travaux absolument meurtriers. Cela eût alors été épouvantable.

Dans un Congrès d'hygiène tenu récemment, des hommes de science ont établi d'une façon cruelle le degré de nocivité de certaines industries dans lesquelles les gaz et les poussières que l'ouvrier respire lui sont rapidement mortels.

On sait les horribles ravages faits dans le corps humain par le phosphore, qui carie les os et détruit les dents; par le sulfure de carbone, qui produit la folie; par la fabrication du vert de gris, faite par des femmes, qui ne peuvent résister plus de trois ans à ce meurtrier travail; par la production du blanc de céruse et du plomb, dont on connaît les atroces coliques, qui détruit peu à peu l'organisme de ceux qui le manipulent. Et le plomb, ses sels ou ses succédanés sont employés dans plus de cinquante métiers différents.

Le docteur Hirt prétend que l'on trouve 21 pour 100 de phthisiques dans les ouvriers travaillant le plomb : le cinquième! Pour ceux qui se livrent à l'extraction du minerai, c'est pire encore, et le même docteur, ainsi que le docteur Proust, affirment que, sur 1,000 ouvriers, 870 sont malades. Dans de certaines usines où se manipule le plomb — à Lille entre autres — le nombre des malades est de 42 à 56 pour 100 annuellement.

Quant à l'empoisonnement par le blanc de céruse, il est épouvantable. Les docteurs Meurein, H. Desplats, Arnould Proust, prouvent que la fabrication de la céruse donne annuellement de 50 à 60 malades pour 100 ouvriers. Et quelles affreuses maladies! On en revient rarement. Au point de vue de la reproduction, les effets de l'intoxication saturnine sont plus désastreux encore. Chez les mères saturnines — car les femmes aussi travaillent la céruse! — sur 27 grossesses, il y eut 22 avortements, 4 enfants mort-nés, 1 seul vécut. Quand les pères sont seuls atteints de saturnisme, sur 120 grossesses, il y eut 82 avortements, 9 mort-nés, 25 enfants moururent avant l'âge de 7 ans, 4 seulement vécut, et combien chétifs et malingres!

Et ces cruelles hécatombes de travailleurs n'ont pas lieu seulement parmi les malheureux ouvriers du plomb et du blanc de céruse; on sait combien la mortalité est grande parmi les femmes et les jeunes filles employées aux filatures et aux tissages, et dont un grand nombre deviennent poitrinaires par suite de la respiration continuelle des poussières malsaines des laines et cotons. Il en est de même de tous ceux qui travaillent la pierre ou le silex.

D'après le docteur Napias, sur 100 tailleurs de pierres, 80 meurent phthisiques; 70 pour 100 sont atteints de cette maladie chez les aiguiseurs et les tailleurs de limes; 45 lithographes sur 100 sont aussi malades de tuberculose.

La voilà donc la cruelle meurtrière, la grande dévoratrice des vies humaines : c'est l'industrie, c'est l'exploitation, qui, en obligeant des hommes à travailler de longues heures dans d'atroces conditions, les assassine peu à peu, prend leur vie en échange d'un peu de pain.

Les voilà les réels crimes sociaux : les attentats anarchistes sont loin de les égaler.

Paule MINK.

Le Mouvement pacifique et le Mouvement ouvrier

Le travail et la paix sont deux termes qui se correspondent réciproquement. Ils sont solidaires. C'est par le mouvement ouvrier que nous arrivons au mouvement pacifique, car la paix n'est qu'une conséquence du travail libre et émancipé

Vouloir séparer ces deux mouvements, c'est absurde. Tous les congrès

socialistes se sont occupés de la question militaire et de la question du désarmement. Le capitalisme et le militarisme sont deux grands fléaux des sociétés modernes.

Il faut donc que les ouvriers s'intéressent au mouvement de la paix, comme ils s'intéressent au mouvement du travail. De l'attitude des ouvriers dépendra, à notre avis, la solution du problème. Le jour où le prolétariat international voudra proclamer la paix, il le fera. Il ne suffit pas seulement de crier : « A bas les armes ! » Il est indispensable et il est urgent que les guerres finissent, par la volonté unanime des peuples, et dans l'intérêt suprême de la justice et de l'humanité.

Pour la première fois, la solidarité entre le mouvement pacifique et le mouvement ouvrier a été hautement proclamé au Congrès international de la paix, tenu à Anvers, au mois d'août de cette année. Espérons que le principe, une fois énoncé, portera des fruits salutaires, à bref délai, car c'est dans le rapprochement de toutes les forces démocratiques du monde que réside la vraie politique internationale.

Lisbonne, 1894.

MAGALHAËS LIMA.

DES MONSTRES

Un soir de l'hiver dernier, des gens de la commune de Saint-Ouen-la-Rouerie, en Ille-et-Villaine, ont commis un double meurtre dans des circonstances particulièrement graves. Les journaux l'ont raconté brièvement, parmi les faits divers des départements.

Il pouvait être sept heures ; la soupe fumait sur la table et le grand feu clair embrasait la salle, lorsque deux coups timides furent frappés à la porte.

— Encore des *trainiers*, dit la fermière. Passez votre chemin, cria-t-elle avec colère, nous ne logeons point !

Où frappa de nouveau, plus timidement toutefois, et la femme, mise en méchante humeur, ouvrit le battant supérieur de la porte ; les mangeurs s'étaient retournés pour voir. Personne ne parut.

— Ils sont partis et ils ont bien fait.

— Non madame, nous sommes là ! et deux petites têtes noires, où brillaient des yeux humides, émergèrent de l'ombre.

— Qu'est-ce que c'est que ces animaux-là ? demanda le fermier qui riait gros.

— Nous sommes des petits ramoneurs, nous ne savons pas où coucher, laissez-nous coucher dans la grange, s'il vous plaît.

Il avaient ôté leurs bonnets de coton noir et grelottaient de tous les membres. On ne les avait pas aperçus d'abord à cause de leur taille.

— Ferme donc la porte, il fait un froid de loup, reprit le patron.

Sans répondre, la fermière obéit et revint s'asseoir à la table.

La soupe était grasse, abondante. Tout le monde se mit à manger consciencieusement sans plus s'occuper des jeunes vagabonds. Ceux-ci continuèrent d'implorer. Ils disaient des : s'il vous plaît ! lamentables.

— Il fait si froid ! si noir !... Où aller ?

L'aîné, qui avait onze ans, risqua un troisième coup de doigt contre le bois inexorable.

— Je vous en prie, mes bonnes gens, un tout petit coin, dans l'écurie si vous voulez. Vous nous fouillerez pour voir que nous n'avons pas d'allumettes.

Il disait cela, parce que les paysans accusent les vagabonds de mettre le feu. Enfin, il crut donner un argument décisif :

— Demain matin, nous ramonerons votre cheminée pour rien.

Mais le fermier s'emporta pour tout de bon et les menaça du chien, qui commençait d'aboyer.

La peur étrangla les sanglots dans la gorge des petits malheureux. Ils enfoncèrent leurs bonnets jusqu'aux oreilles et s'en allèrent dans la nuit. Ils avaient laissé sur la route une charrette à bras avec un sac à suie. Mais la journée avait été nulle et le sac était vide.

Quand ils n'entendirent plus les aboiements du chien ils s'arrêtèrent. Le plus jeune, neuf ans, pleurait toujours.

— Ma foi, tant pis, dit le grand frère, nous dormirons dans la voiture. Va, en nous serrant bien fort l'un contre l'autre, nous n'aurons pas trop froid.

— Je veux bien, répondit le tout petit et puis je suis si las !

Ils poussèrent leur véhicule sur la berne, près du fossé et firent comme avait dit l'aîné. Ils s'embrassèrent pour se souhaiter bonne nuit et se consoler un peu, quoiqu'ils eussent le cœur gros. Le sac servait de couverture, le cadet abrita sa tête entre les bras de l'autre. Et tous deux s'endormirent au foyer de la belle étoile.

Ils partirent pour tout de bon vers le pays des rêves, car le lendemain matin, les gens de la ferme trouvèrent deux cadavres, raidis par le gel et la mort.

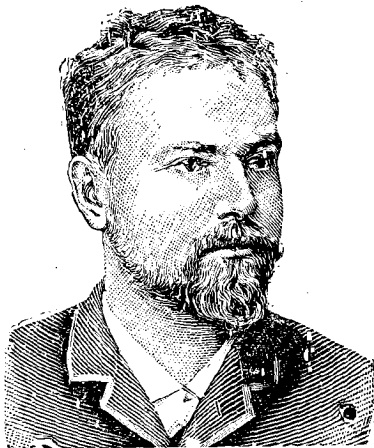
C'est un assassinat ! Mais un assassinat que la société bourgeoise excuse et qu'elle absout avec d'hypocrites larmes de commisération.

Le pire des bandits égaré la nuit, en pleine campagne, lorsque les aiguillons de l'hiver poignardent les plantes, les bêtes et les hommes, a droit au gîte. Ce droit, il le tient de sa qualité humaine. Ceux qui le lui refuseraient s'assimileraient à la brute et se retrancheraient de notre espèce. Personne ne peut, sous peine de devenir criminel, condamner un de ses semblables, quel qu'il soit, à mourir de froid. C'est plus qu'un assassinat, c'est de la cruauté raffinée.

Les meurtriers des deux ramoneurs ne peuvent invoquer aucune circonstance atténuante. Au village, à la ferme, les savoyards noirs, les *ramonas*, comme on les appelle, jouissent du même privilège que les hirondelles, leurs sœurs d'été. On les appelle d'ailleurs les hirondelles d'hiver. Or, l'hirondelle est presque sacrée. Le moindre attentat contre elle équivaut à un méfait et entraîne la réprobation générale.

Le *ramona* est partout bien accueilli. Jamais on ne lui refuse le sou du pauvre, et son apparition est une fête pour les enfants du foyer.

Son cri : Ramona la cheminée du haut en bas ! est répété en chœur par ses petits frères blancs.



GÉRAULT-RICHARD

Lorsque la houppette de son bonnet noir pointe au faite de la cheminée, on la salue d'exclamations joyeuses et l'on attend sa chanson ; car la chanson savoyarde, qui parle du pays lointain, des parents qui attendent le retour, fait partie rigoureuse du métier de ramoneur. On la lui paie en plus de ses coups de raclette, d'une tartine ou de bardes mises au rebut.

Il est si pittoresque avec ses gros sabots, ses genouillères en cuir, ses cuisières, son grand sac et son bonnet de coton !

Les gens qui, par mauvais cœur, ont fait périr les deux pauvres petits à Saint-Ouen-la-Rouerie sont des monstres. Et les monstres valent moins encore que les assassins, parce que ceux-ci risquent souvent leur tête.

GÉRAULT-RICHARD.

MOUVEMENT SOCIALISTE INTERNATIONAL

L'Almanach de la question sociale, publie tous les deux ans, sur le mouvement socialiste international, les rapports officiels que tous les partis socialistes du monde présentent aux congrès socialistes internationaux.

Il y a trois ans, il donnait ceux du congrès de Bruxelles et l'année dernière ceux du congrès de Zurich. L'année prochaine, il donnera ceux du congrès de Londres. Nous aurions donc pu nous dispenser, cette année, de donner une chronique du mouvement, mais nous avons tenu à signaler les faits principaux et nous l'avons fait très rapidement.

France

L'année commence par des arrestations arbitraires motivées par l'acte de Vailant qui venait de jeter sa bombe à la Chambre. Notre courageux et excellent ami Breton est condamné à deux années de prison. pour un entreffet dans lequel il faisait une simple supposition à l'égard de Carnot, si celui-ci laissait exécuter Vailant. Une protestation unanime se produisit dans l'opinion, en faveur de Breton, qui fut condamné, contrairement à la lettre même de la loi.

Les élections municipales complémentaires de Paris ont prouvé que l'idée socialiste marche de plus en plus, et que notre gouvernement opportuniste résiste en vain contre le flot qui l'entraîne et l'engloutira avant peu.

Le jour du 1^{er} mai, les socialistes manifestèrent dans un grand meeting tenu au Théâtre de la République, où se renouvelèrent plus de 15.000 personnes. Une petite fraction du parti socialiste jugea encore à propos de renouveler la démarche aux pouvoirs publics. Deux journaux spécimens furent publiés à l'occasion du 1^{er} Mai : *La Manifestation du 1^{er} Mai et les Trois-Huit*.

La Fédération du centre du Parti ouvrier socialiste-révolutionnaire a tenu ses assises à Paris.

Voici quelques-unes des principales résolutions adoptées :

Le Congrès se prononce pour la suppression de la propriété individuelle, pour l'organisation corporative et le travail assuré pour tous. Il ne croit pas possible de pouvoir déterminer le moment de la déclaration de la grève générale, mais il est persuadé que l'action insurrectionnelle de la grève générale, peut seule assurer le triomphe des revendications ouvrières.

A signaler aussi le Congrès du syndicat national des chemins de fer qui a donné lieu à d'assez vives discussions à la Chambre.

Le principe d'un Congrès international d'employés et ouvriers de chemins de fer, a été adopté, et une somme de 2,000 francs a été affectée à l'organisation de ce Congrès, qui s'est tenu à Paris en octobre 1894.

Fin juin, une ère de réaction souffle sur la France. Le président Carnot, tué à Lyon, est remplacé par Casimir-Perier, l'homme d'Anzin, qui a laissé de son pas-

LE TRIOMPHE DU VEAU D'OR



Plus de crainte!

(Caricature d'après le « Glühlichter », de Vienne.)

sage au ministère, de bien peu recommandables souvenirs et qui, par son origine, n'inspire rien de bon au peuple travailleur.

Les répressions de toutes sortes, les arrestations arbitraires, les expulsions injustes et les lois liberticides vont de plus belle, depuis son avènement à la Présidence.

Comme s'il ne valait pas bien mieux apporter quelques remèdes à l'état de choses lamentable dans lequel nous nous trouvons et qui est cause des désordres contre lesquels ils prétendent sévir.

Rappelons le procès des Trente qui, par sa conclusion, fut un joli soufflet appliqué à nos gouvernants.

Un fait important à signaler est la grève des mineurs de Graissessac, commencée et continuée par un esprit de solidarité admirable.

La Compagnie prétendant n'avoir pas assez de travail, voulut renvoyer trois cents mineurs, les plus dévoués à leurs camarades, membres et délégués du syndicat des mineurs, candidats au conseil municipal, socialistes militants, dont elle voulait se débarrasser.

Les mineurs, par esprit de solidarité, et comprenant que pour détruire le troupeau, les loups veulent d'abord détourner les gardiens et les chiens, s'émurent de voir leurs amis renvoyés et proposèrent de partager avec eux le travail qu'il y avait à faire et de chômer un jour par semaine s'il le fallait, pour que leurs camarades ne soient pas réduits à la misère.

Inutile dévouement, la Compagnie refusa de reprendre les renvoyés et l'on vit cette chose étrange : des travailleurs en grève pour avoir moins de gain et soutenir leurs frères.

Cette grève étonnante dura quatre mois ; elle fut soutenue par notre ami, le citoyen

Baudin, député du Cher, le vaillant lutteur populaire, que l'on voit partout où il y a la défense du peuple à prendre, les droits des travailleurs à revendiquer.

Elle s'est terminée par l'acceptation des conditions suivantes de transaction : « 1^o reprise immédiate de 50 ouvriers parmi les 275 licenciés ; — 2^o promesse de la Compagnie de reprendre, au fur et à mesure de ses besoins, les ouvriers qui seront nécessaires, parmi les 225 restant sans travail.

À la suite d'un virulent article qu'il fit paraître dans le *Parti ouvrier*, sur les armées permanentes, notre ami Allemane a été condamné à un mois de prison et 50 fr. d'amende. Après notre collaborateur M. Charnay, qui fut condamné à six mois pour une brochure intitulée : « Le Catéchisme du Soldat. »

Le Congrès corporatif ouvrier de Nantes qui eut lieu au mois de septembre, a été très intéressant, car il représentait, à quelques rares exceptions près, le monde véritable du travail. Il

comptait 200 délégués, représentant 17 Bourses du travail, représentant 124 syndicats, 26 fédérations avec 615 syndicats, plus 143 groupements non fédérés. Le Congrès a été marqué par une importante discussion sur la grève générale. Certains, parmi les socialistes, s'élevèrent contre l'idée de la grève générale, mais malgré eux la grève générale fut votée.

Angleterre

L'importante grève charbonnière a amené une perturbation complète dans un grand nombre d'industries. Les sans-travail deviennent de plus en plus nombreux.

D'après la consciencieuse enquête faite par Charles Booth dans l'East-End, sur les 900,000 habitants de ces pauvres quartiers, 175,000, c'est-à-dire 18 0/0 ne sont pas assurés du pain du lendemain. La misère Londonienne est un mal terrible et il faut être aveugle ou sourd pour en nier l'existence.



BAUDIN

Les gouvernants anglais, plus intelligents que nos gouvernants français, ont compris qu'il était de leur intérêt de faire droit à la réclamation de la journée de huit heures. Cette importante question a reçu une sanction officielle, grâce, en grande partie, au dévouement et à l'énergie de John Burns, cet intrépide défenseur de la classe ouvrière à la Chambre des communes et au conseil municipal de Londres. On décida d'introduire cette réforme dans les manufactures d'armes de Woolwich, Waltham, Enfield et Birmingham, tout en maintenant les salaires ce qu'ils étaient, cela va sans dire, et quelques mois plus tard, elle fut adoptée aussi pour les travailleurs de l'amirauté.

Nous devons signaler le *Congrès international textile de Manchester* où ont été votés : 1° la journée de huit heures ; — 2° le principe politique des candidatures ouvrières ; — 3° l'indication de la ville de Gand comme siège du Congrès, l'an prochain.

Belgique

Le premier fait important est la poursuite devant le jury bourgeois, de Volders, pour excitation révolutionnaire. Notre ami fut acquitté.

Malheureusement, quelques mois plus tard, Volders fut frappé d'une terrible maladie qui annihila complètement sa belle intelligence. Ce fut un coup terrible pour les siens et surtout pour le prolétariat belge, qui perd en lui un de ses plus vaillants et dévoués serviteurs. C'est Volders qui, avec quelques autres, dévoués comme lui, mena pendant plusieurs années, cette courageuse campagne qui aboutit à la conquête du suffrage universel en Belgique.

En Février eut lieu le *Congrès socialiste national* dont voici le résumé de la déclaration de principes :

« Les richesses et spécialement les moyens de production sont le fruit du travail des générations actuelles, elles doivent, par conséquent, être considérées comme le patrimoine commun de l'humanité. L'approbation de ce patrimoine commun ne peut avoir d'autre fondement que l'unité sociale. La réalisation de cet idéal est incompatible avec le maintien du régime capitaliste.

« Les travailleurs ne peuvent attendre leur affranchissement que de la suppression des classes et d'une transformation radicale de la société actuelle.

« Le but de cette transformation sera l'approbation collective des agents naturels et des instruments de travail. »

À Charleroi, des conférences ont été organisées dans le *Temple de la Science* ; en janvier, ce fut le tour d'Argyriadès, qui avait pris comme sujet : *Bases du socialisme moderne*.

Hollande

Dans la ville de Groningue a eu lieu, en janvier, le Congrès annuel du Parti ouvrier socialiste hollandais.

On y a adopté les résolutions principales suivantes :

« Le Congrès décide de ne participer aux élections sous aucune condition, pas même dans un but d'agitation. »

Cette résolution est adoptée avec 47 voix contre 40 et 14 abstentions.

Le Congrès s'est déclaré pour l'*action économique* contre l'*action parlementaire*. Les améliorations sur la base de la société capitaliste et de la propriété individuelle, acquises par la voie de la législation, sont laissées aux partis bourgeois, y compris les socialistes parlementaires.

Il nous semble, à nous, que nos amis de Hollande ont été un peu loin et que nous devons nous trouver heureux, au contraire, de pouvoir nous servir du Parlement pour faire entendre la bonne parole aux millions d'hommes qui souffrent et qui ont les yeux fixés sur les législateurs et pour leur dire que le socialisme avance et qu'il verra son beau jour, malgré toutes les oppressions.

Grèce

Là, le socialisme gagne de plus en plus du terrain. Nos amis Kallergis et Platon

Dracoulis, dont le dévouement et l'énergie sont connus de tous, luttent de courage et de talent pour répandre chez eux les idées d'émancipation et de justice. Leurs efforts sont couronnés de succès : il existe des clubs socialistes un peu partout, notamment à Athènes où quelques militants ont déjà été condamnés à la prison, à Patras, à Pyrgos, à Zante, à Aigion, à Corinthe, etc., et aux prochaines élections, le parti socialiste grec sera en mesure de présenter des candidats un peu partout.



STAVROS KALLERGIS

Le journal l'*Acropolis*, parlant de la magnifique manifestation du 4^{er} Mai, à Athènes, dit que c'est pour la première fois qu'un parti politique se présentait avec un programme de réformes en Grèce. Jusqu'à présent, c'était sur les noms seuls des politiciens, des chefs des coteries politiques se disputant la pâtée du pouvoir que se livrait la lutte.

Il salue l'avènement de ce parti qui ouvre à la Grèce une ère nouvelle qui seule, d'après nous, peut faire sortir le pays du bourbier où des politiciens sans vergogne l'ont mis.

L'*Acropolis* est le journal le plus important d'Athènes, d'allures indépendantes, quoique bourgeois. On connaît le vandalisme qui a été commis à son égard par les

oudards d'Athènes, officiers et autres massacreurs de toutes espèces qui ont sac-cagé les bureaux et détruit les presses de ce journal, parce que ce vaillant confrère



PLATON DRACOULIS

avait osé critiquer l'arrogance et l'insolence de ces messieurs avec le public. Toute la presse européenne, même bourgeoise, a flétri la conduite de ces malotrus.

Italie

Une véritable révolution de la faim a eu lieu en Sicile. C'est le mouvement des « Fasci dei Lavoratori » (Union des travailleurs). Ce mouvement a été absolument spontané et les socialistes n'y ont pris qu'une part secondaire; il aurait pu devenir une arme excellente entre leurs mains. L'agitation gagna l'Italie proprement dite et on vit des émeutes en Calabre et dans la Romagne.

Enfin l'extension du mouvement acquit une telle puissance que les gouvernants, affolés, ne virent de salut que dans la plus illégale oppression.

Notre ami De Felice, député, fut condamné à 18 ans de réclusion, trois ans de surveillance spéciale et déchéance de ses droits au mandat de député et à toutes les charges publiques. Avec lui, ont été condamnés Bosco, Barbato, Verro, Morisaito, Pico, Pétrina et Benzi, à des peines variant de 12 ans à 2 ans de réclusion.

Allemagne

A Berlin, la journée de huit heures a été appliquée aux ouvriers journaliers et il a été décidé que les ouvriers des équipes nocturnes ne travailleront que trois heures. Ces trois heures sont payées comme une journée entière.

A signaler un important *Congrès international des mineurs* dans lequel, entre autres choses, le principe de la limitation légale de la journée de travail à 8 heures, a été voté par 76 voix contre 10, et où, conformément aux décisions adoptées en 1893, au Congrès des mineurs tenu à Bruxelles, on décida à l'unanimité que le travail des femmes devrait être interdit dans les mines.

En juin, à Plauen (Saxe), un député socialiste a été élu, ce qui monte à 46, le nombre des socialistes au Reichstag. La lutte électorale qui avait lieu entre un socialiste, un antisémite et un conservateur fut des plus intéressantes.

Suisse

A la fin de l'année 1893, du 20 au 24 novembre, a eu lieu à Genève le *Congrès international des étudiants socialistes* dont voici les principales déclarations :

« Le Congrès proclame que le socialisme n'a pas à envisager les questions de races, mais seulement les questions de classe qui lui sont imposées par le milieu économique actuel et qui doit organiser la lutte de la classe ouvrière contre la classe capitaliste sans distinction de sexe, de race ou de nationalité ; qu'il n'y a rien de commun entre le socialisme dit d'Etat et le socialisme scientifique ou révolutionnaire.

« Que la question du crime est intimement mêlée à la question sociale et que le moyen plus efficace d'enrayer le développement des crimes, consiste dans une transformation de l'organisme social. »

Il a été décidé que le prochain Congrès des étudiants socialistes aura lieu à Turin en 1895.

La pétition lancée par le comité socialiste suisse et le comité du *Grutti*, réclamant le droit au travail et couverte de 53,000 signatures, alors que le referendum n'en exige que 30,000, a été repoussée avec un ensemble complet par les législateurs. Nos amis se doutaient bien de l'issue de cette campagne, mais ils ont eu par leur agitation, ce magnifique résultat d'attirer à eux les ouvriers suisses qui, jusqu'à présent, étaient fortement attachés aux vieux partis progressistes, mais qui ne pardonneront pas facilement à leur pouvoir constitué de leur avoir refusé ce qui leur paraît un droit incontestable.

Les progressistes ont mis entre eux et les ouvriers un tel fossé, que ces derniers ont été fatalement repoussés dans le groupement socialiste.

Roumanie

Le parti socialiste roumain a tenu, le 2 mai, son Congrès annuel à Buckarest.

Les questions suivantes figuraient à l'ordre du jour : le suffrage universel, le référendum, les impôts, les journaux et la littérature socialistes.

En ce qui concerne le suffrage universel, voici la décision votée : « Le parti socialiste présentera des candidats à lui, partout où la chose sera possible ; il n'appuiera les libéraux que dans les circonscriptions où ceux-ci prendront l'engagement d'entrer en lutte pour le suffrage universel. »

Bulgarie

La Bulgarie est peut-être le pays où les progrès sont le plus rapides. Les premières tentatives de socialisme datent de 1886, et déjà des sections du parti existent dans les villes les plus importantes.

L'*Ouvrier*, organe socialiste fondé en 1892, compte aujourd'hui 1,200 abonnés et avec le *Jour*, revue mensuelle, il fait une propagande active qui portera avant peu ses fruits, car elle a devant elle un bon terrain.

Aux dernières élections pour la *Sobranie*, le peuple a élu cinq députés socialistes. C'est un signe des temps.

Espagne

Le gouvernement espagnol commence, lui aussi, à s'occuper de la protection du travail.

Au cours de la dernière session parlementaire, il a déposé plusieurs projets concernant la réglementation du travail en ce qui concerne les enfants et les femmes.

Mais combien l'Espagne est en retard sur les autres pays de l'Occident ! Pour les gouvernants espagnols c'est un immense progrès de déclarer que les enfants ne pourront travailler qu'à partir de l'Age de 10 ans. A quel âge est-on donc habitué à les voir se tuer, ces enfants des prolétaires ?

Autriche

Un Congrès socialiste a eu lieu à Vienne :

Il a pris les résolutions suivantes :

Manifestation le jour du 1^{er} Mai. — Revendication du suffrage universel. — Principe de la grève générale. — Rigoureuse autonomie du parti socialiste sans aucune accointance bourgeois.

Danemark

La Chambre des députés (Folketing) a voté une loi accordant aux femmes le droit de suffrage et d'éligibilité aux élections communales, mais le Sénat (Landsting) l'a repoussée par 24 voix contre 12.

Pologne

Un parti social-démocrate a été constitué dans la *Pologne prussienne*, considérée jusqu'alors avec l'Alsace-Lorraine, comme une forteresse du catholicisme et du conservatisme.

Dans les *provinces polonaises* de l'Autriche, l'idée a fait de rapides progrès.

A Lemberg, les socialistes ont fondé un journal en patois juif.

Norwège

Partout la question des 8 heures est à l'ordre du jour. En Angleterre, elle est adoptée par le gouvernement, en Allemagne, elle commence à se faire accepter. Le peuple Norvégien, en un Congrès ouvrier tenu à Skien, prend la résolution suivante proposée par le délégué socialiste Stilbred :

« Attendu que l'application de la journée de huit heures est de la plus haute importance, au point de vue du développement intellectuel et corporel des travailleurs, il y a lieu de réaliser le plus tôt possible cette réforme, par voie législative. L'Etat et les communes ont l'obligation de la mettre en pratique, dès aujourd'hui, en ce qui concerne les ouvriers travaillant pour leur compte. » M.

Les Violences nécessaires

Le Congrès corporatif de Nantes, après une séance très agitée, a voté le principe de la grève générale.

(*Journaux du 21 septembre.*)

Le 21 septembre 92, la Convention décrétait la République...

Deux grands débats irritaient alors la France qui aujourd'hui encore nous passionnent.

Une première querelle, c'était entre la Montagne et les Girondins qui passaient pour vouloir transformer la République en une fédération analogue à celle des Etats-Unis. On les accusait de rêver des républiques de

Marseille, de Bordeaux, du Calvados, de souhaiter le brisement de notre centralisation.

Problème qui attend toujours sa solution ! La France s'épuise, se dessèche d'envoyer toute sa vie dans Paris qui se congestionne.

Une seconde inquiétude bien plus profonde encore, était sur la propriété. Danton monta à la tribune : « Abjurons, dit-il, toute exagération, déclarons que *toute propriété* territoriale et industrielle sera éternellement maintenue. »

Eternellement ! Alors Danton n'était qu'une façon d'Yves Guyot ? Non pas ! Mais après avoir rompu l'inviolabilité des propriétés, après avoir jeté bas les vieux murs du domaine féodal, il limitait son effort pour mieux en assurer le succès.

L'attitude des révolutionnaires d'alors est analogue à ce que feraient nos collectivistes si, ayant enlevé aux grands propriétaires pour l'attribuer à l'Etat, le sol, les capitaux fixes et les capitaux circulants, ils déclaraient : « Et maintenant, respect absolu de la propriété dont le revenu ne dépasse pas deux mille francs. »

Les hommes de la fin du XVIII^e siècle avaient posé tous nos problèmes, mais ils leur donnèrent des solutions extrêmement timides. Ces conventionnels étaient de petits bourgeois, médecins, avocats, professeurs, gens de lettres, marchands. Il n'y avait qu'un seul ouvrier de Reims, un cardeur de laine. En dépit d'un certain romantisme naissant qui ennoblit leurs attitudes, ils étaient, comme nous tous, hélas ! d'acharnés conservateurs.

Et pourtant devant l'histoire ils feront figure d'hommes redoutables. C'est que les moindres rénovations nécessitent de terribles catastrophes. Que nécessitera donc la complète transformation sociale, dès aujourd'hui entrevue !

Nul événement historique ne se passe de brutalité. Taine qui pense que l'évolution d'il y a cent ans aurait pu se faire pacifiquement se trompe. Que l'on rêve de mener l'humanité par des pentes douces, c'est un rêve qu'un esprit reconnaît illusoire tout en le caressant.

Quelques-uns, ayant un sentiment très vif des violences nécessaires, nous reprochent peut-être d'éviter les brutalités. Celles que nous évitons ne sont que les violences de la porte. C'est une question de vocabulaire, de tempérament, mais nul ne saurait se méprendre sur les réelles conditions des grandes transformations sociales.

Laissons chacun suivre son tempérament, user de ses ressources instinctives pour exposer la doctrine socialiste, — qui d'ailleurs est moins une thèse qu'un constat historique. Une chose demeure certaine, c'est qu'il n'est au pouvoir de personne de ménager les moyens décisifs et qu'un jour ou l'autre, assez prochainement, je crois, les événements se chargeront eux-mêmes d'organiser la tempête, de balayer la douceur et d'accumuler les brutalités.

Il serait peu raisonnable d'essayer d'imaginer la qualité, l'espèce des premières brutalités qui inaugureront la Révolution, toutefois il semble bien que c'est un essai de grève générale qui occasionnera les premières violences significatives.

Maurice BARRÈS.



TRISTESSE DES CHOSES

— « Comment es-tu, Sacha? »

— « J'ai froid, Micha! » répondit faiblement l'empereur Alexandre II, qui, avec ces mots sur les lèvres, rendit le dernier soupir.

Les plus endurcis étaient atterrés, pris d'une immense pitié pour cet homme qui mourait là, au milieu de souffrances atroces, sans que rien put le soulager.

Et l'on rapporte que la première personne qui releva l'empereur blessé fut Jémélianoff, troisième conspirateur, qui oubliait complètement la bombe qu'il tenait sous le bras et qui était destinée au despote, au cas où les autres n'auraient pas réussi.

En France, nous avons vu un fait à peu près semblable. Un homme est tombé sous le fer, et une famille tout entière a été plongée dans les larmes. Alors, chez les parents du meurtrier ce fut tristesse profonde, désespoir, suicide même, a-t-on dit. On souffrit autant là-bas, plus peut-être, que dans la famille de la victime.

Du haut en bas de l'échelle sociale, ce n'est que souffrances. Différentes, certes, selon le milieu, mais combien terribles partout.

En haut, c'est le millionnaire qui n'est jamais tranquille, jamais dans la béate quiétude qu'il a rêvée. Il y a beaucoup de désespérés, une grève parmi ses ouvriers peut surgir, une révolution peut-être, et qu'advient-il de lui, de sa famille? Car cet homme qui est cause de tant de misères, de tant de souffrances dans la classe des producteurs, cet homme vibre aussi bien que tout autre aux affections qui l'entourent.

Il a un fils, une fille qu'il adore, pour lesquels il donnerait même sa vie, et il est constamment en éveil et dans la crainte de ce qui peut arriver. Que se passe-t-il? Oh! ces socialistes, ils le font frémir. Oh! ces ouvriers qui revendiquent leurs droits, s'il pouvait les réduire au silence, s'il pouvait être un peu tranquille, enfin.

Plus bas, c'est à peu près la même chose.

C'est le commerçant qui guette son concurrent, qui essaie par tous les moyens possibles de lui faire du tort et de l'anéantir. Et puis les fins de mois, l'argent qui manque, la faillite.

C'est encore l'homme politique qui, chaque matin, ouvre les journaux en frémissant. Qu'a-t-on bien pu dire aujourd'hui sur son compte! Oh! de quelle haine il les entoure, ces écrivains, journalistes, qui veulent malgré tout, faire le jour sur ses noirs tripotages.

Plus bas encore, c'est la misère cachée sous un certain luxe; c'est le besoin de paraître à tout prix et d'être mieux que le voisin que l'on déteste, dieu sait comme!

Plus bas, plus bas toujours — nous dégringolons — ce sont les meurts-de-faim.

Qu'il fait mal y penser quand vient l'hiver! Rien à manger, rien pour se chauffer. Les enfants meurent lentement de faim, de froid. C'est le chômage.

Et l'homme montre le poing au ciel; il ne croit plus à rien, plus rien n'existe que la haine profonde qu'il a vouée aux hommes, coupables de sa profonde détresse et de la mort de ses petits, sa seule joie, sa seule espérance.

Sentimentalisme, que tout cela ! dira-t-on. Banalités que l'on répète chaque jour. Mais il en faut de ces banalités, de ce sentimentalisme. Car s'il est indispensable d'envisager la situation au point de vue économique, de faire comprendre que le régime actuel est absurde, basé qu'il est sur le plus complet illogisme, si nous devons dire et répéter que l'anarchie dans la production est cause des misères que nous rencontrons, grâce aux châtiments qu'elle crée, il est nécessaire aussi de s'occuper du côté sentimental; il est bon de montrer à ces messieurs d'en haut la misère noire d'en bas, et d'essayer de leur faire comprendre qu'eux-mêmes : empereurs gardés dans leur palais comme en une citadelle, gouvernants boiteux et mal assis, capitalistes aux abois, seraient plus heureux s'il n'y avait pas des meurts-de-faim, car ils jouiraient d'une quiétude qu'ils n'ont pas et qu'ils n'ont jamais connue.

S'il est nécessaire de leur dire, à eux tous, que c'est en vain qu'ils se cramponnent à un édifice mal équilibré, et que malgré tout, en dépit des répressions violentes, des arrestations arbitraires, des condamnations illégales, en dépit des sophismes de leurs économistes, ce régime aura un terme parce que la concentration se fait dans toutes les industries, dans tous les modes de commerce, voire même dans les capitaux, s'il est nécessaire de leur dire tout cela, il est bon aussi de répéter avec Pottier et de le faire entendre là-haut :

La nuit est dure aux mansardes;
Pas de soupers réchauffants;
La mère en vain de ses hardes
Couvre le lit des enfants.
Les petites créatures
Hier ont bien grelotté.
Dire que leurs couvertures
Sont au mont-de-piété !

Eh ! bon dieu ! la nature ne nous a pas faits si méchants que nous le paraissions, mes frères. Eh ! quoi ! nous ne ferons que nous détester, que nous manger entre nous ?

Ces douze mois qui viennent de s'écouler ont été fertiles en répressions, en vengeances, en crimes que je ne veux pas juger ici. On a souffert horriblement, on s'est bien détesté, plus que jamais peut-être.

Bilan de l'année : beaucoup de haine. A quand l'amour ?

MARIANNE.

CORDE POUR PENDUS

Au dîner des Spartiates, le général Turr rappelait cette parole du juif Mirès, parole à lui dite en 1860 :

« Si, dans cinquante ans, vous ne nous avez pas pendus, il ne vous restera pas de quoi acheter la corde pour le faire ! »

LA GALÉRIENNE MODERNE

Si le capitalisme — cet horrible produit de l'école de Manchester — fait sentir sa lourde main sur l'épaule de l'ouvrier, combien cruellement sa puissance exploitante, si bien aidée par l'éducation ambiante, aussi lâche que possible, s'exerce sur la malheureuse ouvrière livrée, pieds et poings liés, à son insatiable avidité.

Examinons, aussi rapidement que possible, quel est le sort réservé à la femme du peuple, et ce dès l'âge le plus tendre.

Que notre attention se porte sur les villes ou les campagnes, nous devons constater le même esclavage familial, la même exploitation de cette si vaillante et dévouée créature.

Tout enfant, lorsque les frères reposent encore ou musent à travers le logis, elle doit — apprentie de galère — vaquer avec sa mère, que la besogne déborde, aux soins du ménage. C'est le commencement, et cela se devra poursuivre jusqu'à ce que la mort lui enlève la chaîne que lui a octroyée notre ignoble société, pour la punir d'appartenir au sexe féminin.

Sevrée d'instruction comme de liberté, à peine lui permet-on d'acquérir les tout premiers éléments de l'enseignement populaire; n'a-t-elle pas dû, durant les deux ou trois années scolaires, raccommode, laver, cuisiner, faire mille choses? Puis, voici l'apprentissage: ne faut-il pas qu'elle rapporte au plus tôt? Aussi, le plus souvent, c'est à un métier « où l'on gagne de suite » qu'elle est destinée; c'est-à-dire, que jusqu'à son mariage — si mariage il y a — elle devra exercer une profession sans issue: raffineuse, parfumeuse, cartonnrière, ouvrière en couronnes mortuaires, brocheuse, etc., etc., si elle est de la ville, ou gardeuse de bétail, domestique de ferme ou de maison bourgeoise — cette antichambre de la prostitution — si elle est fille de la campagne.

Apprentie ou ouvrière, elle devra se lever avant l'aube pour préparer le maigre goûter du matin, pendant qu'à la hâte sa mère met un peu d'ordre dans le ménage; ceci fait, elle procède à sa toilette, car la mignonne se doit « faire belle » pour se rendre à l'atelier, malgré que les bardes qui couvrent son maigre corps s'y prêtent peu. Mais déjà sa mère a glissé dans son petit panier du pain, en petite quantité, un fruit, une minuscule bouteille renfermant un peu de vin frelaté largement additionné d'eau, puis elle lui remet trois ou quatre sous avec lesquels elle devra compléter son repas de midi, lorsque ces quelques sous peuvent être donnés — car la fillette est la première à connaître la détresse familiale — ou bien que, moins soucieuse de sa santé que de se parer de quelques rubans, elle ne prélève elle-même une partie de ce trop modeste pécule, aidant ainsi à l'œuvre dévastatrice de l'air vicié, d'une précoce fatigue et aux désastreuses conséquences d'un sang déjà terriblement appauvri, appelant la phthisie.

Mais, si la griffe de l'infâme goule qu'entretient si précieusement l'ordre bourgeois a respecté la pauvre enfant; si elle a pu échapper aux mille dangers semés autour d'elle, son cœur ne tardera pas à parler: elle aimera un enfant du peuple comme elle et, tous deux, aux rares heures que leur

laissent leurs occupations, ils s'évertueront à bâtir les seuls châteaux que les exploiters n'aient pas ravi au prolétariat.

Hélas ! combien grande sera la désillusion, pauvre fille ; une année à peine durera ton espèce de bonheur : devenu mère, il en sera fait de ta tranquillité relative ; malheur sur toi, si ton compagnon d'existence manque de santé, de travail ou de cœur. car c'est l'affreuse réalité qui fait place aux rêves dorés qu'en ta naïve imagination tu te plaisais à édifier. C'est la série interminable des nuits sans repos, c'est la vie aux prises avec le dénuement, la tâche devenant plus ingrate à mesure que les années et la famille augmentent ; c'est la galère, enfin, qui, aussi longtemps que dureront la barbarie et l'exploitation sera le lot de la femme du peuple.

Pour se passer dans des conditions autres, l'existence de la femme pauvre à la campagne n'en est pas plus heureuse : aussi écrasant se trouve être le fardeau qui lui est dévolu par une société marâtre, aussi basement hypocrite qu'implacable pour les faibles.

C'est pourquoi nous invitons ceux que ce triste milieu n'a pas gangrenés, privés de tout sentiment de justice, à jeter avec nous un cri de protestation contre l'infamie dont on fait preuve à l'égard de la femme, surtout de l'ouvrière ; à réclamer, hardiment, pour nos sœurs, tous les droits auxquels peut prétendre l'être humain ; la répression de la brutalité masculine, de sérieuses garanties pour les mères, et, afin que tombent les bastilles capitalistes, que règnent la justice et la propriété physique et morale, que femmes et hommes — c'est-à-dire toute l'humanité — achèvent de parfaire l'œuvre de solidarité qu'indiquent la véritable science et la saine raison dont, en somme, le socialisme n'est et ne doit être que la fidèle et la glorieuse réalisation.

Ainsi disparaîtra la galérienne de l'heure actuelle pour faire place à la femme de la civilisation socialiste : la sœur aimée, égale et libre que l'homme de demain aura le bonheur de connaître.

J. ALLEMANE.

LES GRANDES VILLES DU MONDE

Leur population

Il est intéressant de connaître, d'après les renseignements, la densité de la population des grandes villes du monde.

En suivant l'ordre alphabétique des nations, on a les résultats suivants :

FRANCE. — Paris (2,447,000 habitants) ; Lyon et Marseille (plus de 400,000 hab.) ; Bordeaux et Lille (plus de 200,000 hab.) ; Toulouse, Saint-Etienne, Nantes, Reims, Roubaix, le Havre et Rouen (plus de 100,000 hab.) ; aux colonies, Tunis (plus de 100,000 habitants).

ALLEMAGNE. — Berlin (1,579,000 hab.) ; Leipzig, Munich, Breslau, Hambourg (plus de 400,000 hab.) ; Cologne, Dresde et Magdebourg (plus de 300,000 hab.) ; et 18 villes de plus de 100,000 habitants.

AUTRICHE-HONGRIE. — Vienne (1,364,000 hab.) ; Buda-Pesth (plus de 500,000 hab.) ; Prague et Trieste (plus de 100,000 hab.).

BELGIQUE. — Bruxelles (471,000 hab.) ; Anvers (plus de 200,000 hab.) ; Liège (plus de 100,000 hab.).

BÉSIL. — Rio-de-Janeiro (510,000 habitants).

- CHILI. — Santiago (200,000 hab.).
CHINE. — Pékin et Canton (1.650,000 hab.); Tien-Tsin, Han-Kéou et Fouchéou (500,000 hab.); Shanghai (300,000 hab.).
DANEMARK. — Copenhague (375,000 hab.).
EGYPTE. — Le Caire (375,000 hab.).
ESPAGNE. — Madrid (470,000 hab.); Barcelone (300,000 hab.); Valence, Séville et Malaga (100,000 hab.).
ETATS-UNIS. — Washington (230,000 hab.); New-York (1,515,000 habitants); Chicago et Philadelphie (plus d'un million d'hab.); Broklyo (800,000 hab.).
GRANDE-BRETAGNE. — Londres (4,211,000 hab.); Glasgow (600 000 habitants); Liverpool, Manchester (500,000 hab.); Birmingham (400,000 hab.); Edimbourg, Dublin (200,000 hab.). Aux colonies. Bombay et Calcutta (800,000 hab.); Melbourne (300,000 hab.); Sydney (250,000 hab.).
GRÈCE. — Athènes (107,000 hab.).
ITALIE. — Rome (440,000 hab.); Naples (500,000 hab.); Milan (400,000 hab.); Turin (300,000 hab.); Palerme, Gènes (200,000 hab.); Venise, Florence (100,000 habitants).
JAPON. — Tokio (1,352,000 hab.).
MEXIQUE. — Mexico (329,000 hab.).
PAYS-BAS. — La Haye (160,000 hab.); Amsterdam (400,000 hab.); Rotterdam (200,000 hab.).
PÉROU. — Lima (101,000 hab.).
PERSE. — Téhéran (200,000 hab.).
PORTUGAL. — Lisbonne (265,000 hab.); Porto (100,000 hab.).
RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — Buenos-Ayres (544,000 hab.).
ROUMANIE. — Bucarest (221,000 hab.).
RUSSIE. — Saint-Petersbourg (929,000 hab.); Moscou (plus de 700,000 hab.); Varsovie (400,000 hab.); Odessa (200,000 hab.).
SIAM. — Bangkok (100 000 hab.).
SUÈDE. — Stockholm (250,000 hab.).
NORVÈGE. — Christiania (100,000 hab.).
TURQUIE. — Constantinople (874,000 hab.); Smyrne (200,000 hab.).
URUGUAY. — Montévidéo (175,000 hab.).

LA DÉPOPULATION

La Société actuelle est un organisme malade.

Plus exactement, c'est un organisme qui n'est pas viable, qui n'est pas capable de durée et qui porte en soi des germes morbides, dont l'inévitable développement doit le faire disparaître.

Les économistes orthodoxes et les amis de la Ploutocratie régnante sont des plaisants raisonneurs, quand ils nous reprochent nos efforts, pour détruire l'organisation capitaliste. N'est-il pas évident, pour tout observateur de bonne foi, que cette Société croule d'elle-même et par son vice intérieur?

Cette vérité n'apparaît nulle part plus nettement qu'à propos de la Dépopulation.

Chaque année, quand se publient les statistiques des naissances et des décès, on jette les hauts cris. On déplore l'abaissement croissant du chiffre de la population en France. En effet, le symptôme est grave. Aucun n'est plus significatif et n'affirme plus expressément la dégénérescence.

Mais toutes les lamentations, toutes les exhortations éplorées ou comiques à faire beaucoup d'enfants, n'arrêtent pas ce fatal mouvement de décroissance continue.

C'est que les causes en sont profondes, et gisent au cœur même de la Société individualiste. Il a bien fallu, dans un récent Congrès scientifique, se décider à les avouer, malgré l'embarras des savants officiels.

Il y a correspondance exacte entre le développement de la richesse et du bien-être dans un département et la diminution du chiffre des naissances. Pourquoi? Par ce que de plus en plus, soit pour diminuer leurs chances de misères, soit pour augmenter leurs facilités de bien-être, les

gens se jurent bien d'avoir le moins d'enfants possible, un enfant unique le plus souvent.

Quiconque habite la campagne, a dans la mémoire quelque scène violente, quelque reproche furieux de parents aisés à leurs enfants nouveaux mariés, et prolifiques imprudemment. Et qui n'a connu de ces ménages bourgeois, n'ayant eu qu'un seul enfant, lequel atteint dix ou douze ans, vient à mourir et bientôt se remplace, l'emploi étant libre, par un nouvel héritier qui survient après ces dix ou douze années d'apparente stérilité, et manifeste ainsi le calcul secret des parents.

Egoïsme honteux! impriment les feuilles gouvernementales. Mais non; prévoyance de parents qui ne veulent pas jeter leurs en-



MARCEL SEMBAT

fants trop nombreux, et par là trop démunis, dans l'âpre lutte où eux-mêmes ont peut-être durement souffert.

Ce ne sont pas les parents qui sont fautifs, ni coupables; c'est l'instinct social d'individuelle cupidité que sème et développe l'organisation capitaliste. Transportés au Canada, dans des espaces libres, où le combat moins resserré s'exaspère moins, ces gens donnent jour à des familles pullulantes où l'on compte jusqu'à trente et trente-six enfants.

La dépopulation est donc le fruit spécial de la Société ambiante et sa condamnation.

Entre la Société aristocratique qui disparut au début de ce siècle et la Société communiste que le prochain siècle verra établie; la Ploutocratie présente n'aura été qu'une transition instable, fiévreuse et déjà moribonde. Elle n'avait pas les lois de la vie ni de la santé.

La vie, la santé, le bonheur sont ailleurs, devant nous, au bout de la voie ou nous marchons, dans l'ère de production harmonique et organisée, de répartition équitable et de fraternelle solidarité.

Marcel SEMBAT.

CRESCITE...

Quand ils eurent visité les jardins, les terrasses, les serres, et, à l'entrée du parc, la maison du jardinier, toute vêtue de lierres, de bignones et de vignes vierges, ils revinrent, l'âme en attente, l'âme en angoisse, lentement, sans se parler, vers la pelouse où la comtesse contemplant, d'un regard d'amour, ses trois enfants qui, chevelures blondes, claires fanfreluches, et chairs beureuses, jouaient, dans l'herbe, sous la surveillance de la gouvernante. Il s'arrêtèrent respectueusement, à vingt pas, l'homme la tête découverte, sa casquette à la main ; la femme, timide sous son chapeau de paille noire, gênée dans son caraco de laine sombre, et tortillant, pour se donner une contenance, la chaînette d'un petit sac de cuir.

— Voyons !... approchez !... dit la comtesse avec une encourageante bonté dans la voix.

L'homme avait la figure brunie, la peau hâlée, de grosses mains noueuses, gercées, couleur de terre, le bout des doigts usé et luisant par le frottement continu des outils. La femme était un peu pâle, sous les taches de rousseur qui lui éclaboussaient le visage, un peu gauche aussi, et très propre. Elle n'osait pas lever les yeux sur cette belle dame qui allait, tout à l'heure, lui parler, l'examiner, lui retourner la chair et l'âme, comme les autres, et elle s'acharnait à regarder les babies qui jouaient, dans l'herbe, avec des manières conteneues et des grâces discrètes déjà. Ils avancèrent de quelques pas. et, tous les deux, d'un geste mécanique et simultané, ils se croisèrent les mains sur le ventre.

— Eh bien ? demanda la comtesse, vous avez tout visité ?

— Madame la comtesse est bien bonne, répondit l'homme... C'est très grand, c'est très beau... Ah ! c'est une superbe propriété... Par exemple, il y a du travail !

— Et je suis très exigeante, je vous préviens... très juste... mais très exigeante... J'aime que tout soit tenu dans la perfection... Et des fleurs... des fleurs, toujours, partout !

— Ah ! répliqua l'homme, le travail ne me gêne pas... Tant plus y en a, tant plus je suis content... J'aime mon métier... Pour ce qui est des fleurs... avec de bons bras, du goût, et, sauf votre respect, beaucoup de fumier, on a ce qu'on veut, quand le diable y serait...

Puis, après une pause, il continua :

— Ma femme aussi est bien active, bien adroite... Elle n'a pas l'air fort, à la voir... Mais elle est bien courageuse, et elle s'entend aux bêtes comme personne... Là, d'où nous venons, il y avait trois cents poules, et c'est elle...

La comtesse l'interrompit :

— Le logement vous plaît ?

— Le logement aussi est très beau... C'est quasiment trop grand pour de petites gens comme nous. Mais on n'habite que ce qu'on habite, bien sûr... Et puis, c'est loin du château... Faut ça !... Les maîtres n'aiment pas quand les jardiniers sont trop près... De cette façon, on est chacun chez soi... Ça vaut mieux pour tout le monde... Seulement...

L'homme hésita, pris d'une timidité soudaine devant ce qu'il avait à dire.

— Seulement, quoi ? interrogea la comtesse, après un silence qui augmentait la gêne de l'homme.

Celui-ci serra plus fort sa casquette, pesa davantage sur le sol, et s'enhardissant... :

— Eh bien, voilà !... fit-il, je voulais dire à madame la comtesse que les gages n'étaient pas assez forts pour la place... C'est trop court... On ne pourra pas arriver.

— Vous oubliez, mon ami, que vous êtes logé, chauffé... que vous avez les légumes et les fruits... et que je donne une douzaine d'œufs par semaine et un litre de lait par jour... C'est énorme !

— Ah ! madame la comtesse donne le lait et les œufs !

Et il regardait sa femme, comme pour lui demander conseil.

— Dame ! c'est quelque chose !... Ça aide un peu... Ça n'est pas mauvais !...

La femme balbutia :

— Oui, ça aide un peu !... Madame donne aussi, sans doute, des étrennes, au mois de janvier et à la Saint-Pierre ?

— Non ! rien.

— C'est l'habitude, pourtant !

— Ce n'est pas la mienne.

Cela fut dit d'un ton net, sec, après quoi il n'y avait plus à insister. Et tout à coup :

— Depuis quand êtes-vous mariés ?

— Depuis quatre ans ! répondit la femme.

— Vous n'avez pas d'enfant ?

— Nous avions une petite fille qui est morte...

— C'est bien... C'est très bien... approuva négligemment la comtesse. Mais vous êtes jeunes tous les deux... Vous pouvez en avoir encore.

— Ah ! dame... On ne sait pas... On attrape ça plus facilement que cent écus de rente !...

Les yeux de la comtesse étaient devenus sévères :

— Je dois vous prévenir que je ne veux pas d'enfants chez moi... Non, non, pas d'enfants !

Et elle agita la main devant son visage, comme si elle eût voulu écarter une mouche importune.

— Oh ! pas d'enfants !... répéta-t-elle. S'il vous survenait un enfant, je serais obligée de vous renvoyer... tout de suite !... Cela crie, cela est partout, cela dévaste tout... cela donne des épidémies... Pour rien au monde, je ne tolérerais un enfant chez moi... Ainsi, vous êtes avertis... arrangez-vous, prenez vos dispositions...

A cette déclaration, la femme se sentit, subitement, le cœur bien gros. Elle crut qu'elle allait pleurer... Elle avait dans la poitrine quelque chose de lourd qui l'étouffait... Les enfants continuaient de jouer sur la pelouse. Elle les détesta, elle eût voulu les injurier, les battre, et injurier et battre aussi cette femme riche, parée et souriante dans son égoïste bonheur, cette femme qui venait de prononcer ces abominables paroles... Mais elle se contint... Et elle dit simplement :

— On fera attention... On tâchera...

— C'est cela !... faites attention... Car, je vous le répète, c'est un principe, chez moi, un principe avec lequel je ne transige jamais...

Et elle ajouta, en donnant à sa voix une inflexion presque caressante, presque affectueuse :

— D'ailleurs, quand on n'est pas riche, croyez-moi, mieux vaut ne pas avoir d'enfants...

L'homme, pour complaire à sa future maîtresse, conclut :

— Bien sûr !... bien sûr !... Madame la comtesse parle bien...

Mais une haine était en lui. La lueur sauvage, qui passa, comme un éclair, dans ses yeux, démentait la servilité de ses paroles. La comtesse ne vit point

briller cette lueur de meurtre, car, instinctivement, elle avait le regard fixé sur le ventre de la femme qu'elle venait de condamner à la stérilité.

Le marché fut vite conclu. Elle fit ses recommandations, détailla tous les services qu'elle attendait de ses nouveaux jardiniers, et, comme elle les congédiait, elle dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Je pense que vous avez des sentiments religieux !... Ici, tout le monde va, le dimanche, à la messe, et fait ses Pâques... J'y tiens absolument.

..

Ils s'en revinrent, sans se parler, très graves, très sombres. La chaleur du soleil brûlait la peau, la route était poussiéreuse, et la femme tirait un peu la jambe. Comme elle étouffait un peu, elle s'arrêta, posa son sac à terre, et délaça son corset.

— Ouf ! fit-elle en aspirant de larges gorgées d'air.

Et son ventre, longtemps comprimé, se tendit, s'enfla, accusant la rondeur caractéristique, la tare de la maternité, le crime. Ils continuèrent leur chemin..

A quelques pas de là, sur la route, il y avait une auberge. Ils y entrèrent et se firent servir un litre de vin.

— Pourquoi que tu n'as pas dit que j'étais enceinte ? demanda la femme.

L'homme répondit :

— Tiens ! pour qu'elle nous fiche à la porte, comme l'autre.

— Aujourd'hui ou demain, va !

L'homme murmura, entre ses dents, d'un air de menace :

— Demain, on ne sait pas ce qui peut arriver !...

— Tais-toi ! supplia la femme... ne pense point à ces choses-là !...

— Et vivre !... voilà deux mois que nous sommes sans place !... On ne peut pourtant pas crever comme des chiens...

Et il ajouta :

— Si l'étais une femme !... Eh bien !... l'irais trouver la mère Hurlot... Elle a des herbes... Ni vu, ni connu !...

Mais la femme se mit à pleurer, et elle gémit, dans ses larmes :

— Ne dis pas ça !... ne dis pas ça... Ça porte malheur !...

Oclave MIRBEAU.



SOMMES-NOUS DES CRIMINELS ?

Dans l'éloquente objurgation, qu'il y a bientôt un demi-siècle Louis Blanc adressait à la bourgeoisie française, il était dit :

« Une révolution sociale doit être tentée :

• 1^o Parce que l'ordre social actuel est trop rempli d'iniquités, de misères et de servitudes pour pouvoir durer longtemps ;

• 2^o Parce qu'il n'est personne qui n'ait intérêt, quelle que soit sa position, son rang, sa fortune, à l'inauguration d'un nouvel ordre social.

« Parce qu'enfin, cette révolution si nécessaire, il est possible, facile même de l'établir pacifiquement. »

Sommes-nous des criminels pour demander, comme Ferdinand Lassalle, par exemple, que l'Etat ait pour but d'assurer à tous une large vie humaine en retour d'un travail rendu attrayant et envisagé comme un devoir social ?

Sommes-nous des bêtes féroces, parce que, répudiant la guerre, cette honte, ce crime, ce fléau moderne, nous combattons le militarisme, ce résidu des barbaries passées, qui menace notre civilisation ? Sommes-nous des monstres, parce que nous voulons l'abolition des frontières et la constitution, en notre Occident si tourmenté, d'une fédération européenne s'épanouissant dans la paix, le travail et la justice ?

Qui pourrait l'admettre sincèrement ?

La patrie fut d'abord contenue dans la tribu ; son premier progrès fut de se déployer dans la cité ; son second, dans la province ou région ; son troisième, dans la nation ; pourquoi ne deviendrait-elle pas continentale, puis intercontinentale (européo-américaine) et finalement planétaire ?

La philosophie antique a dit : dignité, modération, vertu ; le christianisme : foi, espérance, charité ; le bouddhisme : volonté, justice, affinité ; le XVIII^e siècle : recherche, tolérance, sensibilité ; la révolution française : liberté, égalité, fraternité ; le socialisme utopique : dévouement, solidarité, harmonie ; le socialisme intégral de l'avenir trouvera une devise signifiant : justice, fraternité, solidarité, dans l'ordre humain ; compatissance universelle, dans l'ordre planétaire. Tels seront les principes de l'état social de l'avenir.

(*Socialisme intégral*, t. I.)

Benoît MALON.

LA FORTUNE DES ROTHSCHILD

On lit dans la *Libre Parole* : Avec l'esprit de modération qui nous caractérise, nous nous contentons de dire, de temps en temps, que les Rothschild possèdent 3 milliards. Comme les bons banquiers juifs doivent rire de notre naïveté !

En réalité, les Rothschild possèdent plus de trois fois autant. Lisez plutôt ce qu'écrivit à ce sujet un journal que personne n'accusera de céder à des passions antisémitiques : le *Signal*... oui, vous avez bien lu, le *Signal* lui-même.

« La somme ronde de l'avoir des Rothschild est en ce moment de 10 milliards de francs environ. En 1875, leur fortune totale ne s'élevait pas à la moitié de cette somme. La branche parisienne y était représentée pour 4 milliard. En 48 ans, la fortune des Rothschild s'est donc plus que doublée. Le professeur Rodolphe Meyer a calculé qu'elle se doublera tous les 45 ans, et que, en l'an de grâce 1965, elle atteindra le chiffre pantagruélique de 300 milliards. Avec les seuls intérêts de ce gigantesque capital, on pourrait entretenir 37,120,000 hommes, la population de la France environ. En 1800, l'ancêtre des Rothschild ne possédait rien. C'est après la bataille de Waterloo, en 1815, qu'a commencé sa prodigieuse destinée financière. »

Et la feuille protestante ajoute ces quelques réflexions pleines de bon sens :

« On peut n'avoir aucune affinité, ni sympathie socialistes ; mais il faut avouer qu'une pareille accumulation de capitaux entre quelques *beati possidentes*, tandis que des milliers de gens périssent de désœuvrement et de faim, trahit un état pathologique et malsain de notre société moderne. »

L'INTERNATIONALISME

Le socialisme ne peut être réalisé par un peuple isolé. Quoique le principe des nationalités, qui sert aux monarques et aux gouvernants pour exploiter les peuples, semble dominer encore dans le monde, en réalité l'internationalisme cosmopolite commence à pénétrer les populations. Tous les peuples se trouvent dans les mêmes conditions sociales. Nous voyons partout les mêmes luttes de classes, qui seront décisives avant la fin du XIX^e siècle.

Dans l'état social nouveau, fondé sur des bases internationales, les nations civilisées se doutant la main formeront une fédération d'où la guerre sera bannie. La paix universelle n'est pas un rêve comme le prétendent quelques porteurs d'uniforme.

Les générations futures résoudront sans difficulté les problèmes sur lesquels ont pâli les plus fortes têtes du passé.

Un progrès en amènera un autre et l'humanité avancera sans cesse vers un perfectionnement sans limites.

A. BEBEL.

MANON, FANCHON ET JEANNETON

Manon, Fanchon et Jeanneton, les trois vieilles filles, vieilles à peu près d'un siècle chacune, demeurent en un vis-à-vis de triangle, dans la petite rue tournante en colimaçon, à l'ombre du château féodal en ruines, dans la petite ville de Basse-Normandie. Elles passent ensemble leur vie, hormis les heures de leur sommeil léger, si court, interrompu à pointe d'aube. Vite levées, maigres et agiles, trotinant à pas menus, malgré l'âge, le dos cassé, la tête chaque jour davantage penchée vers le sol, elles ont bientôt fait de ranimer les braises, de chauffer l'eau, le lait, de mouder le café. Elles paraissent, toutes trois en même temps, sur le seuil de leurs portes contiguës, sous l'avent de leurs si petites maisons, tout juste grandes pour elles, pour leur ménage de vieilles poupées. Elles tiennent toutes trois en leurs mains sèches, l'écuelle empli jusqu'au ras de café au lait, de pain gonflé, de crème. Elles rient au jour, à leurs bucoques, à leur petite rue contournée, à l'ombre du château, elles se rient l'une à l'autre, s'assoient sur leur seuil, mangent, satisfaites. C'est un des bons moments de la journée.

Rentrées du même mouvement, la porte et la croisée ouvertes, elles vont, viennent, s'agitent, balaisent le sol, frottent le lit-armoire, la table, le fauteuil de paille, le métier, lavent l'assiette, l'écuelle, la casserole, s'acharnent à tout faire briller, et de temps à autre passent leur tête en coiffe blanche à la lucarne, s'interpellent, puis tout de suite, installées à leur métier, dans la lumière, la face attentive, les mains adroites.

Au premier coup de onze heures, trois sursauts, et la dinette du matin qui recommence : le feu rallumé, des pommes de terre, des légumes, du lard, des châtaignes ou des crêpes, de l'eau ou du lait. Le soir, à six heures, la soupe, et le dimanche, une pomme cuite. Toujours le repas pris sur le seuil pour se voir.

L'après-midi, d'habitude, se passe chez l'une d'elles, Jeanneton qui a la chambre la plus grande. Manon et Fanchon apportent leur métier. De même, le soir, en été, lorsque le jour traîne longtemps.

Manon, Fauchon et Jeanneton sont dentellières.

Dentellières réputées, connues à la ronde. Le mercier de la ville leur achète le travail de leurs semaines, passe régulièrement chez elles tous les samedis soir. Depuis leur enfance elles fabriquent de la dentelle, là, à ce même endroit où elles vieillissent ensemble, chacune dans son embrasure, ou rassemblées toutes trois, les chaises se touchant, le métier sur les genoux, dans l'embrasure de Jeanneton.

Leurs métiers sont des petits métiers ovales, très anciens, la planchette toute usée, toute polie, bien rembourrée, les fuseaux sont luisants comme du métal, et les vieilles mains les font marcher avec une vélocité extraordinaire. A voir les trois octogénaires couchées dans leurs lits-armoires ou sommeillant dans leurs fauteuils de paille, on pourrait croire à des momies, jaunes, cirieuses, rigides. Réveillées, leur activité tient du prodige. Debout, elles trottinent sans cesse. Assises, avec leurs métiers sur les genoux, le corps et la tête immobiles, ce sont leurs poignets fins, leurs mains sèches, et les fuseaux luisants, que l'on voit s'agiter en une folie de mouvement à donner le vertige. De cette agitation sort le tissu, léger comme une nuée, ajouré, orné, à peine chargé de feuillages, de fleurs, de rinceaux, d'arabesques, en lin, en soie, en or, en argent. Le tout exécuté en point de France, sur les modèles d'autrefois, ou selon le caprice des vieilles ouvrières aux doigts inventeurs, aux gestes instinctifs qui se souviennent, aux mains sèches et grises, qui semblent tisser le fil comme les araignées leur toile.

* *

Elles vont ainsi jusqu'au bout de leur tâche, jusqu'à la fin du jour. Leurs mains s'arrêtent quand leurs yeux n'y voient plus. Manon, Fauchon et Jeanneton se distraient alors de leur silence par une conversation qui va jusqu'à la nuit tombée. On n'entend dans la petite rue que le léger murmure de leur parole et les frêles éclats de leurs rires.

De quoi parlent-elles, de la dentelle faite, de la dentelle qu'elles feront, du mercier qui est venu ou qui viendra. Et encore, des gens qui ont passé au petit carrefour triangulaire, entre leurs trois portes et leurs trois croisées : on est bien placé là pour voir les passants, quand on a le temps de lever la tête. Elles dissertent aussi sur les doutes de la voisine, sur une vache qui est malade là-bas, à la première ferme. Et puis, elles en viennent à elles, à ce qui les touche, à ce qui les entoure, aux coiffes qu'il faudra laver samedi soir et repasser dimanche matin, de bonne heure. Elles parlent du morceau de lard accroché à la poutre, elles parlent des crêpes, du lit-armoire, de leur boîte à sel, et tous ces riens candides s'évaporent dans le soir.

Lorsqu'elles croient s'être tout dit et que le besoin de sommeil rend leurs paroles plus lentes, elles se lèvent, se disent bonsoir dans le noir, et Manon et Fauchon s'en vont, rentrent dans leur cahute, et toutes les trois rangent le métier et la dentelle, se couchent sans chandelle, se blottissent au fond de l'armoire, sur la plume, dans les gros draps, l'édredon sur les pieds, le bonnet de nuit attaché sous le menton. Elles s'endorment; la tête toute pleine de points de dentelle, et c'est encore, comme le réveil, un bon moment de la journée, que ce moment du blottissement dans la nuit, au fond de la venelle silencieuse où va passer la chouette.

* *

Ce soir, leur quiétude n'est pas si entière. Il y a un peu de fièvre dans leurs vieilles voix, et une tristesse sur leurs visages qui n'est pas seulement la tristesse du crépuscule.

Pourquoi, comment sont-elles ainsi ? Quels chemins ont donc pris leurs fragiles pensées ?

Jeanneton, en arrêtant son métier, a dit que les hirondelles allaient bientôt partir, et que l'automne venait. Tout de suite, les trois ont entrevu l'hiver. Il y a eu un silence. Et brusquement, sans qu'on sache par quel lien de réflexion, Fauchon a demandé qui habita, dans l'ancien temps, le château qui les couvre d'ombre. Aucune ne le sait, l'une parle des seigneurs, des femmes qui montaient à cheval et

qui étaient vêtues de riches vêtements. Elles ont cette perception que beaucoup de gens ont vécu avant elles, et cette lueur est suivie d'une autre qui leur montra tant de gens aussi qui vivent ailleurs que dans leur venelle, elles ne savent pas où. Pour la première fois, elles s'inquiètent de savoir où vont toutes leurs dentelles, les feuillages, les fleurs qui naissent sous leurs doigts. Pendant un instant, leurs mains tremblent, leurs lèvres veulent parler, elles ne trouvent aucun mot, mais elles ont aperçu pendant la durée d'une seconde l'immensité et le tumulte de la vie. Elles se taisent encore longtemps.

Et tout à coup, encore Manon demande aux deux autres s'il ne leur était jamais rien arrivé. Elles sont stupéfaites, répondent que non. Manon est comme elles, elle cherche, elle ne voit rien, elle se rappelle seulement une chanson qu'elle a entendu chanter, et elle la chante d'une voix qui chevrotte :

Pierre, mon ami Pierre,
Bien loin s'en est allé.
Pour un bout de rose,
Que j'ai refusé.
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,
Et que mon ami Pierre
Fût encore à m'aimer.

A ce dernier mot toutes trois se regardent dans la nuit, se voient à peine, toutes grises, toutes lointaines, les yeux et les lèvres sans couleur, la chair presque évanouie. Non, il ne leur était jamais, jamais rien arrivé. Longtemps alors dans l'obscurité, elles pleurent.

GUSTAVE GEFROY.

LA PROPRIÉTÉ RURALE

— Hein, entendez-vous gueuler, celui-là ! Comme c'est drôle, ce qu'il dit, quand on est triste !

Tous ses chagrins l'avaient repris, à cette voix effrayante, près de cette femme qui agonisait. La terre qu'il aimait tant, d'une passion sentimentale, intellectuelle presque, l'achevait, depuis les dernières récoltes. Sa fortune y avait passé, bientôt la Borderie ne lui donnerait même plus de quoi manger. Rien n'y avait fait, ni l'énergie, ni les cultures nouvelles, les engrais, les machines. Il expliquait son désastre par son manque de capitaux ; encore doutait-il, car la ruine était générale, les Robiquet venaient d'être expulsés de la Chamade dont ils ne payaient pas les fermages, les Coquart allaient être forcés de vendre leur ferme de Saint-Just.

Et pas moyen de briser la géôle, jamais il ne s'était senti davantage le prisonnier de sa terre, chaque jour l'argent engagé, le travail dépensé l'y avaient rivé d'une chaîne plus courte. La catastrophe approchait, qui terminerait l'antagonisme séculaire de la petite propriété et de la grande, en les tuant toutes les deux. C'était le commencement des temps prédits, le blé au-dessous de seize francs, le blé vendu à perte, la faillite de la terre, que des causes sociales amenaient, plus fortes décidément que la volonté des hommes.

Émile ZOLA.

GARE A LA PEUR

Je me trouvais, l'autre soir, en compagnie de quelques anciens camarades de l'École de droit, et la conversation vint à tomber sur le socialisme. On me pressa de questions, si bien que, sans y penser, j'en vins à faire une manière de conférence où étaient brièvement résumés les principes élémentaires et essentiels qui dirigent à cette heure l'action socialiste.

Non, vous n'avez pas idée de la stupéfaction de mes auditeurs. C'était pour eux une révélation. Notez que je ne m'adressais point à des esprits de parti pris fermés, mais à des personnes de profession libérale qui ont coutume de lire, d'étudier, de réfléchir. Même il y avait parmi eux un magistrat, homme de talent et de savoir devant lequel, un de ces quatre matins, pourrait bien comparaitre quelque socialiste coupable d'opinions subversives.

Eh bien ! ces braves gens n'avaient pas l'ombre d'une idée de la théorie socialiste, dans ses principes les plus simples, dans ses arguments les plus élémentaires. Des conceptions, qui sont familières à quantité d'ouvriers qui ont lu les ouvrages socialistes, suivi les réunions, discuté dans leurs groupes, leur étaient absolument étrangères.

C'est un grand danger que cet état d'esprit. Danger pour la bourgeoisie, qui fait tête au mouvement nouveau, sans même savoir ce qu'il est, de quels prin-

cipes il se réclame, où il va, par quelles voies. Mais danger aussi pour les masses laborieuses qui rencontrent en face d'elles des adversaires aveugles et incapables dès lors d'accepter même une transaction et de comprendre la valeur de revendications qu'ils n'entendent point.

A vrai dire, si la grosse bourgeoisie, la haute finance étaient seules affligées de cette infirmité qui clôt les oreilles et bouche les yeux, on pourrait s'en consoler. Entre ce petit groupe, quelle que soit la puissance éphémère qu'il assure l'état social actuel, et la masse profonde des travailleurs, le combat ne serait pas plus long que l'issue n'en semblerait douteuse.

Mais ce lamentable état d'ignorance est encore le lot d'un trop grand nombre de petits commerçants, de modestes rentiers, de travailleurs même, dont l'intérêt se lie cependant étroitement au triomphe de nos idées.



A. MILLERAND.

Or, ceux-là, nous avons besoin de les éclairer, de les ramener à nous. L'avant-garde socialiste est dès aujourd'hui nombreuse et bien armée.

C'est la foule des indifférents qu'il lui faut maintenant entraîner derrière soi. Mais cette propagande nécessaire deviendrait quasi impossible si, par suite même de l'ignorance où sont encore trop de nos concitoyens, les tentatives, les efforts du parti socialiste étaient, on peut le dire, paralysés par la peur ; si chaque pas en avant de l'armée socialiste rejetait violemment en arrière ceux-là même qu'elle veut incorporer dans ses rangs.

Voilà pourquoi la sagesse, la modération de langage et de forme sont aujourd'hui les conditions premières indispensables de notre propagande. Loin de viser à étonner et effrayer les esprits, c'est à les séduire en les persuadant que doivent tendre à cette heure tous nos efforts.

Nous n'avons, pour arriver, rien à renier ni à dissimuler de nos idées et de nos théories. Notre devoir est seulement de les faire comprendre, d'en faire saisir à la fois l'intérêt et la nécessité.

Déjà de grands progrès ont été réalisés en ce sens. Il ne faut point renoncer à en accomplir de nouveaux. Délions-nous d'une vieille phraséologie qui ne correspond plus à la réalité des choses. Mesurons le chemin déjà parcouru et pensons qu'il dépend de notre persévérance et de notre sagesse de doubler les étapes et de parvenir au but dans un délai beaucoup plus rapproché qu'on ne le croit.

Nos adversaires se rendent compte à merveille du danger que présente pour eux une tactique si appropriée aux nécessités de l'heure présente. Ils ne négligent aucune occasion d'exciter les préjugés, de ranimer les craintes, de renouveler les calomnies. Tâchons de ne pas leur fournir de prétextes.

A. MILLERAND.

Chambourcy-les-Merveilles

Au Citoyen Paul François.

Vous reverrai-je, ô doux ombrages
Où j'abritai mes jeunes ans,
Sentiers fleuris, sombres bocages
Eclairés par les vers luisant ?
Proscrit, ma course vagabonde,
A vu des climats enchanteurs :
Mais pour moi, rien n'égale au monde,
Ton ciel, Chambourcy-les-Chouilleurs!

Au flanc d'une agreste colline,
Comme un nid d'aigle suspendu,
Il est de gauloise origine
Et plus d'un traître y fut pendu.
Pour en comprimer la révolte,
César eut besoin de secours :
Il rêva à présent de récolte,
Chambourcy-les-Topinambours.

Qu'est-ce l'Espagne aux seran lo'es,
Qu'est-ce du Kbin la majesté,
Que sont Venise et ses gondoles
Et du Vésuve la clarté,
Auprès de la source limpide
Où Jeanne s'est donnée à moi,
Eveillant par ses cris d'émoi
Tous ceux qu'à Chambourcy l'on hait ?...

Où trouver plus blondes moissons,
Plus beaux fruits, plus fraîche nature,
Plus saine odeur d'agriculture,
Plus charmants nids dans les buissons ?
Perdu sur l'Océan immense,
Comme Ulysse, jouet des flots,
Je déberquais en espérance,
A Chambourcy-les-Haricots.

Tel Horace sous les tonnelles,
Puissé-je, ayant un lendemain,
Y chanter les aubes nouvelles
Se levant sur le genre humain !
Mais pour le bien de mon semblable,
Si j'ai connu ruine et verroux,
Pas un Mécène secourable,
Même à Chambourcy-les-Hiboux !

Pourtant, aux frères auréoles
Ceignant les poètes fameux,
A l'univers, à ses idoles,
Aux palais les plus fastueux,
Je vous préfère, aimables treilles
Du pays où j'ai vu le jour,
A toi donc, mon dernier amour,
A toi, Chambourcy-les-Merveilles !

Achille LE ROY.

L'Avenir de la Science et de l'Industrie

Discours prononcé par M. Berthelot au banquet de la Chambre syndicale des Produits chimiques, présidé par M. Adrian, le 5 avril 1894.

Messieurs,

Je vous remercie d'avoir bien voulu nous inviter à votre banquet et réunir dans ces agapes fraternelles, sous la présidence de l'homme dévoué au bien public qui est assis devant moi, les serviteurs des laboratoires scientifiques, parmi lesquels j'ai l'honneur de compter depuis bientôt un demi-siècle, et les maîtres des usines industrielles où se crée la richesse nationale. Par là vous avez prétendu affirmer cette alliance indissoluble de la science et de l'industrie, qui caractérise les sociétés modernes. Vous en avez le droit et le devoir plus que personne, car les industries chimiques ne sont pas le fruit spontané de la nature, elles sont issues du travail de l'intelligence humaine.

Est-il nécessaire de vous rappeler les progrès accomplis par vous depuis un siècle ? La fabrication de l'acide sulfurique et de la soude artificielle, le blanchiment et la teinture des étoffes, le sucre de betterave, les alcaloïdes thérapeutiques, le gaz d'éclairage, la dorure et l'argenture, et tant d'autres inventions dues à nos prédécesseurs. Sans surfaire notre œuvre personnelle, nous pouvons déclarer que les inventions de l'âge présent ne sont certes pas moindres : l'électrochimie transforme en ce moment la vieille métallurgie et révolutionne ses pratiques séculaires ; les matières explosives sont perfectionnées par les progrès de la thermo-chimie et apportent à l'art des mines et à celui de la guerre le concours d'énergies toutes puissantes ; la synthèse organique surtout, œuvre de notre génération, prodigue ses merveilles dans l'invention des matières colorantes, des parfums, des agents thérapeutiques et antiseptiques.

Mais, quelques considérables que soient ces progrès, chacun de nous en entrevoit bien d'autres : l'avenir de la chimie sera, n'en doutez pas, plus grand encore que son passé. Laissez-moi vous dire à cet égard ce que je rêve : il est bon d'aller en avant, par l'acte quand on le peut, mais toujours par la pensée. C'est l'espérance qui pousse l'homme et lui donne l'énergie des grandes actions ; l'impulsion une fois donnée, si on ne réalise pas toujours ce qu'on a prévu, on réalise quelque autre chose, et souvent plus extraordinaire encore ; qui aurait osé annoncer, il y a cent ans, la photographie et le téléphone ?

Laissez-moi donc vous dire mes rêves : le moment est propice, c'est après boire que l'on fait ses confidences.

On a souvent parlé de l'état futur des sociétés humaines, je veux, à mon tour, les imaginer telles qu'elles seront en l'an 2000 : au point de vue chimique, bien entendu ; nous parlons chimie à cette table.

Dans ce temps-là, il n'y aura plus dans le monde ni agriculture, ni pâtres, ni laboureurs : le problème de l'existence par la culture du sol aura été supprimé par la chimie ! Il n'y aura plus de mines de charbon de terre et d'industries souterraines, ni par conséquent de grèves de mineurs ! Le problème des combustibles aura été supprimé par le concours de la chimie et de la physique. Il n'y aura plus ni douanes, ni protectionnisme, ni guerres, ni frontières arrosées de sang humain ! La navigation aérienne, avec ses moteurs empruntés aux énergies chimiques, aura relégué ces institutions surannées dans le passé. Nous serons alors bien prêts de réaliser les rêves du socialisme... pourvu que l'on réussisse à découvrir une chimie spirituelle, qui change la nature morale de l'homme aussi profondément que notre chimie transforme la nature matérielle !

Voilà bien des promesses ; comment les réaliser ? C'est ce que je vais essayer de vous dire.

Le problème fondamental de l'industrie consiste à découvrir des sources d'énergie inépuisables et se renouvelant presque sans travail.

Déjà nous avons vu la force des bras humains remplacée par celle de la vapeur, c'est-à-dire par l'énergie chimique empruntée à la combustion du charbon ; mais cet agent doit être extrait péniblement du sein de la terre et la proportion en diminue sans cesse. Il faut trouver mieux ; or, le principe de cette invention est facile à concevoir : il faut utiliser la chaleur solaire, il faut utiliser la chaleur centrale de notre globe. Les progrès incessants de la science font naître l'espérance légitime de capter ces sources d'une énergie illimitée. Pour capter la chaleur centrale, par exemple, il suffirait de creuser des puits de 3 à 4,000 mètres de profondeur, ce qui ne surpasse peut-être pas les moyens des ingénieurs actuels et surtout ceux des ingénieurs de l'avenir. On trouverait là la chaleur, origine de toute vie et de toute industrie. Ainsi l'eau atteindrait au fond de ces puits une température élevée et développerait une pression capable de faire marcher toutes les machines possibles.

Sa distillation continue produirait cette eau pure, exempte de microbes, que l'on recherche aujourd'hui à si grands frais, à des fontaines parfois contaminées. A cette profondeur on posséderait une source d'énergie thermo-électrique sans limites et incessamment renouvelée. On aurait donc la force partout présente, sur tous les points du globe, et bien des milliers de siècles s'écouleraient avant qu'elle éprouvât une diminution sensible.

Mais revenons à nos moutons, je veux dire à la chimie. Qui dit source d'énergie calorifique ou électrique dit source d'énergie chimique. Avec une telle source, la fabrication de tous les produits chimiques devient facile, économique, en tout temps, en tout lieu, en tout point de la surface du globe.

C'est là que nous trouverons la solution économique du plus grand problème peut-être qui relève de la chimie, celui de la fabrication des matières alimentaires. En principe, il est déjà résolu : la synthèse des graisses et des huiles est réalisée depuis quarante ans, celle des sucres et des hydrates de carbone s'accomplit de nos jours et la synthèse des corps azotés n'est pas loin de nous. Ainsi le problème des aliments, ne l'oublions pas, est un problème chimique. Le jour où l'énergie sera obtenue économiquement, on ne tardera guère à fabriquer des aliments de toutes pièces, avec le carbone emprunté à l'acide carbonique, avec l'hydrogène et l'oxygène pris à l'eau, avec l'azote tiré de l'atmosphère.

Ce que les végétaux ont fait jusqu'à présent à l'aide de l'énergie empruntée à l'univers ambiant, nous l'accomplissons déjà et nous l'accomplirons bientôt mieux, d'une façon plus étendue et plus parfaite que ne le fait la nature, car telle est la puissance de la synthèse chimique.

Un jour viendra où chacun emportera pour se nourrir sa petite tablette de matière azotée, sa petite motte de matière grasse, son petit morceau de féculé ou de sucre, son petit flacon d'épices aromatiques, tout cela fabriqué économiquement et en quantités inépuisables par nos usines ; tout cela indépendant des saisons irrégulières, de la pluie ou de la sécheresse, de la chaleur qui des sèche les plantes, ou de la gelée qui détruit l'espoir de la fructification ; tout cela enfin exempt de ces microbes pathogènes, origine des épidémies et ennuis, mis de la vie humaine.

Ce jour-là, la chimie aura accompli dans le monde une révolution radicale dont personne ne peut calculer la portée ; il n'y aura plus ni champs couverts de moissons, ni vignobles, ni prairies remplies de bestiaux, l'homme gagnera en douceur et en moralité, parce qu'il cessera de vivre par le carnage et la destruction des créatures vivantes. Il n'y aura plus de distinction entre les régions fertiles et les régions stériles. Peut-être même que les déserts de sable deviendront le séjour de prédilection des civilisations humaines, parce qu'il

seront plus salubres que ces alluvions empestées et ces plaines marécageuses engraisées de putréfaction qui sont aujourd'hui les sièges de notre agriculture.

Dans ce règne universel de la force chimique, ne croyez pas que l'art, la beauté, le charme de la vie humaine soient destinés à disparaître. Si la surface terrestre cesse d'être utilisée, comme aujourd'hui, et disons-le tout bas, défigurée, par les travaux géométriques de l'agriculteur, elle se recouvrira alors de verdure, de bois, de fleurs; la terre deviendra un vaste jardin, arrosé par l'effusion des eaux souterraines et où la race humaine vivra dans l'abondance et dans la joie du légendaire âge d'or. Gardez-vous cependant de penser qu'elle vivra dans la paresse et la corruption morale. Le travail fait partie du bonheur: qui le sait mieux que les chimistes ici présents? Or, il a été dit dans le livre de la sagesse: « Qui accroît la science accroît le travail. » Dans le futur âge d'or, chacun travaillera plus que jamais. Or, l'homme qui travaille est bon, le travail est la source de toute vertu. Dans ce monde renouvelé, chacun travaillera avec zèle, parce qu'il jouira du fruit de son travail, chacun trouvera dans cette rémunération légitime et intégrale, les moyens pour pousser au plus haut point son développement intellectuel, moral et esthétique.

Messieurs, que ces rêves ou d'autres s'accomplissent, il sera toujours vrai de dire que le bonheur s'acquiert par l'action et dans l'action poussée à sa plus haute intensité.

Telle est mon espérance, qui triomphe du monde, suivant le vieux mot chrétien; tel est notre idéal à tous! C'est celui de la chambre syndicale des produits chimiques. Je bois au travail, à la justice et au bonheur de l'humanité!

M. BERTHELOT.

LA POISON

Toute une société, une vingtaine de gars, était installée, en manches de chemise, s'exerçant à l'arc, vilant des « bières » à l'ombre des tilleuls, au bord du canal...

— Eh! la Poison?... Ohé! la Poison! viens-tu faire une cible?

Ces huées éclataient à l'arrivée d'un homme à barbe longue et large sur une face maigre, un inconnu dans le pays, où il était tombé un soir, deux mois avant, mourant de faim et d'inanition...

C'était l'été, on manquait de gens, il avait trouvé tout de suite de la besogne aux champs.

— Ohé? la Poison!... Ohé! la Poison!

La Poison... le surnom qu'un paysan lui avait décoché tout de suite, au misérable... un de ces mots de hasard, prompts et pénétrants comme la balle, impossibles désormais à extraire, baptême de haine des campagnards contre quiconque n'est pas de l'endroit...

L'homme regarda un instant les tireurs, sans répondre, puis s'en alla, à une centaine de pas, se jeter contre une meule, dans le foin, les épaules au soleil...

Mais il ne dormait pas...

Il songeait que demain il serait loin, — le salut imminent, à présent qu'il avait dans la poche de quoi pousser jusqu'en Belgique...

Il ne dormait pas, il songeait, libre un peu de sa pensée pour la première fois depuis des semaines...

Comme cela s'était bousculé, les événements, la captivité en Allemagne, le retour juste pour la Commune, son enrôlement pour les fédérés, la lutte contre Versailles, la défaite, enfin sa fuite, jusqu'ici, et, depuis, la terreur d'être pris un jour ou l'autre, la vie toujours sur le qui-vive...

Il s'était cru sauf, après avoir franchi la barrière, d'où les factionnaires prussiens, placidement, contemplaient la ville en feu...

Il s'était cru sauf, lorsque, après la nuit atroce, la barricade bousculée, le sauve-qui-peut de la panique, les heures à s'effacer le long des murailles; se rencogner sous les portes, ramper entre les moribonds, trébucher à travers les pépis, les ceinturons, les tuniques lâchées dans la débâcle, jetées sur le pavé sanglants, où les pieds glissaient comme dans l'herbe mouillée, lorsque, dépassant les fortifications, il avait pu se laisser choir sur le talus, sans plus rien à craindre de la fusillade qui grêlait à travers Paris...

Et c'est à partir de là qu'il avait été hanté des plus vifs tourments, au contraire...

D'abord, on était vaincu...

La ville brûlait sous ses yeux : des morceaux d'espace rouge alternaient avec des pans de ciel fumeux, et partout flottaient les étendards de flamme de l'incendie en permanence...

On était vaincu, et pour longtemps...

Il s'était laissé aller au désespoir, il avait pleuré des larmes ardentes, en s'avouant que *la prochaine* sans doute n'était pas proche, et mille réflexions avaient éventré comme des haches ses beaux palais d'utopies...

Tout de suite franchie la barrière, à la lisière de la lutte, dans la zone immédiate de la Révolution, imperturbables, des laboureurs creusaient, parallèles aux sillons d'hier, les sillons d'aujourd'hui... Et dans les carrés d'avoine, les rectangles de seigle, les triangles de blé, dans ces divisions géométriques de la glèbe, il lisait l'égoïste morcellement de l'âme rustique... Non, ceux-ci n'étaient point les frères du sans-le-sou des villes, du hâve prolétaire voué aux misères du chômage et de la maladie, à l'indigence des vieux ans... Ah ! comme il avait regretté, à peine sauf, de n'être point resté inourir avec *les autres*, avant tous les doutes qui dévastaient son cœur à présent ! devant ce faux peuple qui ne bougeait pas, glacé à côté du feu, bénissant peut-être la lueur qui permettait de travailler davantage, l'immense flamme de l'incendie, qui devançait l'aurore, perpétuait le crépuscule...

Enfin, il fallait se décider. Il avait commencé de marcher, droit devant lui, si désespéré qu'il ne redoutait même plus d'être arrêté... Et peut-être était-ce à cause de cette indifférence à se cacher, qu'il n'avait point été été inquiété, par les routes et les villages...

Il avait marché, tout le jour, sans manger ni boire, incapable de frapper à une porte, demander du travail, implorer une croûte...

En proie à la fièvre, il avait voulu se désaltérer dans une cressonnière qui susurrant dans un pré; comme il se penchait, un paysan lent à venir, lent à passer, l'avait scruté d'un œil soupçonneux; il s'était relevé sans boire...

Et lui, qui, sans hésitation, avait commandé le peloton d'exécutions sommaires, jeté le pétrole à seaux sur les édifices condamnés, n'avait pas

osé boire à la source, dans le creux de la main, avancer le bras dans un verger en bordure, happer un fruit des branches basses, s'étirant hors des haies, sur la route...

Pourtant, il marchait toujours, sans but que de s'éloigner vers n'importe où, reculant la minute d'entrer quelque part, de s'adresser à quelqu'un...

Enfin, au milieu du jour, après maints villages où les chiens aboyaient hargneusement sur ses talons, où les habitants s'encadraient aux seuils, l'escortaient des yeux jusqu'à la sortie du « pays », il avait dû s'arrêter, s'étaler sur le ventre, au courant d'un ruisseau, l'iper goulument...

Il s'était enhardi à cueillir les baies vertes d'un groseille... Un peu reposé, rafraîchi, il s'était juré qu'au premier bourg, il offrirait ses services, et, dès que quelqu'un apparaissait, il n'osait plus, précipitait sa course douloureuse vers le hasard et l'inconnu, les pieds meurtris au cailloutis de la route sans fin...

Il avait marché, quand même, s'était arrêté, était reparti... De nouveau, il avait bu à une mare, où il s'était effrayé devant son propre visage, tiré de fièvre, les cheveux emmêlés, la barbe poudreuse...

Pour soulager ses pieds gonflés dans ses chaussures, il avait suivi, déchaussé, les sentes gazonnées, au long des cultures...

Mais peu à peu ses jambes fondaient, il craignait de défaillir, que ce qui lui restait de force, s'éteignit soudain, tant le vide se creusait en lui... Un instant, la tête lui tourna, les choses décolorées à ses yeux, le crépitement des insectes grossis comme le grondement de mille mitrailleuses à ses oreilles, une seconde, l'hallucination de la nuit terrible, derrière la barricade...

Et il avait pu marcher encore, jusqu'au moment où, comme frappé au cœur, il était tombé...

Avant de s'affaisser, comme un éclair, avait brillé devant ses regards une inscription à la façade d'un chalet, au-dessus d'un cadran solaire :

LA DERNIÈRE NOUS EST CACHÉE.

Et puis, il n'avait plus su si les vols d'hirondelles qui zigzaguaient, stridentes, par les ondes du soir, c'était réellement dans l'air... ou le délire, dans sa tête...

..

— La Poison !... Ohé ! la Poison !...

L'homme continuait de songer, ne levait pas la tête, même aux cris d'une bande qui passait, gageait l'allée du tir, allait rejoindre les autres, sous les tilleuls, au bord du canal...

Il était habitué à s'entendre appeler ainsi, il était habitué à toutes ces tracasseries depuis deux mois que, ramassé inanimé aux *Quatre-Chemin* de Frangiès, il vivait dans ce hameau, endurci aux rudes travaux de la terre, lui, l'ancien ouvrier fin de Paris, mais de qui la guerre, la captivité, la famine, les couchers dans la boue et la neige avaient aguerri le corps et l'âme... D'ailleurs, c'en était fini bientôt, demain il aurait passé la frontière ; là-bas, il reprendrait son métier, attendrait, ferait comme tous, s'arrangerait une existence.

Il ne cessait de songer, petit à petit, dormait, dans le foin, le dos au sol...

— La Poison !... Ohé ! la Poison !...

Au tapage des voix, aux jurons, aux hurlements farouches qui déferlèrent, soudain, en vagues furieuses, l'homme, d'un coup, fut arraché de son sommeil, se haussa sur les coudes, s'affaissa tout de suite, face contre terre, une flèche fichée dans la nuque...

La rumeur s'enflait, un tumulte applaudissait à l'habileté du tireur ; toute la horde avinée, qui avait pris le dormeur pour cible, s'exaltait, rugissait :

— La Poison !... Ohé ! la Poison !...

Et maintenant, tous bandaient l'arc, faisaient voler vers la cible vive leurs traits qui décrivaient une courbe sifflante, s'abattaient sur les bras, les jambes, partout, quelquefois ne touchant pas au but, se plantaient dans le sol, longtemps y vibraient comme des roseaux par le vent...

— La Poison !... La Poison !

Ivres, à force de vider des « bières », par ce soleil torride, l'idée était venue à quelqu'un de prendre pour cible le dormeur, et tous avaient imité, sauvages, fous...

— La Poison !... La Poison !...

Lui, criblé de pointes aiguës qui trouaient son corps de blessures par où fluait la vie, à peine s'il avait pu se rendre compte, une minute, sans savoir s'il était éveillé ou dormait, cela seulement traversait son esprit, par quelque mystérieuse correspondance — la phrase qu'il avait lue au fronton d'une villa, lorsqu'il s'évanouissait, deux mois avant, sur la route :

LA DERNIÈRE NOUS EST CACHÉE.

Les brutes ne cessaient que manque de projectiles, et tous, accourus comme pour compter des points, ils se pressaient, se bousculaient, titubaient autour de l'agonie du paria...

— La Poison !... La Poison !...

Mais, dans un spasme suprême, la victime rouvrit ses paupières qui ne s'abaissèrent plus...

Alors, à ce regard pour éternellement fixe, ils se dispersèrent de frayeur, galopèrent sans se retourner...

Les cloches à travers la campagne sonnaient vèpres.

Jean AJALBERT.

CURIOSITÉS DU CALENDRIER

Le calendrier offre des curiosités peu connues ; en voici quelques-unes :

Aucun siècle ne peut commencer un mercredi, un vendredi ou un samedi.

Le mois d'octobre commence toujours le même jour de la semaine que le mois de janvier ; le mois d'avril, le même jour que le mois de juillet ; décembre, le même jour que septembre. Février, mars et novembre commencent le même jour de la semaine ; tandis que mai, juin et août commencent à des jours différents entre eux.

Ces règles ne s'appliquent pas aux années bissextiles.

L'année ordinaire se termine toujours le même jour de la semaine où elle a commencé. Enfin les années se répètent, c'est-à-dire qu'elles ont le même calendrier tous les 28 ans.

BIBLIOGRAPHIE

Livres et Brochures reçus par la *Question Sociale* DANS LE COURANT DE L'ANNÉE 1894

Il sera rendu compte dans la revue la *Question Sociale* de tout livre adressé à la Rédaction, 5, rue Théophile Gautier.

Les livres reçus seront mentionnés, en outre, à la fin de l'année, dans l'*Almanach de la Question Sociale*.

Les Lois du Socialisme, par Arcès Sacré, vol. de 160 pages, prix : 25 cent., chez Fayard, éditeur.
Erreurs de Léon XIII, par Charles Charpillet.

L'Employée, par Charles de Rouvre.
Lettre à un évêque par un Catholique.
La Politique de Léon XIII, par J. de B.

Bréviaire de l'Athée, par Oscar Beck.

Le Libre-Penseur, par Borsendorf.

La Vie et la Pensée, par le Dr Pioger.

La Question Sociale, très fort volume contenant les années 1891, 1892, 1893 avec les suppléments littéraires de la *Question Sociale*, par P. Argyriadès, directeur.

Le Premier Mai, par Magalhaes-Lima en portugais, Lisbonne.

La Question Sociale, brochure portugaise, contenant trois conférences, par Magalhaes-Lima, José Benévices et Fernando Martin de Carvalho.

Le Socialisme devant le bon sens, par Jules Leteinturier.

L'Evolution naturelle et l'Evolution sociale, par A. Margaux.

Le Parabolain, par Léon Riotor, bibliothèque de la *Plume*, Paris.

La Conjoncture Capitaliste ou fin d'un règne et d'une doctrine, par les Etudiants socialistes Belges.

Solution biologique de l'Enigme cosmique, par César Letort.

Conciliation scientifique du Matérialisme et du Spiritualisme, par J.-E. Renucci.

Le Socialisme en Danger, par F. Demola Nieuwenhuis.

Nouvelle Organisation de la République, par E. Leverdays, chez Carré, éditeur, rue Racine.

La Centralisation, les Chemins de fer, même auteur, chez Carré.

Politique et Barbarie, contenant la Révolution Parisienne de 1871, mêmes auteur et éditeur.

Les causes de l'Effondrement économique, suivies du Proletariat agricole et du Proletariat ouvrier, mêmes auteur et éditeur.

L'Avenir de l'Europe, par Ch. E. Vigoureux, chez Félix Alcau, éditeur.

Le Familistère de Guise et son Fondateur, par F. Bernardot.

Le Socialisme pratique par le retour à la terre, par Verdod (Lessard).

Mes nouvelles Conclusions sociologiques, par le comte de Chambrun.

L'Epoque Eburnéenne, par Ed. Pierre.

La Littérature dramatique et le Théâtre Libre, par Alexandre André.

Le Socialisme de l'Avenir ou la mutualité par l'Etat, par Auguste Maziman.

Economisme, Socialisme et Solidarisme, par le Dr Pioger.

Militarisme, par le Dr Corre.

Au milieu des Ouvriers, par Louis Dutilloy.

J. De Strada, le philosophe, le penseur, l'écrivain, l'œuvre par J.-F. Malan.

Manuel d'Instruction morale socialiste, par Désiré Descamps.

Bienfaisance publique et Assurance sociale, par Louis Bertrand.

La Question Roumaine, par Ocsian.

Les Chansons éternelles, par Paul Redonnel.

La Langue Grecque actuelle ou moderne, par G. Spyridis, chez Flammarion et Vaillant, éditeurs.

Le Testament du XIX^e siècle, par le Dr A. C. (Agen).

LISTE GÉNÉRALE

DES

JOURNAUX SOCIALISTES DU MONDE ENTIER

FRANCE

- Revue Socialiste*, 10, rue Chabais, Paris, mensuelle, socialiste-collectiviste (6^e année). Dir., Georges Renard. Abonn. 48 fr. pour la France et 20 fr. pour l'étranger.
- La Question Sociale*, 5, boul. Saint-Michel, Paris, mensuelle socialiste communiste. Dir., P. Argyriadès, secrétaire de la rédaction : Paule Mink. Abonnement mensuel, 2 fr. en France et 2 fr. 50 à l'étranger.
- Le Socialiste*, hebdom., Paris.
- Le Parti ouvrier*, 51, rue Saint-Sauveur, Paris, socialiste. Dir., J. Alémane. Abonn. 12 fr.
- La Petite République française*, 142, rue Montmartre.
- Le Chambard*, satirique illustré. Directeur : Gérard-Richard, 142, rue Montmartre.
- L'Ère Nouvelle*, 36, rue des Ecoles, Paris, revue mensuelle socialiste marxiste.
- La France socialiste* (hebdom.), 49, rue de l'Arbre-Sec, Paris.
- Le Réveil du Peuple* (hebdom.), 24, rue de Bucy, Paris.
- La Cocarde*, quotidien socialiste. Dir. : Maurice Barrès, Paris.
- La Citoyenne*, 107, rue du Mont-Cenis, Paris. Journal de la revendication du suffrage des femmes. Dir., M^{me} Maria Martin.
- Le Père Peinard*, à Londres.
- Les Réformes*, 174, rue du Faubourg-Saint-Denis, mensuel, Paris.
- Le Journal des Femmes*, 107, rue du Mont-Cenis.
- La Plume*, revue mensuelle littéraire. Direct. : Deschamps, 31, rue Bonaparte.
- La Revue Blanche*, 15, rue des Martyrs.
- Le Rappel Social*, hebdomadaire socialiste à Figeac.
- L'Ère du Socialisme*, 52, rue du Mont-Cenis, Paris.
- Le Peuple*, 1, rue Mazard, à Lyon.
- La Voix des Travailleurs*, 24, rue du Jardin-National, à Albi, socialiste, hebdom. Abonn. 3 fr. 50.
- La Voix du Peuple du Var*, à Toulon, socialiste hebdomadaire.
- La Question Sociale*, 24, rue de Blanquefort, Bordeaux, collectiviste, hebdom. Abonn. 1 fr. pour dix numéros.
- Le Peuple*, 17, allées d'Amour, Bordeaux.
- Le Réveil de la Bastide*, 16, cours le Rouzic, Bordeaux.
- L'Idée ouvrière*, Roubaix, révolutionnaire.
- L'Emancipation*, rue Duguesclin, à Nîmes.
- Le Tocsin*, à Commentry (Allier).
- Le Tirailleur Algérien*, à Alger.
- Le Radical Algérien*, à Alger.
- La Revue Algérienne*, à Alger.
- Le Tocsin*, rue de la Kasbah, Alger.
- La République sociale*, 8, place Voltaire, Narbonne, collectiviste.
- Le Devoir*, à Guise (Aisne), revue des questions sociales.
- L'Emancipateur*, rue de Gonzague, à Charleville, quotidien.
- La République sociale*, 50, rue de la Monnaie, Troyes.
- Le Breton socialiste*, à Brest.
- L'Ouvrier corse*, 9, rue Fesch, Ajaccio, hebdom.
- La République de l'arrondissement*, Saint-Claude (Jura).
- Le Progrès des Cuisiniers*, rue J.-J. Rousseau, Paris.
- Bulletin officiel de la Bourse du Travail*, Paris.
- L'Indépendant*, 15, place de la Liberté, à Moulins.
- L'Emancipation des Deux-Charentes*, 41, r. de la Loire, Angoulême.
- Le Progrès*, route Nationale, à Souillac (Lot), hebdom.

Le *Travailleur*, 21, pl. Saint-Croix, à Cholet (Maine-et-Loire), heb.
Le *Coup de feu*, à Montdidier (Somme), mensuel.
La *Vraie République*, 31, rue Auran, Châtellerault (Vienne).
Le *Travailleur*, à Epinal (Vosges), hebdom.

La *Fraternité*, rue Saint-Amand, à Auch.

Le *Réveil du Nord*, 15, rue Gambetta, à Lille.

La *Dépêche*, à Toulouse.

La *Revue sociale*, à Dijon, 29, rue de la Mégisserie.

L'*Avant-Garde*, à Toulouse, 20, rue de la Colombette.

Roubaix-Socialiste, à Roubaix.

L'*Eclair*, à Châtellerault.

L'*Eclair*, à Nantes.

Le *Réveil du Peuple*, 15, rue Bossuet, Dijon.

Le *Socialiste Troyen*, cour de la Rose, 4, rue Claude-Huez, Troyes, (Aube).

Le *Petit Troyen*, 126, rue Thiers, à Troyes.

La *Tribune Républicaine*, 50, rue du Doyenné, à Nevers.

Journaux ouvriers corporatifs de Paris.

Le *Relieur*, 17, rue des Grands-Augustins.

La *France théâtrale*, 12, rue Grange-Batelière.

L'*Union des mécaniciens*, 11, rue Neuve-Popincourt.

Le *Réveil des Travailleurs de la voie ferrée*, 9, cité Riverin.

La *Robinetterie*, 21, rue Cassendi.

L'*Echo des omnibus*, 27, rue Louis-Braille.

Les *Coopérateurs français*, 5, rue Stanislas.

Le *Denis-Papin*, 8, boulevard des Filles-du-Calvaire.

La *Fédération lithographique*, boulevard Voltaire, 178.

L'*Ouvrier chapelier*, 14, rue du Plâtre.

L'*Echo des chemins de fer*, 18, boulevard Magenta.

Le *Marinier*, 4, faubg Poissonnière.

Bulletin officiel de la Fédération nationale des Ouvriers métallurgistes de France, 5, cité d'Angoulême.

Le *Moniteur des Syndicats*, 18, rue Cadet.

L'*Horlogerie - Bijouterie*, 52, rue Réaumur.

Le *Réveil des Mouleurs*, 14, rue des Amandiers.

Le *Journal du Gaz*, 21, rue Pétrusse.

Le *Réveil du Tailleur*, 16, rue Saint-Joseph.

La *Revue des associations professionnelles*, 4, rue du Bouloi.

Association ouvrière, 60, rue de Bondy.

La *Typographie française*, 13, rue de Savoie.

Le *Lavoir parisien*, 24, r. Bachelet.

Journaux ouvriers corporatifs de province.

La *Tribune ouvrière*, rue Fortier, 3, Marseille.

Le *Bulletin officiel des ouvriers du bâtiment*, 26, place d'Aquilaine, à Bordeaux.

Le *Réveil des Verriers*, 29, avenue des Saulées, Oullins (Rhône).

Fédération aixoise, 34, cours Sextus, Aix (Bouches-du-Rhône).

L'*Emancipateur*, 19, rue Lafayette, Rochefort-sur-Mer (Deux-Charentes).

Le *Petit Comtois*, 20, rue Gambetta, Besançon (Doubs).

Bulletin officiel de la Bourse du Travail de Lyon, cours Maran.

Le *Progrès*, 40, rue Denis-Papin, Blois (Loir-et-Cher).

Le *Réveil du Nord*, 15, rue Gambetta, Lille (Nord).

Le *Courrier de Flers*, rue de la Gare, Flers (Orne).

Le *Réveil ouvrier*, 33, rue des Fours-à-chaux, Calais.

Le *Réveil social*, 2, rue des Marchands, Perpignan (Pyrénées-Orientales).

Le *Réveil des Verriers*, 34, rue de Condé, Lyon.

Bulletin mensuel de la Fédération nationale des Syndicats et Groupes corporatifs ouvriers de France,

16, rue Sullivan, Bordeaux.

L'*Ouvrier syndiqué*, Bourse du Travail, Marseille.

La *Voix de l'Ouvrier*, Bourse du Travail, Nîmes.

Bulletin officiel de la Bourse du Travail, place Saint-Servin, rue des Treize-Vents, Toulouse.

ALLEMAGNE

Allenbourg : *Der Wachler*, Bruder-gasse, 2 — hebdom.

Bant : *Die Nord-Wacht*, Adolfsstrasse, 1 — hebdom.

Norddeutsches Volksblatt, Adolfsstrasse 1 — 3 fois par semaine.

Berlin : *Vorwaeris*, Beuthstrasse, 2, S. W. — quotid.

Volksblatt für Teltow, etc., Elisabeth-Ufer, 55 — 3 fois par semaine.

Sozialpolitisches Centralblatt, Verlagsbuchhandlung, S. W., 48.

Der Sozialist

Bielefeld : *Volkswacht*, Obernthorwal, 23 — quotid.

Brandenbourg : *Volksblatt für Ost- und Westhavelland*, St Anneustrasse, 33 — quotid.

Brême : *Bremer Bürger-Zeitung*, Martinistrasse, 44 — quotid.

Breslau : *Schlesische Volkswacht*, Weissgerbergasse, 64 — quotid.

Schlesische Nachrichten, Weissgerbergasse, 64 — hebdom.

Brunswick : *Braunschweigischer Volksfreund*, Kannegiesserstrasse — quotid.

Der Landbote, Kannegiesserstrasse, 43 — hebdom.

Burgstädt : *Die Volksstimme*, Augustusstrasse — 3 fois par semaine.

Cassel : *Volksblatt für Hessen*, Schaefergasse, 26 — 3 fois par semaine.

Chemnitz : *Der Beobachter*, Gartenstrasse, 16 — quotid.

Cæthen : *Volksblatt für Anhalt*, Magdebourg, Schmiedehofstrasse, 5/6 — quotid.

Cologne : *Kölner Arbeiter-Zeitung*, Thieboldsgasse, 66 — bi-hebdom.

Crefeld : *Niederrheinische Volkstribüne*, Grabenstrasse, 38 — bi-heb.

Darmstadt : *Hessische Volksstimme*, Schirmgasse, 16 — quotid.

Dortmund : *Westfaelische Freie Presse*, Lindenstrasse, 25 — quotid.

Dresde : *Saechsische Arbeiterzeitung*, Gerbergasse, 1 — quotid.

Mitteldeutsche Arbeiterzeitung, Gerbergasse, 1 — hebdom.

Oberlausitzer Arbeiterzeitung, Gerbergasse, 1 — hebdom.

Berlin, H. W. : *Lichtstrahlen*, Yorkstrasse, 43 — bi-mens.

Düsseldorf : *Düsseldorfer Arbeiter-Zeitung*, Neustrasse, 49 — 3 fois par semaine.

Elberfeld : *Freie Presse*, Kleine Klotzbahn, 10 — quotid.

Erfurt : *Thüringer Tribüne*, Gartenstrasse, 7 — 3 fois par sem.

Frankfort-s/M. : *Frankfurter Volksstimme*, Katharinenhof, 12 — quotidien.

Frankfort-s/O. : *Maerkische Volksstimme*, Junkerstrasse, 13 — 3 fois par semaine.

Fürth : *Fürther Bürger-Zeitung* — quotid.

Goestemünde : *Norddeutsche Volksstimme*, Schulzstrasse, 16 — 3 fois par semaine.

Gelsenkirchen : *Bergarbeiter-Zeitung*, Friedrichstrasse, 47 — hebdom.

Gera : *Reussische Tribüne*, Kurtrasse, 16 — 2 fois par semaine.

Gotha : *Gothaisches Volksblatt*, Kinsleberstrasse, 41 — 3 fois par semaine.

Halberstadt : *Sonntagszeitung*, Grundenberg, 3 — hebdom.

Halle-a/S. : *Volksblatt für Halle*, Boelbergasse — quotid.

Hambourg : *Hamburger Echo*, Grosse Theaterstrasse, 44 — quotid.

Die Neue Welt, Grosse Theaterstrasse, 44 — hebdom. et illustré.

Hanau : *Hanauer Volkszeitung*, Langstrasse, 40 — quotid.

Hanovre : *Volkswille*, Marktstrasse, 45 — quotid.

Iserlohn : *Maerkische Arbeiter-Zeitung*, Grabenstrasse, 56 — 3 fois par semaine.

Latzenbielau : *Der Proletarier aus dem Eulengebirge* — 2 fois par semaine.

Leipzig : *Der Waehler*, Dæriensstrasse, 9 — quotid.

Magdebourg : *Volksstimme*, Schmiedehofstrasse, 5 et 16 — quotid.

Mannheim : *Volksstimme*, T. 3 b. 4 — quotid.

Mayence : *Mainzer Volkszeitung*, Deutschauegässchen, 1 — quotid.

Mulhouse : *Elsass-Lothringische Volkszeitung*, Schulgasse — 3 fois par semaine.

Munich : *Münchener Post*, Senefelderstrasse, 4, 1 — quotid.
Arbeiter-Zeitung, Senefelderstrasse, 4, 1 — hebdom.
Süddeutscher Postillon, Senefelderstrasse, 4, 1 — mens., humorist.
 Nordhausen : *Nordhaeuser Volksblatt*, Altendorferstrasse, 16 — bi-hebd.
 Nuremberg : *Fraenkische Tagespost*, Weizenstrasse, 12 — quotid.
Arbeiter-Chronik, Weizenstrasse, 12 — hebdom.
Bayrisches Wochenblatt, Weizenstrasse, 12 — hebdom.
 Offenbach : *Offenbacher Abendblatt*, Frankfurterstrasse, 36 — quotid.
 Offenbourg-i/R. : *Volksfreund*, Metzgerstrasse, 268 — 3 fois par semaine.
 Plauen-i/V. : *Voigtlaendisches Volksblatt*, Fürstenstrasse, 32, — 3 fois par semaine.
 Kiel : *Schleswig-Holsteinische Volkszeitung* — quotid.
 Riesa : *Der Volksfreund*, Albertplatz, 6 — 3 fois par semaine.
 Rudolstadt : *Thüringer Volksblatt*, Untere Marktstr, 35 — bi-hebd.
 Saalfeld : *Saalfelder Volksblatt*, Rosmarinstrasse, 15 — 3 fois par semaine.
 Solingen : *Bergische Arbeiterstimme*, Kaiserstrasse, 29 — 3 fois par semaine.
 Sonnenberg : *Thüringer Volksfreund*, Köhlerhof — bi-hebdom.
 Slettin : *Stettiner Volksbote* — 3 fois par semaine.
 Stralsund : *Stralsunder Volksstimme* — 3 fois par semaine.
 Stuttgart : *Schwabische Tagwacht*, Furthbachstrasse, 12 — quotid.
Der wahre Jacob, Furthbachstrasse, 12 — bi-mens., humorist.
Die Neue Zeit, Furthbachstrasse, 12 — hebdom., revue scientifique.
 Vilkan : *Allgemeiner Anzeiger*, Kirchbergersstrasse, 139 — 3 fois par semaine.
 Zietz : *Der Volksbote*, Neumarkt, 38 — 3 fois par semaine.
Glückauf, Neumarkt, 38 — hebdom.
 Hambourg : *Holzarbeiter-Zeitung* — hebdom.
 Leipzig : *Der Gewerkschafter* — hebdom.

Goltha : *Schuhmachersachblatt* — hebdom.
 Burgstaedt : *Der Textilarbeiter*.

ITALIE

La Lotta di classe, organe socialiste central du Parti des travailleurs italiens, à Milan. S. Pietro All'Orto, 16.
La Critica sociale, revue bimensuelle du socialisme scientifique, Portici Galleria, 23, à Milano.
L'Éco del popolo, à Cremona, socialiste.
Il Grido del popolo, à Torino, socialiste.
L'Ordine, à Torino, anarchiste.
Il Tipografo, à Milano, ouvrier, socialiste.
L'Italia del popolo, à Milano, républicain — quotid.
Il Secolo, à Milano, démocratique.
Il Collettivist, organe de la fédération républicaine-collectiviste de la Romagne, à Ravenna.
Sempre-Avanti, à Livorno, anarchiste.
L'Emancipazione, à Roma, républicain-socialiste.
L'Arino, à Roma, humoristique, illustré, hebdomadaire.
Il Vespro, à Napoli, populaire, socialiste.
La Propagande, à Napoli anarchiste.
L'Unione, organe du *Facio des travailleurs* de Catania, socialiste.
Il Vespro, à Messina, socialiste.
Il Riscatto, à Messina, anarchiste.
La Giustizia Sociale, organe des travailleurs siciliens, à Palermo, Corso V. Emanuele, 330.
Spartaco, à Gallipoli, démocratique-socialiste.
La Favilla, à Mantova, anarchiste.
Il socialismo popolare, à Vénézia, socialiste, illustré — mensuel.
Il Muratore, à Milan, collectiviste.
Il fascio ferroviario, alla sede del Fascio, à Rome.
L'Operaio, à Reggio (Calabre).
Favilla, à Mantoue.
La Giustizia, à Reggio-Emilia, collectiviste.
Il Lavoratore Comasco, à Come.
Mefistofele, à Benevento.
Il Mare, à Trapani (Sicile).

Verona del popolo, à Verona.

La Primavera, à Este.

La Fiaccola, à Correggio.

La Plebe, à Pavia.

L'Avenir, à Udine.

Il Lavoratore Bresciano, à Brescia.

La Martinella, à Colle d'Elsa.

Il popolo, à Bergamo.

Il Radicale, à Ravenna.

Avanti! organo de l'Unione socialista tipografica, à Milano.

Il Ritveglio, à Forlì.

Il Mozzino, à Modena.

Il Pensiero di S. Remo, à San Remo.

La Lima, à Oneglia.

Revista Socialista à Cosenza.

Il Moto, à Imola.

Il Collettiviste, à Ravenna.

L'Indipendente, à Savona.

HOLLANDE

Recht voor Allen, Damrak, 400, à Amsterdam.

De Klok, Wolvega en Frise.

Friesehe Volksblad, Leenwarden.

De Seingever Leidsche Straatweg 17 c, à Utrecht (Hollande).

De Sigarenmaker, à Rotterdam.

Volksvriend, à Zwolle.

Recht door Zee, à Hengelo.

Volkstribuun, à Maëstricht.

Kalk en Steenwerker, à Amsterdam.

De Bakkersgesel, à Amsterdam.

Diamantwerker, à Amsterdam.

Ons Blad (organe juif), à Amsterdam.

Nieuwe-Tyd, Nieuwendyh, 50, à Amsterdam.

Volksonderwyzer (organe des instituteurs socialistes), à Amsterdam.

De Arbeider, à Sappemeer.

De Wachter, à Groningen.

De Anarchist, à la Haye.

Voorwaarts, à Arnhem (Guelze).

Volksblad.

Toekomst, à Middelburg (Zélande).

De Jonge Socialiste, à Arnhem.

Ons Vakbetong (organe typographique), à Amsterdam.

De Timmerman (organe des charpentiers), à La Haye.

De Beeldhouwer (organe des sculpteurs), à Amsterdam.

Vryheid, à Rotterdam.

De Rooze Duiwel.

SUISSE

Arbeiterstimme, à Zurich.

Baster Arbeiterfreund, à Bâle.

Grütlianer, à Zurich.

La Sentinelle, 6, rue de la Balance, à la Chaux-de-Fonds.

Grütli, à Lausanne.

Obtschéjé Dêlo, 3 rue des Alpes, à Genève.

L'Aurore, 15, chemin Dancet, à Genève.

La Tagewacht, à Berne.

Stadtanzeiger, à Saint-Gall.

Typographia, à Berne.

Gutenberg, à Lausanne.

L'Ouvrier, à Neuchâtel.

La Fédération, à Genève.

Le Démocrate, à Lucerne.

Sarganinher Arbeiterfreund, à Zoingue.

Solidarité horlogère, à Bienne.

BELGIQUE

La Société Nouvelle, 18, rue d'Edimbourg, à Bruxelles.

Le Peuple, 35, rue des Sables, à Bruxelles.

Vooruit, à Gand, collectiviste.

De Werker, 146, Diedestraat, à Anvers.

La Raison, 53, rue des Poissonniers, à Bruxelles.

La Philosophie de l'Avenir, 7, rue Marie-Thérèse, à Bruxelles.

Les Coopérateurs Belges, à Bruxelles, organe mens. de la coopération.

Het Volksrecht, à Gand, Hebdom.

Het Diamantwerk, à Anvers, professionnel, bi-mensuel.

L'Etudiant Socialiste, à Bruxelles, revue bi-mensuelle.

Le Conscrit et Le Loteling, à Bruxelles, journaux contre l'impôt du sang.

De Wacht, à Anvers.

Le Travailleur de bois, à Bruxelles.

Le Goulier, à Bruxelles.

L'Employé, à Bruxelles.

L'Echo du Peuple, rue des Sables, à Bruxelles.

De Kiew Maker, à Bruxelles.

De Sigarenmaker, à Bruxelles.

La Fédération typographique, à Bruxelles.

L'Union Socialiste, à Verviers.

Le Suffrage universel, à Wasmes.

Le Travail, à Liège.
La revendication des droits féminins, à Bruxelles.
Het Volksrecht, à Menin — hebdom.
La Justice, 42, rue des Chartreux, à Bruxelles.

AUTRICHE

Arbeiter-Zeitung, Gumpendorferstrasse, 60, à Vienne, VI.
Bacher-Zeitung, 44, Neubaugiertel, à Vienne, XV.
Volkspresse, VII, Kaiserstrasse, 117, à Vienne.
Glühlichter, à Vienne, VI, Gumpendorfer-Strasse, 60
Volkstribune, Wien, VI, Gumpendorfer-Strasse.
Freigrist, à Reichenberg — Bohême.
Solidarität, à Gablonz — Bohême.
Nordboemischer Volksbote, à Steinschönau — Bohême.
Der Gesellschafter, à Aussig — Bohême.
Volkswacht, à Eger — Bohême.
Freie Schumacher-Zeitung, Wien VII, Westbahnstrasse, 30.
Vorwaerts, Wien VII, Zieglergasse, 25.
Metallarbeiter, Wien IV, Neumahlgasse, 12.
Bauarbeiter-Zeitung, Wien XVI, Gaulbachergasse, 15.
Tischler-Zeitung, Wien V, Hundsturmstrasse, 4.
Dietscher-Zeitung, Wien VII, Schottenfeldstrasse, 78.
Volksfreund, Arbeiterstimme, Rownost, à Brün.
Socialny Demokrat, à Prague, II.
Hlas Lidu, Prosnitz.
Der Textilarbeiter, Reichenberg, à Bohême.
Odborny časopis Krejcu, à Brün.
Odborny časopis stovebních dělníků, à Prague.
Odborny časopis mlynářského dělnictva, à Pilsen.
Odborny časopis textilního dělnictva, à Brün.
Pekar, Bíc, à Prague.
Rakousky Rovodělníck, Karolinenthal, à Prague.
Zumberg, à Pilsen.
Raspe, à Brün.
Dehtické Listy, à Vienne.
Odborny list Krejci, à Prosnitz.

Posel Lidu, à Pilsen.
Pravo Lidu, à Konigratz.
Rownost, à Brün.
Svoboda, à Kladno.
Zénske Listy, à Brün.

ANGLETERRE

Freedom, 61, street Augustine's Road Camden Twich, à Londres W., anarchiste.
The Workers Friend, Romford street New Road, à Londres E., anarchiste (écrit dans le patois allemand-juif.)
Brotherhood, à Londres, socialiste.
Commonweal, Sidmouth News Grays du Road W., anarchiste.
The Torch, Sidmouth News Grays du Road W., anarchiste.
Justice, 20th, Century Press Cleskewell Green, socialiste.
Workman's Times, à Manchester, socialiste.
Clarion, à Manchester, socialiste.
Labour Leuder, Glasgow Scotland, Edité par Keir Hardie M. P., socialiste.
Labour Elector, Aberdeen (Ecosse), Edité par H. Champion, socialiste.
Labour Prophet (organ of Labour Church), à Manchester.

ETATS-UNIS

Der Anarchist, 719, S 2th. Stcet, à Saint-Louis — (M.), écrit en langue allemande.
Volie Listy, 455, E. 78th, Street, à New-York, langue tchèque.
Vorbote, 28, Randolph st., à Chicago, socialiste.
Twentieth Century, 4, Naren st., à New-York, individ.-anarchiste.
Flair Play, Walley Falls, à Kansas, socialiste.
Liberty, B. R. Tucker. P. O. Box, 3366, à Boston, anarchiste.
Coast Seamen's Journal, 513 1/2 East street, à San-Francisco.
Vorwaerts, East Fourth street, à New-York City.
Lucifer, M.-E.-C. Walher Valley Falls, Jefferson County, à Kansas, libre-pensée.
Volks Anwalt, Cincinnati, à Ohio, socialiste.
Znavria, 293, Madison street, à New-York, socialiste.

Der Arbeiter Zeitung, 31, Henry street, à New-York, socialiste-juif.
Der Arme Trufel, Detroit, à Michigan, individ.-anarchiste.
The Beacon, 319, Firth street San-Francisco, à Cal libre-pensée.
The Truth Seeker, à New-York.
Die Fackel, 28, Market street, à Chicago, socialiste.
New-Yorker Volkszeitung, 184, William street, à New-York, socialiste.
Saint-Louis Tageblatt, à Saint-Louis — (Ms), socialiste.
Cincinnati Zeitung, 28-32, West-Court str., à Cincinnati — (O.), socialiste.
The People, 184, Williams street, à New-York, socialiste.
Indiana Tribune, à Indianapolis — Ind., socialiste.
Arbeiter Zeitung, à Buffalo — N.-Y., socialiste.
Volksfreund, Cleveland — Ohio, socialiste.
Journal of the Knights Labor, organe des Chevaliers du travail, à Philadelphia — Pa.
Bakers' Journal, à New-York, organe des travailleurs boulangers.
Wood Workers' Journal, à New-York, organe des menuisiers de l'Amérique.
La Cronica, à Los Angeles — Cal.
The Irish World, 17, Barclay, str., à New-York, irlandais.
Southern industry, à Nouvelle Orléans.
Arbeiter Zeitung, 1133, Mission str., à San-Francisco — Cal.
The Truth, 63-67, Suffolk street, à New-York, langue hébraïque.
L'Égoïsme, à San-Francisco.
Paterson Labor Standard, at 88, Washington street, à Paterson.
Tgui, Liberté, à San-Francisco (écrit en langue japonaise), S. Shikilzu, 314, O'Farrel street.
Craftsman, à Washington.
Arbeiter Zeitung, à Chicago, Randolph, Market str.
Tagblatt, à Philadelphie — quotid., socialiste.
Freiheit, 167, William str., à New-York, anarchiste.
Proletar, 635, E. 11th. str., à New-York.

New England Anzeiger, 227, Steat str., à New-Haven — Connecticut.
Budoucnost, V Furek, 741, Loomis str., à Chicago.
The United Irishman, réd. O. Donovan Rossa, 12, Chamber str., à New-York.
Free Press, Baltimore, à Maryland.
The Cincinnati Unionist, 31 1/2 W. Third street, à Philadelphie.
The Labor enquirer, Denver, 363, Larimer str. — Colorado.
Bevoluti, 445, E. 78, St., à New-York.
Truth, 805, Markand, 4216-215, 152, à San Francisco — Californie.
Labor, à Saint-Louis — (Mo.), socialiste.

AMÉRIQUE DU SUD

El Artesano Comercio, 86, à Rosario — République Argentine.
La Revista de la Fraternidade, à Buenos Ayres — République Argentine.
El Perseguido, cassita dello Correo 1818, à Buenos-Ayres — République Argentine.
Los Principios, à Santa-Fé — République Argentine.
El Reformista, à Juarès — République Argentine.
La Montana, à Cordoba — République Argentine.
Il Bersagliere, à Rosario — République Argentine.
El Corondino, à Coronda — République Argentine.
Los Andes, à Mendoza — République Argentine.
La Justicia, à Buenos Ayres — République Argentine.
La Tribuna Popular, à Montévideo — Uruguay.
El Tipografo, à Hundenas — Uruguay.
La Razon, à Santiago — Chili.
Discussão, à Pelotas — Brésil.
Libertador, à Ceará — Brésil.
El Eter, 182, Calle de Arequipa, à Lima — Pérou.
El Porvenir, 7, Calle commercio, 21, à Carmelo — République Dominicaine.
El Cronista, à Panama — Colombie.
La Republica, à Tegucigalpa — Honduras.

La Nacion, à Tegusigalpa — Honduras.

La Union, 36, Calle de la Aurora, à San Salvador — Salvador.

El Maestro, à San-José — Costa Rica.

El Artesano, 21, Calle de Merced, à San-José — Costa Rica.

La Agricultura, 6, Novela avenida Norte — Guatemala.

El Guatemalteco. — Guatemala.

DANEMARK

Sozialdemokraten, à Copenhague — quotid.

Ravnen, à Copenhague — hebdom., illustré.

Arbeideren, à Copenhague — hebdom., socialiste.

Demokraten, à Aarhus — quotid., socialiste-démocrate.

Horsens-Arbejderblad, à Horsens — quotid., socialiste-démocrate.

Randers-Arbejderblad, à Randers — quotid., socialiste-démocrate.

Nordjyllands-Arbejderblad, à Aalborg — quotid., socialiste-démocrate.

POLOGNE

Przedswit (L'Aurore), revue mensuelle, à Londres.

Naprzod (En avant), à Cracovie — Hebdom.

Nowy Robotnik (Le nouvel ouvrier), à Lemberg.

Gazeta robotnicza (Journal ouvrier), à Berlin.

Pobudka (La diane), à Paris — mensuel.

Przegląd socjalistyczny (Revue socialiste), à Paris — trimestriel.

Sociau (La Cigogne), à Lemberg — illustrée, Hebdom.

ROUMANIE

Munca, strada Academiei, à Bucarest, collectiviste.

Critica Sociala, à Jassi, collectiviste.

Gutenberg.

Literatura si Stiinta, à Bucarest, Gherea, dir.

BULGARIE

Den, à Choumla, revue, social-démoc.

Social-démocrate Revue, à Rousse.

Robotnik (journal), organo du parti démocrate-socialiste bulgare, à Tirnowo.

Drugara (le camarade), à Sophia.

GRÈCE

Le Socialiste, rue du Stade, à Athènes, chez M. Kallergis.

Société Socialiste, à Athènes.

Le Réformateur (metarithmistis), à Athènes.

NORVÈGE

Social-démokraten, à Kristiania.

Arbeiderens-Røst, à Bergen.

SUÈDE

Arb tet, Norregatan, 36, à Malmo — quotid.

Prottaren Nowkoping.

Social-Demokraten, Stockholm.

SERBIE

Zanatliski Savez, à Belgrade.

ESPAGNE

El Eco de los Fonderos, San Martin de Provensals, corporatif.

La Revista Social, à Barcelone, corporatif.

La Conquista del Pan, à Barcelone, anarchiste.

El Socialista, 8, calle Hernan Cortés, à Madrid (organe officiel des marxistes espagnols).

La Nueva-Espana, Espiritu santo, 41, pral Centro, à Madrid.

El Obrero, Iglesia, 220, à Ferrol, parti ouvrier.

La Guerre sociale, calle del Olmo, 10, 1^o, Barcelone, parti ouvrier.

El Grito del Pueblo, calle de Liorna, 14, Alicante, parti ouvrier.

El Productor, San Olegario, 2, 1^o, à Barcelone, anarchiste.

La Tramontana, carrer de Poniente, à Barcelone, anarchiste-libropens.

La Igualdad, général Cartillo, J. LI, à Bilbao, parti ouvrier.

La Bandera, Proja, plaza del Olivar, n^o 4, Palma de Mallorca, parti ouvrier.

La Union Tipografica, organo de los tipografos asociados espanoles, calle de Jardines, 20, 2^a, Madrid, corporatif.

PORTUGAL

O Seculo, à Lisbonne, republicain, socialiste; dir. : Magalhães-Lima.
A Voz de Operario, S. Vicente, 28, à Lisbonne, marxiste.
O Protesto Operario, rue de Jaoa Braz, à Lisbonne.

A Aurora do Cavado, à Barcellos.
A Folha do Povo, rua dos Mouros, à Lisbonne.
A Vanguarda, Chiado, à Lisbonne.
A Voz de Publica, à Porto.
O Povo de Aveiro, à Aveiro.
A Idea Nova, à Barcellos.
O Dia, à Lisbonne.
A Federacao, à Lisbonne.
O Povo de Chaves, à Chaves.
O Povo de Norte, villa Real-Sémanal.
Transmontano, villa-Real.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages		Pages
Avant-propos	3	Le défilé des suicidés, A. Goullé	70
Annuaire pour l'année 1893...	4	La mort des frères, C. Hugues	73
Calendrier	5-16	Citations et souvenirs, Louise Michel	73
Origine et expansion du capital, P. Argyriadès	17	La justice civile et la vénalité des offices, A. Veber	78
Où nous dirigez-vous, Pottier	29	La Propriété, P. Brousse	82
Un conte vrai, Georges Renard	30	Leconte de Lisle	83
Revision par le peuple, Ed. Vaillant	33	Ce que veut la révolution, H. Brissac	85
Choses commises au nom de la loi, Louis de Grammont	41	Le Régiment de la misère, Jacques Gueux	90
Prométhée, L. Ackermann	42	Le travail et son salaire, Carlyle	92
Les trois huit	43	Si j'étais député, Touchatout	94
Début du Socialisme dans les Flandres, Anseele	44	Nos morts, E. Museux	99
Pensées d'un pessimiste, Edmond Thiaudière	46	La Légalité, H. Turot	103
La Robe blanche, Nadar	47	Choses du peuple, A. Mercier	110
La morale du Bouddhisme, Docteur Letourneau	49	Différentes statistiques	112
Ballade du déshérité, G. de la Salle	52	La Tache originelle, H. Rochefort	116
Les ouvriers tourbiens en Hollande, D. Nisuwenhuis	53	Pauvres bougres, J. Richepin	118
La folie finale, E. Chauvière	55	Clericalisme et Socialisme, P. Argyriadès	120
Pensées, maximes, mots de combat	60	Sans travail, J. Jeannin	131
Enjeu inattendu	61	Tablettes du pauvre, Rossignol	131
Le Parti socialiste et le gouvernement bourgeois, E. Landrin	62	Liberté, Egalité, Fraternité, J.-B. Clément	132
Le Militarisme et l'Armement général du peuple, F. Quay-Cendre	64	A bas les Frontières, D. Des-camps	134
Le Communiste du cinquième, Ed. Guy	68	La Pitié, Charlotte Vau-velle	139
		Répression et Révolution, A. Cipriani	141
		Pensées comico-philosophiques	143

	Pages		Page
Socialisme et religion, Emile Vandervelde	144	Tristesse des choses, Marianne Corde pour pendus	177
Dans la banlieue, E. Potonié-Pierre	147	La Galérienne moderne, J. Allemans	179
La concentration des Capitaux, J. Jaurès	149	Les grandes Villes du monde, leur population.....	180
Bizareries de la langue française	150	La Dépopulation, Marcel Sembat	181
Les trop connus, Jules Jouy	152	Crescite, Octave Mirbeau ...	182
Les Déclassés et le Socialisme, H. Jullien	152	Sommes-nous des Criminels, Benoît Malon	183
Jean Lebras, E. Pottier	156	La fortune des Rothschild	186
Collectivisme et Communisme, J. Guesde	158	L'Internationalisme, A. Bebel	187
La Patrie, M. Charnay	159	Nanon, Fanchon et Jeanneton, Gustave Geffroy	187
Le Socialisme et la Liberté, E. Fournière	160	La Propriété rurale, Emile Zola	189
Mortalité ouvrière, Paule Mink	164	Gare à la peur, A. Millerand	190
Le Mouvement pacifique et le Mouvement ouvrier, M. galhaès Lima	165	Chambourey - les - Nerveilles, Achille Le Roy	191
Des monstres, Gérault-Richard	166	L'Avenir de la Science et de l'Industrie, M. Berthelot ..	192
Mouvement socialiste international.....	168	La Poison, Jean Ajalbert ...	194
Les Violences nécessaires, Maurice Barrès	173	Curiosités du Calendrier.....	197
		Bibliographie	198
		Liste générale des journaux...	199
		Table des matières	207
		Errata	208

PORTRAITS ET GRAVURES

	Pages		Page
Ferdinand Lassalle	2	Portrait de H. Rochefort.....	117
Liberté du travail.....	28	Enfin, seuls.....	119
Portrait d'Anseele.....	44	Sans le sou.....	133
Les ouvriers tourbières en Hollande (six gravures). 53-54-55-57		Portrait de Jaurès	150
Portrait de Landrin.....	63	Avec tout leur progrès, etc... ..	157
— de Goullé	71	Portrait de Fournière.....	161
— de Clovis Hugues.....	73	— de Gérard-Richard ..	167
— de Leconte de Lisle ..	84	Le triomphe du veau d'or....	169
La misère sous la neige	91	Portrait de Baudin.....	170
Portrait de Touchatout.....	95	— de Kallergis.....	172
— B. Malon.....	101	— de Platon Dracoulis..	173
— V. Considérant	103	— de Marcel Sembat	182
— H. Turol.....	109	— de A. Millerand	190

ERRATA

- Page 2, lisez *Lassalle*, au lieu de *Lasalle*.
 Page 46, 24^e ligne, 1^{er} mot, lisez : *Simplicité*, au lieu de *L'implicité*.
 Page 61, 18^e ligne, 3^e mot, lisez : *qui*, au lieu de *que*.
 Page 173, 1^{re} ligne, 1^{er} mot, lisez : *Soudards*, au lieu de *oudards*.